

L'HISTOIRE

D'E

L'AMÉRIQUE.

TOME TROISIEME.

L'HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE,

PAR M. ROBERTSON, Principal de l'Université d'Edimbourg, & Historiographe de Sa Majesté Britannique pour l'Ecosse.

TRADUITE DE L'ANGLOIS,

Seconde Édition revue & corrigée.

TOME TROISIEME.

A PARIS,
Chez PISSOT, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXX.
Avec approbation & privilege du Roi.

L'HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.

LIVRE CINQUIEME.

1518. Préparatifs de Velasquès pour une expédition dans la nouvelle Espagne.

GRIJALVA étant retourné à Cuba, trouva presqu'achevés les préparatifs de l'armement destiné à la conquête du riche pays qu'il avoit découvert. L'avidité & l'ambition avoient également poussé Velasquès à les hâter; & l'espérance de satisfaire ces deux passions l'avoit déterminé à prendre sur sa fortune des sommes considérables pour les avances de l'entreprise. Il s'étoit servi en même tems du crédit que lui donnoit sa place, pour engager les Colons les plus considérables à embrasser le service militaire (1).

(1) Voyez la NOTE I.

1518. Comme la nation Espagnole, à cette époque, étoit passionnée pour les entreprises de courage, on trouva bientôt un grand nombre de soldats qui brûloient de se signaler; mais il n'étoit pas aussi aisé de trouver un chef pour une entreprise de cette importance; & le caractere du gouverneur à qui il appartenoit de nommer ce chef, rendoit encore le choix beaucoup plus difficile. Quoique Velasquès eût une ambition excessive & qu'il ne fût pas destitué de talens pour gouverner, il n'avoit ni le courage, ni la vigueur, ni l'activité d'esprit, nécessaires pour exécuter lui-même l'expédition qu'il préparoit. Arrêté par cet obstacle, il forma le projet chimérique, non seulement de faire cette grande conquête pour ainsi dire par un député, mais de se conserver la gloire d'un exploit qu'un autre auroit achevé par ses ordres. C'étoit se proposer deux objets impossibles à concilier. Il vouloit un commandant d'un courage intrépide & d'un grand talent, parce qu'il savoit bien que sans ces qualités il n'y avoit point de succès à espérer; mais en même tems, par la

1518.

jaloufie naturelle aux petits efprits, il le vouloit affez docile & affez complaifant pour demeurer foumis à toutes fes volontés. Mais quand il vint à chercher parmi les officiers à qui on pouvoit confier le commandement, un homme qui réunit ces qualités, il reconnut bientôt qu'il étoit impoffible de les trouver dans un même caractere. Tous ceux qui fe diftinguoient par le courage & les talens, avoient trop de hauteur pour confentir à n'être entre fes mains que des inftrumens paffifs; & ceux qui paroiffoient plus doux & plus dociles, manquoient des autres qualités néceffaires pour conduire une fi grande entreprife. Ces confidérations augmentoient fes inquiétudes & fes craintes. Il délibéroit encore, & n'ofoit fixer fon choix, lorfqu'Amador de Lares, tréforier du roi à Cuba, & André Duero, fon fecrétaire, les deux perfonnes en qui il avoit le plus de confiance, furent encouragés par fon irréfolution même à lui propofer un fujet auquel on n'avoit pas encore penfé; ils appuyerent leur recommendation avec tant d'adreffe & de fuite, que malheureu-

1518.

ſement pour Velaſquès, & fort heureuſement pour leur patrie, ils parvinrent à le déterminer (1).

Il choiſit Cortès pour la commander.

L'homme qu'ils lui propôſerent étoit Fernand Cortès. Il étoit né, en 1485, à Medellin, petite Ville de l'Eſtramadure, d'une famille noble, mais peu riche. Il avoit été deſtiné d'abord à l'étude des loix, carriere qu'on croyoit propre à le conduire à la fortune, & il fut envoyé à Salamanque, où il prit quelque teinture de ſavoir. Mais il ſe dégoûta bientôt de la vie académique, qui ne convenoit pas à ſon génie ardent & inquiet, & ſe retira à Medellin, où il s'adonna tout entier à la chaſſe & aux exercices militaires. Il ſe montra ſi impétueux, ſi diſſipé, ſi emporté, que pour ſatisfaire l'inclination qui le portoit au métier de la guerre, ſon pere conſentit à l'envoyer hors de ſa patrie, en qualité de volontaire, dans quelqu'une des armées Eſpagnoles. Cette nation avoit alors deux théatres ſur leſquels les jeunes gens qui cherchoient à ſe diſtinguer pou-

(1) B. Diaz, *chap.* 19. Gomera, *Cron. cap.* Herrera, *decad.* 2, *Lib. III*, *cap.* 11.

voient déployer leur valeur : l'un étoit l'Italie, où commandoit Gonſalve de Cordoue ; l'autre étoit le nouveau monde. Cortès choiſit le premier ; mais une maladie l'empêcha de s'embarquer avec un corps de troupes qu'on envoyoit à Naples. Ce contretems lui fit tourner ſes vues du côté de l'Amérique, où il étoit d'ailleurs attiré par l'eſpérance d'être protégé par Ovando, gouverneur d'Hiſpaniola, & ſon parent (1). A ſon arrivée à Saint-Domingue, en 1504, il fut accueilli comme il s'y étoit attendu, & le gouverneur l'employa dans pluſieurs places honorables & lucratives ; mais c'étoit peu pour ſon ambition. En 1511, il ſollicita la permiſſion d'accompagner Diego Velaſquès dans ſon expédition de Cuba. Il s'y diſtingua tellement, que malgré quelques diſputes violentes avec Velaſquès, occaſionnées par des cauſes trop peu importantes pour que nous en occupions nos lecteurs, il obtint à la fin ſes bonnes graces & une ample conceſſion de terres & d'Indiens ; ſorte de

1518.

(1) Voyez la NOTE II.

1518. récompense qu'on accordoit ordinairement aux aventuriers du nouveau monde (1).

Quoique Cortès n'eût pas jusques-là commandé en chef, les qualités qu'il avoit montrées en différentes occasions difficiles, donnoient les plus grandes espérances, & tournoient vers lui tous les yeux de ses compatriotes, comme sur un homme capable des plus grandes choses. L'ardeur de son âge, en trouvant des objets & des occupations propres à l'exercer, s'étoit calmée par degrés, & s'étoit tournée en une activité infatigable. L'impétuosité de son caractere, contenue par la discipline & adoucie par le commerce de ses égaux, n'étoit plus que la mâle franchise d'un soldat. Ces qualités étoient accompagnées d'une prudence calme dans les projets, d'une vigueur soutenue dans l'exécution, & ce qui est le caractere des génies supérieurs, de l'art de gagner la confiance & de gouverner l'esprit des hommes. Il joignit enfin à tout cela les dons de la nature qui frappent le

(1) Gomera, *Cron. cap,* 1, 2, 3.

vulgaire & attirent le respect ; une figure agréable, une adresse extraordinaire dans les exercices militaires, & une constitution robuste capable de soutenir les plus grandes fatigues.

1518.

Aussi-tôt que les deux confidens de Velasquès lui eurent proposé Cortès, le gouverneur crut avoir trouvé ce qu'il cherchoit en vain depuis si long-tems, un homme doué du talent de commander & qui ne fût pas pour lui un objet de jalousie. Il imaginoit que le rang & la fortune de Cortès ne lui permettroient pas d'aspirer à l'indépendance. Il avoit lieu de croire que la facilité avec laquelle il avoit oublié lui-même ses anciens différens avec Cortès & les graces récentes qu'il venoit de lui accorder, lui avoient gagné sa bienveillance ; il se flattoit enfin qu'une nouvelle marque de confiance aussi honorable & à laquelle Cortès ne pouvoit guere s'attendre, acheveroit de le lui attacher pour toujours.

Il en devient bientôt jaloux.

Cortès reçut sa commission avec les plus vives expressions de respect & de reconnoissance pour le gouverneur. Il arbora sur le champ son

1518.

drapeau à la porte de sa maison, se montra dans un appareil militaire, & prit toutes les marques de sa nouvelle dignité. Il employa en même tems toute son activité & son crédit à déterminer plusieurs de ses amis à le suivre, & à presser les préparatifs de son voyage. Tous ses fonds & tout l'argent qu'il put recueillir, en hypothéquant ses terres & ses Indiens, furent employés à acheter des munitions de guerre & des provisions, ou à fournir aux besoins de ceux de ses officiers qui ne pouvoient pas s'équiper d'une maniere convenable à leur rang (1). Toute innocente & même louable que fût cette conduite, les concurrens auxquels il avoit été préféré, parvinrent à y donner une tournure défavorable. Ils le représenterent comme travaillant sans beaucoup de déguisement à se donner un empire absolu sur les troupes, & cherchant à s'assurer leur respect & leur dévouement par l'ostentation d'une libéralité intéressée. Ils rappellerent à Velasquès ses anciens démêlés avec

(1) Voyez la NOTE III.

l'homme à qui il venoit imprudemment de montrer une ſi grande confiance, lui prédirent que Cortès ſe ſerviroit de ſon nouveau pouvoir, bien plutôt pour venger les injures anciennes qu'il avoit eſſuyées, que pour reconnoître le bienfait qu'il venoit de recevoir. Ces inſinuations firent des impreſſions ſi profondes ſur l'eſprit ſoupçonneux du gouverneur, que Cortès reconnut bientôt dans ſa conduite les marques de la défiance & du refroidiſſement; & d'après les conſeils de ſes amis, Lares & Duero, il hâta ſon départ avant que les diſpoſitions du gouverneur achevaſſent de ſe fortifier & d'éclater avec violence. Connoiſſant tout le danger d'un retardement, il preſſa ſes préparatifs avec tant de promptitude, qu'il mit à la voile de Sant-Iago de Cuba le 18 novembre. Velaſquès l'accompagnant au rivage, prit congé de lui avec l'apparence de la confiance & de l'amitié, quoiqu'il eût chargé quelques-uns des officiers d'avoir toujours l'œil ouvert ſur la conduite de leur commandant(1).

1518.

(1) Gomera, *Cron. cap.* 7. B. Diaz, *chap.* 20.

1518.

Il veut lui ôter sa commission.

Cortès alla descendre à la Trinité, petit établissement sur la même côte que Sant-Iago. Là il fut joint par plusieurs aventuriers, & reçut un renfort de munitions de guerre & de bouche dont il étoit assez mal pourvu. A peine avoit-il quitté Sant-Iago, que la jalousie qui s'étoit emparée de l'ame de Velasquès, s'accrut au point qu'il ne pouvoit plus la contenir. L'armement n'étant plus sous ses yeux ni à ses ordres, il sentoit que son pouvoir avoit cessé, & que celui de Cortès devenoit plus absolu. Son imagination grossissoit toutes les circonstances qui avoient auparavant excité ses soupçons. Les rivaux de Cortès ramenoient avec adresse Velasquès sur toutes les réflexions qui pouvoient augmenter ses craintes; ils appellerent même la superstition à leur secours; & avec autant d'adresse que de méchanceté, ils surent faire servir les prédictions d'un astrologue à porter ses alarmes au plus haut degré. Le concours de tant de moyens produisit l'effet qu'on en attendoit. Velasquès se repentit amérement de la confiance imprudente qu'il avoit mise en un

homme dont la fidélité lui paroissoit si suspecte, & dépêcha en hâte des instructions à Verdugo, principal magistrat à la Trinité, avec des ordres pour ôter à Cortès sa commission: mais celui-ci avoit déjà si bien gagné l'estime & la confiance de ses troupes, & se trouva si assuré de leur zele, qu'en employant tantôt la séduction & tantôt la menace, il obtint la permission de quitter la Trinité, sans que les ordres de Velasquès fussent exécutés.

1518.

De la Trinité, Cortès fit voile vers la Havanne pour lever encore des soldats & achever d'approvisionner sa flotte. Là plusieurs Espagnols de distinction se déterminerent à le suivre, & s'engagerent à fournir le reste des approvisionnemens qui manquoient. Mais comme il leur falloit du tems pour remplir leurs engagemens, Velasquès convaincu qu'il ne devoit plus compter sur un homme à qui il avoit fait connoître si ouvertement sa défiance, voulut profiter de l'intervalle que lui donnoit ce retardement, pour tenter encore de dépouiller Cortès de son commandement. Il se plaignit hautement de la conduite de Verdugo,

Et le faire arrêter.

1518. l'accusant d'une foiblesse puérile ou d'une trahison manifeste, pour avoir permis à Cortès de sortir de la Trinité. Pour mieux s'assurer de l'exécution de son dessein, il envoya un homme de confiance à la Havanne, chargé de remettre à Pedro Barba, son lieutenant dans cette colonie, l'ordre positif d'arrêter sur le champ Cortès, de l'envoyer prisonnier à Sant-Iago sous une bonne escorte, & de suspendre le départ de la flotte jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres ultérieurs. Il écrivit en même tems aux principaux officiers, pour leur commander d'assister Barba dans l'exécution des ordres qu'il lui envoyoit. Mais avant l'arrivée de son messager, un moine de saint François avoit fait passer la nouvelle de ce qui se tramoit, à Barthelemi d'Olmedo, religieux de son ordre, aumônier de la flotte de Cortès.

Cortès déconcerte les desseins de Velasquès & continue ses préparatifs.

Cortès averti du danger, eut le tems de prendre ses précautions. La premiere fut d'éloigner de la Havanne, sous quelque prétexte, Diego de Ordaz, officier d'un mérite distingué, mais que son attachement pour Velasquès devoit lui rendre suspect. Il

lui donna le commandement d'un vaisseau destiné à aller prendre quelques vivres dans un petit havre par-delà le cap Antoine, & sçut ainsi l'éloigner sans paroître soupçonner sa fidélité. Après son départ, Cortès ne cacha plus à ses troupes les desseins de Velasquès. Comme les officiers, ainsi que les soldats, avoient tous la plus grande impatience de commencer l'exécution d'une entreprise dans laquelle ils hasardoient toute leur fortune, ils furent étonnés & indignés de cette basse jalousie à laquelle le gouverneur vouloit sacrifier non seulement l'honneur de leur général, mais toutes les espérances de gloire & de richesses qu'eux mêmes avoient conçues. Ils supplierent tout d'une voix Cortès de ne point abandonner la place à laquelle il avoit tant de droits, & de ne pas les priver d'un chef qu'ils avoient suivi avec une confiance si bien méritée. Enfin ils lui offrirent de verser tout leur sang pour le défendre contre Velasquès. Cortès céda aisément à des instances qui n'avoient pour objet que de le déterminer à faire ce qu'il desiroit lui-même avec ardeur. Il jura de ne jamais aban-

1518.

1518. donner des soldats qui lui avoient donné des preuves si éclatantes de leur attachement, & leur promit de les conduire incessamment à la riche contrée qui étoit depuis si long-tems l'objet de leurs pensées & de leurs desirs.

Etat de ses forces. Tous les préparatifs étoient faits pour son départ; mais quoique les Espagnols de Cuba eussent rassemblé toutes leurs ressources pour cette expédition; quoique chaque établissement y eût fourni des hommes & des provisions; quoique le gouverneur eût dépensé des sommes considérables, & que chaque aventurier eût employé tous ses fonds & tout son crédit, on ne put s'empêcher d'être étonné de la foiblesse de l'armement, bien peu proportionné en effet à un aussi grand objet que la conquête d'un vaste empire. La flotte consistoit en onze vaisseaux, dont le plus grand, honoré du titre d'amiral, n'étoit que de cent tonneaux; trois de soixante-dix ou quatre-vingt tonneaux, & sept petites barques sans ponts. Elle portoit six cens dix-sept hommes, dont cinq cens huit soldats & cent neuf

matelots & ouvriers. Les ſoldats étoient partagés en onze compagnies, ſelon le nombre des vaiſſeaux, chacune commandée par un capitaine qui avoit en même tems le commandement du vaiſſeau & celui des troupes quand elles ſeroient à terre (1). Comme l'uſage des armes à feu parmi les nations de l'Europe étoit encore récent, & qu'on n'en donnoit dans les armées qu'à un petit nombre de bataillons d'infanterie bien diſciplinée, il n'y avoit dans la troupe de Cortès que treize ſoldats armés de mouſquets, trente-deux armés d'arquebuſes, & les autres d'épées & de piques; au lieu des armes défenſives ordinaires, qui euſſent été embarraſſantes dans un pays chaud, les Eſpagnols avoient des cottes d'armes de coton piqué, qu'on avoit reconnues être ſuffiſantes pour garantir des fleches des Américains. Ils n'avoient que ſeize chevaux, dix petites pieces de campagne & quatre fauconneaux (2).

1518.

C'eſt avec ces foibles moyens que

1519.

(1) Voyez la NOTE IV.
(2) B. Diaz, *chap.* 19.

1519. 10 Février. Son départ de Cuba.

Cortès mit à la voile pour aller faire la guerre à un monarque dont les domaines étoient plus étendus que tous ceux de la couronne d'Eſpagne. Comme l'enthouſiaſme religieux ſe trouvoit mêlé avec l'eſprit de découverte & de conquête, & par une combinaiſon plus étrange, avec l'avidité même dans toutes les entrepriſes des Eſpagnols, leurs étendards portoient une grande croix avec cette épigraphe : *ſuivons la croix, car ſous ce ſigne nous vaincrons.* Les compagnons de Cortès, auſſi avides de piller le riche pays qu'ils alloient chercher que zélés pour y établir la foi chrétienne, étoient tellement animés de ces deux paſſions, qu'ils ſe mirent en mer, non pas avec l'inquiétude que doit exciter naturellement une expédition ſi périlleuſe, mais avec une confiance qui naît de la certitude du ſuccès & de l'aſſurance d'être protégés par le ciel.

Il toucheà Cozumel.

Cortès déterminé à viſiter tous les endroits où Grijalva avoit été, porta directement à l'iſle de Cozumel. Là il eut le bonheur de racheter des Indiens Jérôme d'Aguilar, Eſpagnol qui avoit

été huit ans prisonnier parmi eux. Cet homme qui avoit appris parfaitement un dialecte de la langue de cette partie de l'Amérique, répandue dans une grande étendue de pays, & qui avoit d'ailleurs de la prudence & de l'adresse, fut extrêmement utile à Cortès en qualité d'interprête. De Cozumel, Cortès s'avança à Tabasco, dans l'espérance d'y être aussi bien reçu que Grijalva l'avoit été, & d'en retirer une aussi grande quantité d'or. Mais la disposition des habitans étoit entierement changée pour des raisons qu'on ne connoît pas. Après beaucoup de tentatives pour les gagner, il fut obligé d'employer la violence. Quoique les Indiens fussent nombreux & qu'ils attaquassent avec beaucoup de valeur, ils furent battus avec un grand carnage en différentes actions. Les pertes qu'ils firent, l'étonnement & la terreur que leur inspirerent les effets destructeurs des armes à feu, enfin l'aspect effrayant des chevaux dans le combat, déconcerterent leur courage & les forcerent à demander la paix. Ils reconnurent le roi de Castille pour leur souverain, & don-

1519.

1519. nerent à Cortès des provisions, des habits de coton, un peu d'or & vingt femmes esclaves (1).

Cortès continua sa course à l'ouest, sans perdre, autant qu'il le pouvoit, le rivage de vue, afin d'observer le pays; mais il ne put trouver aucune place propre au débarquement, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Saint-Jean d'Ulloa (2). Comme il entroit dans le havre, un grand canot rempli d'Indiens, parmi lesquels deux sembloient être des personnes de distinction, s'approcha de son vaisseau avec des signes de paix & d'amitié. Les Indiens vinrent à son bord sans crainte & sans défiance, & lui adresserent d'un air très-respectueux un discours qu'Aguilar n'entendit point. Cortès se trouva très-embarrassé d'un incident dont il prévit toutes les conséquences. Il commença à craindre pour le grand projet qu'il méditoit, les lenteurs & l'incertitude que causeroient nécessai-

(1) Voyez la NOTE V.

(2) B. Diaz, *chap.* 31-36. Gomera, *Cron. cap.* 18-23. Herrera, *decad.* 1, *Lib. IV*, *cap.* 11, *&c.*

rement l'impossibilité de communiquer ses idées autrement que par le secours imparfait des signes & des gestes; mais il ne demeura pas long-tems dans cette inquiétude. Un heureux hasard suppléa à ce que toute sa sagacité n'auroit pu faire. Une des femmes esclaves qu'il avoit eues du cacique de Tabasco, se trouvant présente à l'entrevue de Cortès & de ses nouveaux hôtes, apperçut son embarras & la confusion d'Aguilard; & comme elle entendoit parfaitement la langue Mexicaine, elle expliqua dans la langue Yucata qu'Aguilard entendoit, ce que disoient les Indiens. Cette femme, connue dans la suite sous le nom de Dona Marina, & qui fait une grande figure dans l'histoire du nouveau monde, où les plus grands événemens sont presque toujours l'effet de très-petites causes, étoit née dans une des provinces de l'empire du Mexique. Après avoir été faite esclave dans une guerre & après avoir éprouvé diverses aventures, elle étoit tombée entre les mains des peuples de Tabasco, & avoit vécu assez long-tems parmi eux pour apprendre leur

1519.

1519. langue ſans oublier la ſienne. Quoique cette maniere de converſer par l'entremiſe de deux interprêtes fût très-fatiguante & très-ennuyeuſe, Cortès fut ravi d'avoir découvert ce moyen de communiquer avec les habitans d'un pays où il vouloit pénétrer ; & dans les tranſports de ſa joie, il regarda cet événement comme une marque éclatante des ſecours de la providence en ſa faveur (1).

Il apprit alors que les deux perſonnes qu'il avoit reçues à ſon bord, étoient députées de Pilpatoë & de Teutillé, l'un gouverneur de la province à laquelle il abordoit, & qui étoit ſoumiſe à un grand monarque appellé Montezuma ; l'autre commandant des troupes de ce prince. Ces députés étoient envoyés pour s'informer des intentions de Cortès en viſitant leur côte, & pour lui offrir les ſecours dont il pouvoit avoir beſoin pour continuer ſa route. L'air de ces Indiens & les intentions exprimées dans

(1) B. Diaz, *chap.* 37, 38, 39. Gomera, *Cron. cap.* 25, 26. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, *cap.* 4.

dans leur message, frapperent Cortès. Il les assura dans les termes les plus respectueux, qu'il abordoit chez eux avec des sentimens d'amitié, qu'il venoit faire des propositions d'une grande importance au bien du prince & de son royaume, & qu'il les exposeroit en personne au gouverneur & au général. Le lendemain au matin, sans attendre de réponse, il débarqua ses troupes, ses chevaux & son artillerie, & ayant choisi un terrein convenable, il commença à y élever des baraques & à en faire un camp fortifié. Les Indiens, au lieu de s'opposer à l'entrée de ces hôtes qui devoient être un jour les destructeurs de leur pays, les aidoient dans toutes les opérations de leur débarquement, avec un empressement dont ils eurent depuis tant de raison de se repentir.

1519.

Sa premiere entrevue avec les Mexicains.

Le jour suivant, Pilpatoë & Teutilé vinrent au camp avec une nombreuse suite; & Cortès les regardant comme les ministres d'un grand roi, les reçut avec beaucoup plus d'égards que les Espagnols n'avoient coutume d'en marquer aux petits caciques avec lesquels ils traitoient. Il leur apprit

1519. qu'il venoit en qualité d'ambassadeur de Don Charles d'Autriche, roi de Castille & le plus puissant monarque de l'est, & qu'il étoit chargé de propositions d'une telle importance qu'il ne pouvoit les communiquer qu'à Montézuma lui-même ; & il leur demanda de le conduire en sa présence sans perdre de tems. Les officiers Mexicains ne purent cacher la peine que leur faisoit une demande qu'ils prévoyoient devoir être fort mal accueillie de leur souverain, dont l'esprit étoit déja rempli d'inquiétudes & de craintes depuis les premiers avis qu'il avoit reçus de l'apparition des Espagnols sur les côtes de son empire. Mais avant d'entreprendre de dissuader Cortès de son projet, ils s'efforcerent de gagner sa bienveillance, en le pressant d'accepter des présens qu'ils vouloient mettre à ses pieds en qualité d'humbles esclaves de Montézuma. On les lui offrit avec beaucoup d'appareil. Ils consistoient en étoffes de coton fort belles, en plumes de différentes couleurs & en ornemens d'or & d'argent d'une valeur considérable & d'un travail curieux. La vue de ces

préfens produifit un effet bien différent de celui que fe propofoient les Mexicains: elle accrut l'avidité des Efpagnols loin de la fatisfaire, & leur infpira une fi vive impatience de devenir maîtres d'un pays qui produifoit ces richeffes, que Cortès fe donnant à peine le tems d'écouter les raifons par lefquelles Pilpatoë & Teutilé cherchoient à le détourner d'aller à la capitale, & prenant un ton fier & décidé, il leur répéta qu'il vouloit avoir une audience du roi lui-même. Pendant cette entrevue, quelques peintres à la fuite des chefs des Mexicains, avoient été occupés à deffiner fur des étoffes de coton blanches, les vaiffeaux, les chevaux, l'artillerie, les foldats Efpagnols & tout ce qu'ils trouvoient de plus fingulier. Cortès qui s'en apperçut & qui apprit que ces deffeins devoient être envoyés à Montézuma, voulut donner à ce prince une idée plus vraie & plus impofante des objets étonnans qui fe préfentoient pour la premiere fois à la vue des Indiens, & qu'aucun mot de leur langue ne pouvoit rendre; pour cet effet, il réfolut de les rendre

1519.

témoins d'un ſpectacle qui pût leur mieux faire connoître la bravoure de ſes ſoldats & la force irréſiſtible de leurs armes. Il fit ſonner l'alarme par les trompettes. En un inſtant les troupes ſe mirent en bataille. L'infanterie exécuta pluſieurs mouvemens dans leſquels elle fit uſage de ſes différentes armes, & la cavalerie fit différentes évolutions pour montrer ſa force & ſon agilité. L'artillerie enfin, dirigée ſur les bois épais voiſins du camp, fit un grand dégât dans les arbres. Les Mexicains virent d'abord les exercices militaires avec le ſilence & l'étonnement qui ſont naturels lorſque l'eſprit eſt frappé d'objets nouveaux qui paroiſſent redoutables; mais au bruit du canon, pluſieurs s'enfuirent, d'autres tomberent de frayeur, & tous furent ſi épouvantés en voyant des hommes dont le pouvoir leur parut reſſembler à celui des Dieux, que Cortès eut beaucoup de peine à les ramener & à les raſſurer. Leurs peintres employerent tout leur art à repréſenter ces nouveaux objets, & leur imagination à inventer des figures & des caracteres qui puſſent rendre les

1519.

choſes extraordinaires dont ils venoient d'être les témoins.

1519.

Négociations avec Montézuma.

On dépêcha ſur le champ des couriers à Montézuma, chargés de lui remettre ces tableaux, & de lui faire le récit de ce qui s'étoit paſſé depuis l'arrivée des Eſpagnols. Cortès envoyoit en même tems au monarque quelques curioſités d'Europe de peu de valeur, mais qu'il crut pouvoir lui être agréables par leur nouveauté. Les rois du Mexique, pour être inſtruits promptement de tout ce qui ſe paſſoit dans les parties les plus éloignées de leur vaſte empire, avoient établi une police recherchée que l'Europe même ne connoiſſoit pas encore. Ils avoient en différens endroits, ſur les principales routes, des couriers qui, formés par l'éducation à une grande agilité, & ſe relevant les uns les autres à de médiocres diſtances, portoient les avis avec une célérité étonnante. Quoique la capitale où le monarque faiſoit ſa réſidence, fût diſtante de cent quatre-vingt milles de Saint-Jean d'Ulloa, les préſens de Cortès furent portés à l'empereur & ſa réponſe rapportée en peu de jours.

1519. Les mêmes officiers qui avoient jusques-là traité avec les Espagnols, furent chargés de la réponse du monarque, mais comme ils savoient combien les projets & les desirs du général étoient opposés aux résolutions que venoit de prendre Montézuma, ils ne crurent pas devoir les notifier à Cortès sans avoir fait auparavant de nouveaux efforts pour l'adoucir. Afin de renouer la négociation, ils offrirent donc les présens qu'envoyoit Montézuma, & qui étoient portés par cent Indiens. La magnificence de ces dons répondoit à la grandeur du monarque, & passoit de beaucoup toutes les idées que les Espagnols s'étoient faites jusqu'alors des richesses du Mexique. On les plaça sur des nattes étendues à terre, & dans un ordre qui les faisoit paroître avec plus d'avantage. Cortès & ses gens virent avec admiration les différentes productions de l'industrie du pays; des étoffes de coton, si belles & d'un tissu si fin qu'elles égaloient les soieries; des tableaux représentant des animaux, des arbres & d'autres objets qui n'étoient formés que de plumes de dif-

Les présens.

1519.

férentes couleurs employées avec assez d'adresse & d'élégance pour le disputer aux ouvrages du pinceau, pour la vérité & la beauté de l'imitation. Mais ce qui attira sur-tout leurs regards, ce furent deux grands plats de forme circulaire, l'un d'or massif représentant le soleil; l'autre d'argent, emblême de la lune (1). Il y avoit en outre des bracelets, des coliers, des anneaux, & d'autres bijoux d'or; & afin que les Espagnols pussent prendre une idée complette de toutes les richesses que fournissoit le pays, des boîtes remplies de perles, de pierres précieuses, de grains d'or non travaillés, & tels qu'on les trouvoit dans les mines & les rivieres. Cortès reçut ces présens avec les démonstrations d'un respect profond pour le prince qui les lui envoyoit. Mais quand les Mexicains, croyant désormais leur négociation plus facile, lui firent savoir que quoique l'empereur lui eût envoyé ces présens comme une marque des égards qu'il avoit pour le prince que Cortès représentoit, il ne con-

(1, Voyez la NOTE VI.

sentoit point à ce que des troupes

1519. étrangeres approchassent davantage de sa capitale, ou même demeurassent plus long-tems dans ses domaines, le général Espagnol déclara plus positivement encore qu'auparavant, qu'il ne se relâcheroit point de sa premiere demande, & qu'il ne pourroit sans honte retourner auprès de son souverain, s'il n'avoit été admis en la présence du prince qu'il étoit venu visiter de sa part. Les Mexicains étonnés de voir un homme qui osoit s'opposer à une volonté qu'ils étoient accoutumés à regarder comme irrésistible, effrayés en même tems du danger qu'il y auroit à s'engager dans une guerre ouverte avec de si terribles ennemis, demanderent & obtinrent de Cortès la promesse qu'il resteroit dans son camp jusqu'au retour d'un messager qu'ils envoyoient à Montézuma pour recevoir de nouveaux ordres (1).

La fermeté avec laquelle Cortès persistoit dans sa résolution, devoit

(1) B. Diaz, *chap.* 39. Gomera, *Cron. cap.* 27. Herrera, *decad.* 2. *Lib. V. cap.* 5, 6.

naturellement conduire la négociation entre lui & l'empereur à une prompte issue, puisqu'elle ne laissoit à celui-ci d'autre parti que de recevoir les Espagnols avec une confiance entiere, ou de les traiter ouvertement en ennemis. Ce dernier parti étoit celui auquel il y avoit lieu de s'attendre de la part d'un monarque hautain & puissant. L'empire du Mexique étoit alors à un point de grandeur auquel n'a peut-être atteint aucune grande société policée en si peu de tems. Quoiqu'il ne subsistât que depuis cent trente ans, sa domination s'étendoit du nord à la mer du sud, sur un territoire de plus de cinq cens lieues de l'est à l'ouest, & de plus de deux cens lieues du sud au nord, & comprenoit des provinces qui, en fertilité, en population, en richesses, ne le cédoient à aucun des pays de la zone torride. La nation étoit guerriere & entreprenante, l'autorité du monarque illimitée, & ses revenus considérables. Si avec les forces qu'on pouvoit réunir en un moment dans un tel empire, Montézuma fût tombé sur les Espagnols lorsqu'ils étoient encore

1519.

1519.

campés sur une côte stérile & malsaine, sans aucun allié dans le pays, sans place de retraite, sans provisions, malgré tous les avantages de leur discipline & de leurs armes, ils n'auroient pu résister à un pareil choc; ou ils auroient péri dans un combat si inégal, ou ils auroient abandonné leur entreprise.

Caractere du monarque.

La puissance de Montézuma le mettoit en état de prendre ce parti vigoureux, & son caractere même sembloit l'y porter. De tous les princes qui avoient tenu le sceptre du Mexique, il étoit le plus haut, le plus violent & le plus éloigné de souffrir la moindre résistance à ses volontés. Ses sujets le voyoient avec crainte, & ses ennemis avec terreur. Il gouvernoit les premiers avec une sévérité terrible; mais ils avoient une si grande opinion de son habileté, qu'ils étoient forcés de le respecter; & les victoires nombreuses qu'il avoit remportées sur ses ennemis, avoient répandu au loin la terreur de ses armes, & avoient ajouté plusieurs grandes provinces à son empire. Mais quoiqu'il eût peut-être assez de talens pour gouverner le

Mexique dans l'état de civilisation imparfaite où étoit cet empire & dans le cours ordinaire des choses, ces talens étoient bien insuffisans pour une conjoncture si extraordinaire, & ne pouvoient pas le mettre en état de se décider avec la justesse & la promptitude nécessaires dans un moment si critique.

1519.

Sa perplexité & ses terreurs à l'arrivée des Espagnols sur les côtes.

Depuis que les Espagnols avoient paru sur la côte, il avoit laissé voir tous les symptômes de l'embarras & de la crainte. Au lieu de prendre les résolutions que devoient lui inspirer le sentiment de son pouvoir & le souvenir de ses premiers exploits, il avoit mis dans toutes ses délibérations une inquiétude & une indécision qui n'échapperent pas aux derniers de ses courtisans. La perplexité & le trouble de Montézuma, aussi bien que le decouragement de ses sujets, n'étoient pas seulement l'effet de la présence des Espagnols & de la terreur de leurs armes. On les attribue à des causes plus éloignées. Si l'on en croit les premiers historiens Espagnols & les plus estimés, il y avoit parmi les Américains une opinion presque uni-

verselle que quelque grande calamité
1519. les menaçoit & leur seroit apportée par une race de conquérans redoutables venant des régions de l'est, pour dévaster leur contrée. On ne peut pas savoir si cette crainte étoit l'effet du souvenir de quelque grand bouleversement de cette partie du globe qui auroit frappé l'esprit de ses habitans de craintes superstitieuses sur l'avenir, ou seulement l'effet de l'étonnement que causoit la premiere vue de cette race d'hommes nouveaux qui se montroient aux Mexicains. Quoi qu'il en soit, comme cette nation étoit plus superstitieuse qu'aucune autre du nouveau monde, on y fut fortement frappé de l'apparition des Espagnols. On se les représenta comme les instrumens destinés à accomplir la fatale révolution qui menaçoit le Mexique. Dans de pareilles circonstances, on conçoit plus facilement comment une poignée d'aventuriers put porter l'alarme au cœur du monarque d'un grand empire & de tous ses sujets (1).

(1) Cortès, *Relatione seconda ap.* Ramus.

1519.

Il continue à négocier.

Cependant lorſque le meſſager arrivé du camp Eſpagnol, apporta la nouvelle que Cortès perſiſtant dans ſa premiere demande, refuſoit d'obéir à l'ordre qui enjoignoit de quitter le pays, Montézuma, malgré ſes terreurs, montra un moment de réſolution; & dans un tranſport de colere naturel à un prince orgueilleux qui n'avoit jamais rencontré d'obſtacle à ſes volontés, il menaça de ſacrifier à ſes Dieux ces inſolens étrangers. Mais ſes incertitudes & ſes craintes revinrent bientôt, & au lieu de donner des ordres pour mettre ſes menaces à exécution, il appella encore ſes miniſtres pour conſulter & prendre leur avis. Des hommes aſſemblés pour délibérer dans un moment où il faudroit agir, ne prennent jamais que des meſures lentes & foibles. Le réſultat du conſeil ne fut point d'employer ſur le champ les moyens efficaces de repouſſer l'ennemi; on ſe contenta d'envoyer à Cortès des ordres plus poſitifs de quitter le pays, accompagnés

III, 234, 235. Herrera, *decad.* 2, *Lib. III*, *cap.* 11. *Lib. VII*, *cap.* 6. Gomera, *Cron. cap.* 66, 92, 144.

1519. fort imprudemment sans doute d'un présent assez considérable pour offrir aux Espagnols un nouveau motif de s'y établir.

Incertitude & crainte des Espagnols.

Ceux-ci étoient cependant inquiets & incertains sur le parti qu'ils avoient à prendre. D'après ce qu'ils avoient déjà vu de la richesse du pays, plusieurs d'entr'eux s'en formoient des idées si exagérées, qu'ils étoient déterminés à braver toutes les difficultés & tous les dangers pour achever une conquête qui devoit les mettre en possession de trésors inépuisables. D'autres jugeant de la force de l'empire du Mexique par ses richesses mêmes, assurés par plusieurs observations que ce pays avoit une forme réguliere de gouvernement, prétendoient que c'étoit une folie véritable que d'attaquer un si grand état avec une poignée d'hommes, manquant de provisions, affoiblis déjà par les maladies particulieres au climat, qui en avoient fait périr plusieurs, & sans avoir d'ailleurs l'appui d'aucune alliance dans le pays (1). Cortès applau-

(1) B. Diaz, *chap.* 40.

dissoit secretement à ceux qui tenoient pour les résolutions hardies; il encourageoit des espérances romanesques qu'il partageoit avec eux, & qui concouroient à l'exécution de ses vues.

1519.

Plan de Cortès.

Depuis le moment où les soupçons de Velasquès s'étoient déclarés & où il avoit tenté de dépouiller Cortès de l'autorité qu'il lui avoit confiée, celui-ci avoit senti la nécessité de n'avoir plus avec le gouverneur de Cuba aucune liaison, dans la juste crainte de voir traverser toutes ses opérations; il ne demandoit même qu'une occasion d'en venir à une rupture ouverte. Dans cette vue il n'avoit rien négligé pour s'assurer de ses soldats. Ses talens pour le commandement lui mériterent aisément leur estime, & il ne lui fut pas plus difficile d'acquérir leur affection. Parmi des aventuriers de même rang, faisant la guerre à leurs dépens, la dignité de chef n'élevoit pas un général assez au-dessus de ceux qui étoient sous ses ordres, pour ne pas établir entr'eux un commerce continuel. Cortès sçut profiter de cette circonstance pour s'insinuer dans leur

1519.

esprit par des manieres affables & par des préférences adroites, en permettant à quelques-uns de commercer pour leur compte avec les Indiens (1); enfin enflammant les espérances de tous, il s'attacha tellement la plus grande partie de ses soldats, qu'ils oublierent présque que l'armement avoit été fait sous l'autorité & aux dépens d'un autre que Cortès.

Son adresse à l'exécuter.

Pendant que le général Espagnol conduisoit ainsi ses projets, Teutilé arriva avec le présent de Montézuma, & un nouvel ordre pour que les étrangers eussent à quitter sur le champ les états. Mais lorsque le général renouvella la demande d'une audience de l'empereur, le Mexicain le quitta brusquement & sortit de son camp avec des regards & des gestes qui exprimoient beaucoup de surprise & de ressentiment. Le lendemain au matin, il ne parut aucun des Indiens qui avoient coutume de fréquenter le camp en grand nombre, & d'y apporter des provisions qu'ils échangeoient avec les soldats. Tout commerce pa-

(1) Voyez la NOTE VII.

rut cesser, & l'on s'attendoit à tout moment à voir commencer les hostilités. Cet évenement, quoiqu'on eût dû le prévoir, causa parmi les Espagnols une consternation subite qui enhardit les partisans de Velasquès non-seulement à murmurer & à cabaler contre le général, mais à charger l'un d'entr'eux de lui faire des remontrances sur l'imprudence qu'il y avoit à tenter la conquête d'un grand empire avec des forces si insuffisantes, & de le presser de retourner à Cuba pour y ravitailler sa flotte & y augmenter son armée. Diego de Ordaz, un de ses principaux officiers, chargé de cette commission par les mécontens, s'en acquitta avec toute la liberté & la grossiereté d'un soldat, en lui assurant qu'il exprimoit le sentiment de toute l'armée. Cortès l'écouta sans la moindre apparence d'émotion; & comme il connoissoit fort bien les dispositions & le caractere de ses soldats, & qu'il prévoyoit la maniere dont ils recevroient une proposition qui renversoit en un instant toutes les belles espérances qu'ils avoient jusques-là nourries, il porta la dissimulation

1519.

1519. jufqu'à paroître abandonner fes propres mefures pour fe prêter aux repréfentations d'Ordaz, & il donna des ordres pour que l'armée fe tînt prête le jour fuivant à fe rembarquer pour Cuba. Dès que cette réfolution fut connue, les aventuriers fruftrés de leurs efpérances fe plaignirent & menacerent. Les émiffaires de Cortès fe joignant à eux, enflammerent leur dépit. La fermentation devint générale. Tout le camp étoit prêt à fe mutiner; tous demandoient avec empreffement à voir le général. Cortès ne fe fit pas preffer long-tems. A fa vue, ils exprimerent tout d'une voix l'étonnement & l'indignation que leur caufoient les ordres qu'ils venoient de recevoir. Il étoit honteux, difoient-ils, pour des Caftillans, de s'effrayer au premier afpect du danger, & infame de fuir avant que l'ennemi fe fût même montré. Quant à eux, ils étoient déterminés à ne pas abandonner une entreprife qui avoit été heureufe jufqu'à ce moment, & qui tendoit fi manifeftement à répandre la connoiffance de la religion, & à procurer à leur patrie tant de gloire & d'avan-

1519.

tages. Heureux de marcher ſous les ordres de Cortès, ils étoient diſpoſés à le ſuivre au travers de tous les dangers pour former un établiſſement & recueillir les tréſors qui faiſoient depuis ſi long-tems l'objet de leurs deſirs ; mais s'il vouloit retourner à Cuba & céder honteuſement toute ſa gloire & ſes eſpérances à un rival envieux, ils ſe choiſiroient dans le moment même un autre général qui les guideroit dans le chemin de la gloire qu'il n'avoit pas le courage de ſuivre.

Cortès enchanté de leur ardeur, ne s'offenſa point de la hardieſſe avec laquelle ils énonçoient des ſentimens que lui-même avoit inſpirés & dont il voyoit, à la chaleur de leurs expreſſions, combien ils étoient pénétrés. Il affecta cependant d'être ſurpris de ce qu'il entendoit. Il déclara qu'il n'avoit donné l'ordre pour le rembarquement que d'après la perſuaſion que c'étoit-là le deſir général des troupes; qu'il avoit ſacrifié en cela ſa propre opinion par déférence pour celle qu'il croyoit être la leur; qu'il avoit toujours eu le deſſein de former un établiſſement ſur la côte pour pénétrer

1519.

enſuite dans l'intérieur du pays; qu'on l'avoit trompé en lui perſuadant que leurs vues étoient différentes des ſiennes; qu'il les voyoit avec une grande ſatisfaction pleins de ce courage qui devoit animer tout véritable Eſpagnol; que cette certitude alloit lui faire reprendre ſon premier plan avec une ardeur nouvelle, & qu'il étoit très-aſſuré de les conduire par le chemin de la victoire à la fortune que leur valeur méritoit. Cette déclaration de Cortès fut reçue avec des applaudiſſemens & des cris de joie. La réſolution parut unanime & priſe d'un conſentement univerſel, car ceux qui la condamnoient ſecretement furent obligés de ſe réunir au plus grand nombre dans les acclamations, tant pour cacher leur oppoſition au général, que pour ne pas s'attirer de la part de leurs compagnons le reproche de lâcheté (1).

Cortès établit une forme de gouvernement civil.

Sans laiſſer à ſes gens le tems de ſe refroidir ou de réfléchir ſur le parti qu'on venoit de prendre, Cortès s'oc-

(1) B. Diaz, *chap.* 40, 41, 42. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, *cap.* 6, 7.

cupa sur le champ de l'exécution. Pour commencer l'établissement d'une colonie, il assembla les principaux de son armée; & d'après leur suffrage, il forma un conseil & nomma des magistrats qu'il revêtit de la plus grande autorité. Comme les hommes sont naturellement disposés à transporter les institutions de leur gouvernement dans les nouveaux établissemens qu'ils forment, la colonie fut établie sur le modele de l'administration Espagnole. Les magistrats furent distingués par les mêmes noms & les mêmes marques de dignité, & eurent les mêmes emplois. On ne choisit pour remplir les places, que ceux des compagnons de Cortès qui lui étoient entierement dévoués, & les actes de leur élection & de leur nomination furent dressés au nom du roi, sans y faire mention d'aucune dépendance de Velasquès. Les deux mobiles des Espagnols dans toutes leurs entreprises au nouveau monde, l'avidité & l'enthousiasme religieux, semblent avoir suggéré à Cortès le nom qu'il donna à son établissement. Il l'appella la riche ville de la vraie croix: *Villa rica de la Vera-Cruz*.

1519.

1519. Cortès résigne sa commission.

La premiere assemblée du nouveau conseil fut remarquable par un acte très-important. Dès qu'elle fut formée, Cortès fit demander la permission de s'y présenter, & s'approchant avec une contenance respectueuse, propre à relever la dignité du tribunal, & à donner un exemple de soumission à son autorité, il commença un long discours dans lequel il employa beaucoup d'art, & adressa les choses les plus flatteuses aux magistrats qui entroient dans leurs nouvelles fonctions. Il fit d'abord observer qu'étant revêtus de l'autorité suprême sur la colonie, il les considéroit comme exerçant toute celle du souverain & comme représentant sa personne; qu'il se croiroit désormais obligé de leur communiquer tout ce qu'il regarderoit comme intéressant le bien public, avec la même fidélité & le même zele que s'il s'adressoit à son maître même; que la sûreté d'une colonie qui s'établissoit dans un grand empire, dont le monarque montroit déjà des dispositions ennemies, dépendoit des armes & par conséquent de la subordination & de la bonne

discipline parmi les troupes ; qu'il avoit tenu d'abord son droit au commandement du gouverneur de Cuba, mais que comme Velasquès avoit depuis long-tems révoqué sa commission, on pouvoit contester la légitimité de son pouvoir, & qu'il craignoit lui-même d'exercer une autorité qui ne seroit fondée que sur un titre vicieux ou du moins équivoque ; que la colonie ne pouvoit confier sa défense à des troupes autorisées à mettre en question le pouvoir du général dans un moment critique où l'obéissance implicite à ses ordres étoit absolument nécessaire ; que toutes ces considérations le déterminoient à se démettre entre leurs mains de toute l'autorité qu'il pouvoit avoir, afin qu'ayant le droit de la conférer toute entiere à celui qu'ils choisiroient, ils donnassent à l'armée, au nom du roi, un général qui pût désormais la commander ; que quant à lui, son dévouement à sa patrie étoit tel qu'il se réduiroit, s'il étoit nécessaire, à n'être qu'un simple officier, qu'il serviroit avec le même zele en cette qualité qu'en celle de général,

1519.

1519.

& prouveroit à ſes compagnons de guerre que, quoiqu'accoutumé à commander, il ſavoit auſſi obéir. Son diſcours fini, il dépoſa ſur la table du conſeil la commiſſion de Velaſquès, & après avoir baiſé ſon bâton de commandement, le remit entre les mains du préſident, & ſe retira.

La délibération ne fut pas longue. Cortès avoit concerté toutes ces meſures avec ſes partiſans les plus fideles, & préparé avec beaucoup d'adreſſe les autres membres du conſeil à prendre la réſolution qu'il deſiroit. On accepta ſa démiſſion; & comme la proſpérité continue qui avoit juſques-là couronné ſon expédition, étoit une preuve inconteſtable de ſon talent pour le commandement, ils le nommerent tous, d'une voix unanime, premier magiſtrat de la colonie & général de l'armée, en ordonnant que ſa commiſſion lui ſeroit expédiée au nom du roi, avec les pouvoirs les plus étendus, & qu'il les exerceroit juſqu'à ce que les volontés du roi fuſſent connues. Afin que ces diſpoſitions ne puſſent pas être regardées comme une intrigue du conſeil,

conseil, on communiqua aux troupes la résolution qu'on venoit de prendre; les soldats ratifierent le choix du général avec de grands applaudissemens. On proclama le nom de Cortès, & tous lui jurerent de verser leur sang pour la défense de son autorité.

1519.

Cortès ayant heureusement accompli ses desseins & secoué la dépendance mortifiante dans laquelle il sembloit être à l'égard du gouverneur de Cuba, accepta, avec beaucoup de respect pour le conseil & de reconnoissance pour l'armée, la commission qu'on lui donnoit, & se trouva revêtu de l'autorité suprême, tant au civil qu'au militaire, sur la colonie. Il prit avec sa nouvelle autorité un air de dignité plus imposant, & commença à exercer les pouvoirs presque illimités qu'il venoit de recevoir. Il ne s'étoit regardé jusques à ce moment que comme le député d'un simple sujet du roi d'Espagne: il commença à agir comme le représentant de son souverain. Les partisans de Velasquès prévoyant toutes les suites de ce changement, ne purent demeurer plus long-tems spectateurs oisifs de ce qui

1519. ſe paſſoit. Ils ſe récrierent ouvertement contre le procédé du conſeil, qu'ils regardoient comme illégal, & contre la conduite de l'armée qu'ils traitoient de déſobéiſſance. Cortès ſentant la néceſſité de prévenir de bonne heure, par un acte de vigueur, les effets de ces diſcours ſéditieux, fit arrêter Ordaz, Eſcudero & Velaſquès de Leon, les chefs de cette faction, & les envoya ſur la flotte les fers aux pieds. Leurs partiſans effrayés & confondus, reſterent tranquilles; & Cortès, qui avoit plus d'envie de rappeller que de punir ces officiers, dont il connoiſſoit le mérite, ſollicita leur amitié avec tant de ſoins & d'adreſſe, qu'il ſe fit entr'eux une ſincere reconciliation; tellement que dans les occaſions les plus délicates, ni leur liaiſon avec le gouverneur de Cuba, ni le ſouvenir du traitement qu'ils avoient eſſuyé, ne purent les détacher de ſes intérêts (1). Dans cette occaſion, ainſi que dans d'autres également cri-

(1) B. Diaz, *chap.* 42, 43. Gomera, *Cron. cap.* 30, 31. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, *cap.* 7.

tiques pour sa fortune & sa renommée, Cortès dut en grande partie ses succès à l'or du Mexique qu'il distribuoit avec profusion à ses amis & à ses ennemis (1).

1519.

Les Zempoallans recherchent son amitié.

Cortès ayant fortifié ainsi l'attachement de son armée pour lui, pensa qu'il pouvoit quitter désormais son camp & s'avancer dans le pays. Il fut encouragé dans son projet par un événement aussi heureux en lui-même que par la circonstance dans laquelle il arrivoit. Quelques Indiens s'approcherent de son camp & furent secretement admis en sa présence. Ils étoient envoyés avec des propositions d'alliance & d'amitié, par le cacique de Zempoalla, ville considérable & peu éloignée. Par leurs réponses à un grand nombre de questions qu'il leur fit, selon son usage ordinaire dans ses entrevues avec les Indiens, il apprit que leur maître, quoique sujet de l'empire du Mexique, souffroit impatiemment le joug, & craignoit & haïssoit si fortement Montézuma, que rien ne pouvoit lui être plus agréable que l'espé-

(1) B. Diaz, *chap*. 44.

1519.

rance de se délivrer de l'oppression sous laquelle il gémissoit. Cet avis fit luire à l'esprit de Cortès un rayon de lumiere & d'espérance. Il vit que le grand empire qu'il se proposoit d'attaquer étoit désuni, & que le souverain n'y étoit pas aimé. Il conjectura que les causes du mécontentement ne pouvoient pas être bornées à une seule province, & qu'il se trouveroit en d'autres parties de l'empire des mécontens, las de la soumission ou desirant un changement, & prêt à suivre les drapeaux du premier libérateur qui se montreroit. Plein de ces idées & commençant dès-lors à se tracer un plan que le tems & une connoissance plus exacte de l'état du pays, devoient le mettre bientôt en état de suivre & d'exécuter, il reçut très-bien les Zempoallans, & leur promit d'aller incessamment visiter leur cacique (1).

Il marche à Zempoalla.

Pour remplir sa promesse, il n'étoit pas nécessaire qu'il s'écartât de la route qu'il s'étoit déjà proposé de suivre en s'avançant dans le pays. Quelques

(1) B. Diaz, *chap.* 41, Gomera, *Cron, cap.* 28.

officiers employés à visiter la côte, ayant reconnu un village nommé Quiabislan, à environ quarante milles au nord, qui à raison de la fertilité du sol environnant & de la bonté de son havre, sembloit être un poste plus commode que celui que les Espagnols avoient jusqu'alors occupé, Cortès étoit déterminé à y transporter son camp. Zempoalla se trouvoit sur son chemin. Le cacique le reçut aussi bien que Cortès pouvoit l'espérer. Il lui fit des présens & des caresses qui montroient un extrême desir de gagner sa bienveillance, le traita comme un libérateur, & lui montra un respect porté presque jusqu'à l'adoration. Cortès apprit de lui plusieurs particularités du caractere de Montézuma, & les causes de la haine de ses sujets pour lui. Montézuma, lui disoit en pleurant le cacique, étoit un tyran hautain, cruel & soupçonneux, qui traitoit ses sujets avec une arrogance extrême; ruinoit les provinces par des exactions; enlevoit les enfans aux peres & aux meres, les garçons pour les immoler à ses dieux, les filles pour en faire ses concubines ou celles de

1519.

ſes favoris. Cortès, dans ſa réponſe au cacique, lui inſinua adroitement qu'un des principaux objets des Eſpagnols, en viſitant des pays ſi éloignés de leur patrie, étoit de redreſſer les torts & de délivrer les hommes de l'oppreſſion; & lui ayant fait eſpérer ſes ſecours quand il en ſeroit tems, il continua ſa marche vers Quiabiſlan.

1519.

Le lieu que ſes officiers lui avoient indiqué lui parut ſi favorablement ſitué & ſi bien choiſi, qu'il y traça ſur le champ le plan d'une ville. Les maiſons ne devoient être que des hûtes, mais enceintes de remparts aſſez forts pour réſiſter à l'attaque d'une armée d'Indiens. Comme ces fortifications étoient néceſſaires, tant à l'établiſſement & à la conſervation de la colonie, qu'à l'exécution du deſſein que le général & les ſoldats avoient de s'avancer dans le pays, ſoit pour ſe ménager un lieu de retraite, ſoit pour conſerver leur communication avec la mer, toute l'armée, officiers & ſoldats, mit la main à l'œuvre; Cortès lui-même leur donnoit l'exemble de l'activité & de la conſtance dans le travail. Les Indiens de Zempoalla &

de Quiabiſlan les aiderent, & ce petit poſte par lequel commencerent des établiſſemens nombreux & puiſſans, fut bientôt en état de défenſe (1).

1519.

Cortès fait un traité avec différens caciques.

Pendant que ces travaux eſſentiels s'exécutoient, Cortès avoit des entrevues avec les caciques de Zempoalla & de Quiabiſlan, & profitant de leur étonnement & de leur admiration à la vue des objets nouveaux qu'on préſentoit à leurs yeux, il leur inſpira par degrés une ſi haute opinion des Eſpagnols, il leur perſuada ſi bien que leurs hôtes étoient des êtres d'un ordre ſupérieur à qui rien ne pouvoit réſiſter, que comptant ſur la protection de ces étrangers, ils oſerent braver le pouvoir de l'empereur au nom duquel ils étoient accoutumés de trembler.

Quelques-uns des officiers de Montézuma ſe préſenterent pour lever le tribut ordinaire, & pour demander un certain nombre de victimes humaines pour l'expiation de la faute

(1) B. Diaz, *chap.* 45, 46, 48. Gomera, *Cron. cap.* 32, 33, 37. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V, cap.* 8, 9.

1519.

que ces deux nations venoient de commettre en entretenant quelque commerce avec des étrangers à qui l'empereur avoit ordonné de fortir de fes domaines. Au lieu d'obéir à fes ordres, les Zempoallans fe faifirent des envoyés du monarque, les maltraiterent; & comme leur fuperftition n'étoit pas moins atroce que celle des Mexicains, ils fe difpofoient à les facrifier à leurs dieux. Cortès les en empêcha, en leur montrant la plus grande horreur pour cette abominable pratique. Les deux caciques s'étant jettés dans une rébellion ouverte, & ne voyant pour eux aucun falut s'ils ne s'attachoient inviolablement aux Efpagnols, conclurent bientôt une alliance avec eux en fe reconnoiffant vaffaux du roi d'Epagne. Leur exemple fut fuivi par les Totonaques, nation courageufe qui habitoit les montagnes voifines; & tous s'étant foumis volontairement à la couronne de Caftille, offrirent d'accompagner Cortès avec toutes leurs forces à Mexico (1).

(1) B. Diaz, *chap.* 47. Gomera, *Cron.*

1519.

Ses mesures pour obtenir du roi la confirmation de son autorité.

Il y avoit à cette époque trois mois que Cortès étoit dans la nouvelle Espagne; & quoique tout ce tems n'eût pas été marqué par des entreprises militaires, chaque moment avoit été consacré à des opérations qui, moins brillantes peut-être, étoient d'une grande importance. Par son adresse à s'attacher son armée & à conduire ses négociations avec les Indiens, il jettoit les fondemens de ses succès futurs. Mais quelque bien concerté que fût son plan, il ne pouvoit se dissimuler que son droit au commandement étant émané d'une autorité qu'on pouvoit contester, la sienne étoit elle-même chancelante & précaire. Velasquès ne pouvoit manquer de se plaindre au roi des insultes qu'il avoit reçues de Cortès, & pouvoit présenter la conduite d'un officier subalterne qui s'étoit joué de ses ordres, de maniere à lui attirer une prompte destitution & une punition sévere. Avant de se mettre en marche, le général crut devoir prévenir ce coup.

---

cap. 35, 36. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V. cap.* 9, 10, 11.

1519.

Dans cette vue, il perſuada aux magiſtrats de la colonie, d'adreſſer au roi une lettre contenant un long détail de leurs ſervices; une deſcription pompeuſe du pays qu'ils avoient découvert, de ſes richeſſes, de ſa population, de ſa civiliſation & de ſes arts; un tableau des progrès qu'ils y avoient déjà faits en ſoumettant pluſieurs provinces à la couronne de Caſtille, & des moyens qu'ils ſe propoſoient d'employer pour en achever la conquête; enfin un long expoſé des motifs qui les avoient déterminés à renoncer à toute liaiſon avec Velaſquès pour établir une colonie dépendante immédiatement du roi lui-même, & d'en confier à Cortès le gouvernement, tant civil que militaire: ils finiſſoient par ſupplier humblement le roi de ratifier, par ſon autorité, tout ce qu'ils avoient fait. Cortès écrivit dans les mêmes vues; & comme il ſavoit fort bien que la cour d'Eſpagne, accoutumée à voir exagérer les richeſſes des pays nouveaux par ceux qui les découvroient, n'accorderoit que peu de croyance à la deſcription merveilleuſe qu'on lui faiſoit de la

nouvelle Espagne, si l'on n'y joignoit des échantillons des riches productions qu'elle fournissoit, il pressa ses soldats d'abandonner ce qu'ils pouvoient réclamer pour leur part des trésors qu'on avoit jusques-là rassemblés, afin qu'on pût les envoyer en entier au roi. Tel étoit l'ascendant de Cortès sur son armée, & telles étoient les espérances romanesques que les Espagnols avoient conçues de la richesse des pays qu'ils alloient conquérir, qu'une troupe d'aventuriers indigens & avides fut capable de ce généreux effort, & fit à son souverain le plus riche présent que le nouveau monde ait jamais fait à l'Espagne (1). Porto-Carrero & Montéjo, principaux magistrats de la colonie, furent nommés pour aller porter le présent, avec défenses expresses de toucher à Cuba dans leur route en Europe (2).

1519.

Conspiration contre Cortès.

Tandis qu'on armoit le vaisseau qui devoit les conduire, un événement inattendu causa une alarme générale. Quelques soldats & quelques matelots,

(1) Voyez la NOTE VIII

(2) B. Diaz, *chap.* 54. Gomera, *Cron. c.* 40.

1519.

partiſans cachés de Velaſquès, ou effrayés à la vue des dangers inſéparables d'une expédition où il s'agiſſoit de pénétrer avec une poignée d'hommes juſques dans le cœur d'un grand empire, avoient formé le deſſein de s'emparer d'un brigantin & de gagner Cuba pour donner avis au gouverneur de ce qui ſe paſſoit, & de le mettre en état d'intercepter les tréſors & les dépêches que Cortès envoyoit en Eſpagne. La conſpiration, quoique formée par de ſimples matelots, fut conduite avec un profond ſecret; mais au moment où tout étoit prêt pour l'exécution, ils furent trahis par un de leurs camarades.

Quoique Cortès pût compter peut-être ſur ſa bonne fortune, qui l'avoit ſervi ſi à propos dans cette occaſion, la découverte de ce complot remplit ſon eſprit de vives inquiétudes, le porta à exécuter un projet qu'il méditoit depuis long-tems. Il voyoit encore dans ſon armée quelques reſtes cachés d'un mécontentement qui, juſqu'alors étouffé par ſes ſuccès ou contenu par ſon autorité, pouvoit ſe réveiller tout-à coup. Il remarquoit

que plusieurs de ses soldats, las du service, desiroient de revoir leurs établissemens de Cuba, & qu'au premier danger ou au premier revers il lui seroit impossible de les retenir. Il sentoit que si ses forces, déjà trop peu considérables, diminuoient encore par la désertion d'une partie de son armée, il seroit forcé d'abandonner son entreprise. Après avoir pesé souvent avec la plus grande sollicitude toutes ces circonstances, il se persuada qu'il n'y avoit point de succès à espérer pour lui, s'il n'ôtoit à ses soldats jusqu'à la possibilité de quitter le pays, & s'il ne les réduisoit à la nécessité de prendre comme lui la résolution de vaincre ou de périr. Dans cette vue il se détermina à détruire sa flotte; mais comme il n'osoit exécuter une résolution si hardie par sa seule autorité, il travailla à convaincre ses soldats de la nécessité de cette mesure. Il falloit toute son adresse pour venir à bout d'un projet si difficile. Il persuada aux uns que les navires avoient tellement souffert par un long séjour à la mer, qu'ils étoient absolument incapables de servir davan-

1519.

1519.

tage; à d'autres il fit valoir l'augmentation de forces qu'apporteroient à l'armée cent hommes de plus employés inutilement sur les vaisseaux, & à tous il représenta la nécessité de fixer leurs regards & toutes leurs espérances sur le pays qui s'ouvroit devant eux, & d'éloigner toute idée de retraite. Ses exhortations produisirent tout l'effet qu'il en attendoit: d'un consentement général, les vaisseaux furent tirés à terre & mis en pieces, après qu'on en eut ôté les voiles, les cordages, les fers & tout ce qui pouvoit être de quelque utilité. C'est ainsi que par un effort de courage, auquel l'histoire n'offre rien qu'on puisse comparer, cinq cens hommes consentirent de plein gré à s'enfermer dans un pays ennemi, peuplé de nations puissantes & inconnues, en s'ôtant tous les moyens d'échapper au danger par la fuite, & ne se réservant d'autre ressource que leur constance & leur valeur (1).

(1) Relat. de Cortès. Ramus III, 225. B. Diaz, *chap.* 57, 58. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* *V. cap.* 14.

Rien alors ne retarda plus Cortès. L'ardeur de ses troupes & les dispositions de ses alliés étoient deux circonstances également favorables. Mais tous les avantages de cette derniere, quoique ménagés avec beaucoup d'adresse & de soins, furent sur le point de lui échapper par une saillie de ce zele religieux, qui, en plusieurs occasions, poussa Cortès à des actions inconsidérées, bien contraires à la prudence qui distinguoit son caractere. Quoique jusques-là il n'eût eu ni le tems ni la facilité de prouver aux Indiens l'absurdité de leurs superstitions, & de leur faire connoître les principes de la foi chrétienne, il ordonna à ses soldats de renverser les autels, de détruire les idoles du principal temple de Zempoalla, & d'élever à la place un crucifix & une image de la vierge Marie. Cette violence inspira aux Indiens autant d'étonnement que d'horreur. Les prêtres leur firent prendre les armes; mais l'autorité de Cortès étoit si grande, & l'ascendant des Espagnols sur ces peuples déjà si puissant, que ce mouvement fut appaisé sans effusion de sang, &

1519.

1519. que la concorde fut bientôt parfaitement rétablie (1).

Cortès commença sa marche & partit de Zempoalla le 16 d'août, avec cinq cens hommes, quinze chevaux & six pieces de canon de campagne. Le reste de ses troupes, composé principalement de ceux que l'âge ou la maladie rendoit moins propres à un service fatiguant, fut laissé en garnison à Villa-Rica, sous les ordres d'Escalante, officier de mérite & très-attaché à Cortès. Le cacique de Zempoalla fournit à l'armée des provisions & deux cens Indiens appellés *Tamemès*, chargés de porter les fardeaux, & destinés à tous les travaux serviles. Ils furent d'un grand secours aux Espagnols qui, dans un pays dépourvu d'animaux domestiques, avoient été jusqu'alors obligés de porter leur bagage & même de tirer à bras leur artillerie. Le cacique offrit à Cortès un corps considérable de ses Indiens; mais le général se contenta d'en prendre quatre cens des plus dis-

(1) B. Diaz, *chap.* 41, 42. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, *cap.* 3, 4.

tingués parmi eux, afin qu'ils puſſent lui ſervir d'ôtages qui lui répondroient de la fidélité de leur maître. Il ne lui arriva rien de remarquable dans ſa route juſqu'à ce qu'il eût atteint les frontieres du pays de Tlaſcala. Les habitans de cette province, peuples belliqueux, étoient ennemis implacables des Mexicains, & avoient été anciennement alliés des Zempoallans. Quoique moins civiliſés que les Mexicains, ils étoient bien plus avancés dans les arts que les autres nations groſſieres de l'Amérique dont nous avons parlé juſqu'à préſent. Ils avoient fait de grands progrès dans l'agriculture; ils habitoient de grandes villes, & avoient une ſorte de commerce; & ſi nous en croyons les relations imparfaites des hiſtoriens Eſpagnols, on découvroit dans leurs inſtitutions & leurs loix, quelques traces d'une juſtice diſtributive & d'une juriſprudence criminelle. Cependant, comme avec cette civiliſation incomplette l'agriculture ſeule ne ſuffiſoit pas à leur ſubſiſtance, & qu'ils étoient obligés d'y joindre la chaſſe, ils conſervoient en partie les mœurs & le caractere

1519.

1519. des peuples chaſſeurs. Ils étoient féroces, implacables dans la vengeance, courageux, altiers & indépendans, en guerre continuelle & preſque ſans communication avec les états voiſins. Ils abhorroient tellement la ſervitude que non-ſeulement ils avoient conſtamment repouſſé toute domination étrangere & maintenu leur liberté contre toute la puiſſance de l'empire du Mexique, mais qu'ils s'étoient encore défendus contre toute tyrannie domeſtique; ne reconnoiſſant aucun maître, ils vivoient ſous l'autorité douce & limitée d'un conſeil choiſi par leurs différentes tribus.

Cortès, quoiqu'inſtruit du caractere guerrier de cette nation, ſe flatta que ſon intention connue de délivrer les Indiens de la tyrannie de Montézuma, la haine que les Tlaſcalans eux-mêmes portoient aux Mexicains & l'exemple de leurs anciens alliés les Zempoallans, pourroient les engager à le bien recevoir. Pour les y diſpoſer, quatre Zempoallans des plus diſtingués de ceux qui l'accompagnoient, furent envoyés aux Tlaſcalans pour demander, au nom de Cortès & de

leur cacique, le paſſage ſur les terres des Tlaſcalans. Mais au lieu de répondre favorablement à cette requête, les Tlaſcalans ſaiſirent les ambaſſadeurs ; & ſans égard pour leur caractere, ſe diſpoſerent à les ſacrifier à leurs dieux. En même-tems ils aſſemblerent leurs troupes pour s'oppoſer à l'invaſion de ces inconnus, s'ils tentoient à ſe faire un paſſage par force. Pluſieurs motifs pouſſoient les habitans à cette réſolution. Un peuple féroce, renfermé dans ſon pays & preſque ſans communication au dehors, eſt diſpoſé à conſidérer tout étranger comme ennemi, & court facilement aux armes. Le projet de Cortès de faire une viſite à Montézuma dans ſa capitale, leur faiſoit croire, malgré toutes les proteſtations de l'étranger, qu'il recherchoit l'amitié d'un monarque, objet de leur haine & de leur crainte. Le zele imprudent que Cortès avoit montré en profanant les temples de Zempoalla, rempliſſoit les Tlaſcalans d'horreur ; & comme ils n'étoient pas moins ſuperſtitienx que les autres nations de la nouvelle Eſpagne, ils étoient impatiens de venger les in-

1519.

1519. sultes faites à leurs dieux, & de se faire auprès de leurs idoles un mérite d'immoler ces hommes impies qui avoient osé profaner les autels. Ils méprisoient les Espagnols à raison de leur petit nombre, parce qu'ils ne s'étoient pas encore mesurés avec ces étrangers, & qu'ils n'avoient aucune idée de l'avantage que peut donner la supériorité des armes & de la discipline.

Cortès après avoir attendu quelques jours inutilement le retour de ses envoyés, s'avança sur le territoire des Tlascalans. Les résolutions de ce peuple guerrier s'exécutoient avec la même promptitude qu'elles se formoient. Les Espagnols trouverent devant eux un corps de troupes destiné à les arrêter dans leur marche. Les Indiens attaquerent avec une grande intrépidité, & dans la premiere action, blesserent quelques Espagnols, & leur tuerent deux chevaux, perte fort considérable, parce qu'elle ne pouvoit pas se réparer. Cet événement fit sentir à Cortès la nécessité de s'avancer avec précaution au milieu d'ennemis si courageux,

1519.

L'armée marcha en bon ordre. On choisit des postes; on s'arrêta à propos; on se fortifia dans chaque camp. Durant quatorze jours les Espagnols essuyerent des attaques presque continuelles, renouvellées sous diverses formes & par des corps nombreux, avec une bravoure & une persévérance dont ils n'avoient point encore vu d'exemple dans le nouveau monde. Leurs historiens décrivent toutes ces actions avec pompe, en entrant dans les détails les plus minutieux, & en mêlant aux faits étonnans & réels beaucoup de circonstances incroyables & exagérées (1). Mais toutes les ressources du langage ne peuvent rendre intéressant un combat où le danger est si inégal des deux côtés. Les descriptions les plus soignées d'un plan de bataille ou des vicissicitudes d'un combat ne peuvent exciter ni l'attention ni l'intérêt, lorsqu'elles se terminent constamment à présenter d'une part des milliers de morts, tandis que de l'autre on ne perd pas un seul homme.

(1) Voyez la NOTE IX.

1519.
Circonstances remarquables dans la maniere de faire la guerre chez les Tlascalans.

On peut cependant recueillir de leurs récits quelques circonstances remarquables, en ce qu'elles font connoître en même-tems le caractere des habitans de la nouvelle Espagne & de celui de leurs vainqueurs. Quoique les Tlascalans se missent en campagne avec des armées nombreuses qui sembloient devoir écraser les Espagnols, ils ne purent jamais entamer le petit bataillon des Européens. Ce fait, tout singulier qu'il est, n'est pas inexplicable. Les Tlascalans, quoique continuellement en guerre, ne connoissoient, comme toutes les nations barbares, aucun ordre, aucune discipline militaire. Ils perdoient tout l'avantage qu'ils auroient pu retirer de leur nombre & de l'impétuosité de leur attaque, par le soin constant qu'ils avoient au milieu de l'action, d'emporter les blessés & les morts. Ce point d'honneur, fondé sur une sensibilité naturelle à l'homme & fortifié par le desir de dérober les corps de leurs compatriotes à des ennemis qui les dévoroient, étoit universel parmi les peuples de la nouvelle Espagne. Ce pieux devoir les occupant pendant

la chaleur du combat (1), les désunissoit & diminuoit la force de l'impression qu'ils auroient pu produire en se tenant plus serrés. 1519.

Non-seulement ils ne tiroient aucun avantage de leur nombre, mais l'imperfection de leurs armes rendoit encore leur valeur sans effet. Après trois batailles & un grand nombre d'escarmouches, il n'y avoit pas encore eu un Espagnol de tué : leur fleches & leurs lances, armées de pierres pointues ou d'os de poissons, leurs piques faites d'un bois aiguisé & durci au feu, leurs épées de bois, étoient des armes redoutables pour des Indiens nuds, mais ne pouvoient pénétrer ni les boucliers des Espagnols, ni leurs corselets piqués appellés *escaupiles*. Les Tlascalans s'avançoient courageusement à la charge, combattoient souvent en corps. Beaucoup d'Espagnols furent blessés, mais tous légerement; ce qu'il ne faut pas attribuer au défaut de courage de leurs ennemis, mais à l'inégalité des armes dont ils se servoient.

(1) B. Diaz, *chap.* 65.

1519. Malgré la furie avec laquelle les Tlascalans combattoient, ils se conduisoient à l'égard des Espagnols avec une sorte de générosité remarquable. Ils les avertissoient quelquefois qu'ils alloient les attaquer ; & comme ils savoient que ces étrangers manquoient de vivres, & qu'ils imaginoient peut-être comme les autres Américains, que ces Européens n'avoient quitté leur pays que parce qu'ils n'y trouvoient pas assez de subsistance, ils envoyoient à leur camp de grandes quantités de volailles & de maïs, en leur faisant dire qu'ils se nourrissent bien, parce qu'ils dédaignoient d'attaquer des ennemis affoiblis par la faim ; qu'ils croiroient manquer de respect à leurs divinités en leur offrant des victimes affamées, & qu'ils craignoient que les Espagnols, devenus trop maigres, ne fussent plus bons à manger (1).

Cependant lorsque dans les combats multipliés qu'ils livrerent aux Espagnols, ils s'apperçurent qu'il

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. VI*, *cap.* 6. Gomera, *Cron. cap.* 47.

n'étoit

1519.

n'étoit pas aifé d'exécuter ces menaces, & que malgré toute leur valeur, dont ils avoient une très-haute opinion, il n'y avoit pas un Efpagnol de tué ou de pris, ils commencerent à croire qu'ils avoient affaire à des êtres d'une nature fupérieure, contre lefquels les forces humaines ne pouvoient rien. Dans cette extrêmité ils eurent recours à leurs prêtres, qu'ils prefferent de leur expliquer des événemens fi extraordinaires & de leur enfeigner quelque moyen de repouffer ces terribles conquérans. Les prêtres, après des facrifices & des cérémonies magiques, répondirent que ces étrangers étoient enfans du foleil, & produits par la vive énergie de cet aftre dans les régions de l'eft; que de jour, foutenus par l'influence de fes rayons paternels, ils étoient invincibles; mais que la nuit, privés de fa chaleur vivifiante, leur force déclinoit, qu'ils fe flétriffoient comme les plantes dans les champs, & s'affoibliffoient jufqu'à devenir femblables aux autres hommes (1).

(1) B. Diaz, *chap.* 66.

1519. Des théories bien moins plausibles ont souvent pris du crédit chez des nations plus éclairées, & ont dirigé leur conduite. En conséquence de la réponse des prêtres, les Tlascalans, pleins d'une confiance aveugle en des hommes qu'ils regardoient comme éclairés par le ciel, s'écarterent d'une de leurs maximes les plus constantes en guerre, & se disposerent à attaquer leurs ennemis pendant la nuit, espérant de les détruire en les surprenant dans un tems où ils croyoient les trouver affoiblis. Mais Cortès avoit trop de vigilance & de discernement pour être trompé par les stratagêmes grossiers d'une armée d'Indiens. Les sentinelles avancées, observant quelque mouvement extraordinaire parmi les Tlascalans, donnerent l'alarme. En un moment les troupes furent prêtes à marcher, & sortant de leur camp, disperserent les Indiens avec un grand carnage, avant même qu'ils eussent pu s'approcher. Convaincus par cette malheureuse expérience que leurs prêtres les avoient trompés, & qu'ils tenteroient inutilement de surprendre ou de vaincre leurs ennemis, les Tlas-

calans furent découragés, & commencerent à desirer sérieusement la paix.

1519.

Ils étoient pourtant incertains sur la maniere dont ils traiteroient avec ces étrangers. Ils ne savoient quelle idée se former de leur caractere, ni s'ils devoient les regarder comme des êtres bons ou malfaisans. La conduite des Espagnols, en différentes circonstances, pouvoit donner d'eux ces opinions opposées; d'un côté, ils avoient presque toujours renvoyé libres les prisonniers qu'ils avoient faits avec quelque présent des bagatelles d'Europe, & renouvellé leurs propositions de paix après chaque victoire. Cette douceur étonnoit des peuples accoutumés à la maniere cruelle de faire la guerre, établie par les Américains, qui sacrifioient ou dévoroient sans pitié tous les prisonniers. Les Indiens pouvoient avoir pris de là une idée assez favorable de l'humanité de leurs vainqueurs. D'un autre côté, Cortès ayant soupçonné des Tlascalans qui apportoient des provisions à son camp, d'être des espions, en avoit saisi cinquante, & leur avoit

1519. fait couper les mains (1). L'impreſſion qu'avoit faite ſur les Indiens le ſpectacle de ces malheureux, jointe à la terreur que leur cauſoient les armes à feu & les chevaux, leur faiſoient regarder les Eſpagnols comme des êtres féroces (2). Leur incertitude ſe montra dans la harangue que leurs députés firent à Cortès. « Si vous » êtes, dirent-ils, des divinités d'une » nature cruelle & ſauvage, nous vous » offrons cinq eſclaves, afin que vous » buviez leur ſang & que vous mangiez leur chair. Si vous êtes des di» vinités plus douces, acceptez ces » préſens de parfums & de plumes. » Si vous êtes des hommes, voilà des » viandes, du pain & des fruits pour » vous nourrir » (3). La paix que les deux partis deſiroient également, fut bientôt conclue. Les Tlaſcalans ſe reconnurent vaſſaux de la couronne de Caſtille, & s'engagerent à ſecourir Cortès dans toutes ſes expéditions.

---

(1) Cortès, *relat.* Ramus III, 228. Gomera, *Cron. cap.* 48.

(2) Voyez la NOTE X.

(3) B. Diaz, *chap.* [illegible]o. Gomera, *Cron. cap.* 47, Herrera, *decad.* 2, *Lib. VI*, *cap.* 7.

Il prit la république ſous ſa protection, & promit de défendre leurs perſonnes & leurs biens. Ce traité fut conclu très-à propos pour les Eſpagnols. Les fatigues du ſervice, pour un petit corps de troupes environné d'une multitude nombreuſe d'ennemis, étoient exceſſives. La moitié des ſoldats étoient debout chaque nuit, & même ceux qui prenoient quelque repos dormoient tout armés, afin d'être prêts à courir à leur poſte au premier ſignal. Pluſieurs étoient bleſſés, & beaucoup d'autres, parmi leſquels on comptoit Cortès lui-même, étoient attaqués de la maladie particuliere au climat, qui en avoit fait périr un grand nombre depuis le départ de la Vera-cruz. Malgré les proviſions qu'ils recevoient des Tlaſcalans, ils manquoient ſouvent de vivres & ſe trouvoient dans un beſoin ſi grand des choſes les plus néceſſaires pour un ſervice ſi pénible, qu'ils étoient réduits à panſer leurs plaies avec un onguent fait de la graiſſe des Indiens (1). Excédés de tant de fa-

1519.

(1) B. Diaz, *chap.* 62, 65. Gomera, *Cron. cap.* 51.

1519. tigues & de souffrances, les Espagnols commençoient à murmurer; & lorsqu'ils réfléchissoient sur la multitude & le courage de leurs ennemis, ils étoient près de tomber dans le désespoir. Il falloit toute l'autorité & toute l'adresse de Cortès pour empêcher les progrès de ce découragement, & pour ranimer dans ses compagnons le sentiment de leur supériorité sur les hommes qu'ils avoient à combattre (1). La soumission des Tlascalans & l'entrée triomphante des Espagnols dans la capitale de la république, où ils furent reçus comme des êtres au-dessus de l'homme, bannit de leur mémoire le souvenir de leurs souffrances passées, dissipa leurs inquiétudes sur l'avenir, & leur persuada qu'aucune force en Amérique ne pouvoit désormais résister à leurs armes (2).

Cortès s'occupe à gagner la confiance des Indiens.

Cortès demeura vingt jours à Tlascala, pour donner à ses troupes quel-

(1) Cortès, *relat.* Ramus III, 229. B. Diaz, *chap.* 69.

(2) Cortès, *relat.* Ramus II, 230. B. Diaz, *chap.* 72.

que repos. Pendant ce tems-là il s'occupa de soins importans au succès de ses projets. Par ses entretiens suivis avec les chefs des Tlascalans, il s'instruisit de l'état de l'empire du Mexique, du caractere du souverain & de tous les détails qui pouvoient régler sa conduite & le déterminer à agir en ami ou en ennemi. Comme il reconnut que l'antipathie de ses nouveaux alliés pour les Mexicains étoit aussi forte qu'on le lui avoit dit, & qu'il en pouvoit tirer de puissans secours, il employa toute son adresse à gagner leur confiance, & il y réussit facilement; car les Tlascalans, avec la légereté d'esprit naturelle à des hommes peu civilisés, étoient d'eux-mêmes disposés à passer en peu de tems de l'excès de la haine à la plus grande affection. Tout ce qu'ils voyoient des Espagnols excitoit leur étonnement & leur admiration (1); & persuadés que ces étrangers avoient une origine céleste, ils s'empresserent non-seulement de satisfaire à toutes leurs demandes, mais même d'aller au-devant

1519.

(1) Voyez la NOTE XI.

1519.

de leurs desirs. Ils offrirent donc à Cortès de l'accompagner à Mexico avec toutes les forces de la république, sous les ordres de leurs capitaines les plus expérimentés. Mais Cortès, après s'être donné tant de peine pour établir cette union entre les Indiens & lui, fut sur le point d'en perdre tous les avantages par une nouvelle saillie du zele inconsidéré dont il étoit animé. Tous les aventuriers Espagnols de ce siecle se regardoient comme destinés par Dieu même à étendre la foi chrétienne ; & moins ils étoient capables de s'acquitter d'un tel emploi par leur ignorance & le déreglement de leurs mœurs, plus ils avoient d'ardeur à remplir leur prétendue mission. La profonde vénération des Tlascalans pour les Espagnols ayant encouragé Cortès à expliquer à quelques-uns des principaux d'entr'eux la doctrine chrétienne, il leur proposa avec instance d'abandonner leurs superstitions, & d'embrasser la religion de leurs nouveaux amis. Les Indiens, d'après une idée généralement établie chez les nations barbares, convinrent de la vérité & de l'excel-

Il est sur le point de la perdre par un zele inconsidéré.

lence de la doctrine qu'il leur enseignoit; mais ils soutinrent que les *Teulés* de Tlascala étoient des divinités non moins dignes de leurs hommages que le Dieu de Cortès, & que comme celui-ci avoit droit aux adorations des Espagnols, les Tlascalans étoient obligés de conserver le culte des dieux qu'avoient honorés leurs ancêtres. Cortès insista avec un ton d'autorité, mêlant les menaces aux argumens. Les Tlascalans fatigués & mécontens le conjurerent de ne plus leur parler sur ce sujet. Cortès surpris & indigné de leur obstination, se prépara à exécuter par la force ce qu'il ne pouvoit obtenir par la persuasion. Il alloit détruire leurs autels & renverser leurs idoles avec la même violence qu'à Zempoalla, si le pere Barthelemi d'Olmedo, aumônier de l'armée, n'avoit arrêté l'impétuosité de son zele. Ce religieux lui représenta l'imprudence d'une telle démarche dans une grande ville, remplie d'un peuple également superstitieux & guerrier, avec lequel les Espagnols venoient de s'allier. Il déclara que ce qui s'étoit fait à Zempoalla lui avoit toujours paru injuste;

1519.

1519.

que la religion ne devoit pas être prêchée le fer à la main, ni les infideles convertis par la violence; qu'il falloit employer d'autres armes pour cette conquête, l'instruction qui éclaire les esprits & les bons exemples qui captivent les cœurs; que ce n'étoit que par ces moyens qu'on pouvoit engager les hommes à renoncer à leurs erreurs & à embrasser la vérité (1). Parmi les scenes d'horreur que présente l'histoire de ce siecle, & dans lesquelles on voit le fanatisme absurde secondant si souvent l'oppression & la cruauté, des sentimens si humains font éprouver un plaisir aussi doux qu'inattendu. Au seizieme siecle, dans un tems où les droits de la conscience étoient si mal connus dans tout le monde chrétien, où le nom de tolérance étoit même ignoré, on est étonné de trouver un moine Espagnol au nombre des premiers défenseurs de la liberté religieuse & des premiers improbateurs de la persécution. Les remontrances de cet ecclésiastique,

(1) B. Diaz, *chap.* 77, *pag.* 54, *chap.* 83, *pag.* 61.

aussi vertueux que sage, firent impression sur l'esprit de Cortès. Il laissa les Tlascalans continuer l'exercice libre de leur religion, en exigeant seulement qu'ils renonçassent à sacrifier des victimes humaines.

1519.

Dès que les troupes furent en état de reprendre le service, Cortès se détermina à marcher à Mexico, malgré les représentations les plus pressantes des Tlascalans, qui l'assuroient que sa perte étoit inévitable, s'il se mettoit au pouvoir d'un prince aussi cruel que Montézuma & aussi infidele à ses paroles. Comme il étoit accompagné de six mille Tlascalans, il se trouvoit à la tête d'une espece d'armée réguliere. Il s'avança d'abord vers Cholula. Montézuma avoit à la fin consenti à admettre les Espagnols en sa présence, & avoit fait dire à Cortès qu'il seroit reçu avec amitié par les Cholulans. Cholula étoit une ville considérable qui, quoique distante de cinq lieues seulement de Tlascala, avoit été la capitale d'un état indépendant, & n'étoit soumise à l'empire du Mexique que depuis peu de tems. Elle étoit regardée par tous les

Il s'avance vers Cholula.

13 Octobre.

1519.

habitans de ce qu'on appelle aujourd'hui la nouvelle Espagne, comme une ville sainte, le sanctuaire & la résidence chérie de leurs dieux. On y venoit en pélerinage de toutes les provinces, & on immoloit plus de victimes humaines dans son temple que dans celui de Mexico (1). On peut croire que Montézuma avoit invité les Espagnols à s'y rendre, soit dans l'espérance superstitieuse que ses dieux ne souffriroient pas que leurs demeures sacrées fussent profanées, sans faire éclater leur colere sur ces impies qui venoient les braver jusques dans leur sanctuaire le plus respecté; soit dans la persuasion qu'il pourroit lui-même réussir plus facilement à les exterminer, en les attaquant sous les yeux & sous la protection immédiate de ses divinités.

Conspiration des Cholulans, cruellement punie.

Cortès, avant de se mettre en marche, avoit été averti par les Tlascalans de se défier des Cholulans. Lui-même, quoique reçu dans la ville avec

(1) Torquemada, *Monar. Ind. I*, 281, 282. II, 291. Gomera, *Cron. cap.* 61. Herrera, *decad.* 2, *Lib. VII*, *cap.* 2.

beaucoup de témoignage de respect & de cordialité, avoit observé diverses circonstances qui excitoient ses soupçons. Les Tlascalans étoient campés à quelque distance de la ville, parce que les Cholulans avoient refusé d'admettre dans leurs murs leurs anciens ennemis. Deux Tlascalans trouverent le moyen d'y entrer déguisés, & instruisirent Cortès qu'ils avoient remarqué qu'on faisoit sortir toutes les nuits beaucoup de femmes & d'enfans des principaux citoyens, & qu'on avoit sacrifié six enfans dans le principal temple, pratique ordinaire à ces peuples lorsqu'ils se préparoient à quelque expédition militaire. En même-tems l'interprête Marina apprit d'une femme Indienne de distinction dont elle avoit gagné la confiance, qu'on concertoit la perte des Espagnols; qu'un corps de troupes Mexicaines étoit caché à peu de distance de la ville; qu'on barricadoit les rues; qu'on creusoit des fossés & des trous légerement recouverts, pour y faire tomber les chevaux; qu'on faisoit au haut des temples des amas de pierres & de traits; que l'heure fatale aux Es-

1519.

1519. pagnols s'approchoit, & que leur destruction étoit inévitable. Cortès alarmé par le concours des témoignages, fit arrêter secretement trois des principaux prêtres, & tira d'eux une confession qui confirma les informations qu'il avoit reçues. Il n'y avoit pas un moment à perdre. Il résolut de prévenir ses ennemis, & d'exercer une vengeance si terrible, qu'elle effrayât à jamais Montézuma & ses sujets. Pour exécuter son projet, il assembla les Espagnols & les Zempoallans dans une cour ou place vers le milieu de la ville où ses quartiers étoient établis. Les Tlascalans eurent ordre de s'avancer. Il envoya chercher, sous divers prétextes, les magistrats & plusieurs des principaux citoyens. A un signal donné, les troupes se mirent en mouvement, & tomberent sur la multitude qui, demeurée sans chef & surprise d'une attaque si imprévue, laissa tomber les armes de ses mains; & resta sans défense & sans mouvement. Tandis que les Espagnols les pressoient de front, les Tlascalans les attaquoient par derriere. Les rues furent remplies de sang & de morts;

on mit le feu aux temples où s'étoient retirés les prêtres & quelques-uns des chefs, qui périrent sous les ruines & dans les flammes. Cette scene de carnage dura deux jours, pendant lesquels les malheureux habitans de Cholula souffrirent tous les maux que purent inventer la rage des Espagnols & la vengeance implacable des Indiens, alliés de ces étrangers. A la fin le carnage cessa, après le massacre de six mille Cholulans, sans la perte d'un seul Espagnol. Cortès alors relâcha les magistrats, leur reprochant amerement la trahison qu'ils avoient préparée, & leur déclarant que comme sa justice étoit satisfaite, il pardonnoit l'offense à condition qu'ils rappelleroient les citoyens qui s'étoient enfuis & rétabliroient l'ordre dans la ville. Tel étoit l'ascendant des Espagnols sur les Indiens & la persuasion que ces étrangers étoient plus puissans & plus éclairés qu'eux, que pour obéir aux ordres de Cortès la ville se remplit en peu de jours d'habitans, qui parmi les ruines de leurs temples rendirent les services les plus vils à ces mêmes hommes, dont les mains

1519.

1519. étoient encore teintes du sang de leurs freres & de leurs concitoyens (1).

De Cholula Cortès s'avança directement à Mexico, qui n'en est éloignée que de vingt lieues. Par-tout où les Espagnols passoient, ils étoient reçus comme des libérateurs puissans qui venoient soulager les peuples de l'oppression, & comme des êtres d'une nature au-dessus de l'humanité. Les caciques mêmes & les chefs des Indiens firent connoître à Cortès tous les sujets qu'ils avoient de détester la tyrannie de Montézuma. Lorsque Cortès s'apperçut pour la premiere fois qu'il y avoit du mécontentement dans les provinces éloignées, il conçut quelque espérance; mais lorsqu'il vit que le souverain étoit haï de ses sujets jusques dans le cœur de ses états, il se regarda comme sûr de renverser un empire dont la constitution, attaquée dans ses principes mêmes, étoit d'ailleurs affoiblie par la division de ses forces. Tandis que ces réflexions

(1) Cortès, *relat.* Ramus III, 231. B. Diaz, *chap.* 83. Gomera, *Cron. cap.* 64. Herrera, *decad.* 2, *Lib. VII*, *cap.* 1, 2. Voyez la NOTE XII.

foutenoient le courage du général dans une entreprife fi hafardeufe, les foldats n'avoient befoin pour être animés, que des objets qui frappoient leurs fens. A mefure qu'ils defcendoient des montagnes de Chalco, la vafte plaine de Mexico fe découvroit par degrés à leurs yeux. A l'afpect de cette campagne, une des plus belles du monde, des champs cultivés & fertiles qui s'étendoient à perte de vue, d'un lac qui reffembloit à une mer par fon étendue, & qui étoit environné de grandes villes, enfin en voyant la capitale s'élever fur une ifle au milieu de ce lac, ornée de temples & de tours, ce fpectacle frappa tellement leur imagination, que quelques-uns crurent voir les defcriptions de romans réalifées; ces palais, ces tours dorées leur parurent autant d'enchantemens. D'autres croyant rêver, prenoient pour les fantômes d'un fonge ce qui s'offroit à leurs yeux (1). A mefure qu'ils avançoient, leurs doutes fe diffipoient, mais leur étonnement ne faifoit que croître. Ils furent alors

1519.

(1) Voyez la NOTE XIII.

1519. persuadés que le pays étoit encore plus riche qu'ils ne l'avoient imaginé, & se flatterent qu'à la fin ils alloient recueillir le fruit de leurs travaux.

Nul ennemi jusques - là ne s'étoit opposé à leur marche, quoique plusieurs circonstances leur fissent soupçonner qu'on avoit dessein de les surprendre. Des messagers arrivoient successivement de la part de Montézuma, leur permettant un jour d'avancer, & le jour suivant les pressant de se retirer, selon que ses espérances ou ses craintes prévaloient alternativement. Son trouble étoit si grand qu'on ne peut l'expliquer qu'en le regardant comme l'effet de la superstition qui lui faisoit craindre les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure à celle de l'homme. Enfin Cortès étoit presque aux portes de la capitale avant que le monarque eût décidé s'il recevroit ces étrangers en amis ou en ennemis. Mais comme on n'éprouvoit de la part des Mexicains aucun acte d'hostilité, Cortès, sans s'embarrasser des incertitudes de Montézuma & sans paroître soupçonner ses intentions, continua sa route le long de la chaus-

ſée qui conduit à Mexico au travers du lac, marchant avec la plus grande circonſpection & faiſant obſerver la plus exacte diſcipline dans ſon armée.

1519.

Lorſqu'il fut près de la ville, environ un millier d'Indiens qui lui paroiſſoient d'un rang diſtingué, parés avec des plumes & vêtus d'étoffes de coton très-belles, vinrent à ſa rencontre, & défilerent devant lui en le ſaluant avec le plus grand reſpect à la maniere de leur pays. Ils annonçoient la venue de Montézuma lui-même, & bientôt après ſes coureurs parurent. Ils étoient au nombre de deux cens, habillés uniformément, marchant deux à deux en un profond ſilence, nuds pieds & les yeux fixés en terre. Ceux-ci furent ſuivis d'une troupe plus diſtinguée, plus richement vêtue, au milieu de laquelle étoit Montézuma dans une eſpece de fauteuil ou de litiere reſplendiſſante d'or ornée de plumes de diverſes couleurs. Quatre de ſes principaux favoris le portoient ſur leurs épaules, tandis que d'autres ſoutenoient ſur ſa tête un pavillon d'un travail curieux. Devant lui marchoient trois officiers,

Sa premiere entrevue avec les Eſpagnols.

1519.

tenant à la main des baguettes d'or qu'ils élevoient de tems en tems, & à ce ſignal les Indiens baiſſoient la tête & cachoient leur viſage, comme indigne de regarder un ſi grand monarque. Lorſqu'il fut près des Eſpagnols, Cortès deſcendit de cheval & s'avança vers lui avec empreſſement & d'un air reſpectueux. En même-tems Montézuma deſcendit de ſa litiere, & s'appuyant ſur les bras de deux de ſes parens, s'approcha lui-même d'un pas lent & majeſtueux, tandis que ſes gens étendoient devant lui des étoffes de coton, afin que ſes pieds ne touchaſſent pas la terre. Cortès l'aborda avec une profonde révérence à la maniere Européenne. Le monarque lui rendit ſon ſalut à la mode de ſon pays, en touchant la terre avec ſa main & la baiſant enſuite. Cette cérémonie qui étoit au Mexique l'expreſſion ordinaire du reſpect des inférieurs envers leurs ſupérieurs, parut aux Mexicains une condeſcendance ſi étonnante de la part d'un monarque orgueilleux qui daignoit à peine croire que ſes ſujets fuſſent de la même eſpece que lui, qu'ils crurent

fermement que ces étrangers devant qui leur souverain s'humilioit ainsi, étoient des êtres d'une nature supérieure. Les Espagnols marchant au milieu de la foule du peuple, furent flattés de s'entendre appeller *Teules*, c'est-à-dire, divinités. Il ne se passa rien de remarquable dans cette premiere entrevue. Montézuma conduisit Cortès & ses soldats dans les quartiers qui leur avoient été préparés & prit congé d'eux avec une politesse digne d'une cour Européenne. Vous êtes maintenant, leur dit-il, parmi vos freres & chez vous; reposez-vous de vos fatigues, & soyez heureux jusqu'à ce que je revienne vous voir (1). Le palais donné aux Espagnols pour leur logemenr étoit un édifice bâti par le pere de Montézuma. Il étoit environné d'une muraille de pierre avec des tours de distance en distance, qui servoient en même-tems de défense & d'ornement; les appartemens & les cours étoient assez vastes pour loger

1519.

(1) Cortès, *relat.* Ramus III, 232-235. B. Diaz, *chap.* 83-88. Gomera, *Cron. chap.* 64, 65. *Decad.* 2, *Lib. VII*, *cap.* 3, 4, 5.

1519. les Espagnols & les Indiens leurs alliés. Le premier soin de Cortès fut de pourvoir à sa sûreté dans ce nouveau poste en plaçant son artillerie en face des différentes avenues ; en ordonnant qu'une grande division de ses troupes seroit toujours sous les armes ; en plaçant des sentinelles ; en un mot, en faisant observer une discipline aussi exacte & aussi vigilante que si l'on eût été à la vue d'une armée ennemie.

Opinion de Montézuma sur les Espagnols.

Le soir Montézuma retourna visiter ses hôtes avec la même pompe qu'à la premiere entrevue, & porta non-seulement au général, mais aux soldats des présens dont la magnificence attestoit la libéralité du souverain & l'opulence de son royaume. Il eut avec Cortès un long entretien, dans lequel celui-ci apprit l'opinion que le monarque s'étoit faite des Espagnols. L'empereur lui dit que selon une tradition ancienne parmi les Mexicains, leurs ancêtres étoient venus originairement d'un pays éloigné, & avoient conquis l'empire du Mexique ; qu'après y avoir formé un établissement, le grand capitaine qui avoit amené

cette colonie étoit retourné dans son pays, en promettant que dans un tems à venir, ses descendans reviendroient les visiter, reprendre les rênes du gouvernement & réformer leur constitution & leurs loix; que par tout ce qu'il avoit appris & vu des Espagnols, il étoit convaincu qu'ils étoient les descendans de ces premiers conquérans, dont la venue leur étoit annoncée par leurs traditions & leurs prophéties; que dans cette persuasion il les avoit reçus, non comme des étrangers, mais comme des parens formés du même sang, & qu'il les prioit de se regarder comme maîtres de ses états; que ses sujets & lui-même seroient toujours prêts à exécuter leurs volontés, & même à prévenir leurs desirs. Cortès répliqua avec le ton du plus grand respect pour la dignité & le pouvoir de son souverain le roi d'Espagne: il parla des vues qu'avoit eues ce prince en l'envoyant, s'efforçant autant qu'il le pouvoit, de concilier son discours avec l'idée que Montézuma avoit des Espagnols. Le lendemain au matin Cortès & ses principaux officiers furent admis à une

1519.

audience publique de l'empereur. Les trois jours suivans furent employés à parcourir la ville, que les Espagnols ne purent voir sans admiration, & qu'ils trouverent supérieure à tout ce qu'ils avoient vu en Amérique, tant par le nombre de ses habitans que par la beauté de ses édifices, & par des particularités qui la rendoient absolument différente de toutes les villes d'Europe.

1519.

Mexico, appellé anciennement par les Indiens *Tenuchtitlan*, est situé dans dans une grande plaine environnée de montagnes assez hautes pour que son climat soit doux & sain, quoique sous la zone torride. Toutes les eaux qui descendent des hauteurs se rassemblent dans différens lacs communiquant les uns aux autres. Le plus grand a environ neuf milles de circuit; l'eau d'un de ces lacs est douce, celle des autres est saumache. C'étoit sur les bords d'un de ceux-ci & sur quelques isles voisines, qu'étoit bâtie la capitale du Mexique. On arrivoit à la ville par des chaussées de pierre & de terre, d'environ trente pieds de large. Comme les eaux des lacs inondoient la

la plaine dans la saison des pluies, ces chaussées s'étendoient très-loin. Celle de Tacuba à l'ouest étoit d'un mille & demi, celle de Texeuco au nord-ouest de trois milles, celle de Cuoyacan au sud de six milles. Du côté de l'est il n'y avoit point de chaussée, & on ne pouvoit arriver à la ville qu'en canot (1); à chaque chaussée il y avoit des ouvertures de distance en distance, par lesquelles les eaux communiquoient d'un côté à l'autre, & sur ces ouvertures des madriers recouverts de terre qui servoient de ponts. La construction de la ville n'étoit pas moins remarquable que les avenues en étoient singulieres. Non-seulement les temples, mais les maisons appartenant au monarque & aux personnes de distinction, pouvoient être appellés magnifiques en comparaison des édifices qu'on avoit trouvés dans le reste de l'Amérique. Les habitations du peuple étoient malpropres, ressemblant aux hûtes des autres Indiens; mais elles étoient placées avec régularité sur les bords des canaux qui

(1) Torribio, MS.

1519. passoient dans la ville en certains quartiers, ou le long des rues qui la partageoient. On y trouvoit de grandes places, parmi lesquelles on dit que celle du grand marché pouvoit contenir quarante ou cinquante mille personnes. Ceux des Espagnols qui ont mis le plus de modération dans leurs calculs comptoient à Mexico au moins soixante mille habitans : l'industrie humaine, privée de l'usage du fer & du secours de tout animal domestique, n'a jamais élevé un plus grand monument (1).

Situation dangereuse des Espagnols.

La nouveauté de ces objets pouvoit amuser & étonner les Espagnols ; mais ils n'en éprouvoient pas moins une grande inquiétude sur le danger de leur situation. Un concours de circonstances inattendues & favorables leur avoit permis de pénétrer jusques au centre d'un grand empire, & ils s'étoient établis dans la capitale sans aucune opposition ouverte de la

---

Cortès, *relat.* Ramus III, 239. D. *relat. della. gran. cita de Mexico, da un gentilhuomo del Cortès*, Ramus *ibid.* 304, E. Herrera, *decad.* 2, *Lib. VII*, *cap.* 14. &c.

part du monarque; les Tlaſcalans les avoient conſtamment détournés d'entrer dans une ville telle que Mexico, dont la ſituation ſinguliere les livreroit à la merci de Montézuma en qui ils ne pouvoient avoir aucune confiance, & d'où il leur ſeroit impoſſible d'échapper. Ils avoient averti Cortès que ſi l'empereur s'étoit déterminé à les recevoir dans ſa capitale, c'étoit par le conſeil des prêtres qui lui avoient indiqué au nom de leurs dieux ce moyen de détruire d'un ſeul coup & ſans riſque tous les Eſpagnols (1). Le général voyoit alors clairement que les craintes de ſes alliés n'étoient pas ſans fondement; qu'en rompant les ponts placés de diſtance en diſtance ſur les chauſſées mêmes, ſa retraite deviendroit impraticable, & qu'il demeureroit enfermé au milieu d'une ville ennemie, environné d'une multitude qui pouvoit l'accabler ſans qu'il pût recevoir aucun ſecours de ſes alliés. A la vérité Montézuma l'avoit reçu avec de grandes marques de reſpect; mais pou-

1519.

(1) B. Diaz, *chap.* 85, 86.

1519. voient-elles être regardées comme sinceres? Quand elles l'auroient été, qui pouvoit lui répondre qu'elles se soutiendroient? Le salut des Espagnols dépendoit de la volonté d'un prince sur l'attachement duquel ils n'avoient aucune raison de compter, & dont un ordre donné par caprice, ou un seul mot échappé dans la colere pouvoit décider irrévocablement leur perte (1).

Inquiétude & perplexité de Cortès.

Ces réflexions qui se présentoient au dernier des soldats n'échappoient pas au général. Avant de partir de Cholula il avoit appris des Espagnols de Villa-rica (2) que Qualpopoca, un des généraux Mexicains, commandant sur la frontiere, avoit assemblé une armée, dans le dessein d'attaquer quelques-unes des provinces que les Espagnols avoient engagées à secouer le joug, & qu'Escalante avoit marché au secours de ses alliés avec une partie de sa garnison; que dans un combat où les Espagnols étoient demeurés victorieux, Escalante avoit été blessé

(1) B. Diaz, *chap.* 94.
(2) Cortès, *relat.* Ramus III, 235, C.

à mort, & qu'il y avoit eu sept Espagnols tués & un autre enveloppé par les ennemis & pris vivant; que la tête du malheureux prisonnier avoit été portée en triomphe dans différentes villes, pour faire voir aux Indiens que leurs ennemis n'étoient pas immortels, & envoyée ensuite à Mexico (1). Cortès, quoiqu'alarmé de cet avis qui lui faisoit connoître les intentions de Montézuma, avoit continué sa marche; mais il ne fut pas plutôt dans Mexico, qu'il s'apperçut de la faute où l'avoient jetté un excès de confiance dans la valeur & la discipline de ses troupes, & le défaut de guide dans un pays inconnu, où il ne pouvoit communiquer ses idées que d'une maniere très-imparfaite. Il reconnut qu'il s'étoit engagé dans une situation où il étoit aussi dangereux pour lui de rester, qu'il lui étoit difficile d'en sortir. Tenter une retraite, c'étoit s'exposer à tout perdre. Le succès de son entreprise dépendoit de l'opinion que les peuples de la nou-

1519.

(1) B. Diaz, *chap.* 93, 94. Herrera, *decad.* 2, *Lib. VIII*, *cap.* 1.

velle Espagne s'étoient formée de la force invincible des Espagnols. Au premier signe de crainte que ceux-ci laisseroient appercevoir, Montézuma, qui n'étoit retenu lui-même que par la crainte, armeroit contre eux tout son empire. Cortès étoit en même-tems persuadé qu'il n'y avoit qu'une suite non interrompue de victoires, & des succès complets & extraordinaires qui pussent le faire avouer de son souverain & couvrir les fautes & l'irrégularité de sa conduite. Toutes ces considérations lui firent sentir la nécessité de garder le poste qu'il avoit pris; & il vit que pour se tirer de l'embarras où l'avoit jetté une démarche aussi hardie, il falloit en risquer une autre plus hardie encore. Le danger étoit grand, mais les ressources de son esprit étoient plus grandes encore. Après avoir pesé la matiere avec une profonde attention, il s'arrêta à une idée aussi étrange qu'audacieuse. Il imagina d'aller saisir Montézuma dans son palais & de le conduire prisonnier au quartier des Espagnols. Il espéroit qu'en se rendant maître de la personne de l'empereur, le respect

1519.

Il se détermine à se rendre maître de Montézuma.

ſuperſtitieux des Mexicains pour leur monarque & leur ſoumiſſion aveugle à toutes ſes volontés mettroient bientôt entre ſes mains tout le pouvoir du gouvernement, ou qu'au moins ayant en ſa puiſſance un ôtage ſi ſacré, lui & les ſiens ſeroient à couvert de toute violence.

1519.

Comment il exécute ce projet.

Il propoſa ſur le champ ſon projet à ſes officiers. Les plus timides furent épouvantés & firent des objections. Les plus éclairés & les plus hardis, perſuadés que c'étoit le ſeul moyen qui pût les tirer du danger qui les menaçoit, l'approuverent hautement & entraînerent leurs compagnons, de maniere qu'on convint d'en tenter ſur le champ l'exécution. A l'heure ordinaire de la viſite que Cortès faiſoit tous les jours à Montézuma, il ſe rendit au palais, accompagné d'Alvarado, Sandoval, Lugo, Velaſquès de Leon & Davila, cinq de ſes principaux officiers, & de pluſieurs ſoldats de confiance. Trente hommes choiſis le ſuivoient ſans ordre, ſéparés & paroiſſant guidés par la ſeule curioſité. De petites troupes furent poſtées de diſtance en diſtance dans toutes les rues qui condui-

1519.

soient du quartier des Espagnols à la cour, & le reste des Espagnols avec les Tlascalans étoient sous les armes prêts à sortir au premier signal. Cortès & sa suite furent admis sans difficulté en présence du monarque, & les Mexicains se retirerent par respect comme ils avoient coutume de faire. Le général s'adressa alors au monarque d'un ton tout à fait différent de celui qu'il avoit pris dans les conférences précédentes. Il lui reprocha amérement d'être l'auteur de l'attentat commis par un de ses officiers contre les Espagnols, & lui demanda une réparation publique pour la mort de quelques-uns de ses compagnons, ainsi que pour l'insulte faite au grand prince dont ils étoient les serviteurs. Montézuma confondu de cette accusation inattendue & changeant de couleur, soit qu'il fût coupable, soit qu'il ressentît vivement l'indignité avec laquelle on le traitoit, protesta de son innocence avec une grande vivacité; & pour en fournir une preuve, ordonna sur le champ qu'on allât saisir Qualpopoca & ses complices, & qu'on les conduisît à Mexico. Cortès

répliqua qu'une assurance aussi respectable que celle que lui donnoit l'empereur le persuadoit entierement, mais qu'il falloit quelque chose de plus pour rassurer ses compagnons, qui persistoient à regarder Montézuma comme leur ennemi s'il ne leur donnoit une preuve de sa confiance & de son attachement, en quittant son palais & en venant faire sa résidence au milieu des Espagnols, où il seroit servi avec tous les égards dûs à un si grand monarque. À cette étrange proposition, Montézuma demeura muet & presque sans mouvement. Enfin ranimé par l'indignation, il répondit avec hauteur que les personnes de son rang n'étoient pas accoutumées à se rendre elles-mêmes prisonnieres, & que quand même il auroit la foiblesse d'y consentir, ses sujets ne souffriroient pas qu'on fît un pareil affront à leur souverain. Cortès voulant éviter les moyens de violence s'efforça tour à tour de l'adoucir & de l'intimider. La dispute devint vive; il y avoit plus de trois heures qu'elle duroit, lorsque Velasquès de Leon, jeune homme brave & impétueux, s'écria: pour-

1519.

1519. quoi perdre le tems en vaines paroles! Qu'il se laisse conduire ou je lui perce le cœur. La voix menaçante dont l'Espagnol prononça ces mots & le geste terrible dont il les accompagna frapperent Montézuma de terreur. Il vit bien que les Espagnols s'étoient trop avancés pour reculer. Le danger qui le menaçoit étoit grand; la nécessité de prendre un parti étoit pressante; il sentit la force de ces circonstances, & s'abandonnant à sa destinée il céda à la volonté des Espagnols.

Montézuma est conduit au quartier des Espagnols.

Ses Officiers furent appellés. Il leur communiqua sa résolution. Malgré l'étonnement & la douleur dont ils étoient pénétrés, aucun d'eux n'osa faire une question à l'empereur. Ils le conduisirent en silence & baignés de larmes au quartier des Espagnols. A peine fut-on dans la ville que les étrangers emmenoient l'empereur, que le peuple s'abandonnant à tous les transports de la douleur & de la rage, menaça d'exterminer sur le champ les Espagnols pour les punir de leur audace impie. Mais lorsqu'ils virent Montézuma paroître avec l'air de la gaité sur le visage, & leur faire signe

de la main en leur déclarant que c'étoit de fon propre choix qu'il alloit réfider pour quelque tems au milieu de fes amis, le tumulte s'appaifa; la multitude, accoutumée à refpecter les moindres fignes de la volonté de fon fouverain, fe difperfa tranquillement (1).

1519.

Ce fut ainfi qu'un monarque puiffant fe vit, au milieu de fa capitale, en plein jour, faifi par une poignée d'étrangers, & emmené prifonnier, fans réfiftance & fans combat. L'hiftoire ne préfente rien qu'on puiffe comparer à cet évenement, foit pour la témérité de l'entreprife, foit pour le fuccès de l'exécution; & fi toutes les circonftances de ce fait extraordinaire n'étoient pas conftatées par les témoignages les plus authentiques, elles paroîtroient fi extravagantes & fi incroyables qu'on n'y trouveroit pas même le dégré de vraifemblance néceffaire pour les admettre dans un roman.

(1) B. Diaz, *chap.* 95. Gomera, *Cron. cap.* 83. Cortès, *relat.* Ramus III, *pag.* 235, 236. Herrera, *decad.* 2. *Lib. VIII. cap.* 2, 3.

1519.

Il est reçu avec des apparences de respect.

Montézuma fut reçu dans le quartier des Espagnols, avec toutes les marques de respect qu'avoit promises Cortès. Ses domestiques vinrent l'y servir à la maniere accoutumée. Ses principaux officiers eurent un libre accès auprès de sa personne, & il exerça toutes les fonctions du gouvernement comme s'il eût été en parfaite liberté. Les Espagnols le gardoient cependant avec toute la vigilance que méritoit un prisonnier de cette importance (1), en s'efforçant d'ailleurs d'adoucir l'amertume de sa situation par toutes les marques extérieures de respect & d'attachement; mais le moment de l'humiliation & de la douleur n'est jamais bien loin d'un prince captif. Qualpopoca, son fils & cinq des principaux qui servoient sous lui, furent amenés dans la capitale en conséquence des ordres donnés par l'empereur. Montézuma les livra à Cortès, afin qu'il pût constater leur crime & en prononcer la punition. Ils furent jugés par un conseil de guerre Espagnol, & quoiqu'ils

Ensuite exposé à de cruelles insultes.

(1) Voyez la NOTE XIV.

1519.

n'eussent fait que remplir le devoir de fideles sujets & de braves gens, en obéissant aux ordres de leur légitime souverain & en combattant les ennemis de la patrie, ils furent condamnés à être brûlés vifs. L'exécution de pareils actes de cruauté est rarement suspendue. Les malheureuses victimes furent envoyées sur le champ au supplice. On forma leur bûcher de toutes les armes amassées dans les arsenaux du roi pour la défense publique. Un peuple innombrable vit avec un muet étonnement la double insulte faite à la majesté de son empire; un de ses généraux livré aux flammes par une autorité étrangere pour avoir rempli son devoir envers son souverain, & le même feu consumer à ses yeux les armes assemblées par la prévoyance de ses ancêtres pour la défense publique.

Mais une insulte plus cruelle encore étoit réservée au malheureux Montézuma. Convaincu que Qualpopoca n'eût jamais osé attaquer Escalante s'il n'en avoit eu l'ordre de son maître, Cortès ne fut pas satisfait de la vengeance qu'il venoit de tirer de celui

1519. qui avoit été l'inſtrument du crime & n'en voulut pas laiſſer le premier auteur impuni. Un moment avant d'envoyer Qualpopoca au ſupplice, il entra dans l'appartement de Montézuma, ſuivi de quelques officiers & d'un ſoldat qui portoit des fers, & s'approchant du monarque avec un air ſévere, il lui dit que les criminels qui alloient ſubir leur ſupplice l'avoient accuſé d'être le premier auteur de leur attentat, qu'il étoit néceſſaire qu'il expiât ſa faute, & ſans attendre de réplique il ordonna au ſoldat de mettre l'empereur aux fers. L'ordre fut exécuté ſur le champ. Le monarque nourri dans l'idée que ſa perſonne étoit inviolable & ſacrée, & conſidérant cette profanation comme un avant-coureur de ſa mort prochaine, exhala ſa douleur en plaintes & en gémiſſemens. Ses courtiſans, muets d'horreur, tomberent à ſes pieds, les baignerent de larmes, & ſoutenant ſes fers, s'efforçoient avec une tendreſſe reſpectueuſe d'en rendre le poids plus léger. Leur douleur & leur déſeſpoir ne ſe calmerent que lorſque Cortès, revenu de l'exécu-

tion de Qualpopoca avec une contenance ſatisfaite, ordonna qu'on ôtât les fers à Montézuma. Ce prince qui d'abord avoit montré une foibleſſe indigne d'un homme, ſe livra ſur le champ à une joie indécente, & paſſa ſans intervalle de l'excès du déſeſpoir aux tranſports de la reconnoiſſance & de la tendreſſe envers ſes libérateurs.

1519.

Raiſons de la conduite de Cortès.

Ces faits, tels qu'ils ſont racontés par les hiſtoriens Eſpagnols eux-mêmes, s'accordent peu ſans doute avec les qualités qui diſtinguent Cortès dans d'autres parties de ſa conduite. Exercer un droit qui ne peut appartenir à un étranger, lequel ne ſe donnoit lui-même que comme l'envoyé d'un ſouverain étranger; infliger une peine capitale & un ſupplice cruel à des hommes dont la conduite méritoit ſon eſtime, eſt une atrocité ſans exemple: mettre aux fers le monarque d'un grand royaume, & après lui avoir fait eſſuyer un traitement ſi ignominieux lui rendre la liberté, c'eſt faire du pouvoir l'abus le plus étrange.

On n'explique cette conduite qu'en diſant que Cortès, enivré de ſes ſuccès & préſumant tout de l'aſcendant

1519.

qu'il avoit pris ſur les Mexicains, ne trouvoit rien de trop hardi à entreprendre ni de trop dangereux à exécuter. Mais à voir la choſe d'un certain côté, ſes procédés, quoique contraires à la juſtice & à l'humanité, peuvent avoir été dictés par la même politique artificieuſe que le général ſemble avoir conſtamment ſuivie. Aux yeux des Mexicains les Eſpagnols avoient paru des êtres au-deſſus de l'homme. Il étoit de la plus grande importance pour Cortès de nourrir cette erreur & de maintenir le reſpect qui en étoit la ſuite. Cortès vouloit perſuader aux Indiens que le meurtre d'un Eſpagnol étoit le plus grand des crimes, & rien ne lui paroiſſoit plus propre à établir cette opinion, que de condamner à une mort cruelle les premiers Mexicains qui avoient oſé le commettre & d'obliger leur ſouverain lui-même à ſe ſoumettre à une punition honteuſe pour expier la part qu'il avoit eue au crime de ſes ſujets (1).

Augmentation du pouvoir de Cortès.

La rigueur avec laquelle Cortès

(1) Voyez la NOTE XV.

traita les malheureux Mexicains qui avoient osé porter leurs mains sur les Espagnols, paroît avoir produit l'effet qu'en attendoit Cortès. Montézuma demeura abattu & soumis. Durant six mois que Cortès passa à Mexico, le monarque continua de rester dans le quartier des Espagnols, avec l'apparence de la tranquillité & de la satisfaction, comme si ce séjour eût été de son choix. Ses ministres & ses domestiques le servoient à leur maniere accoutumée. Il prenoit connoissance de toutes les affaires. Tous les ordres se donnoient en son nom. L'aspect du gouvernement paroissoit le même, & comme toutes les formes anciennes subsistoient, la nation qui ne s'appercevoit d'aucun changement continuoit d'obéir au monarque avec la même soumission & le même respect. Les Espagnols avoient inspiré à Montézuma & à ses sujets tant de crainte ou de respect qu'il ne se fit pas une seule tentative pour délivrer le souverain de sa prison; Cortès même se confiant sur l'ascendant qu'il avoit pris permettoit à Montézuma non-seulement d'aller aux temples, mais

1519.

1520.

même de chasser au-delà des lacs, accompagné d'une garde de quelques Espagnols, qui suffisoient pour en imposer à la multitude & s'assurer du roi prisonnier (1).

Ainsi Cortès s'étant rendu maître de la personne de Montézuma, son heureuse témérité valut tout d'un coup aux Espagnols une autorité plus étendue dans l'empire du Mexique, qu'il ne leur eût été possible de l'acquérir avec beaucoup de tems à force ouverte; & ils exercerent, sous le nom de l'empereur, un pouvoir bien plus absolu que celui dont ils auroient pu faire usage en leur propre nom. Les moyens employés par les nations civilisées pour soumettre celles qui le sont moins, ont été à peu près les mêmes dans tous les tems. Le systême de cacher une usurpation en empruntant le nom des souverains naturels d'un pays, d'employer les magistrats & les formes établies pour introduire une domination nouvelle, artifices que nous regardons volontiers comme

(1) Cortès, *relat. pag.* 236. E. Diaz, *chap.* 97, 98, 99.

des inventions ſubtiles de la politique moderne ; ce ſyſtême, dis-je, eſt bien plus ancien qu'on ne penſe, & a été mis en uſage avec ſuccès dans l'Occident long-tems avant qu'il ait été pratiqué en Orient.

1520.

Usage qu'il en fait.

Cortès mit à profit tous les avantages que lui donnoit le pouvoir qu'il avoit obtenu par les moyens qu'on vient d'expoſer. Il choiſit quelques Eſpagnols propres à cette commiſſion, & les chargea de viſiter différentes parties de l'empire, accompagnés de Mexicains qu'avoit nommés l'empereur pour leur ſervir en même-tems de guides & de défenſeurs. Ils parcoururent un grand nombre de provinces, en examinerent le ſol & les productions, obſerverent avec plus de ſoin les diſtricts qui pouvoient fournir de l'or & de l'argent, reconnurent différens endroits propres à recevoir des colonies de leur nation, & s'efforcerent de préparer les eſprits à recevoir le joug de l'Eſpagne, tandis que Cortès, au nom & par l'autorité de Montézuma, ôtoit les emplois aux principaux officiers de l'empire, dont les talens &

1520. l'esprit d'indépendance lui faisoient craindre quelque résistance à ses volontés, & mettoit à leur place des hommes plus ineptes ou plus disposés à la soumission.

Une autre précaution lui étoit encore nécessaire pour son entiere sûreté. Il falloit qu'il fût maître des lacs pour assurer sa retraite dans le cas où les Mexicains, soit par impatience du joug, soit simplement par légereté, prendroient les armes contre lui & romproient les ponts, les chaussées. Son adresse ou la facilité de Montézuma le mit en état d'exécuter ce dessein. En entretenant souvent son prisonnier de la marine Européenne & de l'art merveilleux de la navigation, il excita sa curiosité & lui fit desirer de voir ces palais mouvans qui sans le secours des rames marchent & se dirigent sur les eaux. Pour cet effet, Cortès lui persuada d'envoyer chercher une partie des agrêts de la flotte déposés à la Vera-cruz, & de faire couper & préparer des bois. Les charpentiers Espagnols eurent bientôt construit deux brigantins qui furent pour Montézuma un frivole

amusement, & pour Cortès une ressource assurée s'il étoit obligé de se retirer.

1520.

Enhardi par tant de preuves de la soumission servile du monarque à toutes ses volontés, Cortès osa le mettre à une épreuve encore plus forte. Il pressa Montézuma de se reconnoître vassal du roi de Castille, tenant sa couronne de lui, & de lui payer un tribut annuel. Montézuma se soumit encore à ce sacrifice, le plus humiliant qu'on pût exiger d'un souverain absolu. Les grands de l'empire furent appellés. Montézuma dans une harangue leur rappella les traditions & les prophéties qui annonçoient depuis long-tems l'arrivée d'un peuple de la même race qu'eux, & qui devoit prendre possession du pouvoir suprême; il leur déclara qu'il croyoit que les Espagnols étoient ce peuple, qu'il reconnoissoit les droits de leur souverain sur l'empire du Mexique, qu'il vouloit mettre sa couronne à ses pieds & être désormais son tributaire. En prononçant son discours, le malheureux prince laissa voir combien il étoit douloureuse-

1520.

ment affecté du facrifice qu'on l'obligeoit de faire. Les foupirs & les larmes lui couperent fouvent la parole. Malgré l'abattement de fon efprit & de fon courage, il confervoit encore affez du fentiment de fa dignité pour éprouver les angoiffes qui déchirent le cœur d'un fouverain forcé de fe dépouiller du pouvoir fuprême. Aux premiers mots qui firent connoître fa réfolution, l'affemblée fut frappée d'un muet étonnement, & bientôt après il s'éleva un murmure confus qui exprimoit à la fois la douleur & l'indignation. Les Mexicains parurent vouloir fe porter à quelque mouvement de violence. Cortès le prévint à propos, en déclarant que les intentions de fon maître n'étoient point de priver Montézuma de fa couronne, ni d'apporter aucune innovation dans la conftitution & les loix de l'empire. Cette affurance, foutenue de la crainte qu'infpiroient les Efpagnols & de l'exemple de foumiffion que donnoit l'empereur lui-même, arracha à l'affemblée un confentement forcé (1). Cet acte de foi

(1) Voyez la NOTE XVI.

& hommage envers la couronne d'Espagne fut accompagné de toutes les solemnités qu'il plut aux Espagnols de prescrire (1).

1520.

Trésors amassés par les Espagnols.

Montézuma, sur la demande de Cortès, y joignit un présent magnifique pour son nouveau suzerain ; & ses sujets, à son exemple, fournirent aussi très-libéralement à une contribution. Les Espagnols rassemblerent tout ce que leur avoit donné volontairement Montézuma & tout ce qu'ils avoient extorqué des Mexicains sous divers prétextes. On fondit l'or & l'argent, & ces métaux, sans parler des bijoux & ornemens de diverses especes qu'on conserva tels qu'ils étoient pour la beauté du travail, monterent ensemble à six cens mille pesos (2). Les soldats attendoient avec impatience qu'on en fît le partage. Cortès voulut les satisfaire. On mit à part un cinquieme comme le

(1) Cortès, *relat.* 238. B. Diaz, *chap.* 101. Gomera, *Cron. cap.* 92. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* X. *cap.* 4.

(2) Environ 2,500,000 livres, le pesos valant à peu près 4 liv. & quelques sous de notre monnoie.

1520. droit du roi d'Espagne ; un autre cinquieme fut réservé à Cortès comme commandant en chef. On reprit encore sur la masse les sommes avancées par Velasquès, Cortès & quelques autres officiers, pour les frais de l'armement. Le reste fut partagé entre les troupes, y compris la garnison de la Vera-Cruz, tant officiers que soldats, en proportion de leur rang. Après tant de déductions, la part de chaque soldat ne passa pas cent pesos. Cette somme étoit si fort au-dessous de leurs espérances que quelques soldats la refuserent avec dédain ; d'autres murmurerent si hautement qu'il fallut, pour les appaiser, que Cortès joignît l'adresse à des libéralités considérables. Ces plaintes n'étoient pas tout à fait sans fondement: la couronne n'ayant point contribué aux frais de l'armement, les soldats voyoient avec peine qu'on lui abandonnoit une partie si considérable des trésors qu'ils avoient achetés par leurs travaux & leur sang. La part du général, eu égard aux idées qu'on se faisoit de la richesse dans le seizieme siecle, étoit

une

une somme énorme. Quelques-uns des favoris de Cortès s'étoient secrettement approprié différens bijoux d'or qui ne payerent pas le quint du roi & ne furent point mis dans la masse commune. Il faut croire pourtant que les objets qui avoient été détournés n'étoient pas d'une grande valeur ; car dans ces circonstances l'intérêt de Cortès étoit que la portion du roi fût très-considérable.

1520.

La somme amassée par les Espagnols ne répond point aux idées qu'on se faisoit communément des richesses du Mexique, d'après les descriptions que les historiens nous ont laissées de son ancienne splendeur & d'après les produits actuels de ses mines. Mais il faut considérer que parmi les anciens Mexicains, l'or & l'argent n'étoient pas la mesure de la valeur des autres marchandises, & que cette circonstance n'influant pas sur leur prix ils n'étoient recherchés que comme ornemens ou bijoux. Ils étoient consacrés aux dieux dans les temples, ou employés comme des marques de distinction par les princes & les personnes du plus haut rang. La destruc-

Raisons pour lesquelles les Espagnols ne trouvent au Mexique qu'une si petite quantité d'or.

1520. tion que souffroient l'or & l'argent par l'usage, étant peu considérable, la demande n'en étoit pas assez grande pour exciter l'industrie des Mexicains à en augmenter la quantité par le travail des mines dont leur pays abonde, & cet art leur étoit entierement inconnu. Tout ce qu'ils possédoient d'or étoit ramassé dans le lit des rivieres, ou natif & recueilli dans l'état où la mine le donne (1). Le plus grand effort de leur industrie dans la recherche de ce métal étoit de laver les terres détachées des montagnes par les torrens, pour en séparer les grains d'or; & même cette opération si simple étoit exécutée très-maladroitement, selon le rapport des Espagnols envoyés par Cortès pour examiner l'état des provinces où l'on pouvoit espérer de trouver des mines (2). Par l'effet de ces différentes causes, la masse d'or existante alors au Mexique ne devoit pas être fort grande. La quantité d'argent étoit encore moindre; parce qu'on trouve

(1) Cortès, *relat.* pag. 236. F. B. Diaz, *chap.* 102. 103. Gomera *Cron. chap.* 90.
(2) B. Diaz, *chap.* 103.

rarement ce métal dans un état de pureté, & que les Indiens n'avoient pas encore assez d'industrie pour suivre les procédés nécessaires pour l'extraire de sa mine & le purifier (1). Ainsi quoique les Espagnols eussent mis en usage tout leur pouvoir & se fussent abandonnés à toute leur avidité pour satisfaire la plus forte de leurs passions, la soif de l'or, & que Montézuma eût épuisé ses trésors pour la rassasier, le produit de ces deux sources, qui formoient la plus grande partie des métaux précieux de l'empire, ne monta pas au-delà de ce que nous avons dit plus haut (2).

1520.

Montézuma montre une résistance invincible au sujet de la religion.

Mais quelque facile que se fût montré Montézuma pour tout ce que Cortès avoit exigé de lui, il fut inflexible sur un point. En vain le général le pressa avec tout le zele importun d'un missionnaire, de renoncer à ses faux dieux & d'embrasser la foi chrétienne, il rejetta la proposition avec horreur. La superstition étoit profondément gravée dans l'esprit des

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib.* IX, *cap.* 4.
(2) Voyez la NOTE XVII.

1520.

Mexicains, parce qu'elle y étoit établie sur un systême complet & régulier, & tandis que les peuples grossiers des autres parties de l'Amérique renonçoient aisément à un petit nombre de notions & de cérémonies religieuses, trop peu fixes pour mériter le nom de religion nationale, les Mexicains restoient obstinément attachés à leur culte, quelque barbare qu'il fût, parce qu'il étoit accompagné d'une solemnité, & pratiqué avec une régularité qui le rendoient respectable à leurs yeux. Cortès voyant tous ses efforts inutiles pour ébranler la fermeté de Montézuma, fut si furieux de cette obstination, que dans un transport de zele il se mit à la tête de ses soldats pour aller renverser les idoles dans le grand temple de Mexico. Mais les prêtres prenant les armes & le peuple accourant en foule pour défendre leurs autels, le général modéra enfin son ardeur & il se détermina à renoncer à cette entreprise téméraire, après avoir ôté seulement une idole de sa niche & y avoir placé une image de la vierge Marie (1).

(1) Voyez la NOTE XVIII.

1520.

Projet des Mexicains pour exterminer les Espagnols.

Dès ce moment, les Mexicains qui avoient souffert l'emprisonnement de leur souverain & les exactions de ces étrangers presque sans résistance, commencerent à méditer les moyens de chasser ou d'exterminer les Espagnols & se crurent obligés de venger leurs divinités insultées. Les prêtres & les principaux Mexicains eurent de fréquens entretiens avec Montézuma sur ce sujet. Mais ce prince pouvant être lui-même victime d'une entreprise violente, tentée contre les Espagnols tant qu'il seroit en leur pouvoir, voulut essayer d'abord des moyens plus doux. Il fit appeller Cortès & lui dit que les vues que les Espagnols s'étoient proposées en venant au Mexique, députés par leur souverain, étant entierement remplies, c'étoit la volonté des dieux & le desir des peuples qu'ils quittassent sur le champ le pays, qu'il le prioit de se préparer à partir, sans quoi il craignoit tout pour eux de la part de la nation. Cette proposition & le ton déterminé dont elle fut faite ne permirent pas à Cortès de douter qu'elle ne fût le résultat de quelque grand

1520.

projet concerté entre Montézuma & ses sujets. Il comprit sur le champ qu'il seroit plus avantageux de paroître céder au desir du Monarque, que de tenter mal-à-propos de le combattre. Il répondit sans hésiter & sans se troubler qu'il s'étoit déjà occupé de son retour ; mais que comme il avoit détruit les vaisseaux dans lesquels il étoit arrivé, il lui falloit du tems pour en construire d'autres. On trouva la réponse raisonnable. L'empereur envoya à la Vera-cruz des ouvriers Mexicains pour couper des bois sous la direction de quelques charpentiers Espagnols & Cortès se flatta que dans cet intervalle il pourroit trouver des moyens de détourner le danger ou de recevoir des renforts qui le mettroient en état de le braver.

Inquiétudes & danger de Cortès.

Près de neuf mois s'étoient écoulés depuis que Porto-Carrero & Montejo avoient fait voile pour l'Espagne, chargés de ses dépêches & de ses présens. Il attendoit tous les jours leur retour, & par eux la confirmation de son autorité des mains du roi. Sans cela son état demeuroit incertain & précaire ; & après avoir exécuté tant

de grandes choſes, ſa deſtinée pouvoit être de ſe voir donner les noms de rébelle& de traître, & d'en ſubir le châtiment. Quelqu'étendus & rapides qu'euſſent été ſes progrès, il ne pouvoit pas eſpérer d'achever la conquête d'un grand empire avec le peu de troupes qui lui reſtoit, réduit à un bien petit nombre par les travaux & les maladies, ni de recevoir aucun renfort des établiſſemens Eſpagnols des iſles, ſans avoir préalablement obtenu du roi l'approbation de tout ce qu'il avoit fait juſques là.

Arrivée d'un nouvel armement Eſpagnol au Mexique.

Tandis qu'il étoit dans cette cruelle ſituation, inquiet ſur le paſſé, incertain ſur l'avenir, & que ſes craintes s'augmentoient encore par la derniere déclaration de Montézuma, la nouvelle arriva à Mexico que quelques vaiſſeaux paroiſſoient ſur la côte. Cortès ſe flatta ſur le champ que Porto-Carrero étoit de retour d'Eſpagne & que ſes vœux étoient enfin remplis. Il fit part de ces heureuſes nouvelles à ſes compagnons qui les reçurent avec tranſport. Mais leur joie ne fut pas longue. Un courier de Sandoval qui avoit ſuccédé à Eſcalante

1520.

dans son commandement si la Vera-cruz, vint instruire Gortès que l'armement avoit été fait par Velasquès gouverneur de Cuba, & qu'au lieu de lui apporter les secours qu'il attendoit, il étoit destiné contre lui-même.

Envoyé par Velasquès.

Les motifs qui portoient Velasquès à ce parti violent étoient évidens. Dès l'instant du départ de Cortès le gouverneur de Cuba avoit pu soupçonner en lui le projet de secouer toute dépendance. Ses soupçons se fortifierent lorsqu'il vit qu'on ne lui rendoit aucun compte des opérations, & ils se changerent en conviction par l'indiscrétion des officiers envoyés par Cortès à la cour d'Espagne. Porto-Carrero & Montejo, par des motifs que les historiens contemporains ne nous font pas assez clairement connoître, avoient touché à l'isle de Cuba contre les ordres positifs de leur général (1). Velasquès apprit d'eux que Cortès & ses compagnons, après

(1) B. Diaz, *chap.* 54, 55. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, *cap.* 14, Gomera, *Cron. cap.* 96.

avoir renoncé formellement à toute liaison avec lui, avoient établi une colonie indépendante dans la nouvelle Espagne & qu'ils demandoient au roi une confirmation de tout ce qu'ils avoient fait. Ils l'instruisirent aussi de la richesse du pays, des magnifiques présens que Cortès avoit reçus & des espérances que ce général avoit encore d'étendre & d'affermir son pouvoir dans ces nouvelles contrées.

1520.

Toutes les passions qui peuvent agiter un esprit ambitieux, la honte d'avoir été si grossierement trompé, l'indignation d'avoir été trahi par un homme qu'il avoit lui-même choisi & en qui il avoit placé sa confiance, la douleur d'avoir employé une partie de sa fortune à l'agrandissement d'un ennemi, & le désespoir de trouver jamais une si belle occasion d'établir sa fortune & d'étendre son autorité, tous ces motifs réunis excitoient le gouverneur à faire les plus grands efforts pour tirer une vengeance éclatante de son ennemi & pour enlever à la fois à Cortès ses conquêtes & l'autorité qu'il avoit usurpée. Il ne

1520.

manquoit pas de raisons plausibles pour justifier cette tentative. Le compte qu'il avoit fait passer en Espagne du voyage de Grijalva avoit été reçu très-favorablement. Sur les échantillons qu'il avoit envoyés des productions & des richesses de la nouvelle Espagne, on avoit conçu à la cour une haute idée de cette contrée. Velasquès avoit été autorisé à en poursuivre la découverte & en avoit été fait gouverneur sa vie durant, avec des pouvoirs & des privileges plus étendus que ceux qu'on avoit accordés à aucun aventurier depuis Colomb (1). Fier de ces marques d'une faveur distinguée, & autorisé à regarder Cortès non-seulement comme empiétant sur son gouvernement, mais comme rébelle aux ordres du roi, il se détermina à venger par la force des armes les droits & l'autorité de son souverain (2). Il pressa les préparatifs de son expédition avec l'ardeur qu'on pouvoit attendre des passions violentes dont il étoit animé,

Sous le commandement de Narvès.

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. III*, *cap.* 11.
(2) Voyez la NOTE XIX.

& en peu de tems il mit ſur pied un armement conſiſtant en dix-huit vaiſſeaux, quatre-vingt hommes de cavalerie, huit cens hommes d'infanterie dont quatre-vingt mouſquetaires, cent vingt albalêtriers & douze pieces de canon. Velaſquès avoit déjà éprouvé le danger de confier à un autre l'expédition qu'il auroit dû conduire lui-même; mais cette expérience ne l'avoit pas rendu plus entreprenant. Il donna le commandement de ce corps formidable, qui dans l'enfance de l'établiſſement des Eſpagnols en Amérique méritoit le nom d'armée, à Pamphilo de Narvaès, avec ordre de ſe ſaiſir de Cortès & de ſes principaux officiers, de les lui envoyer priſonniers & d'achever enſuite en ſon nom la découverte & la conquête du pays.

Conduite de Narvès. Avril.

Après un voyage heureux, Narvaès débarqua ſes troupes ſans oppoſition près de Saint-Jean d'Ulloa. Trois ſoldats envoyés à la recherche des mines de ce diſtrict le joignirent. Non-ſeulement ils lui firent connoître la ſituation de Cortès; mais comme ils avoient fait quelques progrès dans la connoiſſance de la langue Mexi-

1520. caine, il trouva en eux des interprêtes qui le mirent en état d'avoir quelque communication avec les naturels du pays. Il est vrai que selon l'artifice bas & grossier des déserteurs, ceux-ci chercherent plutôt à flatter Narvaès par des espérances agréables qu'à lui dire l'exacte vérité. Ils lui représenterent la situation de Cortès si désespérée & le mécontentement de ses troupes si général, que la présomption naturelle de Narvaès en prit une nouvelle force. Sa premiere opération auroit dû cependant lui inspirer quelque défiance sur les relations de ses espions ; car ayant envoyé sommer le gouverneur de la Vera-cruz de se rendre, Guevara, ecclésiastique chargé de cette commission, s'en acquitta avec une telle insolence que Sandoval, homme de courage & très-attaché à Cortès, loin d'obéir, se saisit de lui & de ceux qui l'accompagnoient, & les envoya prisonniers & enchaînés à Mexico.

Cortès les reçut non pas en ennemis, mais en amis, & condamnant la sévérité de Sandoval, les remit sur le champ en liberté. Cet acte de

clémence placé à propos & accompagné de careſſes & de préſens, lui gagna leur confiance, & il en obtint des inſtructions ſur les forces & les projets de Narvaès, d'après leſquelles il conçut toute l'étendue du danger qui le menaçoit. Ce n'étoient plus des Indiens demi-nuds qu'il avoit à combattre, mais une armée qui ne le cédoit à la ſienne ni en courage ni en diſcipline, & qui l'emportoit de beaucoup par le nombre, agiſſant au nom & par l'autorité du monarque & commandée par un officier d'une bravoure reconnue. Il avoit appris que Narvaès, plus occupé de ſeconder le reſſentiment de Velaſquès que jaloux de maintenir la gloire du nom Eſpagnol & l'intérêt même de ſa patrie dans ſon commerce avec les Indiens, l'avoit repréſenté lui & ſes compagnons comme des proſcrits, coupables de révolte envers leur propre ſouverain & d'injuſtice envers les Mexicains, envahiſſant leur pays: Narvaès avoit ajouté que ſon unique objet étoit de punir leurs oppreſſeurs & de délivrer le Mexique de leur tyrannie. Cortès vit bientôt que Mon-

1520.

1520.

tézuma avoit reçu toutes ces impressions défavorables ; il fut que Narvaès avoit trouvé le moyen de faire assujer l'empereur que la conduite des Espagnols qui le retenoient prisonnier étoit désaprouvée du roi son maître, & qu'il étoit chargé de lui rendre, non-seulement sa liberté, mais encore son ancienne autorité & toute son indépendance. Les provinces espérant dès-lors de pouvoir secouer bientôt le joug de ces étrangers, commencerent à se révolter ouvertement contre Cortès & à regarder Narvaès comme ayant & le pouvoir & la volonté de les arracher à l'oppression. Montézuma lui-même entretenoit une correspondance secrete avec le nouveau commandant, & sembloit avoir recours à lui & le regarder comme supérieur en pouvoir & en dignité aux Espagnols, qu'il avoit jusques-là respectés comme les premiers des hommes (1).

Cortès délibere sur la conduite qu'il doit tenir.

Tels étoient l'embarras & le danger où se trouvoit Cortès. Il est impossible d'imaginer une situation qui

(1) Voyez la NOTE XX.

pût mettre son habileté & son courage à une épreuve plus critique, & dans laquelle il fût plus difficile de prendre un parti. S'il attendoit à Mexico l'arrivée de Narvaès sa perte paroissoit inévitable ; car tandis que les Espagnols le presseroient du dehors, les habitans, que malgré toute son autorité & tous ses soins il avoit déjà beaucoup de peine à retenir dans la soumission, saisiroient avec ardeur cette occasion de se venger de tout ce qu'il leur avoit fait souffrir. S'il abandonnoit la capitale en rendant la liberté au monarque captif & en allant au-devant de l'ennemi, il perdoit tout à la fois le fruit de ses travaux & de ses victoires, & renonçoit à des avantages qu'il ne pourroit plus recouvrer sans des efforts extraordinaires & des dangers infinis. Enfin, si au lieu de combattre, il tentoit un accommodement avec Narvaès, la hauteur naturelle de cet officier, encouragée par la démarche même de Cortès, feroit un obstacle insurmontable au succès de sa négociation. Après avoir pesé & comparé ces différens projets avec la plus grande

1520.

attention, Cortès s'arrêta à celui dont l'exécution étoit plus difficile, mais qui devoit être le plus avantageux à sa patrie s'il étoit suivi du succès : il s'arma de la résolution & de l'intrépidité nécessaires dans les situations qui ne laissent qu'un seul objet d'espérance ; & il se détermina à faire un dernier & courageux effort en risquant de combattre, malgré tous ses désavantages ; plutôt que de sacrifier ses conquêtes & les intérêts de l'Espagne dans le Mexique.

Il négocie secretement avec les soldats de Narvaès.

Quoique Cortès prévît bien qu'il en faudroit toujours venir à décider ses différens avec Narvaès par le sort des armes, il pensa qu'il seroit non-seulement indécent mais criminel d'attaquer ses compatriotes sans avoir auparavant tenté la voie de la négociation. Il employa pour cela son aumônier Olmedo, que son caractere rendoit très-propre à cet emploi & qui avoit d'ailleurs l'adresse & la prudence nécessaires pour bien conduire les intrigues secretes que Cortès avoit le projet de se ménager parmi les troupes de Narvaès, & dans lesquelles il mettoit sa plus grande confiance.

Narvaès rejetta avec dédain toutes les propositions d'accommodement que lui fit Olmedo, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on l'empêcha de maltraiter cet ecclésiastique & ceux qui l'accompagnoient ; mais les envoyés de Cortès trouverent un accès plus favorable parmi les troupes. Ils avoient apporté diverses lettres de leur chef & de ses officiers à leurs anciens amis & compagnons. Les lettres étoient accompagnées de présens, comme d'anneaux, de chaînes d'or & d'autres bijoux précieux, propres à donner à ces aventuriers de grandes idées de la richesse de Cortès, & leur faire envier le bonheur de ceux de leurs compatriotes qui étoient engagés à son service. Quelques-uns espérant dès-lors une part dans ces trésors, se déclarerent pour un accommodement avec Cortès. D'autres, par amour du bien public, vouloient qu'on prévînt une guerre civile qui ne manqueroit pas, quelque parti qui l'emportât, d'ébranler, & peut-être de renverser entierement la puissance des Espagnols dans un pays où elle étoit encore si imparfaitement établie, Nar-

1520.

vaès ne daigna écouter aucun de ces avis & déclara par un acte public Cortès & ses compagnons rébelles & ennemis de leur pays. Il est probable que Cortès, connoissant l'arrogance de Narvaès, s'attendoit à cette réponse. Après avoir donné une preuve de ses dispositions pour la paix, & justifié ainsi la nécessité où il seroit de recourir à d'autres moyens, il se détermina à marcher contre un ennemi qu'il avoit inutilement tenté de fléchir.

Il marche contre lui. Mai.

Il laissa en partant cent cinquante hommes dans la capitale sous le commandement de Pedro d'Alvarado, officier d'un grand courage, & pour lequel les Mexicains mêmes avoient conçu beaucoup de respect. C'est à cette foible garnison qu'il confia la garde d'une grande ville, de tous les trésors qu'il avoit amassés, & ce qui étoit plus important encore, du monarque prisonnier. Il employa toute son adresse à cacher à Montézuma la véritable cause de son départ. Il s'efforça de lui persuader que les étrangers nouvellement arrivés étoient ses amis, sujets du même souverain,

& qu'après une courte entrevue ils partiroient tous ensemble pour retourner dens leur patrie. Montézuma ne pouvant ni pénétrer les desseins des Espagnols, ni concilier ce qu'on lui disoit avec les déclarations de Narvaès, craignant d'ailleurs de laisser voir aucune marque de soupçon ou de défiance à l'égard de Cortès, lui promit de rester tranquille au milieu des Espagnols & d'avoir pour Alvarado la même amitié qu'il avoit pour Cortès lui-même. Le général paroissant se confier à cette promesse, mais comptant bien plus encore sur les ordres qu'il laissoit à Alvarado de garder son prisonnier avec la plus grande vigilance, partit de Mexico.

1520.

Nombre de ses troupes.

Ses troupes après leur jonction avec Sandoval & la garnison de la Vera-cruz, ne formoient pas ensemble plus de deux cens cinquante hommes. Comme il mettoit sa principale confiance dans la célérité de ses mouvemens, il n'avoit pris avec lui que fort peu de bagage & d'artillerie; mais il craignoit beaucoup la cavalerie de l'ennemi, il s'étoit précautionné contre ce désavantage avec la sagacité d'un

1520. grand homme de guerre. Il avoit observé que les Indiens de la province de Chinantla se servoient de piques très-longues & très-fortes. Il donna à ses soldats cette arme, la meilleure qu'on pût employer contre la cavalerie, & les accoutuma à se tenir serrés pour en faire l'usage le plus avantageux.

Il continue de négocier & de s'avancer.

Avec son petit corps, Cortès s'avança vers Zempoalla dont Narvaès s'étoit emparé. Pendant sa marche il réitéra ses propositions d'accommodement; mais Narvaès exigeant que Cortès & ses compagnons le reconnussent sur le champ comme gouverneur de la nouvelle Espagne, en vertu des pouvoirs qu'il tenoit de Velasquès, & Cortès refusant de se soumettre à toute autorité qui ne seroit pas émanée immédiatement du roi d'Espagne (devenu empereur), sous la protection duquel sa colonie naissante s'étoit mise, toutes les négociations ne produisirent aucun effet; seulement la communication qui s'établit à cette occasion entre les deux armées donna de grands avantages à Cortès, en lui fournissant des oc-

casions de gagner quelques officiers de Narvaès par des présens, d'en adoucir d'autres par l'air de modération qu'il se donnoit, & de les éblouir tous par les richesses dont les soldats faisoient parade en se montrant avec des bracelets, des chaînes & d'autres bijoux d'or. Toute l'armée de Narvaès, excepté lui-même & un petit nombre de ses créatures, penchoit vers un accommodement avec leurs compatriotes. Cette disposition irrita ce caractere, violent jusqu'à la fureur. Il mit à prix la tête de Cortès & de ses principaux officiers, & ayant appris que leur petite troupe s'étoit avancée jusqu'à une lieue de Zempoalla, il regarda cette hardiesse comme une insulte qu'il falloit châtier sur le champ, & marcha pour lui offrir la bataille.

Cortès attaque Narvaès pendant la nuit.

Mais Cortès avoit trop de talens & d'expérience pour combattre un ennemi si supérieur en nombre, sans se donner l'avantage de la situation. Il laissa entre lui & Narvaès la riviere de Canoas, & vit de-là l'approche de l'ennemi sans inquiétude & ses vaines bravades avec mépris. On étoit au

1520. commencement de la ſaiſon des pluies, qui tomboient déjà avec toute la violence qu'elles ont ſous la zone torride. Les ſoldats de Narvaès, peu accoutumés aux travaux du ſervice militaire, murmurerent ſi hautement de ce qu'on les y expoſoit, à leur avis ſans néceſſité, que leur général cédant à leur impatience & mépriſant d'ailleurs ſes ennemis, conſentit à ſe retirer à Zempoalla. Les mêmes circonſtances qui le déterminoient à cette démarche encouragerent Cortès à tenter une entrepriſe par laquelle il eſpéroit de terminer la guerre d'un ſeul coup. Il obſerva que ſes ſoldats endurcis aux fatigues, quoiqu'expoſés ſans tentes & ſans aucun abri aux torrens de pluie qui ne ceſſoient de tomber, loin d'être découragés, conſervoient toute leur bonne volonté & toute leur activité. Il prévoyoit que ceux de Narvaès ſe livreroient naturellement au repos, & que jugeant de leurs ennemis par leur propre molleſſe, ils ſe croiroient à l'abri d'être attaqués dans un tems ſi peu propre à toute action. D'après ces conſidérations, il ſe détermina à profiter de

l'obſcurité de la nuit, lorſque la ſurpriſe & la terreur compenſeroient avantageuſement pour lui l'infériorité du nombre. Ses ſoldats convaincus qu'il ne leur reſtoit de reſſource que dans quelqu'effort extraordinaire de courage, approuverent ſa réſolution avec tant de chaleur, que Cortès, dans un diſcours qu'il leur fit avant de ſe mettre en marche, fut plus occupé de modérer leur ardeur que de l'enflammer. Il forma trois petits corps & donna le commandement du premier à Sandoval, qui eut la commiſſion auſſi périlleuſe qu'importante de s'emparer de l'artillerie, placée au-devant de la principale tour du temple où Narvaès avoit établi ſon quartier. Criſtoval d'Olid, qui commandoit la ſeconde diviſion, fut chargé d'attaquer la tour & de ſoutenir Sandoval. Cortès conduiſoit la troiſieme diviſion qui étoit la moins conſidérable, formant un corps de réſerve deſtiné à ſe porter aux endroits où l'on auroit beſoin de ſon ſecours. Il fallut d'abord paſſer la riviere de Canoas, ce qui ne ſe fit pas ſans difficulté. Elle étoit groſſie par les

1520.

pluies & les soldats avoient de l'eau presque jusqu'au cou. On s'avança ensuite dans un profond silence, sans tambour & sans bruit d'aucun instrument militaire : chaque homme étoit armé d'une épée, d'un poignard & d'une pique de Chinantla. Narvaès, dont la négligence étoit proportionnée à sa confiance, n'avoit laissé que deux sentinelles pour veiller sur les mouvemens d'un ennemi qu'il avoit tant de raison de craindre. L'une fut saisie par l'avant-garde de Cortès, l'autre s'échappa & arriva à la ville assez à tems pour donner à Narvaès tout le loisir de se préparer à recevoir l'ennemi. Mais l'aveuglement & la présomption de ce général lui firent perdre des momens si précieux. Il taxa la sentinelle de lâcheté & traita de chimere l'avis qu'on lui donnoit, n'imaginant pas que Cortès pût l'attaquer avec des forces si inégales. Les cris des assaillans le convainquirent enfin que le danger qu'il avoit méprisé étoit réel. La promptitude de l'attaque fut telle que la division de Sandoval, après avoir essuyé un seul coup de canon, s'empara de l'artillerie

lerie & commença à s'avancer vers la tour. Narvaès, dont la bravoure égaloit la présomption, s'arme en hâte, & par ses paroles & son exemple anime ses soldats au combat. Olid s'avance pour soutenir ses compagnons, & Cortès lui-même gagnant les devans conduit & presse l'attaque avec une nouvelle vigueur. Ce petit corps serrant ses rangs, & présentant avec ses longues piques un front impénétrable renverse tout devant lui. Il eut bientôt gagné les portes, & il combattoit pour s'en rendre maître lorsqu'un soldat ayant mis le feu aux roseaux dont la terre étoit couverte, Narvaès se vit obligé d'en sortir. Au premier choc il fut blessé à l'œil d'un coup de pique, renversé par terre & mis aux fers.

Il remporte la victoire.

Des cris de victoire se firent entendre aussitôt. Ceux qui avoient accompagné Narvaès dans sa sortie soutenoient le combat foiblement ou commençoient à se rendre. La terreur & la confusion gagnerent ceux qui se défendoient encore dans deux petites tours du temple. L'obscurité étoit si grande qu'ils ne pouvoient distinguer

1520. les amis des ennemis. Leur propre artillerie étoit tournée contr'eux. De quel côté qu'ils jettassent les yeux, les insectes lumineux qui abondent dans les climats chauds & humides, & qui brilloient dans la nuit, paroissoient à leur imagination effrayée autant d'ennemis qui s'avançoient avec les mêches de leurs arquebuses allumées. Après une courte résistance les soldats forcerent leurs chefs à capituler, & avant le jour tous avoient mis bas les armes & s'étoient soumis à leur vainqueur.

Suites de cette victoire.

Une victoire si complette étoit d'autant plus heureuse qu'elle n'avoit presque point coûté de sang. Cortès n'avoit eu que deux hommes de tués, & du côté de Narvaès on n'avoit perdu que deux officiers & quinze soldats. Le vainqueur traita les vaincus en amis & en compatriotes; il leur donna le choix ou d'être renvoyés directement à Cuba ou d'entrer à son service pour partager sa fortune aux mêmes conditions que ses anciens soldats. Cette derniere offre, secondée de quelques présens & de beaucoup de promesses, flatta tellement les es-

pérances romanesques qui avoient déterminé ces aventuriers à s'engager au service, qu'elle fut acceptée par tous les soldats de Narvaès, à l'exception d'un petit nombre de ses plus zelés partisans, & que tous, à l'envi les uns des autres, firent des protestations d'un attachement inviolable à un général qui venoit de donner des preuves si éclatantes de son talent pour commander. C'est ainsi que par une suite de circonstances aussi extraordinaires qu'heureuses, Cortés échappa à sa perte qui paroissoit inévitable, & se vit, au moment où il pouvoit s'y attendre le moins, à la tête de mille Espagnols prêts à le suivre par-tout où il voudroit les conduire. En considérant la facilité avec laquelle il remporta cette grande victoire, ainsi que la promptitude & l'unanimité avec lesquelles les soldats de Narvaès se rangerent sous les étendards de son rival, on ne peut guere s'empêcher d'attribuer ces événemens aux intrigues de Cortès autant qu'à ses armes, & à la trahison des compagnons de Narvaès autant qu'à

1520.

1520.

Les Mexicains prennent les armes contre les Espagnols.

la valeur de son ennemi (1).

On reconnoît également le bonheur & l'habileté de Cortès dans les événemens qui suivirent. Si, depuis son départ de Mexico, il n'eût pas mis dans ses marches & dans ses opérations toute la célérité que nous venons de décrire, sa victoire, quelque décisive qu'elle fût, n'eût pas sauvé les Espagnols qu'il avoit laissés dans la capitale. Peu de jours après la défaite de Narvaès, il reçut avis que les Mexicains avoient pris les armes & détruit les deux brigantins qu'il avoit fait construire pour s'assurer des lacs; qu'ils avoient attaqué les Espagnols dans leurs quartiers, qu'après en avoir tué plusieurs & blessé un plus grand nombre, ils avoient réduit leurs magasins en cendres & poussé leur attaque avec une telle furie que quoiqu'Alvarado & les siens se défendissent avec le plus grand courage, ils étoient à la veille de périr par la famine ou d'être accablés sous la mul-

(1) Cortès, *rela*. 242. B. Diaz, *chap.* 110-125. Herrera, *decad.* 2, *Lib. IX*, *cap.* 18, *&c.* Gomera, *Cron. cap.* 97, *&c.*

titude de leurs ennemis. Les motifs qui avoient excité cette révolte la rendoient encore plus alarmante. Au départ de Cortès pour Zempoalla, les Mexicains s'étoient flattés que l'occasion si long-tems attendue de rendre à leur monarque sa liberté & de délivrer leur pays de la tyrannie des étrangers étoit enfin arrivée; que tandis que les forces de leurs oppresseurs étoient ainsi divisées & leurs armes tournées contre eux-mêmes, il seroit facile de détruire l'un & l'autre parti. Dans cette vue les Indiens tenoient des conseils & formoient des plans. Les Espagnols restés à Mexico, connoissant leur propre foiblesse, étoient remplis de soupçons & de craintes. Alvarado, quoique bon officier, n'avoit ni la capacité ni la dignité qui avoient donné à Cortès un si grand ascendant sur l'esprit des Mexicains & qui les avoient empêchés de se former une idée juste de leur force & de sa foiblesse. Ce commandant ne connoissoit d'autre moyen que la rigueur. Au lieu d'employer quelqu'adresse pour déconcerter les projets ou adoucir l'esprit des Mexi-

1520.

1520.

cains, il attendit l'occaſion d'une de leurs fêtes ſolemnelles, & tandis que ſelon l'uſage les citoyens les plus diſtingués de l'empire étoient aſſemblés pour danſer dans la cour du grand temple, il s'empara de toutes les avenues qui y conduiſoient, & tenté par la richeſſe des ornemens dont les Mexicains étoient parés en l'honneur de leurs dieux, & par la facilité de ſe défaire d'un ſeul coup des auteurs de la conſpiration qu'il craignoit, il les avoit attaqués, déſarmés & ſans aucune défiance, & en avoit maſſacré un grand nombre; de ſorte qu'il ne s'étoit ſauvé que ceux qui avoient pu s'échapper par les toits des bâtimens voiſins du temple. Tant de perfidie & de cruauté avoit allumé l'indignation & la rage des Mexicains, non-ſeulement dans la capitale, mais dans tout l'empire. Tous s'excitoient mutuellement à la vengeance, & bravant le danger qui menaçoit leur ſouverain tant qu'il ſeroit entre les mains des Eſpagnols & celui auquel ils s'expoſoient eux-mêmes en attaquant un ennemi qui leur inſpiroit depuis ſi long-tems une ſi grande terreur, ils

avoient commencé contre les Espagnols l'attaque vigoureuse dont Cortès recevoit la nouvelle.

1520.

Cortès revient à Mexico.

Le danger parut assez pressant au général pour ne permettre ni délibération ni délai. Il partit sur le champ de Zempoalla avec toutes ses forces & avec la même promptitude qu'il avoit mis à s'y rendre pour attaquer Narvaès. A Tlascala, il fut joint par deux mille soldats Indiens choisis. En entrant sur le territoire des Mexicains il reconnut que la haine qu'on portoit aux Espagnols n'étoit pas bornée à la seule capitale. Les principaux habitans des villes par lesquelles il passoit les avoient abandonnées; aucune personne de marque ne se présentoit pour le recevoir avec les témoignages de respect qu'on lui avoit rendus jusqu'alors. Ses troupes ne trouvoient aucunes provisions préparées, & quoique rien ne s'opposât à sa marche, la solitude & le silence qui regnoient par-tout, & l'horreur avec laquelle le peuple paroissoit éviter tout commerce avec les Espagnols, étoient bien propres à l'alarmer. Mais les Mexicains, malgré la

1520. haine dont ils étoient animés, étoient si ignorans dans l'art de la guerre qu'ils ne savoient prendre aucune mesure efficace pour leur propre sûreté ou contre leurs ennemis. L'expérience même ne les avoit pas éclairés sur la grandeur de la faute qu'ils avoient faite en admettant les Espagnols dans leur capitale ; & au lieu de rompre les chaussées & les ponts pour enfermer Alvarado & arrêter Cortès dans sa marche, ils le laisserent rentrer dans la ville sans aucun obstacle & prendre paisiblement possession de son ancien poste.

24 Juin.

Conduite peu sage de Cortès.

Les transports de joie avec lesquels Alvarado & ses soldats reçurent leurs compatriotes ne peuvent s'exprimer. Les premiers se voyoient délivrés d'un danger pressant ; ceux-ci venoient d'obtenir une victoire signalée. Ce succès enfla tellement le cœur des uns & des autres, que Cortès même s'en laissa éblouir & oublia en cette occasion & la prudence & l'attention qui lui étoient ordinaires ; non-seulement il négligea de rendre visite à Montézuma, mais il ajouta à cette insulte les expressions du plus grand

1520.

mépris pour ce malheureux prince & pour toute sa nation. Les forces dont il avoit le commandement lui paroissoient invincibles. Il se crut en état de prendre un ton plus haut & de quitter le masque de modération sous lequel il avoit jusqu'alors caché ses desseins. Quelques Mexicains qui avoient appris un peu l'Espagnol entendirent le langage insultant de Cortès & exciterent l'indignation de leurs compatriotes en le leur rapportant. Ils furent alors convaincus que les intentions du général étoient aussi sanguinaires que celles d'Alvarado, & que son projet, en venant dans leur pays, n'avoit pas été, comme il l'avoit toujours dit, de faire une alliance avec leur souverain, mais de conquérir le Mexique. Dans cette idée, ils reprirent les armes avec plus de fureur que jamais, & attaquant un corps assez considérable d'Espagnols dans sa marche, vers la grande place du marché, ils le forcerent à se retirer avec quelque perte. Enhardis par ce succès & persuadés dès-lors que leurs oppresseurs n'étoient pas invincibles, ils allerent le jour suivant

Nouvelles hostilités des Mexicains.

1520.

avec toute leur pompe guerriere attaquer les Espagnols dans leur quartier. Leur multitude & leur courage étoient bien capables d'inspirer de l'effroi. Quoique l'artillerie pointée contre l'avenue des rues qu'ils remplissoient en emportât une grand nombre à chaque décharge, & que pour des hommes nuds chaque coup porté par les Espagnols fût mortel, l'impétuosité de l'attaque ne se ralentissoit point. De nouveaux assaillans se précipitoient pour occuper la place des morts & périssant à leur tour, ils étoient remplacés par d'autres aussi intrépides & aussi avides de vengeance. Cortès, malgré tous ses efforts & toute son habileté, malgré la valeur & la discipline de ses troupes, eut beaucoup de peine à empêcher l'ennemi de forcer ses quartiers.

Fâcheuse situation ces Espagnols.

Ce général vit avec surprise ce peuple qui paroissoit accoutumé au joug & qui l'avoit supporté si longtems sans résistance, devenu féroce & implacable envers ses vainqueurs. Les soldats de Narvaès, qui s'étoient imaginé trop légerement qu'ils sui-

voient Cortès au partage des dépouilles d'un empire déjà conquis, furent étonnés de se voir engagés dans une guerre dangereuse avec un ennemi dont la vigueur n'étoit pas encore affoiblie & se reprocherent hautement leur crédule confiance dans les promesses trompeuses de leur nouveau chef (1). Mais la surprise & les plaintes étoient désormais inutiles. Il falloit un effort extraordinaire & prompt pour les tirer de cette périlleuse situation. Dès que les Mexicains selon leur coutume eurent cessé les hostilités aux approches de la nuit, Cortès se prepara à une sortie qui pût ou forcer l'ennemi d'abandonner son entreprise ou l'obliger d'en venir à quelqu'accommodement.

Cortès fait une sortie sans succès.

Il se mit lui-même à la tête des troupes qui devoient faire la sortie. Il mit en œuvre toutes les ressources de l'art de la guerre alors connues en Europe & toutes celles que pouvoit lui fournir l'expérience qu'il avoit de la maniere de combattre les Indiens; mais il trouva les Mexicains préparés

(1) B. Diaz, *chap.* 126.

1520. & en état de lui oppofer toutes leurs forces. Des troupes fraîches arrivoient continuellement aux Mexicains de toutes les provinces & leur courage se soutenoit. Conduits par leurs nobles & enflammés par les exhortations de leurs prêtres, ils combattoient pour la défenfe de leurs temples & de leurs familles, fous les yeux de leurs divinités, de leurs femmes & de leurs enfans. Malgré leur nombre & le mépris de la mort que l'enthoufiafme leur infpiroit, par-tout où les Efpagnols pouvoient les joindre, ils ne réfiftoient pas à la fupériorité de la difcipline & des armes Européennes; mais dans les rues étroites & dans les endroits où les ponts de communication étoient rompus, les Efpagnols fe trouvoient expofés à des grêles de fleches & de pierres lancées du haut des maifons. Le combat avoit duré une journée entiere; un nombre prodigieux de Mexicains avoient été tués & une partie de la ville brûlée, lorfque les Efpagnols las de meutres & preffés fans relâche par de nouveaux affaillans qui remplaçoient les premiers, furent enfin obligés de fe

retirer avec la douleur de n'avoir rien fait d'assez décisif pour compenser le désavantage peu ordinaire d'avoir eu douze soldats tués & soixante blessés. Une autre sortie avec de plus grandes forces ne fut pas plus heureuse, & dans cette derniere le général lui-même fut blessé à la main.

1520.

Montézuma est tué.

Cortès apperçut alors, mais trop tard, l'erreur où l'avoit jetté son mépris pour les Mexicains; il fut convaincu qu'il ne pouvoit ni maintenir le poste qu'il avoit pris au milieu d'une ville ennemie ni se retirer sans courir le plus grand danger. Il lui restoit une ressource : Montézuma pouvoit calmer les Mexicains par sa médiation ou par son autorité. Le lendemain au matin, lorsque l'assaut recommença, ce malheureux prince à la merci des Espagnols & réduit à la triste nécessité d'être l'instrument de sa honte & de l'esclavage de sa nation (1), parut sur la muraille vêtu de ses habits royaux & avec toute la pompe qu'il avoit coutume d'étaler dans les occasions solemnelles. A la

(1) Voyez la NOTE XXI.

1520. vue de leur souverain, qu'ils honoroient & respectoient presque comme une divinité, les Mexicains laisserent tomber les armes de leurs mains & garderent un profond silence tous en inclinant leur tête & plusieurs en se prosternant. Montézuma leur adressa un discours où il s'efforçoit de calmer leur fureur & de les engager à cesser les hostilités. A peine eut-il fini qu'un murmure de mécontentement se fit entendre & fut suivi de reproches & de menaces. Bientôt leur fureur s'accrut au point de leur faire oublier le respect qu'ils avoient montré d'abord pour leur empereur. Les fleches & les pierres recommencerent à voler en si grand nombre & avec tant de violence, qu'avant que les soldats Espagnols, chargés de couvrir Montézuma de leurs boucliers, eussent eu le tems de les élever, le malheureux monarque fut blessé de fleches & atteint à la tempe d'une pierre qui le renversa. En le voyant tomber, les Mexicains furent si effrayés que par un de ces changemens subits, assez ordinaires dans les mouvemens populaires, ils passerent su-

bitement d'une extrémité à l'autre. Le remords succéda à l'insulte : ils s'enfuirent tous, épouvantés du crime qu'ils venoient de commettre & persuadés que la vengence du ciel alloit tomber sur eux. Les Espagnols porterent Montézuma à son appartement, & Cortès s'empressa d'aller le consoler dans son infortune; mais ce prince voyant alors dans quel abîme d'humiliation il étoit tombé & reprenant la hauteur d'ame qui paroissoit l'avoir abandonné depuis si long-tems, dédaigna de survivre à ce dernier affront & de prolonger une vie devenue trop honteuse depuis qu'il étoit non-seulement le prisonnier des Espagnols & l'instrument de la servitude de son peuple, mais encore l'objet du mépris & de la haine de ses propres sujets. Transporté de rage, il déchira l'appareil qu'on avoit mis à ses blessures, & refusa si obstinément de prendre aucune nourriture qu'il termina bientôt ses jours, rejettant avec dédain toutes les sollicitations des Espagnols pour embrasser la religion chrétienne.

1520.

Nouveaux combats.

La mort de Montézuma fit perdre

1520.

à Cortès toute espérance d'accommodement avec les Mexicains. Il ne vit plus de salut que dans la retraite & il commença à s'y disposer. Mais un nouveau mouvement des Mexicains l'engagea dans de nouveaux combats. Ils prirent possession d'une haute tour du grand temple qui commandoit le quartier des Espagnols & y placerent une troupe de leurs principaux guerriers. Aucun Espagnols ne pouvoit se montrer sans être exposé à leurs traits. Il étoit nécessaire de déloger, à quelque prix que ce fût, les Indiens de ce poste, & Jean d'Escobar avec un nombreux détachement de soldats choisis fut chargé de cette attaque; mais Escobar, quoique brave lui-même & à la tête d'hommes accoutumés à vaincre & animés par la présence de leurs compatriotes, fut trois fois repoussé. Cortès qui vit bien que le salut de son armée dépendoit du succès de cet assaut, se fit attacher au bras son bouclier, que sa blessure l'empêchoit de tenir de la main & se jetta au plus fort de la mêlée. Encouragés par la présence de leur général, les Espagnols retournerent

à la charge avec une telle vigueur qu'ils parvinrent par degrés jusqu'au haut de la tour & repousserent les Mexicains jusques sur la plate-forme qui en couronnoit le faîte. Là commença un carnage horrible. Deux jeunes Mexicains, reconnoissant Cortès qui animoit ses soldats de sa voix & de son exemple, résolurent de sacrifier leur vie pour faire périr l'auteur des calamités de leur patrie. Ils s'approcherent de lui dans une posture suppliante, comme s'ils avoient voulu mettre bas les armes, & le saisissant au corps, ils le tirerent vers les crénaux par lesquels ils se précipiterent, espérant l'entraîner avec eux. Mais la force & l'agilité de Cortès le délivrerent de leurs mains, & ces braves Mexicains périrent dans cette tentative généreuse & inutile pour le salut de leur pays. Dès que les Espagnols furent maîtres de la tour ils y mirent le feu & continuerent les préparatifs pour leur retraite.

Les Espagnols abandonnent la ville.

Elle devenoit d'autant plus nécessaire que les Mexicains étonnés de ce dernier effort de valeur des Espagnols commençoient à changer de plan, &

1520. au lieu de continuer leurs attaques, barricadoient les rues & rompoient les chaussées pour couper la communication avec le continent, & affamer un ennemi qu'ils ne pouvoient vaincre. Les Espagnols eurent d'abord à délibérer s'ils se mettroient en marche en plein jour afin de pouvoir reconnoître tous les dangers, regler leurs mouvemens & opposer une résistance mieux concertée aux attaques de l'ennemi, où s'ils tenteroient de s'échapper pendant la nuit. On préféra le dernier parti, parce qu'on espéra que la superstition des Mexicains les empêcheroit d'agir pendant la nuit, & parce qu'un soldat qui prétendoit avoir quelques connoissances en astrologie, promit un succès assuré si l'on choisissoit ce tems pour la retraite. On se mit donc en marche vers minuit en trois divisions. Sandoval commandoit l'avant garde, Alvarado & Velasquès de Léon l'arriere-garde & Cortès le centre où étoient placés les prisonniers, parmi lesquels étoient un fils & deux filles de Montézuma & quelques Mexicains de distinction. On y avoit placé aussi

l'artillerie, le bagage, & on avoit un pont volant de bois pour traverser les parties de chaussées rompues. On suivit dans un profond silence la chaussée qui conduisoit à Tacuba, parce qu'il y avoit par-là moins de distance de la ville au continent, & qu'étant plus éloignée de la route de Tlascala & de la mer, les Mexicains l'avoient moins endommagée que les autres. Les Espagnols le suivirent sans être inquiétés jusqu'au premier endroit où elle étoit rompue, se flattant que l'ennemi ne s'étoit pas apperçu de leur retraite.

Ils sont attaqués par les Mexicains.

Mais les Mexicains sans se montrer avoient non-seulement suivi tous les mouvemens des Espagnols, mais préparé une attaque terrible. Tandis que ceux-ci s'occupoient à établir leur pont & à faire passer leurs chevaux & leur artillerie, ils furent tout à coup alarmés par le son d'un grand nombre d'instrumens guerriers & par les cris d'une multitude d'ennemis. Le lac fut couvert de canots. Les fleches & les pierres pleuvoient de tous les côtés. Les Mexicains se précipitoient sur eux avec furie dans l'espérance de

1520. ſe venger enfin de tout ce qu'ils avoient ſouffert. Le pont de bois s'enfonça tellement par le poids de l'artillerie qu'il fût impoſſible de le dégager. Troublés par cet accident, les Eſpagnols s'avancerent avec précipitation vers la ſeconde brêche faite à la chauſſée ; mais quoiqu'ils ſe défendiſſent avec leur courage ordinaire, reſſerés ſur une chauſſée étroite, leur diſcipline & leur adreſſe leur étoient d'un foible ſecours, tandis que l'obſcurité de la nuit leur faiſoit perdre en grande partie l'avantage que leur donnoit la ſupériorité de leurs armes.

Tous les habitans de Mexico s'étoient mis à la pourſuite de leurs oppreſſeurs, & avec une telle ardeur que ceux qui ne pouvoient s'approcher pouſſoient leurs compatriotes ſur l'ennemi avec une violence terrible. De nouveaux ſoldats ſuccédoient ſans ceſſe à ceux qui tomboient. Les Eſpagnols las du carnage & ne pouvant plus ſoutenir l'effort du torrent qui fondoit ſur eux commencerent à céder. En un moment le déſordre fut général, cavaliers & gens de pieds, officiers & ſoldats, amis &

ennemis se trouverent mêlés ensemble & tous combattant ; ceux qui périssoient pouvoient à peine distinguer par quelles mains ils étoient frappés. 1520.

Cortès avec environ cent hommes de son infanterie & quelques cavaliers vint à bout de franchir les deux dernieres brêches faites à la chaussée à l'aide des corps morts qui les combloient & mit enfin le pied sur la terre ferme. Il rangea ses soldats en bataille à mesure qu'ils arrivoient, & retourna avec ceux qui étoient encore en état de combattre pour favoriser la retraite de ceux qui étoient restés en arriere & les encourager par sa présence & son exemple. Il reçut ainsi une partie des siens qui s'étoient fait jour au travers de l'ennemi. Le reste avoit été accablé par le nombre ou noyé dans le lac. Il entendit les cris lamentables de ceux qui pris vivans étoient emmenés en triomphe pour être sacrifiés au dieux des Mexicains. Avant le jour tout ce qui étoit échappé se trouva réuni à Tacuba; mais lorsque l'aube vint à montrer aux yeux de Cortès les tristes débris de ses troupes, diminuées de plus

1520.

de moitié, découragées, le plus grand nombre de ce qui restoit couvert de blessures, la pensée de ce qu'ils avoient souffert & le souvenir des braves amis & des fideles compagnons qu'il venoit de perdre dans cette nuit de douleur (1), pénétrerent son ame de si vives douleurs qu'en faisant ses dispositions & en donnant quelques ordres nécessaires, les larmes tomboient de ses yeux. Ses soldats virent avec une grande satisfaction que les occupations qu'exigeoient les devoirs de sa place, ne fermoient point son ame aux sentimens de l'humanité.

Leurs pertes.

Cette fatale retraite coûta la vie à plusieurs officiers de distinction (2), & entr'autres à Velasquès de Leon qui ayant abandonné le parti de son parent, le gouverneur de Cuba, pour suivre la fortune de ses compagnons, étoit regardé comme la seconde personne de l'armée, tant pour le sacrifice qu'il avoit fait que

(1) *Noche triste* est le nom qu'on donne encore à cette nuit dans la nouvelle Espagne.

(2) Voyez la NOTE XXII.

pour ſon mérite ſupérieur. Toute l'artillerie fut perdue ainſi que les munitions & le bagage. Preſque tous les chevaux & plus de deux mille Tlaſcalans furent tués. Les Eſpagnols ne ſauverent qu'une très-petite portion de leurs tréſors amaſſés par tant de travaux. Ces richeſſes même, le but preſque unique de leur expédition, avoient été la principale cauſe de leur malheur ; car pluſieurs ſoldats s'étoient tellement chargés d'or, qu'il leur avoit été impoſſible de combattre, & que retardés dans leur fuite ils avoient péri victimes d'une avidité auſſi inconſidérée que honteuſe. Parmi ces déſaſtres, ce fut pour les Eſpagnols une conſolation qu'Aguilar & Marina qui leur étoient ſi néceſſaires comme interpretes, euſſent échappé à tant de dangers (1).

1520.

Le premier ſoin de Cortès fut de chercher un aſyle pour ſes troupes excédées de fatigues, car il ne pouvoit plus tenir où il étoit : les Mexi-

Retraite des Eſpagnols difficile.

(1) Cortès, *relat. pag* 248. B. Diaz; *chap.* 128. Gomera, *Cron. cap* 109. Herrera, *decad.* 2, *Lib. X*, *cap.* 11, 12.

1520. cains le pressoient de tous les côtés & les habitans de la province de Tacuba commençoient à prendre les armes. Il dirigea sa marche vers un terrein élevé, & y ayant apperçu heureusement un temple il s'en mit en possession. Il y trouva non-seulement l'abri qu'il cherchoit, mais quelques provisions de bouche qui ne lui étoient pas moins nécessaires; l'ennemi continua de l'attaquer pendant toute la journée, mais il ne reçut aucun échec. Cependant il consultoit avec ses officiers sur le choix de la route qu'il devoit prendre. Les Espagnols se trouvoient alors à l'ouest du lac. Tlascala, le seul endroit où ils pussent espérer d'être bien reçus, étoit à soixante-quatre milles à l'est de Mexico (1); de sorte qu'il leur falloit tourner tout autour de l'extrêmité nord du lac pour joindre la route qui conduit à cette ville. Un soldat Tlascalan entreprit d'être leur guide, & les conduisit par un pays tantôt marécageux, tantôt monta-

(1) Villa Segnor, *Teatro Americano*, *Lib. II*, *cap.* 11.

gneux;

gneux, mal peuplé & mal cultivé. Ils marcherent six jours presque sans s'arrêter & dans de cruelles alarmes. Des corps nombreux de Mexicains les harceloient sans cesse, tantôt de loin avec des traits & quelquefois se formant en corps & les attaquant de front, en flanc & à leur arriere-garde avec une grande audace, parce qu'ils venoient de voir que ces étrangers n'étoient pas invincibles. Tant de fatigues & de dangers n'étoient pas même les plus grands des maux qu'eussent à souffrir les Espagnols. Le pays qu'ils traversoient ne leur fournissoit aucune ressource ; ils étoient réduits à vivre de bayes sauvages, de racines & de tiges du maïs encore verd. La faim abattoit leur ame & diminuoit leurs forces, tandis que leur situation demandoit les plus grands efforts de courage & d'activité. Au milieu de toutes leurs détresses, ils étoient soutenus & animés par l'inaltérable fermeté de leur chef. Sa présence d'esprit ne l'abandonna jamais. Il prévoyoit avec une étonnante sagacité & sa vigilance faisoit face à tout. Il étoit le premier à s'ex-

1520. poſer au danger & ſupportoit les fatigues avec ſérénité. Les difficultés ſembloient développer en lui de nouveaux talens, & ſes ſoldats qui, ſans lui, euſſent déſeſpéré de leur ſalut, continuoient de le ſuivre avec une confiance qui ne faiſoit qu'augmenter.

Bataille d'Otumba.

Le ſixieme jour de leur marche ils arriverent à Otumba, non loin de la route qui conduit de Mexico à Tlaſcala. Dès la pointe du jour ils ſe mirent en marche, les ennemis inquiétant toujours leur arriere-garde. Parmi les inſultes dont ceux-ci accompagnoient leurs hoſtilités, Marina remarqua qu'ils répétoient ſouvent, *allez, brigands, allez au lieu où vous trouverez bientôt la punition de vos crimes.* Les Eſpagnols ne comprirent le ſens de cette menace qu'en arrivant ſur une hauteur qui étoit ſur le chemin. Delà ils découvrirent une vaſte pleine couverte d'une armée immenſe qui s'étendoit autant que la vue pouvoit porter. Les Mexicains, pendant qu'un corps de troupes fatiguoit les Eſpagnols dans leur retraite, avoient aſſemblé leurs principales forces de l'au-

tre côté du lac, & ſuivant directement la route de Mexico à Tlaſcala s'étoient poſtés dans la plaine d'Otumba par où Cortès devoit néceſſairement paſſer. A la vue de cette multitude effrayante d'ennemis, que l'élévation du terrein leur permettoit de découvrir toute entiere, les Eſpagnols furent ſaiſis d'étonnement & même les plus courageux commencerent à perdre tout eſpoir. Mais Cortès, ſans donner à leurs craintes le tems de ſe fortifier par la réflexion, après les avoir avertis en peu de mots qu'ils étoient dans la néceſſité de vaincre ou de périr, les mena à la charge. Les Mexicains les attendirent avec une fermeté extraordinaire. Telle étoit cependant la ſupériorité de la diſcipline & des armes des Eſpagnols que le choc de leur petite troupe renverſoit tout devant elle, & que partout où elle ſe portoit, elle perçoit & diſſipoit les plus nombreux bataillons. Mais tandis que les uns ſe diſperſoient, d'autres leur ſuccédoient ſans relâche, & les Eſpagnols quoique victorieux dans chacun de ces petits combats, étoient prêts à ſuc-

1520.

1520.

comber sous la fatigue que leur causoit tant d'efforts répétés sans prévoir la fin de leurs travaux & sans espérer de remporter une victoire générale. Dans cet instant critique, Cortès vit s'avancer le grand étendard de l'empire qu'on portoit devant le général Mexicain, & se souvenant heureusement d'avoir entendu dire que la destinée des batailles chez cette nation dépendoit de celle de cet étendard, il assemble un petit nombre de ses plus braves officiers dont les chevaux étoient encore capables de service; il se met à leur tête & renverse avec impétuosité tout ce qu'il rencontre devant lui. Une troupe choisie de nobles qui gardoient l'étendard fit quelque résistance, mais elle fut bientôt rompue. Cortès d'un coup de lance blessa le général Mexicain & le renversa par terre; un Espagnol descendant de cheval l'acheva & se saisit de l'étendard impérial. Dès que le général fut tué & que l'étendard vers lequel tous les yeux étoient dirigés, cessa de paroître, une terreur panique frappa tous les Mexicains, & comme si le lien qui les

1520.

tenoit réunis eût été rompu, toutes les enseignes s'abattirent, chaque soldat jetta ses armes & tous s'enfuirent avec précipitation vers les montagnes. Les Espagnols trop fatigués pour être en état de les poursuivre bien loin, retournerent pour recueillir les dépouilles sur le champ de bataille. L'armée étant formée des principaux guerriers de la nation qui s'étoient parés de leurs plus riches ornemens comme s'ils alloient à une victoire assurée, le butin fut assez considérable pour dédommager en partie Cortès & ses gens de la perte qu'ils avoient faite dans leur retraite de Mexico. Le lendemain, à leur grande satisfaction, ils entrerent sur le territoire des Tlascalans (1).

8 Juillet. Accueil que reçoivent les Espagnols chez les Tlascalans.

Mais au milieu de la joie qu'ils ressentoient d'être sortis d'un pays où ils se voyoient environnés d'ennemis, ils n'étoient pas sans inquiétude sur la maniere dont ils alloient être reçus de leurs anciens alliés chez

(1) Cortès, *relat. pag.* 219. B. Diaz, *chap.* 128. Gomera, *Cron. cap.* 110. Herrera, *decad.* 2, *Lib. X*, *cap.* 12, 13.

1520.

lesquels ils retournoient dans un état bien différent de celui où ils étoient en les quittant peu de tems auparavant. Heureusement pour eux la haine des Tlascalans pour le nom Mexicain étoit si invétérée, le desir de venger la mort de leurs compatriotes si ardent, & l'ascendant que Cortès avoit acquis sur les chefs de la république si absolu, que loin d'avoir la pensée de prendre avantage de la malheureuse situation où ils voyoient les Espagnols, ils les reçurent avec une tendresse & une cordialité qui dissiperent promptement toutes les craintes.

Nouvelles délibérations de Cortès.

Les Espagnols avoient le plus pressant besoin de prendre du repos & de trouver du secours non-seulement pour la guérison de leurs blessures trop long-tems négligées, mais pour recouvrer leurs forces épuisées par tant de fatigues & de souffrances. Cortès apprit alors que ses troupes n'étoient pas les seules qui eussent éprouvé le ressentiment des Mexicains. Un détachement considérable allant de Zempoalla à la capitale avoit été détruit par les peuples de Tepeaca. Un parti moins nombreux qui

retournoit de Tlascala à la Vera-cruz avec la portion du butin tombée en partage à la garnison, avoit été surpris & massacré dans les montagnes. Dans un moment où les Espagnols étoient déjà réduits à un si petit nombre, ces pertes étoient vivement senties. Cortès en étoit sur-tout affecté, parce qu'elles rendoient plus difficile l'exécution des plans qu'il méditoit. Les ennemis qu'il avoit dans son armée, & même plusieurs des Espagnols qui lui étoient encore attachés, regardoient les désastres qu'il venoit d'essuyer comme devant arrêter absolument les progrès de ses armes & ne croyoient pas qu'il lui restât d'autre parti à prendre que de quitter incessamment un pays dont il avoit entrepris la conquête avec des forces insuffisantes; mais aussi persévérant à exécuter qu'ardent à entreprendre, il demeuroit fermement attaché à son premier & grand projet de soumettre l'empire du Mexique à la couronne de Castille. Quelque rude & inattendu que fût l'échec qu'il venoit de recevoir, il n'y voyoit pas un motif suffisant pour abandonner

1520. les conquêtes qu'il avoit déja faites & pour renoncer à reprendre ses opérations avec des espérances d'un plus heureux succès. La colonie de la Vera-cruz n'avoit pas été entamée ni même attaquée. Les peuples de Zempoalla & des districts voisins n'avoient laissé appercevoir aucune disposition à se détacher de lui. Les Tlascalans lui demeuroient fideles. Il pouvoit espérer de puissans secours de ce peuple ennemi implacable des Mexicains & dont l'esprit guerrier pouvoit être mis aisément en activité. Il avoit encore sous ses ordres un corps d'Espagnols aussi nombreux que celui avec lequel il s'étoit ouvert un chemin jusqu'au centre de l'empire & s'étoit rendu maître de la capitale ; enfin avec les avantages que lui donnoit une plus grande expérience & une plus parfaite connoissance du pays, il ne désespéroit pas de recouvrer promptement tout ce qu'il venoit de perdre par des événemens malheureux.

Mesures qu'il prend. Plein de ces idées, il montra aux chefs des Tlascalans tant d'égards & répandit entr'eux si libéralement le

riche butin d'Otumba qu'il fut bientôt sûr d'obtenir de la république tout ce qu'il demanderoit. Il tira de ses magasins de la Vera-cruz quelques munitions & deux ou trois pieces de campagne. Il dépêcha un officier de confiance avec quatre vaisseaux de la flotte de Narvaès à Hispaniola & à la Jamaïque, pour engager de nouveaux aventuriers à venir le joindre & pour y acheter des chevaux, de la poudre & d'autres munitions de guerre. Enfin comme il étoit convaincu qu'il tenteroit inutilemnnt de soumettre & de garder Mexico s'il ne se rendoit maître du lac, il donna ordre de préparer dans les montagnes de Tlascala des bois pour la construction de douze brigantins qui pussent être portés sur les bords du lac par morceaux, afin d'être assemblés & mis à l'eau lorsqu'il en auroit besoin (1).

1520.

Esprit de mutinerie parmi ses troupes.

Mais tandis qu'il prenoit de si sages précautions pour l'exécution de ses projets, il vit s'élever devant lui un obstacle formidable auquel il ne s'at-

(1). Cortès, *relat. pag.* 253. E. Gomera, *Cron. pag.* 117.

1520.

tendoit pas. L'esprit de mutinerie & de mécontentement éclata de toutes parts dans son armée. Plusieurs des compagnons de Narvaès étoient planteurs plutôt que soldats, & n'avoient suivi cet officier à la nouvelle Espagne que dans l'espéranee d'y former des établissemens & sans penser à s'exposer aux fatigues & aux dangers de la guerre. Comme ils ne s'étoient attachés à Cortès que dans les mêmes vues, ils n'eurent pas plutôt essayé l'espece de service qu'on exigeoit d'eux qu'ils se repentirent amérement du parti qu'ils avoient pris. Ceux qui avoient eu le bonheur d'échapper aux dangers passés frémissoient à la pensée de s'y exposer une seconde fois. Dès qu'ils connurent les intentions de Cortès ils commencerent à murmurer & à cabaler secrétement, & devenant de moment en moment plus audacieux, ils firent des représentations sur l'imprudence qu'il y auroit à attaquer un empire puissant avec les foibles moyens qui lui restoient & demanderent hautement de retourner sur le champ à Cuba. Cortès, quelque talent qu'il eût pour conduire les

hommes, employa inutilement les raisons, les prieres & les présens pour les persuader ou les adoucir. Ses anciens soldats animés de l'esprit de leurs chefs seconderent en vain ses efforts avec la plus grande chaleur. Les craintes étoient trop violentes & trop profondément enracinées, & tout ce qu'on put obtenir des mutins fut de différer leur départ de quelque-tems, en leur promettant de les renvoyer dès que les circonstances le permettroient.

1520.

Pour ne pas laisser le mécontentement fermenter & se nourrir dans l'oisiveté, il se détermina à mettre ses troupes en mouvement. Il leur proposa de punir sur les peuples de Tepeaca l'audace qu'ils avoient eue d'attaquer & de détruire un détachement Espagnol, ainsi qu'on l'a dit plus haut; & comme ce détachement étoit composé en grande partie des soldats de Narvaès, leurs compagnons se déterminerent plus volontiers à cette expédition pour les venger. Il se mit à leur tête accompagné d'un corps nombreux de Tlascalans, & en quelques semaines, après différens

Moyens qu'il emploie pour les calmer.

Août.

1520. combats & un grand carnage des Tepeacans, il les réduisit entierement. Il employa de même plusieurs mois pendant lesquels il attendoit des isles un secours d'hommes & de munitions, à avancer les préparatifs de la construction des brigantins & à faire différentes incursions dans les provinces environnantes, toujours avec un succès égal. Par ces moyens ses gens se familiariserent de nouveau avec la victoire & reprirent le sentiment de leur ancienne supériorité. Les Mexicains s'affoiblirent. Les Tlascalans acquirent l'habitude d'agir de concert avec les Espagnols & les chefs de la république charmés de voir leur pays s'enrichir des dépouilles des provinces voisines, & étonnés des preuves journalieres qu'ils acquéroient de la force invincible de leurs alliés, se prêterent à tout ce que Cortès demandoit d'eux.

Toutes ces précautions, les plus sages que la situation de Cortès lui permît de prendre, ne lui auroient pas suffi sans un renfort de troupes Espagnoles. Il sentoit si bien la nécessité absolue de ce secours que c'étoit-

là le principal objet de toutes ses pensées & de tous ses désirs, & cependant ses espérances sur le retour de l'officier qu'il avoit envoyé dans les isles pour y faire une recrue étoient encore incertaines & éloignées ; mais une suite d'événemens heureux & imprévus fit pour lui ce que toute sa sagacité & tous ses talens n'auroient pu faire. Le gouverneur de Cuba qui avoit regardé le succès de l'expédition de Narvaès comme infaillible, ayant envoyé après lui deux petits vaisseaux avec de nouvelles instructions, un renfort d'hommes & de munitions de guerre, l'officier à qui Cortès avoit confié le commandement de la côte eut l'adresse de les attirer dans le havre de la Vera-cruz, se saisit des vaisseaux & persuada aisément aux soldats de suivre les drapeaux d'un chef plus habile que celui auquel on les envoyoit (1). Peu de tems après, trois vaisseaux plus forts entrerent séparément dans le même havre. Ils faisoient partie d'une escadre armée par François de Gray, gouverneur

(1) B. Diaz, *chap.* 131.

1520.

de la Jamaïque qui, possédé de la fureur des découvertes & des conquêtes, comme tous les Espagnols alors établis en Amérique, avoit cherché long-tems à pénétrer dans quelque partie de la nouvelle Espagne & à partager avec Cortès la gloire & les avantages que pouvoit attendre celui qui soumettroit cet empire à la couronne de Castille. Ces aventuriers avoient fait imprudemment leur descente dans une province où le pays étoit pauvre & le peuple féroce & guerrier; & après une longue & cruelle suite de malheurs, la famine les avoit forcés à se hasarder d'entrer à la Vera-cruz & à se mettre à la merci de leurs compatriotes. Leur fidélité ne tint pas contre les espérances flatteuses & les grandes promesses qui avoient séduit d'autres aventuriers avant eux; & comme si l'esprit de révolte fût alors contagieux dans la nouvelle Espagne, il quitterent aussi le service du chef qui les avoit engagés & se donnerent à Cortès (1). L'Amérique même ne fut pas la seule

28 Octobre.

(1) Cortès, *relat. pag.* 253. F. B. Diaz, *chap.* 133.

partie du monde qui lui fournit des fecours inattendus. Un vaiffeau freté par quelques négocians toucha à la nouvelle Efpagne. Il étoit chargé de munitions de guerre qu'ils envoyoient vendre dans l'efpérance de faire de grands profits dans un pays dont la richeffe commençoit à être connue en Europe. Cortès acheta avec beaucoup d'empreffement une cargaifon qui étoit pour lui fans prix, & l'équipage, fuivant l'exemple des autres, alla le joindre à Tlafcala (1).

Par tous ces événemens l'armée de Cortès fe trouva augmentée de cent quatre-vingt hommes & de vingt chevaux, forces trop peu confidérables pour mériter qu'on en fît mention dans l'hiftoire d'aucune autre partie du globe; mais dans celle de l'Amérique, où l'on voit conftamment de grandes révolutions opérées par des caufes qui femblent n'avoir aucune proportion avec les effets qu'elles produifent, ces petites circonftances prennent de l'importance parce qu'elles décident de la deftinée

(1) *Ibid. cap.* 136.

1520.

des royaumes. Il est sur-tout à remarquer que les deux hommes qui ont le plus contribué au succès de Cortès, en lui fournissant si à propos ces secours, étoient, l'un son ennemi déclaré qui travailloit de toutes ses forces à le perdre, & l'autre un rival envieux qui cherchoit à le supplanter. L'histoire de Cortès ne présente aucun exemple plus frappant du bonheur singulier qui accompagna toutes ses entreprises.

Etat de ses forces.

Le premier avantage que tira Cortès de ces renforts fut de pouvoir renvoyer ceux des soldats de Narvaès qui demeuroient contre leur gré à son service. Après leur départ, il se trouva encore à la tête de cinq cens cinquante hommes d'infanterie, dont quatre-vingt étoient armés de mousquets ou d'arquebuses, & de quarante cavaliers. Il avoit avec cela neuf pieces de canon de campagne (1). A la tête de cette petite armée & de dix mille Tlascalans & autres Indiens, il commença sa marche vers Mexico le 28 décembre, six mois après la fatale

(1) Cortès, *relat. pag.* 255. E.

retraite à laquelle les Mexicains l'avoient forcé (1).

1520.

L'ennemi se préparoit de son côté à le recevoir. Après la mort de Montézuma les principaux Mexicains à qui appartenoit le droit d'élire un empereur avoient élevé au trône son frere Quetlavaca. Sa haine connue & invétérée pour les Espagnols eût été un titre suffisant auprès d'eux, quand même il eût été moins digne de leur choix par son courage & ses grandes qualités. Il eut immédiatement après son élection une occasion de montrer ses talens en dirigeant en personne les attaques qui avoient forcé les Espagnols à abandonner la capitale. Dès que leur retraite lui donna le tems de respirer, il prit des mesures pour prévenir leur retour à Mexico avec autant de prudence qu'il en avoit mis à les en chasser. La proximité de Tlascala lui donnoit la facilité d'être instruit des mouvemens & des intentions de Cortès. Il vit l'orage qui se formoit & se prépara de bonne heure à le repousser. Il répara les parties de

Préparatifs des Mexicains pour leur défense.

(1) *Relat.* 256. A. B. Diaz, *chap.* 137.

1520.

la ville que les Espagnols avoient détruites, & y ajouta de nouvelles fortifications, telles que l'art des Mexicains étoit capable de les élever. Après avoir rempli ses magasins des armes en usage parmi les Indiens, il fit faire de longues piques, armées des épées & des poignards pris sur les Espagnols, dans le dessein de les employer contre la cavalerie. Il exhorta les peuples de toutes les provinces à prendre les armes contre leurs oppresseurs; & pour les encourager à une vigoureuse résistance, il leur promit l'exemption de toutes les taxes que ses prédécesseurs avoient imposées (1).

Mais le principal objet de son attention fut d'enlever aux Espagnols les avantages qu'ils retiroient de l'amitié des Tlascalans. Il tâcha d'engager ces républicains à renoncer à toute liaison avec des hommes ennemis déclarés des dieux des Indiens, & qui ne manqueroient pas de les soumettre eux-mêmes au joug qu'on

(1) Cortès, *relat. pag.* 253 E, 254 A. B. Diaz, *chap.* 140.

les aidoit si imprudement à imposer au reste de la nation. Ces raisons étoient frappantes & elles furent présentées avec tant de force, que Cortès eut besoin de toute son adresse pour effacer les impressions qu'elles avoient faites sur les chefs des Tlascalans (1).

1520.

Mais tandis que Quetlavaca préparoit sa défense avec une prévoyance rare dans un Américain, il fut emporté par la pétite vérole. Cette maladie qui venoit de se montrer dans la nouvelle Espagne avec toute sa malignité, étoit inconnue en Amérique avant que les Européens y eussent pénétré, & doit être regardée comme une des plus grandes calamités que l'ancien monde ait répandues sur le nouveau. Les Mexicains éleverent au trône Guatimosin, neveu & gendre de Montézuma, jeune homme d'une si grande réputation pour les talens & la valeur qu'il fut choisi tout d'une voix dans la circonstance critique où l'empire se trouvoit (2).

(1) B. Diaz, *chap.* 129. Herrera, *decad.* 2, *Lib. X, cap.* 14-19.

(2). B. Diaz, *chap.* 130.

1521.
Cortès s'avance vers Mexico.

Cortès à son entrée sur les terres de l'ennemi trouva par-tout des dispositions faites pour arrêter ses progrès. Mais ses troupes surmonterent facilement ces obstacles & s'emparerent de Tezeuco, la seconde ville de l'empire, située sur les bords du lac à environ vingt milles de Mexico (1). C'est-là qu'il établit son principal quartier, tant parce que c'étoit le lieu le plus propre à mettre à l'eau ses brigantins que pour s'approcher de là vers la capitale avec plus de facilité. Persuadé qu'il importoit à sa sûreté de disposer du cacique ou chef qui commandoit dans la ville, il mit à sa place un Indien plus qualifié, qu'un parti de nobles lui désignoit comme ayant plus de droits à cette place. Attachés par ce nouveau bienfait, le cacique & ses partisans servirent les Espagnols avec une inviolable fidélité (2).

(1) Villa Senor, *Teatro Americano, Lib. I, cap.* 156.

(2) Cortès, *relat. pag.* 256, *&c.* B. Diaz, *chap.* 137. Gomera, *Cron. cap.* 121. Herrera, *decad.* 3, *cap.* 1.

1521. Lenteur & circonspection de Cortès.

La construction des brigantins, exécutée en grande partie par des soldats & des Indiens ignorans que Cortès étoit obligé d'employer à aider trois ou quatre charpentiers qui s'étoient heureusement trouvés dans son armée, ne se faisoient qu'avec beaucoup de lenteur. Il ne recevoit point le renfort qu'il attendoit d'Hispaniola. Toutes ces circonstances l'empêchoient de porter ses armes vers la capitale aussi promptement qu'il auroit voulu. Attaquer sans de nouvelles forces une ville si peuplée, si bien préparée à se défendre & si avantageusement située, c'eût été exposer ses troupes à une destruction inévitable. Trois mois s'écoulerent avant que les matériaux de ses brigantins fussent prêts & qu'il eût aucune nouvelle des effets de sa négociation à Hispaniola; cependant il ne resta pas dans l'inaction. Il attaqua successivement différentes villes situées sur le lac & les soumit ou les détruisit, quoique les Mexicains eussent employé toutes leurs forces pour les défendre. Il n'en usa pas de même avec quelques autres villes. Il em-

1521. ploya des moyens plus doux. Quoiqu'il ne pût traiter avec les habitans que par l'intervention des interpretes, il n'avoit pas laissé d'acquérir par cette maniere de communiquer avec eux, toute imparfaite & pénible qu'elle étoit, une grande connoissance de l'état du pays & des dispositions des peuples; en sorte qu'il conduisit ses négociations & ses intrigues avec une dextérité merveilleuse & un succès étonnant. Plusieurs de ces villes voisines de Mexico, avoient été autrefois les capitales de petits états indépendans. Quelques-unes n'étant soumises que depuis peu de tems à l'empire, conservoient encore le souvenir de leur ancienne liberté & portoient avec impatience le joug de leurs nouveaux maîtres. Les marques de leur mécontentement n'échapperent pas à Cortès qui sçut mettre à profit cette découverte pour gagner leur confiance & leur amitié. En leur promettant de les délivrer de la domination des Mexicains & de les traiter avec plus de douceur s'ils vouloient se réunir aux Espagnols contre leurs oppresseurs, il engagea les peu-

ples de plusieurs districts non-seulement à reconnoître le roi de Castille comme leur souverain, mais à fournir à son camp des provisions en abondance & à fortifier son armée de troupes auxiliaires. A peine Guatimosin se fut-il apperçu de cette défection parmi ses sujets, qu'il mit tous ses soins à la prévenir. Mais malgré tous ses efforts l'esprit de révole fit des progrès. Les Espagnols acquirent de nouveaux alliés & le monarque Indien vit avec douleur Cortès, armant contre l'empire les mêmes mains qui auroient dû le défendre, s'avancer contre Mexico à la tête d'un corps nombreux de ses propres sujets (1).

1521.

Cortès préparoit ainsi la destruction de l'empire du Mexique en resserrant par degrés les limites de sa puissance ; l'exécution de ses grands desseins ne paroissoit plus ni incertaine ni éloignée, lorsqu'il faillit à les voir renversés par une conspiration aussi dangereuse qu'inattendue.

(1) Cortès, *relat. pag.* 256-260. B. Diaz, *chap.* 137-140. Gomera, *Cron. cap.* 122, 1. Herrera, *decad.* 3, *Lib. I*, *cap.* 123, 2.

1521. Les ſoldats de Narvaès n'avoient jamais été fort unis avec les premiers ſoldats de Cortès, & il s'en falloit bien qu'ils ſecondaſſent avec le même zele que ceux-ci les projets du général. Ils ſe laiſſoient facilement abattre dans toutes les occaſions où il falloit quelqu'effort extraordinaire de patience & de courage. Les plus anciens compagnons de Cortès, ceux même qui lui étoient reſtés fideles quand tous les autres l'avoient abandonné, s'effrayoient à la vue des dangers auxquels il falloit s'expoſer pour réduire une ville auſſi avantageuſement ſituée que l'étoit Mexico, & défendue par une armée nombreuſe. La crainte les conduiſoit à diſcuter avec une préſomption & une liberté peu convenables à de ſimples ſoldats les plans de leur général & la difficulté du ſuccès. Delà ils paſſerent à la cenſure & aux declamations, & enfin ils ſe déterminerent à pourvoir à leur ſûreté que Cortès leur paroiſſoit négliger entierement. Antoine Villefagna, ſimple ſoldat, mais audacieux, intriguant & fortement attaché à Velaſquès, nourriſſoit avec adreſſe ce

mécontentement,

mécontentement. La maison qu'il habitoit devint le rendez-vous des séditieux. Ils ne trouverent d'autre moyen d'arrêter Cortès dans sa carriere que de l'assassiner lui & ceux des officiers les plus considérables qui lui étoient attachés, & de donner le commandement à un autre officier, lequel abandonnant des projets qui leur paroissoient extravagans, prendroit de meilleures mesures pour le salut commun. Le désespoir les encourageoit au crime. Le moment fixé pour l'exécution de ce complot, les officiers qui devoient périr, ceux qui leur devoient succéder, tout étoit désigné. Les conspirateurs avoient signé un acte d'association & s'étoient liés entr'eux par les sermens les plus solemnels. Mais le soir du jour qui précédoit l'exécution, un des compagnons de Cortès qui s'étoit laissé séduire par les conjurés, touché de repentir à la vue du danger dont étoit menacé un homme qu'il étoit depuis long-tems accoutumé à respecter, ou frappé d'horreur à la pensée de sa propre trahison, se rendit en secret auprès du général & lui découvrit

1521.

1521. tout le complot. Cortès, quoique vivement alarmé, ne laissa pas de démêler sur le champ ce qu'il avoit à faire dans une situation si critique. Il se rend sur le champ à la maison de Villefagna, accompagné de quelques-uns de ses officiers en qui il avoit plus de confiance. L'étonnement & la confusion du coupable à cette visite inattendue furent bientôt suivis de l'aveu du complot. Tandis que les officiers de Cortès se saisissoient de ce traitre, le général arracha de son sein un papier contenant l'acte d'association signé par les conspirateurs. Impatient de connoître toute l'étendue du danger qu'il avoit couru il se retira chez lui pour le lire & y trouva des noms qu'il n'y put voir sans être pénétré de surprise & de douleur; mais il sentit que dans cette circonstance il pouvoit y avoir du danger à faire des recherches trop rigoureuses & prit le parti de ne poursuivre que le seul Villefagna. Comme la preuve de son crime n'étoit pas équivoque, son procès fut court. Il fut condamné & pendu le jour suivant à la porte de la maison où il étoit logé. Cortès assembla ensuite ses

troupes & leur ayant exposé d'abord l'atrocité du crime & la justice de la punition, il ajouta avec un air de satisfaction que les détails de cet abominable complot lui étoient entierement inconnus, parce que Villefagna, au moment où il s'étoit vu arrêté avoit déchiré un papier qui vraisemblablement contenoit son plan & les noms de ses complices, qu'il en avoit avalé les morceaux & que malgré la rigueur des tourmens il n'avoit rien avoué. Cette artificieuse déclaration tranquillisa les complices, que tourmentoient la conscience de leur crime & plus encore la crainte de le voir découvert. Cortès retira de cet événement l'avantage de connoître ceux de ses compatriotes qui étoient ses ennemis & de pouvoir observer leurs démarches avec plus d'attention : tandis que sa modération leur laissant croire que la conspiration ne lui étoit pas connue, ils s'efforcerent de détourner d'eux tous les soupçons en redoublant de zele & d'activité pour son service (1).

1521.

(1) Cortès, *relat.* pag. 283. C. B. Diaz, *chap.* 146. Herrera, *decad.* 3, *Lib. I*, *cap.* 1.

1521.
Ses préparatifs singuliers pour la construction de ses brigantins.

Cortès ne laissa pas à ses troupes le tems de réfléchir beaucoup sur ce qui venoit d'arriver, il les mit sur le champ en action pour empêcher plus efficacement le retour de l'esprit de mutinerie. Une circonstance heureuse lui en offrit le moyen sans qu'il eût paru le chercher. On lui donna avis que les matériaux de ses brigantins étoient enfin prêts & qu'on n'attendoit pour les conduire à Tezeuco qu'un corps d'Espagnols qui les escortât. Le commandement de cette troupe, composée de deux cens fantassins & quinze cavaliers, ayant avec eux deux pieces de canon, fut confié à Sandoval, qui acquéroit tous les jours de plus en plus l'estime & la confiance des soldats par sa vigilance, son activité & son courage. L'expédition étoit aussi difficile qu'importante. Il falloit conduire les pieces de bois, les planches, les mâts, les cordages, les voiles, les fers & tout ce qui étoit nécessaire à la construction de treize brigantins, par une route de soixante milles à travers un pays de montagnes, & avec l'aide des Indiens qui n'avoient aucun animal domestique &

ne connoissoient l'usage d'aucune de ces machines qui facilitent les grands travaux. Ler Tlascalans fournirent huit mille *Tamenes*, classe d'hommes destinés parmi eux aux travaux domestiques & qui devoient être accompagnés & protégés par quinze mille guerriers de la même nation. Sandoval régla l'ordre de leur marche avec beaucoup d'intelligence. Les Tamenes furent placés au centre, ayant un corps de Tlascalans à leur tête, un second à leur arriere-garde & des partis considérables sur les flancs. A chacun de ces corps il joignit un certain nombre d'Espagnols, non-seulement pour les aider à repousser l'ennemi, mais pour les accoutumer à l'ordre & à l'obéissance. Ce corps si nombreux & si embarrassé dans sa marche n'avançoit qu'avec beaucoup de lenteur, mais en très-bon ordre. Dans les endroits resserrés par les bois ou les montagnes, la ligne s'étendoit au-delà de six milles. Des partis de Mexicains paroissoient souvent sur les hauteurs voisines; mais ne voyant aucune espérance de succès contre un ennemi sans cesse sur

1521.

ses gardes & préparé à les recevoir, ils n'oserent tenter aucune attaque, & Sandoval eut la gloire de conduire sans aucun échec à Tezeuco un convoi d'où dépendoit désormais le sort de toutes les opérations des Espagnols (1).

Il reçoit de nouveaux secours.

Cet heureux succès fut suivi d'un événement non moins important pour Cortès. Quatre vaisseaux arriverent d'Hispaniola à la Vera-cruz avec deux cens soldats, quatre-vingts chevaux, deux pieces de canon de siege & une grande quantité d'armes & de munitions (2). Cortès encouragé par la réussite de tous ses projets, & voulant ou affoiblir ses ennemis ou se fortifier lui-même, impatient d'ailleurs de commencer le siege de Mexico, hâta la construction de ses brigantins & le moment de les lancer à l'eau. Pour faciliter cette derniere opération, il avoit employé pendant deux mois un grand nombre d'In-

(1) Cortès, *relat.* 260, C. E. B. Diaz, *chap.* 140.

(2) Cortès, *relat.* 259, F. 262. Gomera, *Cron. cap.* 129.

diens à creuser le lit d'un petit ruisseau qui coule de Tezeuco dans le lac & à en former un canal de près de deux milles de long (1). L'ouvrage étoit enfin terminé, malgré tous les efforts des Mexicains pour interrompre les travailleurs ou pour brûler les brigantins (2).

Les brigantins sont lancés à l'eau.

Le vingt-huit avril toutes les troupes Espagnoles & tous les Indiens auxiliaires furent rangés sur les bords du canal & les brigantins lancés à l'eau ; ce qui se fit avec la plus grande pompe militaire, consacrée & rendue plus solemnelle par la célébration des mysteres les plus respectés de la religion romaine. A mesure qu'ils entroient dans le canal, le P. Olmedo les bénissoit & les nommoit. Les spectateurs pénétrés d'admiration & animés par l'espérance, les suivoient des yeux jusqu'à leur entrée dans le lac. Dès que les brigantins déployerent leurs voiles & prirent le vent, un cri général de joie s'éleva dans les airs ; ils admiroient tous le génie

(1) Voyez la NOTE XXIII.
(2) B. Diaz, *chap.* 140.

1521.

hardi & entreprenant qui, par des moyens si extraordinaires, avoit sçu se créer une flotte, sans le secours de laquelle les Espagnols ne pouvoient espérer de se rendre maîtres de Mexico (1).

Dispositions pour le siege.

Cortès se détermina à former le siege par trois différens côtés; à l'est du lac vis-à-vis de Tezeuco, à l'ouest vis-à-vis de Tacuba, & au sud vis-à-vis de Cuyocan. Ces villes, situées sur les principales chaussées qui conduisent à la capitale, avoient été placées ainsi pour la garde des chaussées. Sandoval commandoit la premiere attaque, Pedro d'Alvarado la seconde & Christoval de Olid la troisieme, chacun d'eux avec un nombre égal d'Espagnols & un corps nombreux d'Indiens auxiliaires. Les Espagnols, depuis l'arrivée du renfort d'Hispaniola, étoient au nombre de huit cens dix-huit fantassins, dont cent dix-huit étoient armés de mousquets ou arquebuses & quatre-vingts-six

(1) Cortès, *relat.* 266, C. Herrera, *decad.* 3, *Lib. I*, *cap.* 5. Gomera, *Cron. cap.* 129.

étoient à cheval. Leur artillerie consistoit en trois canons de siege & quinze pieces de campagne (1). Cortès se réserva à lui-même la conduite des brigantins, comme l'opération la plus importante & la plus dangereuse. Chaque brigantin étoit armé d'un petit canon & monté par vingt-cinq Espagnols.

1521.

10 Mai.

Alvarado & Olid en s'avançant aux postes qui leur avoient été assignés, rompirent les aqueducs qui portoient les eaux à Mexico, prélude des calamités que les habitans auroient à souffrir (2). Ils trouverent les villes dont ils devoient prendre possession abandonnées par leurs habitans, qui s'étoient réfugiés dans la capitale où Guatimosin avoit rassemblé les principales forces de son empire ; c'étoit le seul endroit en effet où il pût espérer avec quelque vraisemblance de résister à l'ennemi qui le menaçoit.

Les Mexicains attaquent les brigantins.

Le premier effort des Mexicains fut dirigé contre les brigantins dont ils

(1) Cortès, *relat.* 266, *C.*

(2) Cortès, *relat.* 267. B. Diaz, *chap.* 150. Herrera, *decad.* 3, *Lib. I*, *cap.* 13.

1521. prévoyoient & redoutoient avec raison les terribles effets. Quelque peine que se fût donnée Cortès & quelque talent qu'il eût montré à les faire construire, ces bâtimens étoient fort petits, grossiérement faits & montés presqu'uniquement de soldats qui n'entendoient pas l'art de les conduire. Mais tout imparfaits qu'ils étoient, on conçoit qu'ils devoient être encore des objets d'admiration & de terreur pour un peuple qui n'avoit que des canots & ne connoissoit d'autre navigation que celle de ses lacs. La nécessité força cependant Guatimosin à tenter de les attaquer. Il espéra de suppléer par le nombre de ses canots à ce qui leur manquoit en force. Il en assembla une si grande multitude qu'ils couvrirent la surface du lac. Ils s'avancerent hardiment contre les brigantins qui retenus par un calme plat, ne pouvoient venir à leur rencontre. Mais lorsque les Mexicains se trouverent près des bâtimens Espagnols un petit vent s'éleva. En un moment les voiles furent déployées & les brigantins se portant au milieu de leurs foibles ennemis

Ils sont repoussés

avec une impétuosité à laquelle ceux-ci ne pouvoient résister, renverserent un grand nombre de canots & dissiperent tout le reste. La perte des Mexicains fut considérable; ils crurent que les progrès des Européens dans les connoissances & les arts, leur donnoient à la mer sur les Indiens une supériorité plus grande encore que celle qu'ils avoient montrée jusqu'alors sur terre (1).

1521.

Plan singulier pour la conduite du siege.

Dès ce moment Cortès demeura maître du lac & non-seulement les brigantins conserverent la communication entre les différens postes occupés par les Espagnols, quoique très-éloignés les uns des autres, mais ils furent occupés à défendre les chaussées que les Indiens auroient voulu rompre & à en éloigner les canots lorsqu'ils tentoient d'en approcher pour inquiéter les troupes à mesure qu'elles s'avançoient vers la ville. On fit trois divisions des brigantins & chacune fut employée à une des trois

(1) Cortès, *relat.* 267, *chap.* 150. Gomera, *Cron. cap.* 131. Herrera, *decad.* 3, *Lib. I*, *cap.* 17.

1521. attaques, avec ordre de feconder les opérations de l'officier qui la commandoit. Les attaques furent alors pouffées des trois côtés avec une égale vigueur, mais d'une maniere fi différente de celle qui fe pratique dans les fieges ordinaires que Cortès dans fa relation paroît craindre qu'elle ne foit mal entendue ou défaprouvée par les perfonnes qui ne connoiffent pas la fituation de Mexico (1). Chaque jour au matin fes troupes attaquoient les barricades fur les chauffées, paffoient les tranchées creufées par les Mexicains ou le canal lui-même lorfque les ponts étoient rompus. On s'efforçoit ainfi de pénétrer jufqu'au cœur de la ville dans l'efpérance de remporter quelqu'avantage décifif qui pût forcer l'ennemi à fe rendre & terminer la guerre en un coup. Mais lorfque la valeur des Mexicains rendoit les travaux de la journée fans effet, les Efpagnols fe retiroient dans leurs premiers quartiers. Ainfi la fatigue & le danger fe renouvelloient en quelque maniere chaque jour,

(1) Cortès, *relat.* 270, F.

parce que les Mexicains réparoient pendant la nuit ce que les Espagnols avoient détruit dans le jour & reprenoient les postes dont ils avoient été chassés. Mais la nécessité prescrivoit cette marche ennuyeuse & lente. Les troupes de Cortès étoient en si petit nombre qu'il n'osoit tenter de s'établir avec cette poignée d'hommes dans une ville où il pouvoit être environné par une si grande multitude d'ennemis. Le souvenir de ce que lui avoit déjà coûté l'excès de confiance avec lequel il s'étoit mis dans cette dangereuse situation, étoit présent à son esprit. Les Espagnols épuisés par la fatigue étoient dans l'impuissance de conserver les postes qu'ils gagnoient chaque jour, & quoique leur camp fût rempli d'Indiens auxiliaires, ils n'osoient confier ce soin à des gens si peu accoutumés à la discipline militaire & sur la vigilance desquels il eût été imprudent de compter. Cortès vouloit aussi conserver la ville autant qu'il lui seroit possible, comme la capitale des grands pays qu'il alloit conquérir & comme un monument durable à sa gloire. Toutes ces con-

1521.

sidérations l'engagerent à suivre opiniâtrément pendant un mois entier le systême de siege qu'il avoit adopté. Les Mexicains montrerent à se défendre presqu'autant de valeur que les Espagnols à les attaquer. Par terre & par eau, la nuit & le jour, un combat furieux succédoit à un autre. Beaucoup d'Espagnols furent tués, un plus grand nombre blessés & tous prêts de succomber sous les travaux d'un service qui ne leur laissoit aucun repos & qui devint encore plus difficile à l'arrivée de la saison des pluies qui commençoient à tomber avec leur violence ordinaire (1).

Cortès tente de prendre la ville

Cortès étonné & déconcerté de la longueur & des difficultés du siege se détermina à faire un grand effort pour se rendre maître de la ville, avant d'abandonner le plan qu'il avoit suivi jusques-là & d'embrasser un nouveau systême d'attaque. Il envoya ordre à Alvarado & à Sandoval de s'avancer avec leurs divisions pour un assaut général & se mit à la tête du corps posté sur la chaussée du Cuyo-

(1) B. Diaz, *chap.* 151.

can. Animés par sa présence & par l'espoir de quelqu'événement décisif, les Espagnols attaquerent avec une impétuosité à laquelle rien ne résista: ils renverserent toutes les barricades les unes après les autres, franchirent les fossés & les canaux & arriverent à la ville, où ils gagnerent du terrein par degrés, malgré tous les efforts des Mexicains. Cortès, au milieu de la satisfaction que lui donnoit la rapidité de ses progrès, n'avoit pas oublié de prendre des précautions pour la sûreté de sa retraite au cas qu'il y fût forcé; il avoit chargé Julien de Alderete, officier estimé qui lui étoit venu avec le renfort d'Hispaniola, de combler les canaux & de défendre les passages aux endroits rompus de la chaussée à mesure que les corps s'avanceroient. Cet officier jugea cet emploi trop indigne de lui, & tandis que ses compagnons étoient au plus fort du combat & dans le chemin de la victoire, il abandonna le soin important dont il étoit chargé & vint se mêler parmi les combattans. Les Mexicains qui faisoient insensiblement des progrès dans l'art de la guerre ayant observé cette

1521.

3 juillet.

1521. négligence, en instruisirent Guatimosin.

Il est repoussé. Ce prince vit sur le champ les conséquences de la faute que commettoient les Espagnols, & avec une grande présence d'esprit se disposa à en profiter. Il donna ordre aux troupes qui combattoient les Espagnols de front de céder peu à peu du terrain pour les attirer plus avant dans la ville & envoya en même-tems un corps nombreux de guerriers par différentes rues, les uns par terre, les autres par eau, vers la grande brêche faite à la chaussée. A un signal qu'il donna, les prêtres du principal temple frapperent le grand tambour consacré au Dieu de la guerre. Aussitôt que les Mexicains entendirent ces sons lugubres & solemnels, propres à leur inspirer l'enthousiasme & le mépris de la mort, ils se précipiterent sur l'ennemi avec une nouvelle furie, allumée par le fanatisme & par l'espérance du succès. Les Espagnols ne pouvant tenir contre des hommes animés par de si puissans motifs, commencerent à se retirer d'abord lentement & en bon ordre. Mais l'ennemi

1521.

les pressant toujours & la retraite devenant de moment en moment plus nécessaire, la terreur & la confusion se mirent parmi eux; de sorte qu'en arrivant à la grande brêche de la chaussée, Espagnols & Tlascalans, infanterie & cavalerie y tomboient pêle mêle, & y étoient accablés par les Mexicains, qui fondoient sur eux de toutes parts & dont les petits canots s'approchoient de la chaussée plus près que les brigantins ne pouvoient le faire. Cortès s'efforça inutilement d'arrêter & de rallier ses soldats. La crainte les rendoit sourds à ses ordres & à ses prieres. Enfin ne pouvant les ramener au combat, il s'occupa de sauver quelques-uns de ceux qui étoient tombés dans le canal. Mais tandis qu'il étoit tout entier à ce soin & qu'il négligeoit sa propre sûreté, six officiers Mexicains se saisirent de lui & l'emmenoient en triomphe. Heureusement deux de ses officiers l'arracherent à ce danger aux dépens de leur vie; mais il reçut plusieurs blessures dangereuses avant de pouvoir se dégager. Les Espagnols perdirent plus de soixante des leurs,

Avec une perte considérable.

1521.

& ce qui rendit cette perte encore plus cruelle, dans ce nombre quarante tomberent vivans entre les mains d'un ennemi qui ne faisoit point de quartier à ses prisonniers (1).

Les Espagnols prisonniers sont sacrifiés au dieu de la guerre.

Les approches de la nuit, en éloignant les Mexicains, amenerent pour les Espagnols une situation presque aussi cruelle que celle dont ils sortoient. Ils entendoient les cris de triomphe & le tumulte de l'horrible fête par laquelle les Mexicains célébroient leur victoire. Toute la ville étoit illuminée & le grand temple étoit si brillant de clarté qu'on pouvoit distinguer de loin les environs remplis du peuple en mouvement & les prêtres empressés à faire les préparatifs pour la mort des prisonniers. Au milieu de l'obscurité de la nuit, les Espagnols s'imaginoient reconnoître leurs compagnons à la blancheur de leur peau & les voir dépouillés & contraints de danser devant la statue du dieu à qui ils alloient être immo-

(1) Cortès, *rela. p.* 273. B. Diaz, *chap.* 152. Gomera, *Cron. cap.* 138. Herrera, *decad.* 3, *Lib. I*, *cap.* 20.

lés. Ils entendoient leurs cris & croyoient distinguer chaque victime par le son de sa voix. L'imagination augmentoit l'horreur de ces tableaux; les plus insensibles fondoient en larmes, & les plus courageux frémissoient à la vue de ce terrible spectacle (1).

1521.

Nouveaux efforts des Mexicains.

Cortès, en partageant avec ses soldats les sentimens que ce cruel événement leur inspiroit, avoit à supporter encore les accablantes réflexions, naturelles à un général après un malheur si inattendu; il ne pouvoit se soulager comme eux en le montrant dans toute son étendue. Pour soutenir & ranimer le courage & les espérances de ses compagnons, il étoit obligé d'affecter une tranquillité qu'il n'avoit point. La conjoncture demandoit en effet de sa part la plus grande fermeté. Les Mexicains, encouragés par leur succès, l'attaquerent le lendemain matin dans ses quartiers; mais ils ne s'en tinrent pas uniquement à cette attaque. Ils envoyerent les têtes des Espagnols qu'ils avoient

(2) Voyez la NOTE XXIV.

1521.

immolés, aux gouverneurs des provinces voisines, en les assurant que le Dieu de la guerre, appaisé par le sang de leurs ennemis versé abondamment sur ses autels, avoit fait entendre sa voix & déclaré que dans huit jours leurs ennemis seroient entierement détruits & la paix & le bonheur rétablis dans tout l'empire.

Cortès est abandonné par plusieurs tribus d'Indiens alliés.

Une prédiction énoncée avec tant de confiance & en termes si précis, fut universellement adoptée par un peuple superstitieux. Le zele des provinces qui s'étoient déjà déclarées contre les Espagnols en devint plus ardent; & d'autres qui s'étoient jusqu'alors tenues dans l'inaction, échauffées par l'enthousiasme religieux, prirent les armes pour exécuter les décrets des Dieux. Les Indiens auxiliaires qui s'étoient joints à Cortès, adorateurs des mêmes divinités que les Mexicains & accoutumés à croire aussi aveuglément qu'eux aux réponses de leurs prêtres, abandonnerent les Espagnols comme des hommes dévoués à une destruction certaine. La fidélité des Tlascalans eux-mêmes fut ébranlée & les Espagnols demeurerent

presque seuls dans leurs quartiers. Cortès ayant essayé en vain de dissiper par des raisonnemens les craintes superstitieuses de ses alliés, se servit avantageusement de l'imprudence que les fabricateurs de la prophétie avoient eue d'en fixer l'accomplissement à un terme si prochain. Pour donner une preuve frappante de leur imposture, il suspendit toutes ses opérations militaires jusqu'à ce que le tems fixé par l'oracle fût écoulé, & en se couvrant de ses brigantins qui écartoient l'ennemi, ses troupes passerent tout ce tems sans être inquiétées, & le terme fatal expira sans aucun désastre pour lui (1).

1521.

Il regagne leur amitié.

Ses alliés honteux alors de leur crédulité revinrent à leurs postes. D'autres tribus, jugeant que les dieux qui venoient de tromper ainsi les Mexicains avoient abandonné cet empire, se joignirent aux Espagnols; & telle fut la légereté de ce peuple que fort peu de tems après une défection générale de tous ses alliés,

(1) B. Diaz, *chap.* 153. Gomera, *Cron. cap.* 138.

1521.

Cortès, ſi nous l'en croyons lui-même, ſe vit à la tête de cent cinquante mille Indiens.

Il adopte un nouveau ſyſtême d'attaque.

Quoique maître d'une armée ſi nombreuſe, il crut devoir former un nouveau ſyſtême d'attaque qui ſeroit conduit avec plus de circonſpection. Au lieu de tenter encore de s'emparer bruſquement de la ville par la bravoure de ſes troupes, il prit le parti de s'en approcher par degrés & avec toutes les précautions poſſibles, pour ne pas expoſer ſes gens aux malheurs qu'ils avoient déjà éprouvés. A meſure que les Eſpagnols avançoient, les Indiens leurs alliés réparoient en les ſuivant les chauſſées; dès qu'ils ſe rendoient maîtres de quelques parties de la ville, ils faiſoient raſer les maiſons. Peu à peu les Mexicains, forcés de ſe replier à meſure que leurs ennemis gagnoient du terrain ſe trouverent reſſerrés dans un plus petit eſpace. Guatimoſin ne pouvant empêcher entierement les progrès de ſes ennemis, continuoit de ſe défendre avec le plus grand courage & diſputoit le terrain pied à pied. Cependant les Eſpagnols avoient changé non-ſeulement leur ſyſtême

d'attaque, mais les armes mêmes avec lesquelles ils combattoient. Cortès leur avoit fait prendre les longues piques de Chinatlan, qu'il avoit employées avec tant de sucès contre Narvaès. Cette arme leur donna la facilité de combattre serrés; ils repoussoient presque sans danger des ennemis qui les attaquoient sans ordre. Il périt un nombre prodigieux de Mexicains dans ces combats chaque jour renouvellés (1). La ville dévastée ainsi par la guerre étoit en même-tems en proie à toutes les horreurs de la famine. Les brigantins Espagnols maîtres du lac empêchoient l'abord de toutes les provisions qui pouvoient leur venir par eau. Le grand nombre des Indiens auxiliaires fermoit toutes les avenues de la ville par terre. Les magasins formés par Guatimosin étoient épuisés par le nombre d'hommes réunis dans la capitale pour défendre leur souverain & les temples de leurs dieux. Non-seulement le peuple, mais les premiers des citoyens

---

(1) Cortès, *relat. pag* 275, C. 276, F. B. Diaz, *chap.* 153.

1521. étoient réduits aux plus cruelles extrêmités. Les maladies mortelles & contagieuses, la derniere des calamités qu'éprouvent les villes assiégées, combloient enfin la mesure de leurs maux (1).

Constance & courage de Guatimosin.

Le courage de Guatimosin se soutenoit cependant au milieu de tant de malheurs, & son ame demeuroit ferme. Il rejettoit avec mépris toutes les ouvertures de paix que lui faisoit faire Cortès & ne pouvoit supporter l'idée de se soumettre aux oppresseurs de son pays; il étoit déterminé à ne pas survivre à sa ruine. Les Espagnols avançoient toujours. Enfin les trois divisions à la fois pénétrerent jusqu'à la grande place qui étoit au milieu de la ville & s'y logerent. Les trois quarts de la ville se trouvoient en leur puissance, & le reste étoit si pressé que les Mexicains désespérerent de pouvoir résister à des ennemis qui les attaqueroient désormais avec plus d'avantages encore & plus de moyens

27 juillet.

(1) Cortès, *relat.* 276, E. 277, F. B. Diaz, 155. Gomera, *Cron. cap.* 141.

de

de ſuccès. Les nobles, empreſſés de ſauver la vie d'un monarque qu'ils reſpectoient, obtinrent de Guatimoſin qu'il quitteroit une ville qu'on ne pouvoit plus défendre & qu'il ſe retireroit dans les provinces éloignées de l'empire, où il pourroit encore exciter les peuples à la défenſe commune & combattre avec moins de déſavantage. Pour faciliter l'exécution de ce projet, ils tâcherent d'amuſer Cortès par des propoſitions de paix, afin que Guatimoſin pût s'échapper pendant le cours de la négociation. Mais Cortès avoit trop de diſcernement & de ſagacité pour ſe laiſſer tromper par leurs artifices. Il ſoupçonna leur deſſein & perſuadé qu'il lui étoit très-important d'en empêcher l'exécution, il avoit confié à Sandoval, ſur la vigilance duquel il pouvoit le plus compter, le commandement des brigantins, avec ordre de veiller ſur les moindres mouvemens de l'ennemi. Sandoval attentif à exécuter ſes ordres, obſervant quelques grands canots remplis d'Indiens qui traverſoient le lac avec une extrême rapidité donna le ſignal de la

1521.

1521.

chasse; Garcia Holguin qui commandoit le brigantin le plus léger, les ayant bientôt atteints étoit prêt à faire feu sur le plus avancé qui sembloit porter un homme auquel le reste obéissoit. A l'instant les rameurs éleverent leurs rames & tous ceux qui étoient dans le canot, renonçant à faire aucune résistance, le conjurerent avec des pleurs & des cris d'arrêter ses gens, parce que l'empereur étoit parmi eux. Holguir se saisit sur le champ de sa proie, Guatimosin se remettant entre ses mains le pria avec dignité d'épargner les insultes à sa femme & à ses enfans. Le malheureux prince conduit devant Cortès ne montra ni la férocité sombre d'un barbare, ni l'abattement d'un suppliant. *J'ai rempli*, dit-il à l'Espagnol, *le devoir d'un roi, j'ai défendu mon peuple jusqu'à la derniere extrémité. Il ne me reste qu'à mourir. Prends ce poignard*, continua-t-il en mettant la main sur celui de Cortès, *enfonce-le dans mon sein & termine une vie qui ne peut plus être utile* (1).

Il est fait prisonnier.

(1) Cortès, *r. lat.* 279, B. Diaz, *chap.* 156, Gomera, *Cron. cap.* 142. Herrera, *decad.* 3, *Lib. II*, *cap.* 7.

1521. 13 Août. La ville se rend.

Auſſitôt que le ſort du monarque fut connu, la réſiſtance des Mexicains ceſſa & Cortès prit poſſeſſion de la partie de la capitale qui n'étoit pas encore détruite. Ainſi fut terminé le ſiege de Mexico, le plus mémorable événement de la conquête de l'Amérique. Il avoit duré ſoixante-quinze jours, dont preſqu'aucun ne s'étoit paſſé ſans quelqu'effort extraordinaire de la part des aſſaillans ou des aſſiégés pour l'attaque ou la défenſe d'une ville, du deſtin de laquelle les uns & les autres ſavoient que celui de l'empire entier dépendoit. La défenſe avoit été plus vigoureuſe qu'en aucune autre action entre les habitans de l'ancien monde & ceux du nouveau. Le talent de Guatimoſin, le nombre de ſes troupes, la ſituation avantageuſe de ſa capitale avoient balancé la grande ſupériorité de la diſcipline & des armes des Eſpagnols, qui ſe ſeroient vus forcés d'abandonner leur entrepriſe s'ils n'euſſent pas été ſecondés par des ſecours étrangers. Mais Mexico fut perdu par la jalouſie des villes voiſines qui redoutoient ſa puiſſance & par la révolte des ſujets

1521.

de l'empire las du joug qu'ils portoient. Leurs secours mirent Cortès en état d'exécuter un projet qu'il n'eût peut-être pas osé tenter s'il eût été réduit à ses propres forces. Si le compte que nous venons de rendre de la réduction de Mexico fait disparoître le merveilleux dont les historiens Espagnols ont embelli le récit de cet événement ; si nous avons montré des causes simples & naturelles où ils ne voient que des faits & prouesses romanesques de leurs compatriotes ; on y trouve d'un autre côté des motifs d'admirer encore plus les grands talens de Cortès qui, avec toutes sortes de désavantages, eut l'art d'acquérir sur des nations qui n'entendoient pas sa langue un ascendant assez puissant pour les faire servir d'instrument à l'exécution de ses desseins (1).

Espérances des Espagnols trompée par la médiocrité du butin.

La joie que ressentirent les Espagnols du succès de cette périlleuse entreprise fut d'abord excessive ; mais elle se calma bientôt lorsqu'ils se

(2) Voyez la NOTE XXV.

virent frustrés des espérances chimériques qui les avoient animés à braver tant de difficultés & de dangers. Au lieu de ces richesses immenses & inépuisables sur lesquelles ils comptoient en devenant maîtres des trésors de Montézuma & de l'or de tant de temples, toute leur avidité ne put rassembler du milieu des ruines & de la désolation d'une ville immense qu'un butin fort peu considérable. Guatimosin prévoyant sa destinée, avoit rassemblé toutes les richesses laissées par ses ancêtres & les avoit fait jetter dans le lac. Les Indiens auxiliaires s'étoient emparés de la meilleure partie du reste, tandis que les Espagnols combattoient. Ce qu'en purent rassembler les conquérans eux-mêmes étoit si peu de chose, que plusieurs d'entr'eux dédaignerent d'accepter la part qui leur en revenoit. Les plaintes & les murmures s'éleverent d'abord contre Cortès & ses favoris, qu'on soupçonnoit de s'être approprié une plus grande part que celle qui devoit leur échoir dans un partage équitable, & ensuite contre Guatimosin qui les irritoit par un refus obstiné de dé-

1521. couvrir le lieu où il avoit, disoit-on, caché ses trésors (1).

Guatimosin mis à la torture.

Les raisons, les prieres & les promesses furent inutilement mises en usage pour calmer les mécontens & il faut croire que cette inutilité même & la crainte de voir le mécontentement s'augmenter, pousserent Cortès à une action qui ternit la gloire de tout ce qu'il avoit fait jusques-là de grand. Sans égard pour le rang qu'avoit occupé Guatimosin, sans respect pour les vertus qu'avoit déployées ce malheureux monarque, il le fit mettre à la torture, ainsi que son premier favori, pour les forcer à découvrir l'endroit où l'on supposoit qu'il avoit caché le trésor de l'empire. Guatimosin supporta tout ce que l'ingénieuse cruauté de ses bourreaux put imaginer de tourmens avec le courage indomptable d'un guerrier Américain. Le compagnon de ses souffrances cédant à la violence de la

(1) L'or & l'argent, selon la relation de Cortès, 280, A, ne monterent qu'à 120 mille pesos, valeur bien inférieure à celle que les Espagnols avoient partagée entr'eux à Mexico.

douleur sembloit demander à son maître par un regard languissant la permission de révéler ce qu'il savoit ; mais le courageux monarque jettant sur lui un coup-d'œil où se peignoient à la fois l'autorité & le dédain, releva sa foiblesse en lui disant, *& moi suis-je sur un lit de roses?* Terrassé par ce reproche, le favori persévéra dans le silence & expira dans les tourmens. Cortès honteux enfin de cette horrible scene tira la victime des mains de ses bourreaux & prolongea une vie réservée à de nouvelles indignités & à de nouvelles souffrances (1).

1521.

Toutes les provinces de l'empire se soumettent.

Le sort de la capitale entraîna celui de tout l'empire, ainsi que les deux partis l'avoient prévu. Les provinces se soumirent les unes après les autres aux vainqueurs. De petits détachemens d'Espagnols pénétrerent dans tout le pays sans obstacle & jusqu'à la grande mer du sud, par laquelle ils espéroient toujours, selon les idées de Colomb, s'ouvrir aux Indes orien-

(1) B. Diaz, *chap.* 157. Gomera, *Cron. cap.* 146. Herrera, *decad.* 3, *Lib. II*; *cap.* 8. Torquemada, *mond. Ind.* 1, 574.

1521. tales un passage court & facile, & assurer à la couronne de Castille les richesses si enviées de ces belles régions (1). L'esprit actif de Cortès commença dès-lors à s'occuper de ce projet (2). Il ignoroit que pendant le cours de ses victoires au Mexique ce même plan avoit été exécuté. Cet événement étant un des plus intéressans dans l'histoire des découvertes des Espagnols, & ayant beaucoup influé sur l'état du pays que Cortès venoit de soumettre, nous devons à nos lecteurs quelque détail à ce sujet.

Cortès forme des plans pour de nouvelles découvertes qui sont faites par Magellan.

Ferdinand Magalhaens ou Magellan, Portugais, d'une naissance honorable, ayant servi plusieurs années dans les Indes orientales avec une grande valeur, sous le fameux Albuquerque, demanda les récompenses qu'il croyoit lui être dues, avec la hauteur naturelle à un homme de courage; mais pour des raisons qu'on ignore, son général & son souverain

(1) Cortès, *relat.* 280. D. *&c.* B. Diaz, *chap.* 157.

(2) Herrera, *decad.* 3, *Lib. II, cap.* 17. Gomera, *Cron. cap.* 149.

rejetterent ses demandes avec dédain. 1521.
Magellan se rendant témoignage de ce qu'il avoit fait & de qu'il méritoit, ne put supporter ce refus. Dans son 1517. ressentiment, il se crut dégagé du serment de fidélité qu'il avoit fait à un maître ingrat & se présenta à la cour de Castille, où il espéroit qu'on rendroit plus de justice à ses talens. Pour commencer à s'y faire connoître avantageusement, il proposa un projet dont l'exécution devoit blesser à l'endroit le plus sensible le monarque dont il avoit à se plaindre : c'étoit le plan favori de Colomb, la découverte d'un passage aux Indes orientales par l'ouest, sans empiéter sur la partie du globe attribuée aux Portugais par la ligne de démarcation qu'avoit tracée Alexandre VI. Il fondoit ses espérances sur les idées de ce grand navigateur, confirmées par beaucoup d'observations, fruit de sa propre expérience & de celle que ses compatriotes avoient acquise par leur commerce avec les régions orientales. L'entreprise étoit difficile & dispendieuse; il en convenoit; il lui falloit une escadre assez forte & pourvue de

1517.

deux années de vivres. Heureusement il eut affaire à un ministre qui ne se laissoit effrayer ni par les difficultés ni par la dépense. Le cardinal Ximenès qui gouvervoit alors l'Espagne, voyant à la fois dans le succès de cette entreprise un accroissement de richesses & de gloire pour son pays, écouta favorablement les propositions de Magellan. Charles-Quint à son arrivée dans son nouveau royaume, adopta les mesures de Ximenès avec la même chaleur & donna ses ordres pour un armement aux dépens de la couronne, dont le commandement fut donné à Magellan avec les titres de chevalier de saint-Jacques & de capitaine général (1).

Voyage de Magellan.

Le dixieme d'août 1519, Magellan fit voile de Séville avec cinq vaisseaux, armement considérable pour l'état de la navigation dans ce tems-là, quoique le plus grand de ses navires n'excédât pas cent-vingt tonneaux. Les équipages montoient en tout à deux cens trente-quatre hommes, parmi

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. II*, *cap.* 19; *Lib. IV*, *cap.* 9. Gomera, *hist. cap.* 91.

lesquels se trouvoient quelques-uns des meilleurs pilotes d'Espagne & plusieurs Portugais en qui Magellan avoit encore une plus grande confiance. Après avoir touché aux Canaries, il prit sa route directement au sud le long de la côte de l'Amérique. Il essuya des calmes si longs & employa tant de tems à reconnoître toutes les baies & toutes les golfes qui lui sembloient pouvoir former une communication avec la mer qu'il comptoit découvrir au sud, qu'au douze de janvier il ne se trouva qu'à la riviere de la Plata. En voyant la large embouchure de ce fleuve qui porte une si grande abondance d'eau à l'océan atlantique, il se persuada qu'il pourroit trouver par-là le passage qu'il cherchoit, mais après l'avoir remonté pendant quelques jours & avoir observé que le canal se rétrécissoit & que les eaux devenoient douces, il reprit sa route vers le sud. Le 31 de mars il toucha au port de saint-Julien, à quarante-huit degrés au sud de l'équateur, où il se détermina à passer l'hiver. Il y perdit un de ses vaisseaux & les Espagnols y souffrirent tant de

1520.

1521. l'excessive rigueur du climat que les équipages de trois des vaisseaux, leurs officiers à leur tête, se mutinerent ouvertement & demanderent qu'on abandonnât le projet d'un aventurier inconsidéré & qu'on retournât en Espagne. Magellan réprima cette révolte dangereuse avec autant de promptitude que d'intrépidité, en punissant les chefs. Avec le reste de ses gens, subjugués par sa fermeté, sans être reconciliés avec son entreprise, il continua son voyage & découvrit enfin, au cinquante-troisieme degré de latitude, l'entrée d'un détroit où il se jetta, malgré les murmures & les remontrances de tout ce qui étoit sous ses ordres. Après avoir navigué vingt jours dans ce canal tortueux & dangereux, auquel il donna son nom & où il fut abandonné par un de ses vaisseaux, il vit enfin se découvrir à ses yeux la grande mer du sud & remercia le ciel en répandant des larmes de joie de l'heureux succès de son entreprise (1).

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. IV*, *cap.* 10; *Lib. IX*, *cap.* 10, *&c.* Gomera, *hist. chap.* 92. Pigafetta *Viagg. apud.* Ramus. II, *pag.* 352, *&c.*

Mais il se trouvoit à une plus grande distance qu'il ne l'imaginoit du but de son voyage. Il navigua trois mois & vingt jours portant constamment au nord-ouest sans découvrir aucune terre. Dans cette route, la plus longue qui eût jamais été faite sur un océan dont on ne connoissoit point les bornes, il eut beaucoup à souffrir. Ses provisions étoient presque épuisées. L'eau douce se corrompit; ses gens furent réduits à la plus petite ration nécessaire pour ne pas mourir de faim, & le scorbut la plus terrible des maladies auxquelles sont exposés les navigateurs, commença à se manifester. Une circonstance seule leur donna quelque consolation. Ils eurent un beau tems soutenu & des vents si favorables que Magellan donna à cet océan le nom de pacifique qu'il conserve encore. Enfin lorsqu'ils étoient réduits aux dernieres extrémités, ils tomberent sur une grouppe de petites isles très-fertiles où ils trouverent des rafraîchissemens en si grande abondance qu'ils recouvrerent bientôt la santé. De ces isles auxquelles ils donnerent le nom d'*isles des Larrons*, Ma-

1521.

6 Mars.

1521. gellan s'avança encore plus à l'est & découvrit celles qu'on nomme aujourd'hui *Philippines*. Il y eut malheureusement une querelle avec les naturels du pays qui l'attaquerent avec un corps nombreux & des troupes bien armées, & Magellan périt, 26 Avril. ainsi que plusieurs de ses principaux officiers, en combattant ces barbares avec sa valeur ordinaire.

L'expédition se continua sous d'autres commandans. Après avoir visité plusieurs des petites isles répandues dans la partie orientale de l'océan Indien, ils toucherent à la grande isle de Borneo & ensuite à Tidor, une des Moluques, où ils prirent terre au grand étonnement des Portugais qui 8 Nov. ne pouvoient comprendre comment les Espagnols en naviguant à l'ouest, étoient arrivés à cet établissement reculé de leur commerce, auquel eux-mêmes se rendoient en faisant route dans une direction opposée. Les Espagnols trouverent dans ces isles & dans les isles voisines, des peuples instruits des avantages du commerce & disposés à trafiquer avec une nation inconnue. Ils prirent une car-

gaiſon de ces épices précieuſes qui ſont une des productions les plus recherchées de ces climats. Avec ces tréſors & des échantillons des riches marchandiſes qu'ils avoient trouvées dans les autres contrées qu'ils avoient viſitées, la *Victoire*, celui des deux vaiſſeaux reſtans de toute l'eſcadre, qui étoit le plus en état de ſoutenir encore un long voyage, fit voile pour l'Europe ſous le commandement de Jean-Sébaſtien del Cano. Il ſuivit la route des Portugais par le cap de Bonne-Eſpérance, & après avoir beaucoup ſouffert il arriva à Saint-Lucar le 7 ſeptembre 1522, ayant fait le tour du globe en trois ans & vingt-huit jours (1).

1521.

Janvier 1522.

Quoiqu'une deſtinée malheureuſe ait privé Magellan de la ſatisfaction de terminer lui-même ſa grande entrepriſe, ſes compatriotes rendant juſtice à ſa mémoire & à ſes grands talens lui ont conſervé non-ſeulement la gloire d'en avoir formé le plan,

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. I*, *cap.* 3-9; *Lib. IV*, *cap.* 1. Gomera, *Cron. cap.* 93, *&c.* Pigafetta, *apud.* Ramuſ. II, *pag.* 361, *&c.*

1521.

mais encore celle d'avoir surmonté presque tous les obstacles qui en traversoient l'exécution; & il est encore aujourd'hui au rang des plus habiles navigateurs. La gloire des navigateurs Espagnols éclipsa à cette époque celle de toutes les autres nations & dans le cour d'un petit nombre d'années ils eurent le rare bonheur de découvrir un nouveau continent presque aussi étendu que l'ancien monde & celle de constater par l'expérience la figure & l'étendue du globe terrestre.

Les Espagnols ne se contentoient pas cependant de la gloire d'avoir les premiers fait le tour du monde ; ils prétendoient recueillir de grands avantages pour leur commerce de cet effort hardi de leur habileté dans l'art de la navigation. Les savans parmi eux croyoient que les isles à épiceries & plusieurs des pays les plus riches de l'est étoient situés dans les limites de la partie du globe attribuée à la couronne de Castille, par le partage d'Alexandre VI. Les négocians, sans s'embarrasser de cette discussion, se livrerent avec empressement à ce que le commerce avec ces [illegible]

leur offroit d'avantageux & de séduisant. Les Portugais, alarmés de la concurrence de rivaux si dangereux, s'efforcerent de leur susciter des ennemis en Europe par les négociations, tandis qu'ils les traversoient en Asie à force ouverte. Charles, peu instruit de l'importance de cet objet, ou distrait par ses autres projets & par l'étendue de ses autres opérations, ne donna pas à ses commerçans d'Asie la protection dont ils avoient besoin. Enfin le mauvais état de ses finances, épuisées par ses guerres dans toutes les parties de l'Europe, & la crainte de s'en susciter une nouvelle avec les Portugais, le déterminerent à céder à ceux-ci toutes ses prétentions sur les Moluques pour la somme de trois cens cinquante mille ducats. Il réserva cependant à la couronne de Castille le droit de rentrer dans ses droits, en remboursant cette somme. Mais d'autres objets détournerent toute son attention & celle de ses successeurs, & l'Espagne perdit tout à fait un commerce qu'elle avoit travaillé si long-tems à s'ouvrir & dont elle

1521.

1521. espéroit tirer le plus grand bénéfice (1).

Quoique le commerce vers les Moluques fût abandonné, le voyage de Magellan eut d'abord des suites fort avantageuses pour l'Espagne. Philippe II, en 1564, soumit à sa couronne les isles découvertes dans l'océan oriental & y forma des établissemens avec lesquels la nouvelle Espagne établit une communication réguliere dont nous parlerons dans la suite. Je reviens à présent à ce qui se passoit dans la nouvelle Espagne.

Cortès rappellé par le roi d'Espagne.

Tandis qu'il acquéroit à sa patrie de si vastes possessions & préparoit encore d'autres conquêtes, la destinée de Cortès étoit non-seulement d'être dépouillé de toute autorité par le souverain qu'il servoit avec tant de zele & de succès, mais d'être regardé comme un sujet rébelle. Par les intrigues de Fonzeca, évêque de Burgos, sa conduite, lorsqu'il prit le gouvernement de la nouvelle Espagne, fut déclarée une usurpation contraire

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. VII*, *cap.* 5, *decad.* 4; *Lib. V*, *cap.* 7, &c.

à l'autorité royale; & Chriſtoval de Tapia fut revêtu d'une commiſſion qui l'autoriſoit à deſtituer Cortès, à ſe ſaiſir de ſa perſonne, à confiſquer ſes biens & à rechercher tout ce qu'il avoit fait juſqu'alors pour en rendre compte au conſeil des Indes dont l'évêque de Burgos étoit préſident. Quelques ſemaines après la réduction de Mexico, Tapia débarqua à la Vera-cruz, y portant l'ordre ſouverain de dépouiller le conquérant de toute autorité & de le traiter en criminel. Mais Fonzeca avoit choiſi un homme peu propre à ſeconder ſon inimitié pour Cortès. Tapia n'avoit ni la réputation ni les talens néceſſaires pour exécuter la commiſſion importante dont il étoit chargé. Cortès, en témoignant publiquement le plus grand reſpect pour l'autorité de l'empereur, prit ſecrétement des meſures pour rendre inutiles les ordres dont Tapia étoit chargé. Il entama avec lui une négociation ſi compliquée, il multiplia tellement les conférences, il employa tour à tour & les menaces & les promeſſes & les préſens d'une maniere ſi adroite, qu'il détermina enfin cet

1521.

Cortès élude ces ordres.

1521. 1522.

homme foible à abandonner un pays qu'il n'étoit pas digne de gouverner (1).

Il s'adresse de nouveau à la cour. 15 Mai.

Cependant malgré l'adresse avec laquelle il venoit de parer ce coup, Cortès étoit si persuadé qu'il ne tenoit pas son pouvoir d'une autorité légitime & suffisante, qu'il se détermina à envoyer en Espagne des députés, pour rendre compte du succès de ses armes, pour y porter des échantillons des productions du pays & de riches présens pour l'empereur, comme des gages des grands revenus que la couronne pourroit tirer dans la suite de ses nouvelles conquêtes, & pour demander en récompense de tous ses services l'approbation de tout ce qu'il avoit fait & le gouvernement des pays que sa conduite & la valeur de ses compagnons avoient soumis à la couronne de Castille. Le moment où les députés se présenterent à la cour étoit favorable. Les mouvemens qui avoient troublé l'Espagne à

(1) Herrera, *decad.* 3; *Lib. III*, *cap.* 16; *decad.* 4; *cap.* 1. Cortès, *relat.* 281, E. B. Diaz, *chap.* 158.

l'avénement de ce prince au trône achevoient de se calmer (1). Les ministres avoient le tems de s'occuper des affaires du dehors; les récits qu'on publioit des victoires de Cortès remplissoient ses compatriotes d'admiration; l'étendue & les richesses des pays conquis étoient pour eux un objet d'espérances flatteuses & sans bornes. Ce qu'il pouvoit y avoir d'irrégulier dans la maniere dont Cortès s'étoit élevé au pouvoir, étoit couvert par l'éclat & le mérite des grandes actions qu'il n'avoit faites qu'à l'aide de ce pouvoir même. Tous les esprits se révoltoient à la pensée de punir un homme dont les services méritoient plutôt les plus grandes marques de distinction. La voix publique s'élevoit hautement en sa faveur, & Charles arrivant en Espagne dans le même-tems, adopta les sentimens de ses sujets avec l'ardeur de son âge. Malgré les réclamations de Velasquès & la résistance de l'évêque de Burgos, il nomma Cortès capitaine général & gouverneur de la nouvelle

1522.

Il est nommé capitaine général & gouverneur de la nouvelle Espagne.

(1) Histoire de Charles V, *Tome II.*

1522.

Espagne, jugeant que personne n'étoit aussi capable de maintenir l'autorité royale ou d'établir un bon gouvernement parmi ses sujets Espagnols & Indiens de la nouvelle Espagne, que le même commandant à qui les premiers s'étoient volontairement soumis, & que les derniers étoient accoutumés à craindre & à respecter depuis si long-tems (1).

Ses plans & ses dispositions.

Cortès, avant d'avoir obtenu de son souverain la confirmation légale de son autorité, l'employoit à assurer sa conquête & à la rendre utile à sa patrie. Il résolut d'établir le chef lieu de son gouvernement au même endroit où étoit situé l'ancien, & il entreprit de relever Mexico de ses ruines. Comme il se faisoit une brillante idée de la future grandeur de l'état qu'il fondoit, il commença à rebâtir sa capitale sur un plan dont l'exécution en a fait peu à peu la plus belle ville du nouveau monde. Il employa en même-tems dans différentes pro-

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. IV*, *cap.* 3. Gomera, *Cron. cap.* 164, 165. B. Diaz, 167, 168.

vinces des personnes instruites pour rechercher les mines, & il en ouvrit quelques-unes, les plus riches de celles que les Espagnols eussent jusques-là découvertes en Amérique. Il détacha ses principaux officiers dans les provinces éloignées & les encouragea à s'y établir, non-seulement en leur donnant de grandes concessions de terre, mais encore en leur accordant sur les Indiens la même autorité & les droits d'en exiger des services que les Espagnols s'étoient attribués dans les isles.

1523.

Révolte des Mexicains & cruauté des Espagnols.

Ce ne fut pas cependant sans difficulté que l'empire du Mexique fut réduit à former une colonie Espagnole. Ce peuple poussé à bout par l'oppression oublia souvent la supériorité des Espagnols & courut aux armes pour recouvrer sa liberté; mais la discipline & la valeur des Européens l'emporterent par-tout. Malheureusement pour la gloire de l'Espagne, les vainqueurs souillerent leur victoire par la maniere dont ils traiterent le peuple vaincu. Aussitôt qu'ils furent maîtres de la capitale & de la personne de Guatimosin, ils

1522. supposerent que le roi de Castille entroit dès ce moment en possession de tous les droits du monarque prisonnier & affecterent de considérer les moindres efforts des Mexicains pour assurer leur indépendance, comme une rébellion de vassaux contre leur souverain, ou une révolte d'esclaves contre leur maître. Sur le prétexte de ces maximes arbitraires, ils violerent tous les droits de la guerre entre les nations. A chaque mouvement d'une province, ils y réduisoient le peuple à la plus humiliante des conditions, la servitude personnelle. Les chefs, regardés comme plus criminels, étoient mis à mort par les supplices les plus honteux & les plus cruels que pussent imaginer l'insolence & la férocité du vainqueur. Les progrès des Espagnols étoient marqués par des traces de sang & par des actions d'une atrocité révoltante. Dans celle de Panuco soixante caciques ou chefs & quatre cens nobles furent brûlés vifs à la fois, & cette exécrable barbarie ne fut pas commise dans un moment d'emportement, ni par un subalterne. Elle fut l'ouvrage de Sandoval, officier dont le

le nom tient le premier rang après celui de Cortès dans les annales de la nouvelle Espagne, & elle avoit été concertée avec Cortès lui-même. Pour mettre le comble à l'horreur de cette scene, on assembla les parens & les enfans de ces malheureuses victimes & on les força d'en être les témoins (1). Il paroît impossible d'ajouter à ces excès : ils furent cependant suivis d'une atrocité qui révolta les Mexicains plus fortement encore, en leur faisant sentir tout leur avilissement & le mépris insultant des vainqueurs pour l'ancienne dignité de leur empire. Sur un léger soupçon, appuyé sur des témoignages sans force, que Guatimosin avoit formé le projet de secouer le joug & d'exciter ses anciens sujets à prendre les armes, Cortès, sans forme de procès, fit pendre le malheureux monarque & les caciques de Tezeuco & de Tacuba, les deux personnes les plus qualifiées de l'empire. Les Mexicains virent avec horreur & étonnement ce supplice hon-

(1) Cortès, *relat.* 291. C. Gomera, *Cron. cap.* 155.

1522. teux infligé à des personnes qu'ils respectoient presqu'à l'égal de leurs dieux (1). L'exemple de Cortès & de ses principaux officiers encouragea les moindres Espagnols à commettre les plus grands excès. Nuno de Gusmand en particulier, dans plusieurs expéditions qu'il commanda, déshonora un nom illustre par un grand nombre d'actions cruelles (2).

Une circonstance paroît avoir sauvé les Mexicains de l'entiere destruction que les Espagnols avoient portée dans les isles. Les premiers conquérans du Mexique n'entreprirent pas d'y fouiller les mines. Ils n'avoient ni les fonds pour les avances des grands travaux nécessaires pour pénétrer jusqu'à ces profondeurs où la nature a caché les métaux précieux, ni les connoissances des procédés de métallurgie par lesquels on sépare le métal de sa mine. Ils se contenterent de la méthode plus simple pratiquée par les Indiens de laver les terres entraînées

(1) Gomera, *Cron. cap.* 170. B. Diaz, *chap.* 177. Herrera, *decad.* 3, *Lib. VIII*, *cap.* 9. Voyez la NOTE XXVI.

(2) Herrera, *decad.* 4 & 5. *Passim*.

1522.

des montagnes par les rivieres & les torrens & d'en retirer les grains d'or qu'on y trouve. Les riches mines de la nouvelle Espagne, qui ont depuis versé tant de richesses sur le globe, ne furent découvertes que plusieurs années après la conquête, vers 1552, &c. (1), & à cette époque l'Espagne avoit déjà établi au Mexique un gouvernement mieux réglé & plus humain. L'expérience, fruit des premieres fautes, avoit suggéré aux conquérans beaucoup de loix utiles & douces en faveur des Indiens, & quoiqu'on augmentât le nombre de ceux qui travailloient aux mines, espece de travail la plus funeste à l'homme, ils souffrirent moins de maux & moins de dépopulation que les isles n'en avoient souffert des exploitations moins étendues mais plus mal réglées des premiers conquérans.

La grande mortalité des Indiens fit évanouir aussi les espérances de leurs nouveaux maîtres. Les travaux des mines mal conduits rapporterent peu de richesses aux entrepreneurs ; &

(1) Herrera, *decad.* 8, *Lib. X*, *cap.* 21.

1522.

comme on le remarque dans les nouveaux établissemens, les dangers & les difficultés furent pour les premiers Colons, tandis que les fruits de leurs travaux & de leurs succès, réservés à des tems plus tranquilles, furent recueillis par des successeurs qui avoient plus d'industrie avec moins de mérite. Les premiers historiens de l'Amérique nous parlent sans cesse des maux qu'eurent à souffrir ses conquérans & de leur extrême pauvreté (1). Dans la nouvelle Espagne leur condition devint encore plus fâcheuse par des arrangemens particuliers à cette colonie.

Charles V, en nommant Cortès gouverneur, établit en même-tems des commissaires indépendans de lui, pour y recevoir & administrer ses revenus (2). Ces gens, pris dans des emplois subalternes à Madrid, se crurent appellés à un rôle de la premiere importance; accoutumés aux formalités minutieuses des bureaux & remplis

(1) Cortès, *relat. pag.* 283, F. B. Diaz, *C.* 209.

(2) Herrera, *decad.* 3, *Lib. IV*, *cap.* 3.

des idées étroites qu'ils avoient prises dans la sphere où ils s'étoient exercés jusqu'alors, ils furent très-étonnés de l'autorité dont Cortès y jouissoit & ne conçurent pas combien la maniere de gouverner un pays nouvellement conquis est différente de celle qu'on peut employer dans un état où un gouvernement tranquille & régulier est établi depuis longtems. Ils représenterent Cortès à la cour d'Espagne comme un ambitieux & comme un tyran, qui se donnant un pouvoir supérieur à la loi même, aspiroit à l'indépendance, & qui, par ses richesses excessives & par l'influence qu'elles lui donnoient, étoit en état d'exécuter les projets qu'il paroissoit méditer (1). Ces insinuations firent des impressions si fortes sur les ministres Espagnols, presque tous formés aux affaires sous l'administration sévere & jalouse de Ferdinand, qu'ils oublierent tous les services de Cortès & les travaux excessifs auxquels il venoit de se livrer, en conduisant lui-même une expédi-

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. V*, *cap.* 14.

1522. tion dans laquelle il s'étoit avancé du lac de Mexico à l'extrémité occidentale du pays de Honduras (1). Ils firent bientôt paſſer leurs ſoupçons dans l'eſprit de leur maître, & déterminerent Ferdinand à envoyer au Mexique le licentié Paul de Leon, pourvu d'amples pouvoirs, pour rechercher la conduite de Cortès & même pour le faire arrêter & l'envoyer priſonnier en Eſpagne, s'il le trouvoit coupable (2).

La mort ſoudaine de Paul de Leon, peu de jours après ſon arrivée dans la nouvelle Eſpagne, empêcha l'exécution de ces ordres ; mais comme ils étoient connus, Cortès fut vivement bleſſé de cette ingratitude pour des ſervices les plus grands qu'un roi d'Eſpagne eût jamais reçu d'aucun de ſes ſujets.

Il travailla cependant à regagner la confiance de ſon ſouverain & à conſerver ſa place. Mais tous les Eſpagnols employés par le gouvernement dans

(1) Voyez la NOTE XXVII.

(2) Herrera, *decad.* 3, *Lib. VIII*, *cap.* 14, 15.

la nouvelle Espagne étoient autant d'espions de sa conduite & donnoient les interprétations les plus malignes & les plus défavorables à toutes ses actions. Les craintes de Charles & de ses ministres redoublerent. On forma une nouvelle commission revêtue de pouvoirs plus étendus & l'on prit différentes précautions pour prévenir la résistance de Cortès s'il avoit l'audace de manquer à la fidélité d'un sujet (1). Cortès, en voyant se former l'orage qui le menaçoit, éprouva toutes les émotions violentes, naturelles à un homme qui a l'ame fiere & qui au lieu de la reconnoissance qu'on lui doit, reçoit un indigne traitement. Mais quoique quelques-uns de ses compagnons les plus déterminés le pressassent de faire valoir la justice de sa cause contre une patrie ingrate & de saisir d'une main hardie le pouvoir que de bas courtisans l'accusoit de convoiter (2), il demeura

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. VIII*, *cap.* 15, *decad.* 4; *Lib. II*, *cap.* 1; *Lib. IV*, *cap.* 9, 10. B. Diaz, *cap.* 172, 196. Gomera, *Cron. cap.* 166.

(2) B. Diaz, *chap.* 194.

1525.

si bien maître de lui-même, ou fut retenu si fortement par des sentimens de fidélité pour son souverain, qu'il rejetta ces dangereux conseils & prit le seul moyen qui lui restât pour conserver sa dignité sans s'écarter de son devoir. Il résolut de ne pas s'exposer à la honte de se voir appellé en jugement dans un pays qui avoit été le théatre de sa gloire & de ses triomphes & au lieu d'attendre l'arrivée des juges qu'on envoyoit, il se rendit sans délai en Espagne pour y confier sa cause & sa personne à la justice & à la générosité de son souverain (1).

Cortès parut dans sa patrie avec un éclat convenable au conquérant d'un royaume. Il avoit apporté avec lui une grande partie de ses richesses, beaucoup de bijoux & d'ornemens de grand prix, & différentes productions de la nouvelle Espagne (2). Il étoit accompagné par quelques Mexicains du premier rang & par les plus considérables de ses officiers. Son

(1) Herrera; *decad.* 3, *Lib. IV*, *cap.* 8.

(2) Voyez la NOTE XXVIII.

arrivée dissipa en un moment tous les soupçons & toutes les craintes. L'empereur ne voyant plus rien à redouter des desseins qu'on prêtoit à Cortès, le reçut comme un sujet fidele qui se présentoit à son maître en se reposant sur son innocence & à qui la grandeur de ses services donnoit des droits aux plus hautes distinctions. On lui accorda le titre de marquis del Valle de Guaxaca & la propriété d'un grand territoire dans la nouvelle Espagne; & comme ses manieres étoient polies, quoiqu'il eût passé sa vie au milieu d'aventuriers grossiers & sans éducation, l'empereur l'admit dans sa familiarité, comme ses courtisans les plus élevés par leur naissance ou leur rang (1).

1525.

Cependant au milieu de ces marques de considération les traces de la défiance se laissoient appercevoir encore. Quoique Cortès sollicitât vivement son rétablissement dans le gouvernement de la nouvelle Espagne,

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. IV*, *cap.* 1; *Lib. VI*, *cap.* 4. B. Diaz, *chap.* 196. Gomera, *Cron. cap.* 182.

1528. Charles trop sage pour confier un emploi si important à un homme qu'il avoit soupçonné, refusa de lui donner de nouveau un pouvoir qu'il craignoit de ne pouvoir plus borner ou réprimer. Cortès, quoiqu'honoré de nouveaux titres, ne remporta à Mexico qu'une autorité diminuée. On lui laissa le commandement des troupes avec le droit de tenter de nouvelles découvertes; mais toute l'administration civile fut confiée à un conseil, appellé audience de la nouvelle Espagne. Dans des tems postérieurs, lorsque l'accroissement de la colonie y rendit nécessaire une autorité unique & plus étendue, Antoine de Mendoza, de la premiere noblesse d'Espagne, y fut envoyé en qualité de vice-roi & réunit dans sa personne les deux pouvoirs qu'on avoit séparés du tems de Cortès.

Cette séparation même devint la source de dissensions continuelles, de chagrins pour Cortès & d'obstacles à tous ses projets. Comme il n'avoit plus d'occasions de déployer ses talens & d'exercer son activité qu'en tentant de nouvelles découvertes, il forma

1535.

différens plans d'entreprises de ce genre, qui toutes portent le caractere d'un génie hardi & porté au grand. Il avoit toujours cru qu'en s'avançant dans le golfe de la Floride, le long de la côte orientale de l'Amérique septentrionale, on trouveroit quelque détroit conduisant à l'océan occidental, ou que dans l'isthme de Darien mieux connu, on découvriroit quelque communication entre la mer du nord & celle du sud (1). Mais ses espérances ayant été trompées dans l'une & l'autre tentative, il se borna aux expéditions qu'on pouvoit faire des ports de la nouvelle Espagne sur la mer du sud. Il y arma successivement différentes petites escadres, dont les unes périrent & les autres revinrent sans avoir fait aucune découverte importante. Las de confier à d'autres la conduite de ses opérations, il se mit lui-même à la tête d'un nouvel armement, & après avoir beaucoup souffert & essuyé des dangers de toute espece, il découvrit la grande péninsule de la Californie & recon-

(1) Cortès, *relat.* Ramus III, 294. B.

1536. nut la plus grande partie du golfe qui la sépare de la nouvelle Espagne. La découverte d'un pays si étendu auroit fait honneur à tout autre qu'à lui ; mais elle n'ajouta rien à la gloire de Cortès & ne satisfit pas les grandes espérances qu'il avoit conçues (1). Dégoûté par de mauvais succès auxquels il n'étoit pas accoutumé, & las de trouver toujours des oppositions à ses vues de la part de gens avec lesquels il trouvoit honteux pour lui d'être obligé de contester, il retourna une seconde fois en Espagne pour demander ce qu'il croyoit lui être dû.

Il n'y reçut pas l'accueil que ses services & même l'honneur de la couronne le mettoient en droit d'espérer. La gloire de ses anciens exploits étoit déjà en partie oubliée ou éclipsée par celle des nouvelles conquêtes plus récentes & plus importantes faites en d'autres parties de l'Amérique. On

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *cap.* 9, 10; *decad.* 8, *Lib. VI*, *cap.* 14. Venegas, *hist. of Californ.* 1, 125. Lorenzana, *hist. pag.* 322, *&c.*

n'attendoit plus rien d'un homme déjà avancé en âge, & qui commençoit à être malheureux. L'empereur le reçut poliment, mais froidement. Les ministres le traiterent tantôt avec légereté & tantôt avec insolence. Ses plaintes ne furent pas écoutées. Il fit valoir inutilement ses droits. Après avoir perdu plusieurs années à solliciter inutilement les ministres & les magistrats, occupation aussi ennuyeuse que mortifiante pour un homme d'un caractere altier, qui jusques-là avoit presque toujours commandé, Cortès finit ses jours le 2 décembre 1547, dans la soixante-deuxieme année de son âge. Sa destinée fut semblable à celle de tous ceux qui se sont illustrés par des découvertes ou des conquêtes dans le nouveau monde. Envié par ses contemporains & mal récompensé par le souverain qu'il avoit servi, il a été admiré & célébré par les siecles suivans. Pour se former une idée de son caractere il suffit de considérer avec impartialité toute la suite de ses actions.

Fin du Livre cinquieme.

L'HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE.

LIVRE SIXIEME.

1523. Entreprises pour la découverte du Pérou.

DEPUIS que Nugnes de Balboa, en partant des côtes occidentales de l'Amérique, avoit découvert la mer du sud & acquis quelques notions imparfaites des riches contrées auxquelles elle pouvoit conduire, tous les yeux & tous les projets des aventuriers Espagnols, établis dans les colonies de Darien & de Panama, se tournoient vers ces pays inconnus. Dans un siecle où l'esprit aventurier étoit assez ardent pour engager un grand nombre d'hommes à hasarder

toute leur fortune & à braver les plus grands dangers pour tenter une découverte simplement possible, le moindre rayon d'espérance étoit saisi avec ardeur & sur des informations légeres on entreprenoit les plus périlleuses expéditions (1).

1523.

Leurs mauvais succès.

C'est ainsi que différens armemens furent faits pour prendre possession des pays situés à l'est de Panama. Mais ces entreprises confiées à des chefs dont les talens étoient au-dessous des difficultés, n'eurent aucun succès (2). Comme ces excursions ne tendoient pas au-delà des limites de la province à laquelle les Espagnols ont donné le nom de *Tierra-firme*, pays couvert de bois, peu peuplé & très-mal-sain, les aventuriers à leur retour firent des rapports décourageans des maux qu'ils avoient soufferts & du peu d'espérances qu'offroient les lieux qu'ils avoient visités. Ces récits calmerent un peu la fureur des découvertes de ce côté, & il s'établit une opinion générale que Balboa s'é-

(1) Voyez la NOTE XXIX.

(2) Calanca, *Cronica*, *pag.* 100.

1523.

toit laissé séduire par quelque Indien ignorant, qui avoit voulu le tromper, ou qui avoit été mal entendu.

Nouvelle tentative faite par Pizarre, Almagro & Luque.

Mais il y avoit alors à Panama trois hommes sur lesquels ces circonstances qui décourageoient tous les autres faisoient si peu d'impression, qu'au moment même où tous regardoient comme chimérique l'espoir de découvrir à l'est le riche pays qu'avoit annoncé Balboa, ils se déterminerent à entreprendre l'exécution de son projet. Ces hommes extraordinaires étoient François Pizarre, Diego d'Almagro & Fernand de Luque. Pizarre étoit fils naturel d'un gentilhomme de bonne famille & d'une femme de basse naissance ; & comme il arrive ordinairement aux enfans illégitimes, son éducation avoit été entierement négligée. Son pere ne le croyoit pas destiné à s'élever au-dessus de la condition de sa mere ; car il l'employa dans sa jeunesse à garder les cochons. Mais le jeune Pizarre dédaignant cette vile occupation se fit soldat, & après avoir servi quelques années en Italie, s'embarqua pour l'Amérique où une carriere ouverte

1524.

1524.

aux talens, attiroit tout aventurier ambitieux qui prétendoit égaler ſa fortune à ſes deſirs. Sur ce théatre Pizarre ſe diſtingua promptement. Né avec un caractere auſſi entreprenant que ſon corps étoit robuſte, il étoit le premier à tous les dangers, toujours infatigable & d'une patience à toute épreuve. Quoiqu'ignorant juſqu'à ne ſavoir pas lire, on le regarda bientôt comme un homme né pour commander. Il réuſſit dans toutes les opérations dont il fut chargé, uniſſant en ſa perſonne des qualités qui ſe trouvent rarement enſemble, la perſévérance & l'ardeur, la hardieſſe dans la combinaiſon de ſes plans & la prudence dans leur exécution. En ſe jettant de bonne heure dans les affaires, ſans autres moyens que ſes talens & ſon adreſſe, & ne comptant que ſur lui-même pour ſe tirer de l'obſcurité, il acquit une ſi grande connoiſſance des affaires & des hommes, qu'il ſe rendit bientôt propre à conduire les unes & à gouverner les autres (1).

(1) Herrera, *decad.* 1 & 2, *paſſim*.

1524.

La naissance d'Almagro n'étoit pas plus relevée que celle de Pizarre. Celui-ci étoit bâtard, l'autre étoit un enfant trouvé. Almagro élevé dès sa jeunesse dans le métier des armes, comme son compagnon, ne lui cédoit en aucune des vertus militaires. Il avoit comme lui une valeur intrépide, une activité infatigable & une constance à l'épreuve de toutes les fatigues que la guerre pouvoit entraîner après elle dans le nouveau monde; mais ces qualités dans Almagro étoient accompagnées de la franchise & de la générosité d'un soldat. Dans Pizarre elles étoient unies avec l'adresse, la ruse & la dissimulation d'un politique, l'art de cacher ses desseins & la sagacité qui démêle ceux des autres.

Fernand de Luque étoit un prêtre, maître d'école à Panama, qui par des moyens que les historiens ne nous ont pas fait connoître, avoit amassé des richesses qui lui firent concevoir l'espérance de s'élever aux plus hauts emplois.

---

decad. 4, *Lib. VI*, *cap.* 107. Gomera, *hist. cap.* 144. Zarate, *Lib. IV*, *cap.* 9.

1524. Conditions de leur association.

Tels étoient les hommes destinés à renverser un des plus grands empires du monde. Leur association fut autorisée par Pedrarias gouverneur de Panama. Chacun mit toute sa fortune pour former le capital de l'entreprise. Pizarre, le moins riche des trois, ne pouvant fournir autant de fonds que les autres, prit sur lui la plus grande partie de la fatigue & du danger, en se chargeant de commander en personne l'armement destiné au premier voyage & à la premiere découverte. Almagro devoit conduire les renforts de troupes & de provisions dont Pizarre pourroit avoir besoin. Luque devoit rester à Panama pour traiter avec le gouverneur & veiller aux intérêts communs. L'enthousiasme religieux se trouve encore ici, comme chez tous les aventuriers qui se sont signalés dans le nouveau monde, uni avec la passion des découvertes; union étrange qui fortifioit l'un & l'autre sentiment. Cette confédération, formée par l'avidité & l'ambition, fut confirmée par les cérémonies les plus solemnelles de la religion. Luque célébra la messe, &

1524. partagea l'hostie pour lui & ses deux associés ; un contrat qui avoit pour objet le pillage & le meurtre fut ratifié au nom du Dieu de paix (1).

Leur premiere expédition. 14 Nov.

La force de leur premier armement ne répondoit pas à la grandeur de l'entreprise. Pizarre partit de Panama avec un seul vaisseau de peu de port & cent douze hommes. Les Espagnols connoissoient encore si peu les mers de cette partie de l'Amérique que le tems pris pour le départ se trouva être le moins favorable de toute l'année ; les vents reglés qui souffloient alors étoient directement contraires à la route qu'ils avoient à tenir (2). Après avoir louvoyé pendant soixante-dix jours avec beaucoup de danger & de fatigue, Pizarre n'avoit pas fait plus de chemin vers le sud-est, que n'en feroit aujourd'hui un bon navigateur en trois jours. Il toucha en beaucoup d'endroits de la côte de terre-ferme ; mais il trouva

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. VI*, *chap.* 13. Zarate, *Lib. I*, *cap.* 1.

(2) Herrera, *decad.* 4, *Lib. II*, *cap.* 8. Xerès, *pag.* 179.

1524.

par-tout le pays désagréable que les premiers navigateurs avoient décrit ; les terreins bas inondés par les rivieres, les plus hauts couverts de bois impénétrables ; peu d'habitans, mais féroces & courageux. La faim, la fatigue, les combats fréquens avec les naturels du pays, & par-dessus tout les maladies propres aux pays humides concoururent à affoiblir sa petite armée. Le courage du chef soutint quelque-tems celui de sa troupe, quoiqu'on n'apperçût rien qui pût faire découvrir ces pays abondans en or, où il leur promettoit de les conduire. A la fin il fut obligé d'abandonner cette côte sauvage & de se retirer à Cuchama vis-à-vis des isles des perles, où il espéroit de recevoir de Panama un renfort & des provisions.

Suivie de peu de succès.

Almagro de son côté ayant fait voile de ce port avec soixante-dix hommes s'étoit porté en droiture à la partie du continent où il espéra trouver son associé. Il avoit débarqué ses soldats qui, en cherchant leurs compagnons, coururent les mêmes dangers & essuyerent les mêmes souf-

1524. frances qui avoient forcé la troupe de Pizarre de quitter ce pays. Repoussés à la fin dans un combat opiniâtre avec les Indiens, dans lequel Almagro perdit un œil par un coup de fleche, ils furent aussi forcés de se rembarquer. Le hasard les conduisit au lieu où Pizarre s'étoit retiré. Ils se consolerent mutuellement en se contant leurs aventures & en comparant

24 Juin. leurs souffrances. Comme Almagro s'étoit avancé jusqu'à la riviere de Saint-Jean dans le Popayan, où l'aspect du pays & des habitans lui avoit paru moins décourageant, ce rayon d'espérance fut suffisant pour déterminer ces hommes avides à ne pas abandonner leur projet, malgré tout ce qu'ils avoient déjà souffert en voulant en suivre l'exécution (1).

1726. Ils reprennent leur entreprise.

Almagro retourna à Panama pour y recruter quelques troupes. Mais ce que Pizarre & lui avoient souffert donna à ses compatriotes une si mauvaise opinion de son entreprise, que ce fut avec beaucoup de difficulté

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. VIII*, *cap.* 11, 12. Voyez la NOTE XXX.

qu'il parvint à lever quatre-vingt hommes (1). Tout foible que fût ce renfort ils n'hésiterent pas à reprendre leurs opérations. Après avoir essuyé les mêmes calamités que dans leur premiere expédition, une partie de l'armement toucha à la baie de Saint-Mathieu sur la côte de Quito, & débarquant à Tacames au sud de la riviere des Emeraudes, ils reconnurent une contrée plus unie & plus fertile qu'aucune de celles qu'ils avoient vues jusques-là sur les côtes de la mer du sud, & trouverent les habitans vêtus d'étoffes de laine & de coton & parés de différens ornemens d'or & d'argent.

Cependant malgré ces apparences favorables, exagérées encore par la vanité de ceux qui en rendoient compte & par l'imagination de ceux à qui on les présentoit, Pizarre & Almagro n'oserent tenter d'envahir un pays si peuplé avec une poignée d'hommes affoiblis par la fatigue & les maladies. Ils se retirerent à la petite isle Gallo où Pizarre demeura

(1) Zarate, *Lib. I, cap.* 1.

avec une partie des troupes, tandis que son associé retourna à Panama dans l'espérance d'en ramener un renfort assez considérable pour prendre possession des riches pays dont l'existence n'étoit plus douteuse à leurs yeux (1).

Pizarre est rappellé par le gouverneur de Panama.

Quelques-uns des aventuriers, moins entreprenans & moins hardis que leurs chefs, avoient envoyé secretement à leurs amis de Panama des relations lamentables de leurs souffrances & de leurs pertes. Almagro fut mal reçu de Pedro de Los Rios qui avoit succédé à Pedrarias. Après avoir pesé la chose avec cette prudence froide & phlegmatique, qui paroît la premiere des vertus aux hommes incapables de concevoir & d'exécuter de grands desseins, il conclut qu'une expédition qui entraînoit une perte si grande d'hommes ne pouvoit être que funeste à une colonie naissante & foible. Non-seulement il défendit qu'on fît de nouvlles levées, mais il dépêcha un bâtiment

(1) Xerès, 181. Herrera, *decad.* 3, *Lib. VIII*, *cap.* 13.

pour

1526.

pour ramener Pizarre & ses compagnons de l'isle Gallo. Almagro & de Luque, très mécontens de ces mesures qu'ils n'avoient pu prévenir & auxquelles ils n'osoient s'opposer, trouverent moyen de faire savoir à Pizarre leurs sentimens & l'exhorterent à ne point abandonner une entreprise sur laquelle toutes leurs espérances étoient fondées & qui étoit leur unique ressource pour rétablir leur réputation & leur fortune, qui avoient déjà reçu l'une & l'autre une fâcheuse atteinte. Pizarre, avec l'inflexible obstination qui faisoit son caractere, n'avoit pas besoin d'être excité à persévérer dans l'exécution de son projet. Il refusa nettement d'obéir aux ordres du gouverneur de Panama & employa toute son adresse & toute son éloquence pour engager ses compagnons à ne pas le quitter. Mais le souvenir des maux qu'ils avoient soufferts étoit si récent dans leur mémoire, & la pensée de revoir leur famille & leurs amis après une si longue absence se présentoit d'une maniere si séduisante à leur esprit, que Pizarre ayant tiré avec son épée

Il refuse de revenir.

1526. une ligne au-delà de laquelle ceux qui voudroient retourner à Panama devoient passer il n'y eut que treize de ses anciens soldats qui eurent le courage de rester avec lui (1).

Ce petit nombre d'hommes déterminés, dont les historiens Espagnols ont conservé les noms avec les éloges qu'ils méritent & à qui l'Espagne est redevable de ses plus belles possessions en Amérique, s'établirent dans l'isle de la Gorgonne. Cette isle, plus éloignée de la côte que l'Isle Gallo & tout à fait inhabitée, leur parut une retraite sûre où ils pourroient attendre avec plus de tranquillité les secours que leurs associés devoient leur procurer. Almagro & de Luque ne les servirent pas avec négligence & avec froideur, & leurs importunités furent secondées par la voix de toute la colonie. On crioit qu'il étoit honteux d'abandonner de braves gens, engagés dans une entreprise utile & glorieuse à la nation & à qui on ne

(1) Herrera, *decad* 3, *Lib. X*, *cap.* 2. 3. Zarate, *Lib. I*, *cap.* 2. Xerès, 181, Gomera, *Hist. chap.* 109.

pouvoit reprocher que l'excès de leur zele & de leur courage, & de les laisser périr comme des criminels dans une isle déserte. Vaincu par les plaintes & les sollicitations, le gouverneur consentit enfin à envoyer un petit vaisseau à la Gorgonne; mais afin qu'il ne semblât pas encourager Pizarre à aucune entreprise nouvelle il ne laissa passer dans ce bâtiment que des hommes de mer.

1526.

Extrémités auxquelles il est réduit.

Pizarre & ses compagnons avoient passé cinq mois dans cette isle, connue pour l'endroit le plus mal-sain de cette partie de l'Amérique (1). Pendant tout ce tems leurs yeux avoient été tournés vers Panama, d'où ils espéroient que leurs compatriotes leur enverroient quelques secours. Mais lassés enfin d'une attente inutile & excédés de souffrances auxquelles ils ne voyoient plus de terme, ils venoient de prendre la résolution de s'abandonner sur l'océan avec un radeau, plutôt que de rester plus longtems dans cet horrible séjour. A l'arrivée du vaisseau de Panama, les

(1) Voyez la NOTE XXXI.

1526.

transports de leur joie furent si vifs qu'ils oublierent tout ce qu'ils avoient souffert. Leurs espérances se ranimerent, & par un changement rapide, assez naturel à des hommes accoutumés par leur genre de vie aux vicissitudes les plus soudaines de la fortune, ils passerent de l'excès de l'abattement à l'excès de la confiance. Pizarre les détermina aisément à reprendre leur premier objet avec une nouvelle ardeur. Au lieu de retourner à Panama ils porterent au sud-est, & plus heureux que dans leurs tentatives précédentes, le vingtieme jour après leur départ de l'isle de la Gorgonne, ils découvrirent la côte du Pérou. Après avoir touché à différens endroits peu considérables, ils prirent terre à Tumbès, ville assez grande, située au-delà du troisieme degré au sud de l'équateur & où se trouvoient un grand temple & un palais des Incas, souverains du pays (1). Là les Espagnols eurent, pour la premiere fois, le spectacle de l'opulence & de la civilisation de l'empire Péruvien.

Il découvre le Pérou.

(1) Calancha, *pag.* 103.

1526.

Ils virent une contrée bien peuplée & cultivée avec quelque induftrie, & les naturels décemment vêtus & ayant fur les autres habitans du nouveau monde l'avantage de connoître l'ufage des animaux domeftiques. Mais ce qui attira plus vivement leur attention fut une quantité d'or & d'argent fi grande que ces métaux étoient employés non-feulement à la parure de ces peuples & à l'ornement de leurs temples, mais encore à faire des vafes & des uftenfiles communs, ce qui ne laiffoit plus douter qu'il n'y en eût une prodigieufe abondance dans le pays. Pizarre & fes compagnons crurent dès-lors qu'ils alloient voir leurs efpérances réalifées & fe trouver en poffeffion de vaftes domaines & de tréfors inépuifables.

Il retourne à Panama. 1527.

Cependant avec le peu de monde qu'il avoit fous fes ordres, Pizarre ne pouvoit que reconnoître le riche pays dont il efpéroit devenir bientôt le maître. Il fuivit quelque-tems la côte & communiqua paifiblement avec les naturels, auffi furpris à la vue de ces étrangers que les Efpagnols eux-mêmes l'étoient des marques d'opulence

1527. & de civilisation qu'ils appercevoient par-tout. Pizarre reconnut le pays autant qu'il étoit nécessaire pour constater l'importance de sa découverte. Il obtint des habitans quelques llamas, espece d'animal domestique, quelques vases d'or & d'argent, de petits ouvrages de leur industrie & deux jeunes gens à qui il se proposoit d'enseigner la langue Espagnole pour en faire ses interpretes dans l'expédition qu'il méditoit. Il arriva à Panama vers la fin de la troisieme année qui s'étoit écoulée depuis qu'il en étoit parti (1). Aucun aventurier de ce siecle n'a éprouvé autant de malheurs & n'a été exposé à de si grands dangers que Pizarre durant ces trois années. La patience avec laquelle il supporta les uns & le courage qu'il montra contre les autres, surpasse tout ce que l'histoire du nouveau monde nous présente dans le même genre, quoiqu'on y trouve ces vertus poussées jusqu'à l'héroïsme.

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. X*, *cap.* 3, 6, *decad.* 4, *Lib. II*, *cap.* 7, 8. Vega, 2, *Lib. I*, *cap.* 10-14. Zarate, *Lib. I*, *cap.* 2. Benzo, *Hist. Novi orbis*, *Lib. III*, *cap.* 1.

1528. Nouveaux projets des associés.

Ni les relations que fit Pizarre de l'opulence des pays qu'il avoit découverts, ni ses plaintes ameres sur le rappel de ses troupes, dans un tems où elles lui étoient nécessaires pour former un établissement, ne purent engager le gouverneur de Panama à s'écarter de son premier plan. Il soutint toujours que la colonie n'étoit pas en état d'envahir un si puissant empire & refusa d'autoriser une expédition qui pouvoit ruiner la province confiée à ses soins, en lui faisant faire des efforts au-delà de ses moyens. Mais toute sa froideur ne put ralentir l'ardeur des trois associés. Ils virent seulement qu'il leur falloit poursuivre l'exécution de leur projet sans le secours du gouvernement ou solliciter auprès de leur souverain la permission qu'ils ne pouvoient obtenir de l'administrateur de la province. Dans cette vue, après être convenus entr'eux que Pizarre demanderoit pour lui la place de gouverneur, Almagro celle de lieutenant-gouverneur & de Luque la dignité d'évêque dans le pays qu'ils se proposoient de conquérir, Pizarre partit

1528. pour l'Espagne chargé de leurs intérêts communs. La fortune de tous les trois étoit tellement épuisée par les dépenses qu'ils avoient déjà faites qu'ils eurent beaucoup de peine à se procurer par un emprunt la petite somme nécessaire pour les frais de ce voyage (1).

Pizarre se rend en Espagne pour y négocier.

Pizarre ne perdit point de tems. Quelque nouveau que fût pour lui le théatre sur lequel il se produisoit, il parut devant l'empereur sans embarras & avec la dignité d'un homme qui se rend à lui-même témoignage des services qu'il a rendus. Il conduisit sa négociation avec une adresse insinuante, qu'on ne devoit attendre ni de son éducation, ni du genre de vie qu'il avoit mené jusqu'alors. Les récits touchans de ses souffrances & les descriptions pompeuses des pays qu'il avoit découverts, confirmés par les échantillons de leurs productions qu'il apportoit, firent une telle impression sur Charles & sur ses ministres, que non-seulement ils approu-

(1) Herrera, *decad.* 4, *Lib. III*, *cap.* 1. Vega, *Lib. I*, *cap.* 14.

verent le projet d'une nouvelle expédition, mais qu'ils parurent encore s'intéresser aux succès du chef. Pizarre abusant de ces dispositions favorables, négligea beaucoup les intérêts de ses associés. Comme de Luque ne couroit pas la même carriere que lui il obtint pour cet ecclésiastique la dignité à laquelle il aspiroit; mais il ne demanda pour Almagro que le commandement de la forteresse qu'on devoit bâtir à Tumbès. Quant à lui-même, il se fit accorder tous les titres & toute l'autorité que son ambition pouvoit desirer. Il fut fait gouverneur, capitaine général & adelentade de toute la contrée qu'il avoit découverte & de celles qu'il espéroit encore découvrir, avec une autorité absolue, tant pour le militaire que pour le civil; on lui donna encore tous les privileges jusqu'alors accordés aux conquérans du nouveau monde. Sa jurisdiction, indépendante du gouverneur de Panama, devoit s'étendre dans l'espace de deux cens lieues le long de la côte, au sud de la riviere de saint-Jago; & il avoit le pouvoir de nommer tous les officiers

1528.

Il obtient le gouvernement pour lui-même.
26 Juil.

M v

1529. qui devoient servir sous lui. Pour ces concessions qui ne coûtoient rien à la cour d'Espagne, puisque c'étoit à Pizarre lui-même à s'en mettre en possession par la conquête, le nouveau gouverneur s'engageoit à lever deux cens cinquante hommes & à se pourvoir de vaisseaux, d'armes & de munitions, pour soumettre à la couronne de Castille le pays dont on lui donnoit le gouvernement.

Foiblesse de son armement.

Quel que peu considérable que fût le corps que Pizarre s'étoit obligé de lever, il avoit si peu de fonds & si peu de crédit, qu'il put à peine engager la moitié du nombre de soldats qu'il vouloit avoir; de sorte qu'après avoir obtenu ses patentes, il fut obligé de se dérober du port de Séville pour éviter la visite des officiers chargés d'examiner s'il avoit rempli ses engagemens (1). Cependant avant son départ il reçut quelques secours d'argent de Cortès qui, étant retourné vers ce tems-là en Espagne, voulut contribuer aux succès d'un ancien compagnon qui entroit dans

(1) Herrera, *decad.* 4, *Lib. VII*, *cap.* 9.

une carriere de gloire semblable à celle que lui-même venoit de fournir (1).

1529.

Il débarqua à Nombre de Dios & traversa l'isthme de Panama accompagné de ses trois freres Ferdinand, Jean & Gonzale. Le premier seul étoit né en mariage légitime. Les deux autres étoient bâtards & fils de François d'Alcantara frere de sa mere. Ils étoient tous les trois à la fleur de l'âge & leur courage & leurs talens les rendoient propres à le seconder dans tout ce qu'il pourroit entreprendre de difficile & de grand.

1530. Il se reconcilie avec Almagro.

A son arrivée à Panama, Pizarre trouva Almagro indigné de la maniere dont il avoit conduit la négociation à la cour d'Espagne. Celui-ci renonça d'abord à toute liaison avec un homme dont la perfidie l'avoit exclu du pouvoir & des honneurs auxquels il avoit de si légitimes droits & travailla même à former une nouvelle société dans le dessein de traverser l'entreprise de son ancien associé, ou du moins pour partager l'honneur de ses dé-

(1) Herrera, *Lib. VII*, *cap.* 10.

1530. couvertes. Mais Pizarre avoit trop de prudence & d'adresse pour ne pas prévenir une rupture qui pouvoit être si fatale à ses projets : il offrit de lui-même d'abandonner à Almagro la charge d'adelentade & de joindre ses sollicitations aux siennes pour obtenir de l'empereur ce titre & un gouvernement indépendant. Il adoucit par degrés cette ame ouverte & franche, capable d'un ressentiment violent, mais non pas implacable. De Luque, satisfait d'avoir réussi dans ses prétentions pour lui-même, seconda de toute son adresse les efforts de Pizarre. On se réconcilia & la confédération se renouvella aux anciennes conditions, que l'entreprise seroit conduite aux frais communs des trois associés & que les profits seroient partagés entr'eux également (1).

Leurs préparatifs. 1531. Février.

En réunissant ainsi leurs talens & leurs efforts, ils ne purent rassembler que trois petits vaisseaux & cent quatre-vingt soldats, dont trente-six

(1) Herrera, *decad.* 4, *Lib. VII*, *cap.* 9. Zarate, *Lib. I*, *cap.* 3. Vega, 2 ; *Lib. I*, *cap.* 14.

1531.

cavaliers. Mais les victoires des Espagnols en Amérique leur avoient donné une telle idée de leur supériorité, que Pizarre, avec cette petite troupe, n'hésita pas d'entreprendre la conquête d'un grand empire. Almagro demeura encore à Panama pour y rassembler un renfort qu'il se chargeoit de conduire. La saison propre à l'embarquement & la navigation de Panama au Pérou étant mieux connue, Pizarre fit le voyage en treize jours, quoiqu'il eût été emporté par la force des vents & des courans à cent lieues au nord de Tumbès & obligé de débarquer ses troupes dans la baie de saint-Mathieu. Il ne perdit point de tems & revint au sud sans s'écarter du rivage, tant pour pouvoir être joint plus aisément par le renfort qu'il attendoit de Panama, que pour s'assurer une retraite sur ses vaisseaux en cas d'accident. Il eut beaucoup à souffrir dans cette route. La côte du Pérou est en différens endroits stérile, mal-saine & peu habitée. Les Espagnols avoient à passer les rivieres près de leur embouchure où leur largeur rend le passage plus

Il débarque au Pérou.

1531. difficile. Pizarre au lieu de gagner la confiance des habitans les avoit imprudemment attaqués & forcés d'abandonner leurs habitations. La famine, l'excés de la fatigue & des maladies de différens genres réduisirent les Espagnols à des extrémités presqu'aussi cruelles que celles qu'ils avoient souffertes dans la premiere expédition. Ce qu'ils éprouvoient répondoit si peu aux descriptions séduisantes que Pizarre leur avoit faites du pays où il les condoisoit, que plusieurs de ses compagnons commencerent à lui faire des reproches & que ses soldats auroient perdu toute confiance en lui, si même dans cette partie stérile du Pérou ils n'eussent trouvé quelques apparences de richesse & de culture qui sembloient justifier les rapports de leur chef.

14 Avril. Enfin ils arriverent dans la province de Coaque, & ayant surpris les habitans de la ville principale ils y trouverent des vases & des ornemens d'or & d'argent évalués à plus de trente mille pezos, & d'autres richesses qui dissiperent leurs doutes & rendirent aux plus mécontens & leur courage &

leurs premieres espérances (1).

1531.

Ses mesures pour obtenir du renfort.

Pizarre lui-même fut si transporté de ces riches dépouilles, qu'il considéroit comme les premiers fruits d'une terre abondante en trésors, qu'il dépêcha sur le champ un vaisseau à Panama avec une grosse part du butin pour Almagro, & un autre bâtiment à Nicaragua chargé de sommes considérables pour des personnes en crédit dans la province, dans l'espérance que cet étalage des richesses qu'il avoit acquises en si peu de tems détermineroit beaucoup d'aventuriers à venir le joindre. En attendant il continuoit sa marche le long de la côte & dédaignant d'employer d'autres moyens que la force ouverte, il attaquoit les naturels du pays dans leurs habitations éparses avec une si grande impétuosité qu'il les forçoit à se soumettre où à se retirer dans l'intérieur des terres. Cette apparition soudaine d'étrangers qui venoient envahir leur pays, dont la figure & les mœurs étoient également extraor-

(1) Herrera, *decad.* 4, *Lib. VII*, *cap.* 9, *Lib. II*, *cap.* 1. Xerès, 182.

1531. dinaires à leurs yeux, & à qui rien ne pouvoit résister, fit sur les Péruviens la même impression de terreur qu'avoient éprouvée les autres nations de l'Amérique. Pizarre ne rencontra presqu'aucune résistance jusqu'à l'isle de Puna dans la baie de Guayaquil. Cette isle étoit plus peuplée que les autres pays qu'il avoit traversés & les habitans en étoient plus courageux & moins civilisés que ceux du continent. Ils se défendirent avec tant de valeur & d'obstination que Pizarre employa six mois à les soumettre. De Puna il s'avança à Tumbès où les maladies qui s'étoient mises dans sa troupe le forcerent de séjourner pendant trois mois (1).

1532. Il en reçoit & continue sa marche. 16 Mai.

Pendant ce tems de repos il commença à recueillir le fruit des soins qu'il avoit pris de répandre la renommée de ses premiers succès. Il lui arriva de Nicaragua deux détachemens qui n'étoient pas à la vérité de plus de trente hommes chacun, mais

(1) P. Sancho, *ap.* Ramus III, *pag.* 371. F. Herrera, *decad.* 4, *Lib. VII*, *cap.* 18, *Lib. IX*, *cap.* 1. Zarate, *Lib. II*, *cap.* 2, 3. Xerès, *pag.* 182, *&c.*

qui lui parurent un renfort d'autant plus considérable que l'un étoit commandé par Sébastien Benalcasar, & l'autre par Fernand Soto, deux des meilleurs officiers qui eussent servi en Amérique. De Tumbès il se porta sur la riviere de Piuara, & dans une situation avantageuse près de son embouchure, il établit la premiere colonie Espagnole du Pérou, à laquelle il donna le nom de saint-Michel.

1532.

A mesure que Pizarre s'avançoit vers le centre du Pérou, il acquéroit plus de connoissances sur la grandeur, la police & l'état des affaires de cet empire. Il n'auroit pas pu alors, sans ces connoissances préliminaires, conduire heureusement ses opérations, & sans cette circonstance, on ne pourroit même aujourd'hui ni expliquer les progrès que les Espagnols avoient déjà faits, ni développer les causes des succès qu'ils eurent dans la suite.

Etat de l'empire du Pérou.

A l'époque de l'invasion des Espagnols, l'empire du Pérou s'étendoit du nord au sud à plus de quinze cens milles de côte sur la mer du sud. La profondeur de l'est à l'ouest étoit

1532. peu considérable & bornée par les grandes chaînes des Andes qui se prolongent d'une de ses extrémités à l'autre dans toute sa longueur. Le Pérou, comme le reste du nouveau monde, étoit originairement partagé en beaucoup de petites nations ou tribus indépendantes, différant les unes des autres par leurs mœurs & par les formes grossieres d'une police imparfaites ; & toutes étoient alors si mal civilisées que si nous en croyons les traditions des Péruviens, elles n'avoient rien au-dessus des nations les plus sauvages de l'Amérique. Dépourvus de toute espece de culture & d'industrie réguliere, sans demeures fixes, ne connoissant aucune de ces obligations morales qui forment les premiers liens de l'union sociale, les habitans erroient nuds dans les forêts dont leur pays étoit couvert, plus semblables à des animaux sauvages qu'à des hommes. Après avoir lutté pendant plusieurs siecles contre les maux inséparables de cette barbarie, & lorsque rien ne sembloit annoncer pour eux les approches de la civilisation, une homme & une femme d'une figure majestueuse & décemment vê-

tus leur apparurent, dit-on, sur les bords du lac Titiaca. Ces deux personnages s'annoncerent comme enfans du soleil. Cette divinité bienfaisante avoit, dirent-ils, regardé d'un œil de compassion les maux de la race humaine & les envoyoit pour l'instruire & la réformer. Leurs exhortations fortifiées par le respect qu'inspiroit la divinité au nom de laquelle ils parloient, déterminerent plusieurs de ces sauvages errans à se réunir : ils reçurent, comme des ordres du ciel, les instructions de ces êtres extraordinaires & les suivirent à Cusco où ils s'établirent & jetterent les fondemens d'une ville.

Manco Capac & Mama Ocollo; (tels étoient les noms de ces prétendus enfans du soleil) ayant ainsi rassemblé plusieurs tribus errantes établirent parmi les Péruviens cette union sociale qui, en multipliant les objets de desirs & en combinant les efforts de l'espece humaine, excite l'industrie & amene les progrès de tous les genres. Manco Capac instruisit les hommes dans l'agriculture & dans les autres arts utiles. Mama Ocollo en-

1532. feigna aux femmes l'art de filer & celui de faire des tiſſus. Par le travail d'un ſexe la ſubſiſtance devint moins précaire ; celui de l'autre rendit la vie plus douce. Après avoir pourvu aux objets de premiere néceſſité pour une ſociété naiſſante, c'eſt-à-dire à la nourriture, au vêtement & à l'habitation du peuple groſſièr qu'il avoit pris ſous ſa conduite, Manco Capac s'occupa de rendre leur félicité durable en leur donnant une police & des loix. Ses inſtructions, que nous détaillerons plus au long dans la ſuite, fixerent les différens rapports des hommes entr'eux & preſcrivirent les devoirs qui en réſultoient. Par-là un peuple barbare & groſſier acquit des mœurs & prit des idées de décence. Les fonctions des perſonnes chargées de quelque adminiſtration & revêtues de quelque autorité furent réglées avec tant de préciſion & la ſubordination fut ſi bien établie qu'il ſe forma bientôt un état politique, régulier & bien gouverné.

C'eſt ainſi, ſelon la tradition des Péruviens, que fut fondé l'empire des *Incas* ou *ſeigneurs* du Pérou. Peu con-

1532.

ſidérable à ſon origine, il ne s'étendoit pas au-delà de huit lieues de Cuſco. Mais dans ces bornes étroites Manco Capac exerça une autorité abſolue. Ses ſucceſſeurs, à meſure que leur domination s'étendit, s'arrogerent les mêmes droits. Leur deſpotiſme étoit auſſi abſolu que celui des ſouverains de l'Aſie. Les Incas étoient reſpectés, non-ſeulement comme des monarques, mais comme des divinités. Leur ſang étoit regardé comme ſacré & ne fut jamais ſouillé par aucun mêlange, tout mariage étant défendu entre le peuple & la race des Incas. Leur famille demeurant ainſi ſéparée du reſte de la nation, en étoit diſtinguée par l'habillement & par des ornemens qu'il étoit défendu à tout autre qu'à eux de porter. Le monarque ne ſe montroit lui-même qu'avec des marques de ſa royauté, dont l'uſage étoit réſervé à lui ſeul, & recevoit de ſes ſujets des témoignages d'un reſpect qui alloit preſque juſqu'à l'adoration.

Mais entre les mains des monarques Péruviens ce pouvoir ſans bornes fut, dit-on, toujours uni à un ſoin

1532. tendre pour le bonheur de leurs sujets. Si l'on en croit les Indiens, ce n'est pas la passion des conquêtes qui poussa les Incas à étendre leur empire, mais le desir de répandre les avantages de la civilisation & les connoissances des arts, parmi les peuples barbares qu'ils soumettoient. Pendant une succession de douze rois (1), aucun ne s'écarta, disent-ils de ce caractere de bienfaisance.

Lorsque les Espagnols aborderent pour la premiere fois à la côte du Pérou, en 1526, Huana Capac, le douzieme monarque depuis la fondation de l'empire, étoit sur le trône. On nous le représente comme un prince qui réunissoit les talens militaires aux vertus pacifiques qui distinguoient ses aïeux. Il soumit le royaume de Quito, conquête qui doubla presque le pouvoir & l'étendue de l'empire. Il voulut résider dans la capitale de cette belle province, & contre la loi ancienne & fonda-

(1) Cieca de Leon, *Cron. cap.* 44. Herrera, *decad.* 3, *Lib. X*, *cap.* 4, *decad.* 5, *Lib. III*, *cap.* 17.

mentale de la monarchie qui défendoit de souiller le sang royal par aucune alliance étrangere, il épousa la fille du roi de Quito qu'il avoit vaincu. Il en eut un fils nommé Atahualpa, à qui il laissa ce royaume à sa mort, arrivée à Quito vers 1529. Huascar, son frere aîné par sa mere qui étoit du sang royal, eut pour son partage le reste de ses états. Quel que fût le respect des Péruviens pour la mémoire d'un monarque qui avoit regné avec autant de gloire qu'aucun de ses prédécesseurs, la disposition d'Huana Capac pour la succession à l'empire parut si contraire à une maxime aussi ancienne que la monarchie & fondée sur une autorité regardée comme sacrée, qu'elle excita à Cusco un mécontentement général. Huascar encouragé par les dispositions de ses sujets voulut que son frere renonçât au royaume de Quito & le reconnût pour son souverain. Mais le premier soin d'Atahualpa avoit été de s'attacher un gros corps de troupes qui avoit accompagné son pere à Quito. C'étoient les meilleurs soldats de l'empire & Huana Capac leur devoit

1532.

1532. toutes ses victoires. Appuyé de ce secours, Atahualpa éluda d'abord la demande de son frere & marcha bientôt après contre lui à la tête d'une armée.

C'est ainsi que l'ambition de deux jeunes princes dont l'un avoit pour lui l'ancienne loi du Pérou & l'autre les forces de l'empire, précipita cet état dans les malheurs d'une guerre civile, dont il avoit été exempt jusques-là sous une suite de princes vertueux. Dans une telle situation l'événement n'étoit pas difficile à prévoir : la force des armes l'emporta sur l'autorité des loix. Atahualpa demeura victorieux & abusa cruellement de sa victoire. Convaincu lui-même de la foiblesse de ses droits à la couronne, il entreprit d'éteindre la race royale en faisant périr tous les enfans du soleil descendus de Manco Capac. Il conserva la vie à son infortuné rival. Huascar fait prisonnier dans la bataille qui avoit décidé du sort de l'empire, fut épargné par un motif de politique, afin qu'Atahualpa donnant des ordres au nom de son frere

frere pût établir plus aisément son autorité (1).

1532. Favorable aux progrès des Espagnols.

Lorsque Pizarre débarqua dans la baie de saint-Mathieu, cette guerre civile étoit dans toute sa violence. Si dans sa premiere expédition, en 1526, il eût attaqué ce pays, il auroit eu en tête les forces d'un grand état réunies sous un monarque habile, courageux & qu'aucun autre soin n'eût détourné. Mais alors les deux compétiteurs, en apprenant l'arrivée & les violences des Espagnols, étoient si occupés d'une guerre plus intéressante pour chacun d'eux, qu'ils donnerent peu d'attention aux mouvemens d'un ennemi qui leur sembloit trop foible pour les alarmer & qu'ils croyoient pouvoir arrêter facilement dès qu'ils en auroient le loisir.

Pizarre en profite & s'avance.

Ce concours de circonstances que Pizarre ne pouvoit prévoir & dont il ne put être instruit que fort tard par la difficulté de communiquer avec une

(1) Zarate, *Lib. I*, *cap.* 15. Vega, 1, *Lib. IX*, *cap.* 12, 32-40. Herrera, *decad.* 5, *Lib. I*, *cap.* 2, *Lib. III*, *cap.* 17.

1532. nation dont il ignoroit la langue, lui laiſſa la facilité de pouſſer ſes opérations preſque ſans obſtacles & d'arriver juſqu'au centre de l'empire avant qu'on eût fait un ſeul effort pour l'arrêter dans ſa marche. Les Eſpagnols en s'avançant apprirent quelque choſe de la diviſion qui partageoit le royaume ; mais ils n'en furent bien inſtruits que par des envoyés d'Huaſcar à Pizarre, à qui ce prince demanda du ſecours contre Atahualpa comme contre un rébelle & un uſurpateur (1). Pizarre comprit d'abord l'importance de cette ouverture & prévit ſi nettement tous les avantages qu'il pouvoit retirer de la guerre civile qui diviſoit le royaume, que ſans attendre le renfort qui lui arrivoit de Panama, il ſe détermina à s'avancer pendant que la diſcorde intérieure mettoit les Péruviens dans l'impoſſibilité de l'attaquer avec toutes leurs forces ; il eſpéroit qu'en prenant la défenſe de l'un des compétiteurs ſelon les circonſtances, il pourroit plus aiſément les opprimer

(1) Zarate, *Lib. II, cap.* 3.

tous les deux. Quoique la valeur & l'audace fussent les qualités distinctives des Espagnols de ce siecle, & que Pizarre possédât ces qualités au plus haut degré, nous ne pouvons guere supposer qu'après s'être avancé jusqu'à ce moment avec beaucoup de lenteur & de précaution, il n'eût pas eu un motif nouveau pour changer si subitemeut de résolution & pour embrasser un plan si hardi & si dangereux.

1532.

Etat de ses forces.

Comme il étoit obligé de partager ses troupes & de laisser à saint-Michel une garnison suffisante pour défendre cette place qui en cas d'événement devoit lui servir de retraite & de port où il pût recevoir les secours qu'il attendoit de Panama, il commença sa marche avec une troupe peu considérable & en assez mauvais état. Elle consistoit en soixante-deux cavaliers (1) & cent deux fantassins, dont vingt étoient armés d'arquebuses & trois de mousquets. Il dirigea sa route sur Caxamalca, petite ville à douze journées de distance de saint-

(1) Voyez la NOTE XXXII.

1532.

Michel, & où Atahualpa étoit campé avec une grande partie de ses troupes. Il n'avoit fait encore que peu de chemin, lorsqu'un officier dépêché par l'Inca vint à sa rencontre avec un riche présent de ce prince qui lui offroit son amitié & le faisoit assurer qu'il seroit bien reçu à Caxamalca. Pizarre, employant l'artifice déjà mis en usage par ses compatriotes en Amérique, se donna pour l'ambassadeur d'un prince puissant & déclara qu'il s'avançoit avec l'intention d'offrir à Atahualpa son secours contre les ennemis qui lui disputoient le trône (1).

Opinions des Péruviens sur les projets des Espagnols.

Les Péruviens ne pouvant se faire aucune idée du véritable objet que les Espagnols avoient en vue en entrant dans leur pays, s'épuisoient en conjectures. Devoient-ils regarder ces étrangers comme des êtres d'une nature supérieure qui venoient à eux pour leur faire du bien & pour punir leurs crimes, ou bien comme des ennemis de leur repos & de leur liberté? Les protestations des Espagnols

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib. I*, *cap.* 3. Xerès, *pag.* 189.

qui ne cessoient de dire qu'ils étoient venus apporter aux Péruviens la connoissance de la vérité & les conduire dans le chemin du bonheur, donnoient quelque vraisemblance à la premiere opinion; mais ils étoient rejettés dans la seconde par les violences, la rapacité & la cruauté de ces terribles hôtes. Dans cette incertitude la déclaration que Pizarre fit de ses intentions pacifiques dissipa les craintes de l'Inca & le détermina à recevoir les Espagnols en amis. En conséquence on les laissa traverser paisiblement un désert sablonneux entre saint-Michel & Motupé où le plus petit effort d'un ennemi, joint à la détresse où ils se trouvoient en traversant un si mauvais pays, leur auroit été fatal (1). De Motupé ils s'avancerent vers les montagnes qui environnent la partie basse du Pérou & passerent par un défilé si étroit & si inaccessible qu'un petit nombre d'hommes auroit pu le défendre contre une armée nombreuse. Mais là encore, par l'imprudente crédulité

1532.

(1) Voyez la NOTE XXXIII.

1532. de l'Inca, ils ne rencontrerent aucun obstacle & prirent tranquillement possession d'un fort construit pour défendre ce passage important. A leur approche Atahualpa leur fit renouveller les assurances de son amitié & leur en donna des gages en leur envoyant des présens plus riches encore que les premiers.

Il arrive à Caxamalca.

A son entrée dans Caxamalca Pizarre prit possession d'une grande cour ou place, dont un des côtés étoit fermé par une maison que les historiens Espagnols appellent le palais de l'Inca & l'autre par un temple du soleil, le tout environné d'un rempart de terre. Après avoir établi ses troupes dans ce poste avantageux, il dépêcha Fernand Soto & son frere Ferdinand au camp d'Atahualpa éloigné de la ville d'environ une lieue. Ils étoient chargés de confirmer les assurances que Pizarre avoit déjà données de ses dispositions pacifiques & de demander une entrevue avec l'Inca, afin de lui expliquer plus au long les intentions que les Espagnols avoient eues en venant dans son pays. Ils furent reçus avec les attentions de l'hospitalité que les Péru-

viens eussent pu employer à l'égard de leurs meilleurs amis, & Atahualpa leur promit qu'il iroit dès le lendemain les visiter dans leur quartier. Le maintien décent du monarque, l'ordre qui regnoit à sa cour, le respect avec lequel ses sujets approchoient de sa personne & exécutoient ses ordres, étonnerent les Espagnols qui n'avoient encore rien vu en Amérique au-dessus des petits caciques de quelques tribus sauvages. Mais leurs regards s'attacherent bien davantage sur les immenses richesses étalées avec profusion dans le camp du monarque. Les ornemens que portoient sur leurs personnes l'Inca & les gens de sa suite, les vases d'or & d'argent dans lesquels le repas qu'on leur donna fut servi, la multitude d'ustensiles de toute espece, faits de ces précieux métaux, furent pour eux un spectacle qui surpassoit toutes les idées d'opulence que pouvoit se former un Européen du seizieme siecle.

Perfidie méditée de Pizarre.

A leur retour à Caxamalca, l'imagination encore échauffée du spectacle dont ils avoient été témoins & leur cupidité s'exaltant de plus en plus,

1532. ils firent à leurs compagnons une description si séduisante de ce qu'ils avoient vu que Pizarre se confirma dans la résolution qu'il avoit déjà prise. Il savoit par les observations qu'il avoit faites sur les mœurs des peuples du nouveau monde, aussi bien que par l'exemple de Cortès, de quelle conséquence il pouvoit être pour lui de se saisir de la personne de l'Inca. Pour en venir à bout, il forma un plan qui demandoit autant d'audace que de perfidie. Au mépris du caractere qu'il avoit revêtu en s'annonçant comme l'ambassadeur d'un grand monarque qui recherchoit l'alliance de l'Inca, au mépris des assurances répétées d'amitié qu'il lui avoit données & des offres de service qu'il lui avoit faites, il résolut de se prévaloir de la simplicité confiante avec laquelle Atahualpa comptoit sur ces protestations & de s'emparer de la personne de ce prince dans l'entrevue à laquelle il l'avoit invité. Il prépara l'exécution de son plan aussi froidement & avec aussi peu de scrupule que si cette trahison n'eût pas dû faire un jour sa honte & celle de

son pays. Il divisa sa cavalerie en trois petits escadrons sous le commandement de Ferdinand son frere, de Soto & de Benalcazar. Il ne fit qu'un corps de son infanterie; seulement il garda près de sa personne vingt de ses plus déterminés soldats pour le seconder dans la périlleuse entreprise qu'il se réservoit. L'artillerie, qui consistoit en deux pieces de canon de campagne (1) & les arquebusiers, furent placés vis-à-vis du chemin par lequel l'Inca devoit arriver. Tous reçurent ordre de ne pas sortir de leurs postes & de ne faire aucun mouvement qu'on ne leur donnât le signal de l'action.

1532.

16 Nov. Visite que lui rend l'Inca.

Dès le grand matin tout le camp des Péruviens fut en mouvement; mais comme Atahualpa vouloit paroître avec la plus grande magnificence dans sa premiere entrevue avec ces étrangers, les préparatifs de sa marche furent si longs que le jour étoit déjà fort avancé lorsqu'elle commença. Même alors de peur que l'ordre n'en fût troublé, elle se fit

(1) Xerès, *pag.* 194.

1532. avec tant de lenteur que les Espagnols s'impatientant & craignant que quelque soupçon de la part d'Atahualpa ne fût la cause de ce retardement, Pizarre lui dépêcha un de ses officiers avec de nouvelles assurances de ses intentions amicales. Cependant l'Inca s'approchoit. Il étoit précédé de quatre cens hommes, habillés uniformément, espece de coureurs qui lui ouvroient le passage. Assis lui-même sur une espece de trône ou de lit, orné de plumes de diverses couleurs, presque couvert de plaques d'or & d'argent & enrichis de pierres précieuses, il étoit porté sur les épaules de ses principaux courtisans. Derriere lui quelques-uns de ses premiers officiers étoient portés de la même maniere. Plusieurs bandes de danseurs & de chanteurs accompagnoient cette marche & toute la plaine étoit couverte de troupes au nombre de plus de trente mille hommes.

Etrange harangue de Valverde.

Dès que l'Inca fut près du quartier des Espagnols, le P. Vincent Valverde, aumônier de l'expédition, s'avança un crucifix dans une main & son bréviaire dans l'autre, & dans un

long discours exposa au monarque la doctrine de la création, la chûte du premier homme, l'incarnation, la passion & la résurrection de J. C. le choix que Dieu avoit fait de saint Pierre pour être son grand-vicaire sur la terre, le pouvoir de saint Pierre transmis aux papes, & la donation faite au roi de Castille pape Alexandre de toutes les régions du nouveau monde. Après avoir exposé toute cette doctrine, il somma Atahualpa d'embrasser la religion chrétienne, de reconnoître l'autorité suprême du pape & le roi de Castille comme son légitime souverain; il lui promit, s'il se soumettoit, que le roi son maître prendroit le Pérou sous sa protection & lui permettroit de continuer d'y regner, & finit par lui déclarer la guerre & le menacer de la plus terrible vengeance s'il refusoit d'obéir & s'il persévéroit dans son impiété.

1532.

Réponse de l'Inca.

Cet étrange discours, qui contenoit des mysteres incompréhensibles & des faits iuconnus, dont toute l'éloquence humaine ne pouvoit donner en si peu de tems une idée distincte à

1532. un Américain, fut si mal rendu par l'interprete, qui entendoit peu l'Espagnol & qui ne pouvoit s'exprimer avec clarté dans la langue de l'Inca, qu'Atahualpa n'en comprit presque rien. Seulement quelques points de la harangue de Valverde plus facile à saisir le remplit d'étonnement & d'indignation. Sa réponse fut pourtant modérée. Il commença par observer qu'il étoit maître de son royaume par le droit de succession, & qu'il ne pouvoit concevoir comment un prêtre étranger prétendoit disposer de ce qui ne lui appartenoit pas; & que si cette prétendue donation avoit été faite, lui qui étoit le légitime propriétaire refusoit de la confirmer; qu'il n'étoit point du tout disposé à renoncer à la religion qu'il tenoit de ses ancêtres & à abandonner le culte du soleil, divinité immortelle que lui & son peuple adoroient, pour adorer le Dieu des Espagnols qui étoit sujet à la mort; qu'à l'égard des autres points traités dans le discours du harangueur, il n'en avoit jamais entendu parler, qu'il n'y comprenoit rien & qu'il desiroit de savoir où Val-

verde avoit appris des choſes ſi extraordinaires. *Dans ce livre*, dit Valverde en lui préſentant ſon bréviaire. L'Inca prit le livre avec empreſſement & après en avoit tourné quelques feuillets, l'approcha de ſon oreille. Ce que vous me donnez-là ne parle pas & ne me dit rien, reprit-il, en jettant avec dédain le livre à terre. Le moine furieux court à ſes compagnons & leur crie : « aux armes, chré» tiens, la parole de Dieu eſt pro» fanée, vengez ce crime ſur ces » chiens d'infideles (1) ».

1532.

Pizarre attaque les Péruviens.

Pizarre qui, durant cette longue conférence, avoit eu de la peine à retenir ſes ſoldats, impatiens de ſe jetter ſur les richeſſes qu'ils avoient ſous les yeux, donna le ſignal de l'attaque. A l'inſtant les inſtrumens militaires des Eſpagnols ſe firent entendre ; les canons & les mouſquets commencerent à tirer, les chevaux s'élancerent & l'infanterie tomba ſur les Péruviens l'épée à la main. Les malheureux Américains étonnés d'une attaque ſi ſoudaine & à laquelle ils

(1) Voyez la NOTE XXXIV.

1532.

s'attendoient si peu, troublés par les terribles effets des armes à feu & par l'irréfistible impétuosité de la cavalerie prirent la fuite de tous les côtés sans tenter de se défendre. Pizarre à la tête de sa troupe d'élite, pousse droit à l'Inca, & quoique les grands de sa suite s'empressassent autour de leur monarque & lui fissent un bouclier de leurs corps en se dévouant à l'envi pour le défendre, il arrive bientôt jusqu'à lui, le saisit par le bras, le fait descendre de son trône & l'emmene dans son quartier. La prise du monarque décida la fuite de toutes ses troupes. Les Espagnols les poursuivirent de tous les côtés & continuerent de massacrer de sang froid & avec une barbarie réfléchie des fuyards qui ne faisoient aucune résistance. Le carnage ne finit qu'avec le jour. Il y eut plus de quatre mille Péruviens égorgés ; aucun Espagnol ne périt & Pizarre seul fut légérement blessé à la main par un de ses propres soldats qui s'étoit saisi avec trop de précipitation de la personne de l'Inca (1).

Il se rend maître de la personne de l'Inca.

(1) Voyez la NOTE XXXV.

1532.

Les richesses amassées dans le pillage du camp surpasserent toutes les idées que les Espagnols s'étoient faites du Pérou, & ils furent si transportés de cet étonnant succès qu'ils passerent la nuit dans l'ivresse d'une joie insensée, naturelle à de misérables aventuriers qui faisoient en si peu de tems une fortune extraordinaire.

Abattement de l'Inca.

Aux premiers momens de sa captivité l'Inca pouvoit à peine croire à un événement si inattendu ; mais il sentit bientôt toute l'horreur de sa destinée, & son abattement fut proportionné à la hauteur d'où il étoit tombé. Pizarre craignant de perdre tous les avantages qu'il pouvoit tirer de la possession d'un prisonnier de cette importance, s'efforça de le consoler par des démonstrations de douceur & de respect, que démentoient ses actions. En vivant parmi les Espagnols l'Inca démêla bientôt la passion qui les dominoit & qu'ils ne prenoient pas la peine de cacher ; il crut pouvoir la faire servir à se procurer la liberté. Il offrit aux Espagnols une rançon qui les étonna, malgré tout ce qu'ils connoissoient

1532. déjà de la richesse de son royaume. La chambre où il étoit gardé avoit vingt-deux pieds de long & seize de large ; il s'engagea à la remplir de vases & d'ustensiles d'or jusqu'à la hauteur où un homme peut atteindre. Pizarre accepta sans hésiter des offres si séduisantes & l'on tira une ligne sur les murs de la chambre pour marquer la hauteur à laquelle le trésor promis devoit s'élever.

Atahualpa transporté de joie par l'espoir de recouvrer sa liberté, prit sur le champ des mesures pour remplir son engagement. Il envoya des messagers à Cusco, à Quito & dans tous les lieux où l'or étoit en plus grande abondance, soit dans les palais des Incas, & les chargea de rapporter directement à Caxamalca le prix qu'on mettoit à sa rançon. Quoiqu'il fût prisonnier chez ses ennemis, les Péruviens étoient si accoutumés à respecter tous les ordres de leurs souverains, qu'ils obéirent avec la plus grande promptitude. Calmés par l'espérance de voir leur roi bientôt libre, ils ne voulurent pas mettre sa vie en danger en formant quelque tentative

pour le délivrer ; & quoique les forces de l'empire fussent encore entieres, on ne fit plus de préparatifs, on n'assembla plus de troupes pour défendre l'état & venger le souverain (1). Les Espagnols demeurent tranquilles à Caxamalça. Pizarre envoya dans les provinces éloignées de petits détachemens qui, loin de trouver aucune résistance, furent par-tout reçus avec des témoignages de respect & de soumission (2).

1532.

Les Espagnols visitent différentes provinces.

Almagro arrive avec un renfort.

Quelque peu considérables que fussent ces détachemens & quelque desir qu'eût Pizarre de connoître un peu l'intérieur du pays, il se seroit bien gardé d'affoiblir ainsi son corps de troupes s'il n'avoit pas reçu dans le même tems la nouvelle qu'Almagro étoit débarqué à saint-Michel avec un renfort qui alloit presque doubler ses forces (3). L'arrivée de ce secours étoit aussi alarmante pour l'Inca, qu'agréable aux Espagnols. Le monarque

Décemb.

(1) Xerès, 205.

(2) Voyez la NOTE XXXVI.

(3) Xerès, 104. Herrera, *decad.* 5; *Lib. III*, *cap.* 1, 2.

1532. prisonnier voyoit le pouvoir de ses ennemis s'accroître, & comme il ne connoissoit ni d'où venoient ces étrangers, ni par quels moyens ils étoient conduits au Pérou, il lui étoit impossible de prévoir jusqu'où pouvoit aller l'inondation qui fondoit sur ses états. Tandis qu'il étoit tourmenté de ces inquiétudes il apprit que quelques Espagnols marchant vers Cusco, avoient rendu visite à son frere Huas-

1533. Huascar est mis à mort.

car dans le lieu où étoit le prisonnier, que ce prince leur avoit représenté la justice de sa cause, & que pour les déterminer à prendre sa défense, il leur avoit promis une quantité d'or beaucoup plus considérable que celle qui avoit été offerte pour la rançon de son frere. Atahualpa vit que sa perte étoit inévitable si les Espagnols écoutoient ces propositions, & craignant que leur insatiable avidité ne les déterminât en faveur d'Huascar, il résolut de sacrifier la vie de son frere pour sauver la sienne. En conséquence il donna des ordres qui furent exécutés avec une ponctualité scrupuleuse (1).

(1) Zarate, *Lib. II*, *cap.* 6. Gomera;

1533. Les Espagnols partagent le butin.

Cependant des Indiens chargés d'or arrivoient tous les jours à Caxamalca de toutes les provinces du royaume. La plus grande partie de la quantité convenue étoit amassée & Atahualpa assuroit les Espagnols que si toute sa rançon n'étoit pas encore prête à leur être livrée, c'étoit l'éloignement des lieux d'où il falloit l'apporter qui en étoit la cause. Mais ces amas d'or, mis continuellement sous les yeux des soldats, irritoient tellement leur cupidité, qu'il devenoit impossible de contenir plus long-tems l'impatience qu'ils avoient de s'en mettre en possession. On fit fondre tous les vases & ustensiles, excepté quelques pieces d'un travail curieux qu'on réserva pour le roi d'Espagne. Après avoir mis à part le quint dû à la couronne & cent mille pesos, destinés aux soldats qui étoient arrivés avec Almagro, il resta un million cinq cens vingt-huit mille cinq cens pesos à partager entre Pizarre & ses compagnons. Le jour de la fête de saint

---

hist. cap. 115. Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *cap.* 2.

1533.

Jacques, patron de l'Efpagne, fut choifi pour la répartition de cette fomme immenfe, & dans la maniere dont elle fe fit on reconnoît bien ce bizarre mêlange de fanatifme & de rapacité, que j'ai eu plus d'une fois déjà l'occafion de faire obferver comme un des traits les plus frappans des conquérans du nouveau monde. Affemblés pour fe partager les dépouilles d'un peuple innocent, arrachées par la fourbe, la violence & la cruauté, ils commencerent par invoquer folemnellement le nom de Dieu (1), & par demander les lumieres du ciel pour faire la diftribution de ces fruits d'iniquité. Chaque cavalier eut pour fa part huit mille pefos, fomme équivalente en ce tems-là à autant de livres fterlings du nôtre, & chaque fantaffin quatre mille. Les parts de Pizarre & de fes officiers furent proportionnées à leurs rangs.

Effets de ce partage.

L'hiftoire n'offre aucun autre exemple d'une fortune fi fubite, acquife par le fervice militaire & jamais un fi grand butin ne fut partagé par un fi

(1) Herrera, *decad.* 5, *lib. III* y *cap.* 3.

petit nombre de soldats. Plusieurs d'entr'eux se voyant récompensés de leurs travaux au-delà de leurs espérances, furent si impatiens de se retirer des dangers & des fatigues de la guerre pour passer le reste de leurs jours dans leur patrie, qu'ils demanderent leur congé à grands cris & avec importunité. Pizarre voyant bien qu'il ne pouvoit plus attendre de ceux qui étoient ainsi disposés ni courage dans les combats, ni patience dans les travaux, convaincu d'ailleurs que, par-tout où ils iroient, le spectacle de leur richesse engageroit d'autres aventuriers plus pauvres & plus hardis à venir se ranger sous ses drapeaux, leur accorda leur demande sans difficulté & permit à plus de soixante d'entr'eux d'accompagner en Espagne son frere Ferdinand, qu'il y envoyoit pour porter à l'empereur la relation de ses victoires & les présens qu'il lui destinoit (1).

1533.

L'Inca, après le partage de sa rançon entre les Espagnols, les somma

L'Inca demande inutilement sa liberté.

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *cap.* 4. Vega, *Lib. I*, *cap.* 38, *pag.* 2.

1533.

d'accomplir la promesse qu'on lui avoit faite de le mettre en liberté; mais rien n'étoit plus éloigné de la pensée de Pizarre. En faisant la guerre dans le nouveau monde, il s'étoit accoutumé, comme tous ses compatriotes, à regarder les Américains comme des êtres d'une espece inférieure qui ne méritoient pas le nom d'hommes & n'en avoient pas les droits. Dans la convention avec Atahualpa il n'avoit eu d'autre objet que d'amuser son prisonnier, afin que l'espoir de recouvrer sa liberté l'engageât à lui prêter son autorité pour recueillir les richesses de son royaume. Après avoir réussi dans ce projet, il ne tint aucun compte de ce qu'il avoit promis, & tandis que ce prince crédule espéroit de remonter bientôt sur son trône, Pizarre avoit secrétement résolu de lui ôter la vie. Plusieurs circonstances semblent l'avoir déterminé à commettre ce forfait, un des plus lâches & des plus atroces dont les Espagnols se soient souillés dans la conquête de l'Amérique.

Défiance mutuelle entre l'Inca & les Espagnols.

Pizarre en imitant la conduite que Cortès avoit tenue avec le souverain

du Mexique, manquoit des talens nécessaires pour bien suivre ce plan. Comme il n'avoit ni l'adresse ni la modération qui eussent pu lui faire gagner la confiance de son prisonnier, il n'avoit pas sçu mettre à profit l'avantage d'être maître de sa personne & de son autorité. Il est vrai qu'Atahualpa montroit plus de discernement que n'en avoit fait voir Montézuma, & qu'il paroissoit avoir mieux démêlé le caractere & les vues des Espagnols. Les soupçons & la défiance s'établirent bientôt entr'eux & lui. Le soin avec lequel il falloit garder un prisonnier de cette importance augmentoit beaucoup les embarras du service militaire, au lieu que l'avantage qu'on en retiroit paroissoit peu considérable. Pizarre ne vit bientôt plus l'Inca que comme un fardeau dont il desiroit d'être délivré (1).

1533.

Almagro & ses compagnons avoient demandé de partager également avec ceux de Pizarre la rançon de l'Inca, & ils étoient tous mécontens, quoique les nouveaux venus eussent eu,

Almagro & ses compagnons demandent la mort de l'Inca.

(2) Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *cap.* 4.

1533.

comme nous l'avons vû ci-dessus; une part du butin & que leur chef eût reçu des présens considérables. Ils craignoient que tant qu'Atahualpa seroit prisonnier, les soldats de Pizarre ne regardassent les trésors qu'on pourroit amasser dans la suite comme le supplément de ce qui manquoit à la rançon de l'Inca, & que sous ce prétexte ils ne prétendissent se les approprier en entier. Ils demandoient donc sa mort afin que tous les aventuriers du Pérou fussent désormais sur le même pied & eussent les mêmes droits (1).

Motifs qui portent Pizarre à y consentir

Pizarre lui-même commençoit à être alarmé des nouvelles qui lui parvenoient des provinces éloignées de l'empire. On y assembloit des troupes & ces mouvemens pouvoient être l'effet des ordres donnés par Atahualpa. Ces craintes & ces soupçons étoient entretenus & augmentés par les artifices de Philippillo, un des Indiens que Pizarre avoit amenés de Tumbès en 1529 pour lui servir d'in-

(1) Zarate, *Lib. II*, *cap.* 7. Vega, *p.* 2, *Lib. I*, *cap.* 7. Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *cap.* 4.

terprete.

terprete. Cette fonction mettant Philippillo à portée de voir familiérement & fréquemment le monarque prisonnier ; il osa, malgré la bassesse de sa naissance, porter ses vœux jusqu'à une *Coya* ou fille du soleil, l'une des femmes d'Atahualpa, & ne voyant aucune espérance de l'obtenir tant que le monarque vivroit, il conçut le projet d'engager les Espagnols à lui ôter la vie, en leur donnant des alarmes sur les desseins secrets de leur prisonnier & en leur parlant sans cesse des préparatifs qu'il faisoit contr'eux.

1533.

Tandis qu'Almagro & ses compagnons demandoient ouvertement la mort de l'Inca & que Philippillo travailloit en secret à le perdre, ce malheureux prince contribuoit lui-même imprudemment à hâter sa perte. Durant sa captivité il avoit conçu un attachement particulier pour Ferdinand Pizarre & Fernand Soto qui, ayant reçu une meilleure éducation que les autres aventuriers, se conduisoient à son égard avec plus de décence & d'attention. Adouci par le respect que lui montroient ces officiers

1533.

d'un rang diftingué parmi les Efpagnols, il fe plaifoit dans leur fociété; mais en préfence du gouverneur il étoit timide & contraint. A la crainte fe joignit bientôt le mépris pour Pizarre. Parmi les arts de l'Europe, celui de lire & d'écrire attiroit fa plus grande admiration. Il recherchoit depuis long-tems fi c'étoit un talent acquis ou naturel. Pour éclaircir fes doutes, il pria un des foldats qui le gardoient d'écrire fur l'ongle de fon pouce le nom de Dieu. Il montra enfuite cette écriture à différens Efpagnols en leur demandant ce qu'elle fignifioit, & à fon grand étonnement tous lui firent fans héfiter la même réponfe. Pizarre entrant un jour chez lui, l'Inca lui préfenta fon pouce. Le gouverneur rougit & fut forcé d'avouer avec quelque confufion fon ignorance. Dès ce moment Atahualpa le regarda comme un homme de rien, moins inftruit que fes foldats & il n'eut pas l'adreffe de cacher les fentimens que cette découverte lui avoit infpirés. Le général fut fi vivement bleffé de fe voir l'objet du mépris d'un barbare, que fon

ressentiment se joignant à tous les autres motifs, il se détermina à faire périr l'Inca (1).

1533.

On fait à l'Inca son procès.

Mais pour donner quelqu'apparence de justice à une action si violente & pour n'en être pas lui seul responsable à son souverain, Pizarre se détermina à faire juger l'Inca selon toutes les formes observées en Espagne dans les procès criminels. Lui-même & Almagro avec deux conseillers furent ses juges, avec un pouvoir absolu d'absoudre & de condamner. Un procureur général poursuivit au nom du roi. On donna à l'accusé un conseil pour sa défense & des greffiers furent chargés de rédiger les actes du procès. On porta à cet étrange tribunal des accusations encore plus étranges. Elles consistoient en divers articles. Atahualpa quoique bâtard avoit usurpé le trône & fait mourir son frere son légitime souverain. Il étoit idolâtre & il avoit non-seulement permis, mais même ordonné des sacrifices humains. Il

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *cap.* 4. Vega, *p.* 2, *Lib. I*, *cap.* 38.

1533. avoit un grand nombre de concubines. Depuis son emprisonnement, il avoit dissipé & détourné frauduleusement les trésors de l'empire qui appartenoient aux Espagnols par droit de conquête & excité ses sujets à prendre les armes contr'eux. Parmi ces chefs d'accusation, quelques-uns sont si ridicules & si absurdes qu'on ne sait de quoi s'étonner le plus, ou de l'effronterie ou de l'iniquité de Pizarre qui en faisoit le fondement d'une procédure criminelle à laquelle il soumettoit le souverain d'un grand empire sur lequel il n'avoit aucune jurisdiction. Sur tous ces articles des témoins furent entendus; mais comme ils faisoient leur déposition dans leur langue, Philippillo chargé de les interpréter pouvoit y donner toutes les tournures qui favorisoient ses perfides intentions. Ces témoignages parurent convaincans à des juges dont l'opinion étoit arrêtée d'avance. Ils prononcerent qu'Atahualpa étoit coupable & le condamnerent à être brûlé vif. Le P. Valverde prostitua ses fonctions sacrées jusqu'à confirmer cette sentence par l'autorité de son

Il est condamné.

miniſtere & à en atteſter la juſtice par ſa ſignature. Accablé de ſa deſtinée, Atahualpa s'efforça d'obtenir par ſes larmes, ſes promeſſes & ſes prieres d'être envoyé en Eſpagne où un monarque feroit ſon juge. Mais la pitié étoit un ſentiment inconnu au cœur du cruel Pizarre. Il ordonna que l'éxécution fût faite ſur le champ; & ce qui ajouta à l'amertume des derniers momens du malheureux prince, le même moine qui venoit de ratifier ſa ſentence, ſe préſenta à lui pour le conſoler & le convertir. Le plus fort argument dont fit uſage Valverde pour faire embraſſer à l'Inca la religion chrétienne fut la promeſſe qu'on adouciroit la rigueur de ſon ſupplice. La crainte d'une mort cruelle lui arracha la demande du baptême. La cérémonie fut faite & Atahualpa au lieu d'être brûlé fut étranglé au poteau auquel il étoit attaché (1).

1533.

Eſt exécuté.

Heureuſement pour l'honneur de

Pluſieurs Eſpagnols s'élevent contre cette violence.

(1) Zarate, *lib. II*, *cap.* 7. Xerès, *p.* 233. Vega, *p.* 2, *lib. I*, *cap.* 36, 37. Gomera, *hiſt. cap.* 177. Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *cap.* 4.

1533. la nation Espagnole, parmi ces aventuriers abandonnés à tous les excès & sortis de leur patrie pour conquérir & désoler le nouveau monde, il se trouvoit encore des hommes qui conservoient des sentimens d'honneur & de générosité dignes du nom Castillan. Quoique Ferdinand Pizarre fût parti pour l'Espagne avant le procès d'Atahualpa & que Soto eût été envoyé dans un poste éloigné de Caxamalca, cette cruelle exécution ne se fit pas sans opposition. Plusieurs officiers & particuliérement quelques-uns de la plus grande réputation & des plus nobles familles firent des remontrances & même des protestations contre ce jugement, comme déshonorant pour leur patrie & contraire à toutes les maximes de l'équité. Ils ajoutoient que c'étoit violer le droit public des nations & usurper sur un souverain indépendant une jurisdiction à laquelle on n'avoit aucun droit. Tous leurs efforts furent vains; le nombre & l'opinion de ceux qui regardoient comme légitime tout ce qu'ils croyoient leur être avantageux l'emporterent. Mais l'histoire se plaît à conserver

le souvenir des efforts que fait la vertu, lors même qu'ils sont inutiles, & les écrivains Espagnols en rapportant ces événemens où la valeur de leurs compatriotes se montre bien plus que leur humanité, ont conservé les noms de ceux qui s'efforcerent ainsi de dérober leur patrie à la honte d'un si grand crime (1).

1533.

Dissolution du gouvernement & de toute police intérieure au Pérou.

Après la mort d'Atahualpa, Pizarre investit un des fils de ce prince de la royauté, espérant que ce jeune homme sans expérience deviendroit entre ses mains un instrument passif & qu'il se serviroit de lui plus aisément que d'un monarque accoutumé à commander. Les peuples de Cusco & des pays adjacens reconnurent comme Inca Manco Capac, frere d'Huascar (2). Mais ni l'un ni l'autre de ces souverains n'eut l'autorité de ses prédécesseurs. Les convulsions violentes qui avoient agité l'empire, d'abord dans la guerre civile des deux freres, & ensuite dans l'invasion des Espa-

(1) Vega, *p.* 2, *lib. I*, *cap.* 37. Xerès I, 235. Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, *cap.* 5.
(2) Vega, *p.* 2, *lib. II*, *cap.* 7.

1533. gnols, avoient non-seulement troublé l'ordre établi dans l'administration intérieure, mais presque brisé tous les ressorts du gouvernement. Lorsque les Péruviens virent leur monarque au pouvoir des étrangers & périssant enfin d'une mort honteuse, le peuple de différentes provinces s'abandonna aux plus grands excès, se regardant comme affranchi désormais de toute la contrainte des loix & des mœurs (1). Atahualpa avoit fait périr un si grand nombre de descendans du soleil & les avoit traités avec tant d'indignité que leur ascendant sur les peuples étoit fort affoibli & le respect qu'on avoit pour cette race sainte sensiblement diminué. Encouragés par ces circonstances, des hommes ambitieux s'éleverent en différentes parties de l'empire & aspirerent au pouvoir suprême sans être de la race des Incas. Le général qui commandoit pour Atahualpa dans Quito saisit le frere & les enfans de son maître, les fit mourir dans les supplices &

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib. II*, *cap.* 12., *lib. III*, *cap.* 5.

rejettant toute liaifon avec l'un & l'autre Inca, fe forma pour lui-même un royaume féparé (1).

1533.

Pizarre s'avance vers Cufco.

Les Efpagnols virent avec plaifir la difcorde s'établir parmi les Péruviens & la vigueur du gouvernement fe relâcher. Ils confidérerent ces défordres comme les avant-coureurs de la diffolution prochaine de l'état. Pizarre n'héfita plus à s'avancer vers Cufco. Il avoit reçu des renforts fi confidérables qu'il pouvoit déformais fans danger pénétrer dans l'intérieur du pays. Le partage des tréfors de Caxamalca avoit produit les effets qu'il avoit prévus. Dès que fon frere Ferdinand & les officiers & foldats à qui il avoit permis de quitter le fervice en emportant leur part du butin, furent arrivés à Panama & eurent étalé aux yeux de leurs compatriotes étonnés les tréfors qu'ils apportoient, la renommée de leurs victoires & de leurs richeffes fe répandit dans tous les établiffemens Efpagnols de la côte du fud & y produifit un fi grand effet;

(1) Zarate, *Lib. II*, *cap.* 8. Vega, *p.* 2, *lib. II*, *cap.* 3, 4.

1533. que les gouverneurs de Guatimala, de Panama & de Nicaragua eurent beaucoup de peine à retenir les Espagnols de leurs districts, qui vouloient tous abandonner leurs possessions pour se porter en foule à cette source inépuisable de richesses qui venoit de s'ouvrir au Pérou (1). Malgré toutes les défenses, il arriva à Pizarre un grand nombre d'aventuriers, de sorte qu'en se mettant en marche pour Cusco il se trouva à la tête de cinq cens hommes, après avoir laissé à saint-Michel une garnison considérable, sous le commandement de Benalcazar. Les Péruviens avoient assemblé plusieurs gros corps de troupes pour s'opposer à ses progrès. On livra plusieurs combats, qui se terminoient comme toutes les actions entre les Européens & les Américains; c'est-à-dire qu'il y avoit un petit nombre d'Espagnols tués ou blessés, & que les Américains étoient mis en fuite à chaque fois avec un

(1) Gomera, *hist. cap.* 125. Vega, *p.* 2, *Lib. II*, *cap.* 1. Herrera, *decad.* 5, *lib. III*, *cap.* 5.

1533.

grand carnage. A la fin Pizarre entra dans Cufco & en prit poffeffion. Les tréfors qu'on y trouva, refte de ce que les Péruviens avoient détourné ou caché, foit pour fauver leurs temples du pillage qui les auroit profanés, foit en haine de leurs avides vainqueurs, excéderent de beaucoup la rançon d'Atahualpa. Mais comme les Efpagnols étoient déjà familiarifés avec la richeffe du pays & que le butin étoit partagé entre un plus grand nombre d'aventuriers, ce partage, malgré la part confidérable qui fut diftribuée à chacun, n'excita pas le même étonnement que le premier (1).

Pendant cette marche à Cufco, le fils d'Atahualpa, que Pizarre traitoit comme Inca, mourut; & comme les Efpagnols ne lui fubftituerent perfonne, les droits de Manco Capac au trône parurent être alors univerfellement reconnus (2).

Conquête de Quito par Benalcazar.

Tandis que les troupes de Pizarre étoient ainfi occupées, Benalcazar,

(1) Voyez la NOTE XXXVII.

(2) Herrera, *decad.* 5, *lib. V*, *cap.* 2.

1533.

gouverneur de saint-Michel, habile & brave officier, rougissoit de son inaction & brûloit de se signaler parmi les conquérans du nouveau monde. Un corps de troupes fraîches, arrivé fort à propos de Panama & de Nicaragua le mit en état de satisfaire sa passion pour les entreprises. Après avoir laissé des forces suffisantes pour la sûreté de l'établissement confié à ses soins, il se mit à la tête du reste & partit pour soumettre Quito où, selon le rapport des Péruviens, Atahualpa avoit laissé la plus grande partie de ses trésors. Il y avoit une grande distance de saint-Michel à cette ville, & la marche étoit pénible dans un pays de môntagnes couvertes de bois; il fut souvent & vivement attaqué par les meilleures troupes du Pérou conduites par un chef habile. Sa valeur, sa bonne conduite & sa constance surmonterent tous les obstacles & il entra victorieux dans Quito. Mais il éprouva une grande mortification. Les habitans connoissant par leurs malheurs mêmes la passion dominante de leurs ennemis & le moyen de la tromper, avoient emporté toutes les

richesses qui attiroient les Espagnols; ils ne trouverent rien de ce qui leur avoit fait supporter tant de fatigues & braver tant de dangers (1).

1535.

Expédition d'Alvarado.

Benalcazar ne fut pas le seul capitaine Espagnol qui attaqua le royaume de Quito. La renommée des grandes richesses qui s'y trouvoient y attira un ennemi puissant. Pierre d'Alvarado qui s'étoit si fort distingué dans la conquête du Mexique, ayant obtenu le gouvernement de Guatimala pour récompense de sa valeur, s'ennuya bientôt d'une vie uniforme & tranquille, & sentit le besoin de se rejetter dans l'activité de la vie militaire. La gloire & les richesses acquises par les conquérans du Pérou exalterent en lui cette passion & en déterminerent l'objet. Croyant ou feignant de croire que le royaume de Quito étoit hors des limites du gouvernement de Pizarre, il résolut de l'envahir. Sa grande réputation lui

(1) Zarate, *lib. II*, *cap.* 9. Vega, *p.* 2, *lib. II*, *cap.* 9. Herrera, *decad.* 5, *lib. IV*, *cap.* 11, 12, *lib. V*, *cap.* 2, 3, *lib. VI*, *cap.* 3.

1533. attira de tous côtés des volontaires. Il s'embarqua avec cinq cens hommes, dont plus de deux cens étoient des gentilshommes servant à cheval. Il débarqua à Puerto-Viejo & connoissant très-imparfaitement le pays, il entreprit sans guide de marcher directement à Quito, en suivant le cours de la riviere Guayaquil & en traversant les Andes vers sa source. Dans cette route, une des moins praticables de l'Amérique, ses troupes furent si excédées de fatigue en s'ouvrant des chemins au travers des forêts & des marais dans des terrains bas, & souffrirent tellement de la rigueur du froid sur les hauteurs des montagnes, qu'avant d'arriver à la plaine de Quito il avoit péri un cinquieme des Espagnols & la moitié des chevaux; le reste étoit découragé & hors d'état de servir (1). Dans cet état, ils virent venir à leur rencontre un corps de troupes non pas Américaines mais Espagnoles, qui parurent disposées à les attaquer. Pizarre ayant été instruit de l'armement d'Alvarado, avoit en-

(1) Voyez la NOTE XXXVIII.

voyé Almagro à la tête d'un détachement pour s'oppofer à fon évafion. Benalcazar victorieux s'étoit réuni à Almagro. Alvarado, quoique furpris à la vue d'ennemis qu'il n'attendoit pas, alloit les charger courageufement lorfque quelques officiers plus modérés propoferent & firent agréer un accommodement qui retarda de quelques années le moment fatal où les Efpagnols devoient fufpendre leurs conquêtes pour tremper leurs mains dans le fang de leurs compatriotes. Alvarado s'engagea à retourner dans fon gouvernement à condition qu'Almagro lui paieroit cent mille pezos pour le défrayer de la dépenfe de fon armement. Plufieurs de fes foldats prirent parti dans les troupes d'Almagro, & cette expédition qui fembloit devoir perdre Pizarre & fa colonie contribua ainfi à augmenter fes forces (1).

(1) Zarate, *lib. II*, *cap.* 10-13. Vega, *p.* 11, *lib. II*, *cap.* 1, 2, 9, *&c.* Gomera, *hift. cap.* 126, *&c.* Remefal, *hift. Gu timal. lib. III*, *cap.* 6. Herrera, *decad.* 5, *Lib. VI*, *cap.* 1, 2, 7, 8.

1534. Honneurs conférés par le roi d'Espagne à Pizarre & à Almagro.

Vers le même tems Ferdinand Pizarre étoit arrivé en Espagne. L'immense quantité d'or & d'argent qu'il apportoit (1) y causa autant d'étonnement qu'elle en avoit excité à Panama & dans les autres colonies Espagnoles. Pizarre fut reçu de l'empereur avec des égards dus à un homme qui lui apportoit un présent dont la valeur surpassoit toutes les idées que les Espagnols s'étoient formées de la richesse de leurs acquisitions en Amérique, même après avoir été pendant dix ans maîtres du Mexique. Pour récompenser les services de François Pizarre, l'empereur le confirma dans sa qualité de gouverneur, en y joignant de nouveaux privileges & en étendant les bornes de son gouvernement à soixante-dix lieues au sud le long des côtes, par-delà les limites fixées dans sa premiere patente. Almagro obtint aussi les honneurs qu'il avoit si long-tems desirés. On lui donna le titre d'adelentade ou gouverneur, & sa jurisdiction fut étendue sur deux cens lieues de pays,

(1) Voyez la NOTE XXXIX.

1534.

à commencer des limites méridionales du gouvernement de Pizarre. Ferdinand lui-même ne demeura pas sans récompense. Il fut fait chevalier de l'ordre militaire de saint-Jacques, distinction toujours flatteuse pour un gentilhomme Espagnol, & retourna au Pérou accompagné de beaucoup de personnes de plus grande distinction que celles qui avoient jusqu'alors servi en Amérique (1).

Commencement des discussions entre Pizarre & Almagro

On reçut au Pérou quelques nouvelles de sa négociation avant qu'il y arrivât lui-même. Almagro ne fut pas plutôt instruit qu'il avoit obtenu de l'empereur un gouvernement indépendant, qu'il prétendit que Cusco, où résidoient les Incas, y étoit compris & qu'il se prépara à se rendre maître de ce poste important. Jean & Gonzales Pizarre se mirent en devoir de le repousser. Chacun des contendans avoit un parti puissant, & la dispute alloit se décider par le sort des armes, lorsque François Pizarre

(1) Zatate, *lib. III*, *cap.* 3. Vega, *p. 2. lib. II*, *cap.* 19. Herrera, *decad.* 5, *lib. VI*, *cap.* 13.

1534. arriva dans la capitale ; il n'y avoit jamais eu entre ce guerrier & Almagro de réconciliation ſincere. La perfidie de Pizarre, qui s'étoit fait donner à lui ſeul des honneurs & des avantages qu'il devoit partager avec ſon aſſocié, étoit toujours préſente à l'eſprit de l'un & de l'autre. L'un ne pouvant ſe diſſimuler ſa mauvaiſe foi, ne ſe flattoit pas que ſon rival la lui pardonnât ; l'autre ſe ſouvenant toujours qu'il avoit été trompé ne cherchoit que les occaſions de ſe venger. L'avidité & l'ambition les avoit portés tous deux à ſuſpendre leur haine réciproque, & même à agir de concert pour obtenir les richeſſes & la puiſſance ; mais ils n'eurent pas plutôt atteint le but de leurs deſirs que les mêmes paſſions qui avoient formé cette union paſſagere les diviſerent de nouveau. Chacun d'eux avoit auprès de lui un certain nombre de ſubalternes, intéreſſés à les flatter, & qui avec l'art & la méchanceté particuliere à cette eſpece d'hommes, aigriſſoient leurs ſoupçons mutuels & groſſiſſoient à leurs yeux les torts les plus légers. Mais malgré toutes ces cauſes d'ini-

mitié, ils connoissoient si bien l'un & l'autre leurs talens respectifs qu'ils craignoient également les conséquences d'une rupture ouverte. L'arrivée de Pizarre à Cusco & l'adresse mêlée de fermeté qu'il montra dans ses plaintes contre Almagro & ses partisans, détournerent alors l'orage. Il se fit une nouvelle réconciliation dont la condition principale fut qu'Almagro tenteroit la conquête du Chili & que s'il n'y trouvoit pas un établissement digne de lui, Pizarre pour l'indemniser lui céderoit une partie du Pérou. Cette nouvelle convention fut confirmée avec les mêmes solemnités religieuses que la premiere, & observée avec aussi peu de fidélité (1).

1534.

Réglemens de Pizarre.

Dès que cette affaire importante fut terminée, Pizarre revint dans les provinces voisines de la mer, & comme il jouissoit alors d'une tranquillité qui n'étoit troublée par aucun ennemi, ni Espagnol ni Indien, il s'occupa avec l'ardeur & la cons-

(1) Zarate, *lib. II*, *cap.* 13. Vega, *p.* 2, *lib. II*, *cap.* 19. Benzo, *lib. III*, *cap.* 6. Herrera, *decad.* 5, *lib. VII*, *cap.* 8.

1534. tance qui distinguoient son caractere, à établir un gouvernement régulier dans les vastes pays soumis à son autorité. Quoique son éducation le rendît incapable de toute recherche sur les principes de la police intérieure, & que le genre de vie qu'il avoit mené jusques-là parût peu compatible avec l'ordre que demande l'administration, sa sagacité naturelle suppléa aux lumieres & à l'expérience. Il partagea le pays en différens districts, & il établit des magistrats dans chacun. Il fit des réglemens sur l'administration de la justice, la perception des impôts, le travail des mines & le traitement des Indiens. Ses loix étoient simples & n'avoient pour objet que la prospérité publique.

Fondation de Lima.

Mais quoiqu'il proportionnât son plan à l'état de foiblesse où étoit sa colonie naissante, son esprit étendu se portoit vers l'avenir. Il se considéroit lui-même comme le fondateur d'un grand empire & il délibéra longtems avec beaucoup de sollicitude sur le lieu où il placeroit le siege du gouvernemement. Cusco, la résidence des Incas, étoit située dans un coin

de l'empire à plus de quatre cens milles de la mer, & plus éloignée encore de Quito, province dont l'importance lui paroissoit extrême. Le Pérou n'avoit aucun autre établissement qui méritât le nom de ville & qui pût déterminer les Espagnols à y fixer leur séjour. Mais en parcourant le pays, Pizarre avoit été frappé de la beauté & de la fertilité de la vallée de Rimac, une des plus étendues & des mieux cultivées du Pérou. Ce fut sur les bords d'une petite riviere du même nom que la vallée qu'elle arrose & qu'elle enrichit, à six milles de Callao, le havre le plus commode de l'océan pacifique, qu'il établit le chef-lieu de son gouvernement. Il lui donna le nom de *Ville des trois rois*, soit parce qu'il en posa la premiere pierre au tems où l'église célébre la fête des trois rois, soit, comme il est plus vraisemblable, en l'honneur de Jeanne & de Charles souverain de Castille. Ce nom se conserve encore en Espagne dans tous les actes publics; mais la ville est plus connue par les étrangers sous celui de *Lima*, mot corrompu de l'ancien nom de la

1534.

1535.
18 Janv.

1535.

vallée où elle est située. Par les soins de Pizarre les bâtimens s'éleverent avec tant de promptitude qu'on vit bientôt une ville : un palais magnifique pour le gouverneur, & des maisons solidement construites pour ses principaux officiers, annoncerent dès-lors sa future grandeur (1).

Invasion du Chili par Almagro.

En conséquence de sa convention avec Pizarre, Almagro se mit en marche pour le Chili. Comme il possédoit au plus haut degré les qualités qui attirent sur-tout l'admiration du soldat, une libéralité sans bornes & un courage intrépide, cinq cens soixante-dix hommes se rangerent sous ses drapeaux. C'étoit le corps d'Européens le plus nombreux qui eût été assemblé jusqu'alors au Pérou. L'impatience de terminer promptement son expédition ou l'habitude de supporter tous les travaux & de braver tous les dangers, habitude commune à tous les Espagnols qui avoient servi quelque tems en Amérique,

(1) Herrera, *decad.* 5, *lib. VI*, *cap.* 12, *lib. VII*, *cap.* 13. Calancho, *Cron. lib. I*, *cap.* 37. Barnuevo *Lima funda II*, 294.

1535.

détermina Almagro à traverſer les montagnes, au lieu de s'avancer par le pays plat, le long de la côte. Le chemin étoit en effet plus court, mais preſqu'impraticable. Ses troupes ſouffrirent dans cette route tous les maux que la nature humaine peut éprouver de la fatigue, de la faim & des rigueurs du climat de ces régions élevées de la zone torride, où le froid eſt preſqu'auſſi rude que celui qu'on trouve ſous le cercle polaire. Il en périt un grand nombre, & ceux qui réſiſterent & parvinrent juſqu'aux plaines fertiles du Chili, y trouverent de nouveaux obſtacles à ſurmonter. Ils eurent à combattre des peuples très-différens des Péruviens, intrépides, endurcis aux travaux, & aſſez ſemblables aux nations guerrieres du nord de l'Amérique par leur conſtitution phyſique & par leur courage. Quoiqu'étonnés à la premiere apparition des Eſpagnols, & plus encore à la vue de leur cavalerie & des effets de leurs armes à feu, les naturels revinrent bientôt de leur ſurpriſe, non-ſeulement juſqu'à ſe défendre avec courage, mais même juſqu'à aſſaillir

1535.

leurs nouveaux ennemis avec plus de résolution & de vigueur que n'en avoit montré jusques-là aucune nation Américaine. Les Espagnols continuerent cependant à pénétrer dans le pays & y recueillirent de l'or en abondance, mais ils ne penserent plus à y former un établissement. Malgré toute la valeur & l'habileté de leur chef, le succès de leur expédition étoit encore extrêmement douteux lorsqu'ils furent rappellés au Pérou par une révolution inattendue dont je vais développer les causes (1).

Révolte des Péruviens.

Les colonies Espagnoles de l'Amérique avoient envoyé un si grand nombre d'aventuriers au Pérou, & tous y portoient des espérances si outrées d'une fortune immense & rapide qu'il n'étoit pas possible de proposer à aucun d'eux de s'enrichir par les travaux de l'industrie. Ils eussent vu dans une pareille proposition, non-seulement le renversement

(1) Zarate, *lib. III*, *cap.* 1. Gomera, *hist. cap* 131. Vega, *p.* 2, *lib. II*, *cap.* 20. Ovalle, *hist. de Chile*, *lib. IV*, *cap.* 15, *&c.* Herrera, *decad.* 5, *lib. VII*, *cap.* 9, *lib. X*, *cap.* 1, *&c.*

de

de toutes leurs espérances, mais une véritable insulte. Il falloit cependant trouver quelqu'occupation à des hommes qu'on ne pouvoit pas sans danger laisser dans l'inaction. Pizarre encouragea quelques-uns des officiers les plus distingués qui étoient arrivés nouvellement, à tenter des expéditions dans quelques provinces de l'empire que les Espagnols n'avoient pas encore visitées. Il se forma diverses troupes assez considérables, qui vers le tems du départ d'Almagro pour le Chili, se mirent en marche pour pénétrer dans différentes provinces éloignées de l'intérieur du pays. L'Inca Manco Capac observant l'imprudence des Espagnols qui dispersoient ainsi leurs troupes & le petit nombre de ceux qui étoient demeurés à Cusco sous les ordres de Jean & Gonzales Pizarre, crut être arrivé au moment heureux d'assurer ses droits à l'empire, de venger son pays & d'exterminer ses oppresseurs. Quoique surveillé de très-près par les Espagnols qui lui laissoient habiter le palais de ses ancêtres à Cusco, il trouva moyen de communiquer son projet aux gens

1535.

Son origine.

1535. qui devoient l'exécuter. Les moindres desirs des souverains sont des ordres chez un peuple accoutumé à les respecter comme des divinités. Les Espagnols loin de se disposer à abandonner volontairement le Pérou, comme ils l'avoient fait croire aux habitans, y abordoient en beaucoup plus grand nombre. Les Péruviens ne pouvant plus espérer de se voir délivrés de leurs tyrans que par un effort vigoureux de toute la nation, les préparatifs pour l'exécution de cette tentative hasardeuse furent faits avec le silence & le secret dont les Américains sont peut-être seuls capables.

1536. Et ses progrès. L'Inca avoit déjà fait quelques tentatives infructueuses pour s'échapper des mains des Espagnols, lorsque Ferdinand Pizarre étant venu à Cusco, lui accorda la permission d'assister à une grande fête qui devoit se célébrer à quelques lieues de la capitale. Sous le prétexte de cette solemnité, les hommes les plus considérables de l'empire s'étoient rassemblés. Dès que l'Inca les eut joint l'étendard de la guerre fut déployé & en peu de tems tous les guerriers de la nation furent en armes,

1536.

depuis les confins de la province de Quito jusqu'aux frontieres du Chili. Beaucoup d'Espagnols qui vivoient tranquilles dans les possessions qu'ils avoient obtenues, furent massacrés. Différens détachemens, marchant sans précaution dans une contrée qui paroissoit entiérement soumise au joug, furent exterminés. Une armée de deux cens mille hommes, si nous en croyons les historiens Espagnols, attaqua Cusco. Les trois freres se défendirent avec cent soixante-dix Espagnols seulement. Un autre corps nombreux d'Indiens investit Lima & intercepta toute communication entre cette ville & Cusco. Des troupes nombreuses de Péruviens répandus dans tout le pays, empêchoient même toute relation entre les deux villes, de sorte que les Espagnols dans l'une & dans l'autre ignoroient également le sort de leurs compatriotes, & supposant les événemens les plus funestes, se croyoient les seuls échappés à la destruction de leur nation au Pérou (1).

(1) Vega, *p.* 2, *lib. II*, *cap.* 28. Zarate;

1536.
Siege de Cusco.

C'est contre Cusco que se fit le plus grand effort des Indiens. L'Inca à la tête d'une nombreuse armée en forma le siege qui fut suivi pendant neuf mois avec la plus grande ardeur. Les Péruviens n'y déployerent pas au même degré le courage féroce des guerriers Mexicains ; mais ils conduisirent quelques-unes de leurs opérations avec plus de sagacité & montrerent plus d'aptitude à acquérir les connoissances de l'art militaire. Ils avoient observé la discipline espagnole & ils s'efforcerent de l'imiter. Ils tournerent les armes Européennes contre leurs ennemis. Ils armerent un corps nombreux de leurs plus braves guerriers avec les épées, les piques & les boucliers qu'ils avoient pris aux Espagnols tués dans les différentes parties du pays. Ils avoient remarqué que les Espagnols combattoient serrés & tiroient de là leur plus grande force dans l'action ; ils s'exercerent à combattre de la même maniere. Quel-

lib. III, *cap.* 3. Cieca de Leon, *cap.* 82. Gomera, *hist. cap.* 135. Herrera, *decad.* 5, *lib. VIII*, *cap.* 5.

1536.

ques-uns oferent manier les mouf-quets & acquirent affez d'adreffe pour s'en fervir. Les plus hardis, parmi lefquels étoit Manco Capac lui-même, montoient les chevaux qu'ils avoient pris & s'avançoient hardiment, la lance en arrêt, pour charger les cavaliers Efpagnols. C'étoit cependant bien plus par leur nombre que par ces imitations imparfaites & cet ufage mal-adroit des arts & des armes des Européens, que les Péruviens fatiguoient les Efpagnols (1). Manco Capac fe mit en poffeffion d'une moitié de fa capitale, malgré la valeur avec laquelle les Pizarres défendirent Cufco. Il en fut pourtant chaffé enfuite ; mais les Efpagnols y perdirent Jean Pizarre le plus aimé des trois freres, & quelques autres officiers de diftinction. Excédés par les fatigues d'un fervice qui ne leur laiffoit aucun moment de repos, manquant de vivres & défefpérant de réfifter plus longtems à des ennemis dont le nombre augmentoit tous les jours, les foldats

(1) Voyez la NOTE XI.

1536. de Pizarre avoient résolu d'abandonner Cuſco, dans l'eſpérance de rejoindre ceux de leurs compagnons qui auroient échappé aux Péruviens ou de s'ouvrir un chemin au travers des ennemis, & de gagner la mer où ils trouveroient quelque moyen de quitter un pays devenu le tombeau de leur nation (1).

Arrivée d'Almagro. La nouvelle de la révolte générale des Péruviens auroit ſuffi pour engager Almagro à quitter le Chili pour aller au ſecours de ſes compatriotes; mais il fut porté à cette réſolution par un motif moins généreux & plus intéreſſé. Le même meſſager par lequel il apprenoit la ſituation des affaires au Pérou, lui apportoit la patente royale qui le créoit gouverneur du Chili & fixoit les limites de ſon gouvernement. D'après cette patente, Cuſco lui parut évidemment compris dans l'étendue de ſon département & il eut dès-lors autant d'ardeur pour ôter aux Pizarres la poſſeſſion de cette capitale que pour empêcher les Péruviens de s'en emparer.

Motifs de ſa conduite.

(1) Herrera, *decad.* 5, *lib.* VIII, *cap.* 4.

1536.

Impatient d'exécuter ce double projet, il hasarda de retourner par une nouvelle route au travers des plaines sablonneuses de la côte. Dans cette marche il souffrit de la chaleur & de la soif, presque autant qu'il avoit souffert du froid & de la faim, en traversant les sommets des Andes.

1537. Ses opérations.

Il arrivoit à Cusco dans un moment critique. Les Espagnols & les Péruviens en le voyant approcher éprouverent une égale inquiétude. Ceux-là instruits de ses prétentions, qu'il ne prenoit pas la peine de cacher, délibéroient s'ils le traiteroient comme un libérateur ou comme un ennemi. Ceux-ci connoissant le sujet de la querelle des deux partis, se flattoient qu'il y avoit pour eux plus à espérer qu'à craindre des opérations d'Almagro. Almagro lui-même, mal instruit des événemens qui s'étoient passés pendant son absence & voulant connoître avec plus d'exactitude l'état des affaires, avançoit vers la capitale avec beaucoup de lenteur & de circonspection. Des négociations s'entamerent entre tous les partis. L'Inca s'y conduisit avec beaucoup

1537.

d'adresse. Il s'efforça d'abord de gagner l'amitié d'Almagro ; mais après plusieurs tentatives sans succès, désespérant de former jamais une union sincere avec les Espagnols, il les surprit avec un corps nombreux & choisi. La discipline & la valeur des Espagnols triompherent. Les Péruviens furent repoussés avec une si grande perte qu'une grande partie de leur armée se dispersa & qu'Almagro put s'avancer librement jusqu'aux portes de Cusco.

Il prend possession de Cusço.

Les Pizarres n'ayant plus à combattre les Péruviens, porterent toute leur attention sur ce nouvel ennemi & prirent des mesures pour lui fermer l'entrée de la capitale. Cependant la prudence empêcha pendant quelque tems les deux partis de tourner leurs armes l'un contre l'autre, tant qu'ils furent environnés d'ennemis communs qui se seroient réjouis de leurs pertes. On proposa différens plans de conciliation. Chacun des chefs s'efforçoit de tromper l'autre & d'attirer à soi ses soldats. Le caractere ouvert, affable & généreux d'Almagro lui gagnerent plusieurs des

partisans des Pizarres, révoltés de leurs manieres dures & impérieuses. Encouragé par cette défection, Almagro s'avança de nuit vers la ville, surprit quelques sentinelles, gagna les autres & environnant la maison qu'habitoient les deux freres, il les força après une défense opiniâtre de leur part de se rendre à discrétion (1).

Guerre civile & succès d'Almagro.

Il n'y eut que deux ou trois Espagnols tués dans ces premieres hostilités de la guerre civile; mais elles furent bientôt suivies de scenes meurtrieres. François Pizarre ayant dispersé les Péruviens qui investissoient Lima & reçu d'Hispaniola & de Nicaragua des renforts considérables, envoya cinq cens hommes sous les ordres d'Alonzo d'Alvarado pour délivrer ses freres & la garnison de Cusco. Ce corps, qu'on pouvoit regarder comme une force considérable dans l'enfance de la puissance Espagnole en Amérique, s'avança jusqu'à une petite distance de la capi-

(1) Zarate, *lib. III*, *cap.* 4. Vega, *p.* 2, *lib. II*, *cap.* 39. 1. Gomera, *hist. cap.* 134. Herrera, *decad.* 6, *lib. II*, *cap.* 1. 5.

1537. tale avant de soupçonner qu'il pût avoir à combattre d'autres ennemis que les Indiens. Ce fut un grand étonnement pour eux de voir leurs compatriotes postés sur les bords de la riviere d'Abançay pour les empêcher de la passer. Almagro cependant, plus jaloux de les attirer à son parti que de les vaincre, tenta de séduire leur chef par des promesses & des présens. La fidélité d'Alvarado ne fut point ébranlée; mais il avoit plus de vertu que de talent pour la guerre. Almagro l'amusa par différens mouvemens, tandis qu'un gros détachement de ses soldats choisis ayant passé la riviere pendant la nuit tomba sur son camp, dispersa ses troupes avant qu'il eût eu le tems de les former, & le fit lui-même prisonnier avec ses principaux officiers (1).

12 Juillet.

Il n'en profite pas.

Par cet avantage, la querelle entre les deux rivaux auroit été décidée sans retour si Almagro avoit aussi bien connu l'art de profiter de la victoire

(1) Zarate, *lib. III*, *cap.* 6. Gomera, *hist cap.* 138. Vega, *p.* 2., *lib. II*, *cap.* 33, 34. Herrera, *decad.* 6, *lib. II*, *cap.* 9.

que celui de vaincre. Rodrigue Orgognès, officier d'un grand talent, qui ayant servi sous le connétable de Bourbon dans ses guerres en Italie, étoit accoutumé aux résolutions hardies & décisives, lui conseilla de faire mourir les deux Pizarres qu'il avoit entre les mains, ainsi qu'Alvarado & quelques autres qu'il ne pouvoit espérer de gagner, & de marcher sur le champ à Lima avec ses troupes victorieuses avant que le gouverneur eût le tems de faire des préparatifs de défense. Almagro sentoit tous les avantages de ce conseil & ne manquoit pas du courage nécessaire pour le suivre; mais il céda à des sentimens qui ne paroissoient guere convenir à un soldat de fortune, vieilli dans le service: il fut arrêté par des scrupules qu'on ne devoit pas attendre d'un chef de parti qui avoit tiré l'épée dans une guerre civile. Son humanité l'empêcha de répandre le sang de ses adversaires, & la crainte d'être regardé comme rebelle ne lui permit pas d'entrer à main armée dans une province que son souverain avoit donnée à un autre. Il savoit bien que sa querelle avec

P vj

1537. Pizarre ne pouvoit se terminer que par les armes & il ne prétendoit pas éviter cette maniere de la décider; mais une délicatesse mal entendue dans la circonstance où il se trouvoit lui faisoit souhaiter que son rival fût regardé comme l'agresseur, & ce motif lui fit reprendre tranquillement le chemin de Cusco pour attendre que Pizarre vînt l'y attaquer (1).

Situation fâcheuse de Pizarre.

Celui-ci ignoroit encore tout ce qui s'étoit passé, le retour d'Almagro, la prise de Cusco, la mort d'un de ses freres, la captivité des deux autres & la défaite d'Alvarado. Toutes ces nouvelles lui furent apportées en même tems. Tant de malheurs à la fois abattirent pour quelques momens ce courage qui avoit déjà résisté aux plus rudes coups de l'adversité; mais la nécessité de pourvoir à sa sûreté, aussi bien que le desir de la vengeance, l'empêcha de succomber.

Adresse de sa conduite.

Il prit ses mesures avec la sagacité qui lui étoit naturelle. Comme il étoit maître de la côte & qu'il attendoit

(1) Herrera, *decad.* 6, *Lib. II*, *cap.* 10, 11.

des renforts considérables d'hommes & de provisions, il étoit aussi important pour lui de gagner du tems & d'éviter une action que pour Almagro de hâter ses opérations & d'en venir à une action décisive. Il eut recours aux artifices qu'il avoit déjà employés avec succès, & Almagro fut assez foible pour se laisser amuser par l'espérance de terminer leurs différens à l'amiable. En variant sans cesse ses propositions, en cédant du terrein à propos, en accordant quelquefois tout & rétractant ensuite ce qu'il avoit accordé, Pizarre fit traîner la négociation de maniere que quoique chaque jour fût précieux à Almagro, il s'écoula plusieurs mois sans qu'on eût rien arrêté. Tandis qu'Almagro & ses officiers n'étoient occupés qu'à reconnoître & éviter les pieges que leur tendoit le gouverneur de Lima, Gonzales Pizarre & Alvarado trouverent le moyen de corrompre leurs gardes, & non-seulement ils s'échapperent, mais ils persuaderent à soixante soldats d'Almagro de s'enfuir avec eux (1). La fortune ayant ainsi

(1) Zarate, *lib III*, *cap.* 8. Herrera, *decad.* 6, *lib. II*, *cap.* 14.

1537.

rendu au gouverneur un de ses freres, une perfidie de plus ne lui coûta rien pour délivrer l'autre. Il proposa à Almagro de soumettre leurs contestations au jugement de leur souverain. Jusqu'à sa décision chacun demeureroit en possession de ce qu'il occupoit actuellement. Ferdinand Pizarre seroit mis en liberté & partiroit sur le champ pour l'Espagne avec les officiers qu'Almagro voudroit envoyer lui-même pour faire valoir ses droits. Le but de Pizarre dans ses propositions étoit manifeste. Almagro avoit été souvent trompé par ses artifices, & cependant il compta sur la sincérité de son rival avec une crédulité aveugle & accepta toutes ces conditions (1).

Ses préparatifs pour commencer la guerre.

Aussitôt que Ferdinand Pizarre fut en liberté, le gouverneur n'étant pas retenu par la crainte du danger de son frere, ne dissimula plus. Le traité fut oublié, il ne fut plus question de con-

(2) Herrera, *decad* 6, *lib. III*, *cap.* 9. Zarate, *lib. III*, *cap.* 9. Gomera, *hist. cap.* 140. Vega, *p.* 2, *lib. II*, *cap.* 35.

ciliation. Il déclara ouvertement que c'étoit désormais les armes à la main qu'il falloit décider qui de lui ou d'Almagro demeureroit maître du Pérou. Ses préparatifs se firent avec la célérité que demandoit une résolution si hardie. Il eut bientôt sept cens hommes en état de marcher à Cusco. Il en donna le commandement à ses deux freres en qui il pouvoit se confier pour l'exécution des mesures les plus violentes; car ils étoient animés par l'ambition commune aux trois freres & par le souvenir récent de leur captivité & de leurs souffrances. Après avoir tenté sans succès de traverser les montagnes pour arriver par une route directe à Cusco, ils marcherent au sud le long de la côte jusqu'à Nasca, & alors tournant à gauche ils passerent les défilés qu'on trouve dans la branche des Andes qui s'étendoit entr'eux & la capitale. Almagro au lieu de suivre le conseil de quelques-uns de ses officiers qui vouloient qu'il défendît ces passages, attendit son ennemi dans la plaine de Cusco. Deux raisons sembloient l'avoir conduit à prendre cette résolution. Il n'a-

1538.

1538. voit guere que cinq cens hommes & il craignoit de s'affoiblir encore en envoyant des détachemens dans les montagnes ; & comme sa cavalerie étoit plus nombreuse & mieux disciplinée que celle des Pizarres, il ne pouvoit tirer un grand parti de cet avantage qu'en combattant dans un pays découvert.

Son armée marche à Cusco.

Les Pizarres s'avancerent sans rencontrer d'autres obstacles que ceux qui venoient de la nature des contrées horribles & désertes qu'il falloit traverser. Aussitôt qu'ils furent dans la plaine les deux partis montrerent une impatience égale de terminer enfin une querelle qui duroit depuis si longtems. Compatriotes, anciennement amis, sujets du même souverain & marchant chacun sous l'étendard d'Espagne, ils voyoient les montagnes voisines couvertes d'Indiens assemblés pour jouir du plaisir de les voir s'égorger les uns les autres, & prêts à attaquer ensuite le parti demeuré vainqueur. Mais tous ces motifs ne pouvoient l'emporter sur la haine cruelle dont ils étoient animés. Il ne se donna ni de part ni d'autre aucun

conseil de paix; il ne se fit pas une proposition d'accommodement. Malheureusement pour Almagro son âge avancé ne lui permettoit plus de supporter les grands travaux, & dans ce moment critique épuisé par les fatigues & privé de son activité ordinaire, il fut obligé de confier le commandement à Orgognès qui, quoiqu'excellent officier, n'étoit pas aussi aimé des soldats & n'avoit pas autant d'ascendant sur leur esprit que le chef qu'ils étoient accoutumés à suivre & à respecter.

1538.

Le combat fut terrible & se soutint des deux côtés avec un courage égal. Almagro avoit un plus grand nombre de vieux soldats & plus de cavalerie; mais ces avantages étoient balancés du côté de Pizarre par le nombre & par deux compagnies de mousquetaires que l'empereur avoit envoyées d'Espagne sur la nouvelle de la révolte des Indiens (1). L'usage des armes à feu n'étoit pas encore très-connu en Amérique parmi des aventuriers qui s'équipoient sans beaucoup

26 Avril. Almagro est défait.

(1) Herrera, *decad.* 6, *lib. III*, *cap.* 8.

1538. de soin & à leurs propres frais (1). Cette petite troupe armée réguliérement & bien disciplinée décida de la journée. Par-tout où elle se portoit un feu bien conduit & bien soutenu renversoit tout ce qu'elle trouvoit devant elle, cavalerie & infanterie. Orgognès s'efforçant de rallier & de ranimer ses troupes reçut une blessure dangereuse. La déroute devint générale. La cruauté des vainqueurs souilla la gloire d'une victoire si complette. La fureur qu'inspire ordinairement la guerre civile portoit les uns à massacrer leurs compatriotes sans distinction & sans remords; l'esprit d'une basse vengeance poussoit les autres à égorger leurs ennemis particuliers.

Orgognès & plusieurs officiers de distinction furent tués de sang froid. Plus de cent quarante soldats périrent sur le champ de bataille ; ce nombre paroîtra très-considérable si l'on fait attention à la petitesse des armées & au peu de durée de l'action. Almagro trop foible pour se tenir à cheval voulut qu'on le portât en litiere sur une

(1) Zarate, *lib. III*, *cap.* 8.

1538.

hauteur d'où il pouvoit voir le champ de bataille. Il fut témoin des divers mouvemens des deux armées avec la plus grande agitation & la plus vive inquiétude, & vit enfin la défaite totale de ses troupes avec l'indignation d'un vieux capitaine long-tems accoutumé à vaincre. Il tenta de se dérober par la fuite ; mais il fut fait prisonnier & gardé avec toute la vigilance possible (1).

Et pris;

Les Péruviens au lieu d'exécuter la résolution qu'ils avoient faite d'attaquer les Espagnols se retirerent tranquillement après la bataille ; il n'y a peut-être pas dans l'histoire du nouveau monde un exemple plus frappant de l'ascendant des Espagnols sur les Américains. Témoins de la défaite & de la dispersion d'un des partis, ils n'ont pas le courage d'attaquer l'autre affoibli & fatigué par sa victoire même, & ils n'osent tomber sur leurs oppresseurs lorsque la fortune leur offre une

(1) Zarate, *lib. III*, *cap.* 11, 12. Vega, *p.* 11, *lib. II*, *cap.* 36-38. Herrera, *decad.* 6, *lib. III*, *cap.* 10-12, *lib. IV*, *cap.* 1-6.

1538.

occasion si favorable de les combattre avec avantage (1).

Nouvelles expéditions.

Cusco fut pillé par les vainqueurs qui y trouverent un butin considérable formé en partie des restes des trésors des Indiens & en partie des richesses amassées par leurs adversaires au Pérou & au Chili. Mais ces dépouilles & tout ce que leur chef put y ajouter se trouverent si fort audessous de ce qu'ils croyoient être dû à leurs services que Ferdinand Pizarre ne pouvant les satisfaire eut recours au même expédient que son frere avoit employé dans une occasion semblable. Il chercha à occuper ces esprits hautains & remuans, afin d'empêcher leurs plaintes de dégénérer en mutinerie. Il encouragea ceux de ses officiers qu'il jugea les plus actifs à entreprendre de découvrir & de soumettre différentes provinces où les Espagnols n'avoient pas encore pénetré. Tous les chefs qui commanderent quelqu'une de ces expéditions furent suivis par beaucoup

(1) Zarate, *lib. III*, *cap.* 2. Vega, *p.* 2, *lib. II*, *cap.* 38.

de volontaires qui montroient une ardeur, & une confiance qu'on ne trouve que dans les aventuriers de ce siecle. Plusieurs des soldats d'Almagro s'enrôlerent aussi & Pizarre eut la satisfaction d'être délivré des importunités de ses partisans mécontens, & de la crainte de ses anciens ennemis (1).

On fait le procès à Almagro.

Almagro demeura plusieurs mois étroitement gardé & livré à toutes les inquiétudes que lui causoit l'incertitude de sa situation. Son sort étoit fixé par les Pizarres depuis le moment où il étoit tombé entre leurs mains; mais la prudence les forçoit de différer leur vengeance jusqu'à ce que les soldats qui avoient servi sous Almagro & plusieurs de leurs partisans même en qui ils ne pouvoient se confier entiérement, fussent éloignés de Cusco. Dès que cet obstacle ne subsista plus, Almagro fut accusé juridiquement pour crime de trahison, jugé avec les formalités ordinaires &

(1) Zarate, *lib. III*, *cap.* 12. Gomera, *hist. cap.* 141. Herrera, *decad.* 6, *lib IV*, *cap.* 7.

1538. condamné à la mort. Sa sentence le frappa de terreur, & quoiqu'il eût souvent bravé la mort avec la plus grande intrépidité dans les combats, il ne put sans foiblesse la voir s'approcher sous une forme ignominieuse. Il eut recours à des supplications basses & indignes de sa gloire. Il conjura les Pizarres de se souvenir de leur ancienne amitié & des services qu'il avoit rendus à leur famille. Il rappella à François l'humanité dont il avoit usé envers Ferdinand & Gonzales ses prisonniers dont il avoit épargné la vie malgré les remontrances de ses plus fideles amis. Il le pressa enfin d'avoir pitié de son âge & de ses infirmités & de lui laisser les tristes restes d'une vie qui ne pouvoit pas encore être bien longue, pour lui donner le tems d'expier ses péchés & de faire sa paix avec le ciel. Les supplications d'un homme aimé de tous ceux qui avoient servi sous lui, arracherent des larmes de tous les yeux & toucherent les cœurs les plus durs, dit un historien Espagnol ; mais les Pizarres demeurerent inflexibles. Dès qu'Almagro vit que son sort étoit

Il est condamné.

inévitable, il reprit la dignité & le courage d'un ancien ſoldat. Il fut étranglé dans ſa priſon & enſuite publiquement décapité dans la ſoixante-quinzieme année de ſon âge. Il laiſſa un fils qu'il avoit eu d'une femme Indienne de Panama ; ce fils étoit alors priſonnier à Lima ; il le nomma ſon ſucceſſeur dans ſon gouvernement, en vertu du pouvoir qu'il en avoit de l'empereur (1).

1538. Et mis à mort.

1539. Délibérations de la cour d'Eſpagne ſur l'état du Pérou.

La guerre civile du Pérou ſuſpendant toute communication avec l'Eſpagne, la nouvelle de ces événemens extraordinaires n'y arriva que fort tard. Malheureuſement pour le parti victorieux elle y fut apportée par quelques-uns des officiers d'Almagro qui avoient quitté ce pays à l'époque de cette derniere révolution & qui raconterent les faits avec toutes les circonſtances défavorables aux Pizarres ; leur ambition, leur mépris pour leurs engagemens les plus ſo-

(1) Zarate, *lib. III*, *cap* 12. Gomera, *hiſt. p.* 141. Vega, *p.* 2, *lib. II*, *cap.* 39. Herrera, *decad.* 6, *lib. IV*, *cap.* 9, *lib. V*, *cap.* 1.

1539.

lemnels, leur violence & leur cruauté furent peintes avec toute la malignité & l'exagération de l'esprit de parti. Ferdinand Pizarre qui arriva bientôt après & qui se montra à la cour avec une magnificence extraordinaire travailla à effacer ces impressions & à se justifier lui-même & ses freres en représentant Almagro comme l'agresseur. L'empereur & ses ministres sans être en état de décider avec certitude lequel des deux partis étoit le plus coupable, virent clairement les suites funestes qu'on devoit attendre de ces dissensions. Il étoit bien manifeste que tandis que des gouverneurs chargés de l'administration de deux colonies naissantes emploieroient l'un contre l'autre des forces destinées à les défendre contre l'ennemi commun, le bien public ne seroit plus rien pour eux & les Indiens pourroient profiter de leur désunion pour exterminer les vainqueurs & les vaincus. Mais il étoit plus aisé de connoître le mal que de trouver le remede. Les informations qu'on avoit reçues étoient si incomplettes & si suspectes, le lieu de la scene étoit si éloigné, qu'il étoit presque

1539.

presque impossible de prescrire à un administrateur la conduite qu'il devoit suivre, & qu'avant qu'aucun plan approuvé en Espagne pût être suivi au Pérou, l'exécution pouvoit en devenir très-funeste par le changement des circonstances & de la situation des partis.

Vaca de Castro y est envoyé avec d'amples pouvoirs

L'empereur se vit donc obligé d'envoyer au Pérou un homme revêtu de pouvoirs très-étendus & presque arbitraires, qui, après avoir observé l'état des affaires par lui-même & recherché sur les lieux la conduite des différens chefs, fût autorisé à établir la forme du gouvernement qu'il jugeroit la plus avantageuse à la métropole & à la colonie. Vaca de Castro fut choisi pour cet important emploi. Il étoit juge de l'audience royale de Valladolid; & ses talens, son intégrité, sa fermeté justifierent le choix de son souverain. Ses instructions, quoique très-amples, ne le lioient pas dans ses opérations. Selon les circonstances, il pouvoit revêtir différens caracteres. S'il trouvoit le gouverneur encore vivant, il ne devoit prendre que la qualité de juge pour

1539. conserver l'air d'agir de concert avec lui & ne pas blesser un homme qui avoit si bien mérité de son pays. Mais si Pizarre étoit mort, il étoit muni de provisions qu'il produiroit & qui le nommoient son successeur au gouvernement. Cette attention pour Pizarre semble pourtant avoir été l'effet de la crainte de son pouvoir plutôt qu'un témoignage d'approbation donné à sa conduite; car au même moment où la cour paroissoit ainsi vouloir le ménager, son frere Ferdinand fût arrêté à Madrid, & renfermé dans une prison où il demeura plus de vingt ans (1).

1540. Pizarre partage le Pérou entre ses partisans.

Tandis que Vaca de Castro se disposoit à partir, des événemens importans se passoient au Pérou. Le gouverneur se regardant après la mort d'Almagro comme unique dépositaire de l'autorité, partagea les terres aux vainqueurs. S'il eût fait ce partage avec quelque impartialité, cette contrée étoit assez vaste pour lui fournir

(1) Gomera, *hist. cap.* 142. Vega, *p.* 11, *lib. II*, *cap.* 40. Herrera, *decad. lib. VIII*, *cap.* 10, 11, *lib. X*, *cap.* 1.

de quoi récompenser ses partisans & gagner ses ennemis. Mais Pizarre se conduisit avec toute l'injustice de l'esprit de parti & non avec l'équité d'un juge qui cherche à distinguer & à récompenser le mérite. Il commença par prendre pour lui ou pour ses freres & ses favoris de grands districts dans les parties du pays les mieux cultivées & les mieux peuplées. Les autres n'eurent dans leurs lots que les terreins les moins bons & les plus mal situés. Les soldats d'Almagro, parmi lesquels étoient plusieurs des premiers aventuriers, à la valeur & à la persévérance desquels Pizarre avoit dû la plus grande partie de ses succès, furent totalement exclus de la propriété de ces terres qu'ils avoient conquises. Comme la vanité de chacun lui faisoit attacher une valeur exorbitante à ses services & exagérer ses prétentions à mesure que les conquêtes s'étendoient; tous ceux qui furent trompés dans leurs espérances se récrierent hautement contre l'injustice & la rapacité du gouverneur, tandis que les partisans d'Almagro murmuroient en secret & mé-

droient leur vengeance (1).

1540. Progrès des Espagnols.

Quelque rapides qu'eussent été les progrès des Espagnols dans l'Amérique méridionale, depuis l'entrée de Pizarre au Pérou, leur passion pour les conquêtes n'étoit pas encore satisfaite. Les officiers que Ferdinand Pizarre avoit mis à la tête de différens détachemens, avoient pénétré dans plusieurs provinces. Ils souffrirent beaucoup, les uns dans les régions stériles & froides des Andes, les autres dans les bois, les marais & les plaines ; mais ils firent des découvertes qui étendirent les connoissances & la domination des Espagnols. Pierre de Valdivia reprit le projet d'Almagro sur le Chili, & malgré le courage des naturels du pays, il fit de si grands progrès qu'il fonda la ville de saint-Jago, le premier établissement Espagnol dans cette province (2). Mais de toutes les expéditions faites vers ce tems là, celle de Gonzales Pizarre est

(1) Vega, *pag.* 11, *lib. III*, *cap.* 2. Herrera, *decad.* 6, *lib. VIII*, *cap.* 5.

(2) Zarate, *lib. III*, *cap.* 13. Ovalle, *lib. II*, *cap.* 1, &c.

1540. Expédition mémorable de Gonzales Pizarre.

la plus mémorable. Le gouverneur, ne voulant souffrir que lui & ses freres dans les places importantes du Pérou, avoit ôté à Benalcasar, qui avoit conquis Quito, le gouvernement de ce royaume, pour en revêtir son frere Gonzales. Il chargea celui-ci de tenter la découverte & la conquête des pays situés à l'est des Andes, que les Indiens disoient être abondans en cannelle & autres épices recherchées. Gonzales, aussi courageux & aussi ambitieux que ses freres, entreprit avec zele cette périlleuse expédition. Il partit de Quito à la tête de trois cens quarante soldats, dont près de la moitié étoient à cheval, avec quatre mille Indiens pour porter leurs provisions. Dans cette route, qu'il falloit s'ouvrir au travers des montagnes, les malheureux Indiens périrent presque tous par l'excès du froid & de la fatigue auxquels ils n'étoient pas accoutumés. Les Espagnols, quoique plus robustes & plus capables de soutenir la différence des climats, souffrirent infiniment & perdirent quelques hommes. Mais lorsqu'ils furent descendus dans le plat pays,

1540. leurs souffrances augmenterent. Ils essuyerent deux mois entiers de pluies continuelles qui ne leur laissoient pas assez d'intervalle pour sécher leurs habits (1). Les plaines immenses qu'ils traversoient, entiérement dépourvues d'habitans, ou occupées par les peuplades les plus barbares & les moins industrieuses du nouveau monde, leur fournissoient fort peu de subsistance. Ils étoient obligés de se faire un chemin dans les marais, ou de l'ouvrir dans les bois en coupant les arbres. Des travaux si continus & le défaut de nourriture auroient épuisé la constance de toute espece de troupes; mais le courage & la persévérance des Espagnols du seizieme siecle étoient à l'épreuve de tout. Toujours séduits par les fausses relations qu'on leur faisoit de la richesse des pays qu'ils alloient chercher, ils persisterent jusqu'à ce qu'ils eussent atteint les bords du Coca ou Napo, une des grandes rivieres qui se jettent dans le Maragnon. Là, ils construisirent avec beaucoup de peine une

(1) Zarate, *lib. IV*, *cap.* 2.

1540.

barque qu'ils comptoient devoir leur être d'une grande utilité pour leur faire paſſer les rivieres, leur procurer des proviſions & reconnoître le pays. Elle fut montée par cinquante ſoldats ſous le commandement de François Orellana, le premier officier de la troupe après Pizarre. Le cours du fleuve les emporta avec une ſi grande rapidité qu'ils devancerent bientôt leurs compagnons, qui les ſuivoient par terre avec beaucoup de lenteur & de difficulté.

Il eſt abandonné par Orellana.

Eloigné de ſon commandant, Orellana, jeune homme ambitieux, commença à ſe regarder comme indépendant, & tranſporté de la paſſion dominante dans ce ſiecle, il forma le projet de ſe diſtinguer lui-même par quelque découverte en ſuivant le cours du Maragnon juſqu'à l'océan, & en reconnoiſſant les vaſtes pays que ce fleuve arroſe. Ce projet étoit auſſi hardi que perfide. Orellana fut ſans doute coupable en déſobéiſſant à ſon chef & en abandonnant ſes compagnons dans des déſerts inconnus, où ils n'avoient d'autre eſpérance de ſuccès de leur entrepriſe &

1540.

de falut pour eux-mêmes que celle qu'ils fondoient fur cette même barque qu'Orellana leur enlevoit. Mais fon crime eft en quelque forte expié par la hardieffe avec laquelle il fe hafarda à fuivre une navigation de près de deux mille lieues à travers des nations inconnues, dans un bâtiment fait à la hâte de bois verd, & mal conftruit, fans provifions, fans bouffole, fans pilote. Son courage & fon ardeur fuppléerent à tout ce qui lui manquoit. En s'abandonnant avec audace au cours du Napo, il fut porté au fud jufqu'à la grande riviere du Maragnon. Tournant enfuite à l'eft avec le fleuve il fuivit cette direction. Il fit des defcentes fréquentes fur les bords, tantôt enlevant de force quelques provifions aux nations fauvages qu'il trouvoit fur fa route, & tantôt les obtenant à l'amiable des peuplades plus civilifées. Après une longue fuite de dangers furmontés avec un courage étonnant, & de travaux fupportés avec non moins de conftance, il entra dans l'océan où de nouveaux périls l'attendoient (1). Il les furmonta

(1) Voyez la NOTE XLI.

1540.

de même & arriva enfin à l'établissement Espagnol de l'isle de Cubagua, d'où il fit voile pour l'Espagne. La vanité naturelle aux voyageurs qui ont vu des pays inconnus aux autres hommes, & l'artifice ordinaire aux aventuriers occupés de se faire valoir, concoururent à lui faire mêler dans le récit de son voyage beaucoup de merveilleux à la vérité. Il prétendit avoir découvert des nations si riches que les toits de leurs temples étoient couverts de plaques d'or & donna une description détaillée d'une république de femmes guerrieres qui avoient étendu leur domination sur une partie considérable des plaines immenses qu'il avoit visitées. Ces contes extravagans donnerent naissance à l'opinion qu'il y avoit dans cette partie du nouveau monde un pays abondant en or, connu sous le nom de *El Dorado*, & une république d'Amazones ; & tel est le goût des hommes pour le merveilleux que ce n'est qu'après beaucoup de tems & avec beaucoup de difficulté que la raison & l'observation ont détruit ces fables. Le voyage d'Orellana ;

1540. dépouillé de toutes ces circonſtances romaneſques, mérite cependant d'être remarqué, non-ſeulement comme une des plus belles expéditions de ce ſiècle ſi fécond en entreprises, mais comme le premier événement qui ait donné une connoiſſance certaine de l'exiſtence de ces régions immenſes qui s'étendent à l'eſt depuis les Andes juſqu'à l'océan (1).

Situation fâcheuſe de Pizarre.

Il n'y a point de termes qui puiſſent exprimer la conſternation de Pizarre lorſqu'arrivé au confluent du Napo & du Maragnon, où il avoit donné ordre à Orellana de l'attendre, il n'y trouva pas la barque. Il ne put croire qu'un homme à qui il avoit confié l'exécution d'un ordre ſi important eût aſſez de baſſeſſe & d'ingratitude pour l'abandonner dans une pareille ſituation. En ne le trouvant pas au lieu du rendez-vous, il attribua ſon abſence à quelque accident. Il s'a-

(1) Zarate, *lib. VI*, *cap.* 4. Gomera, *hiſt. cap.* 86. Vega, *p.* 11, *lib. III*, *cap.* 4. Herrera, *decad.* 6, *lib. IX*, *cap.* 2-5. Rodriguès *el Maragon y Amazonas*, *lib. I*, *cap* 3.

vança jusqu'à cinquante lieues plus loin en suivant les bords du Maragnon, espérant à chaque moment de voir la barque revenir chargée de provisions. Enfin il trouva dans ces déserts un officier Espagnol qui y avoit été abandonné pour avoir eu le courage de faire des remontrances à Orellana contre cette perfidie. Pizarre apprit de lui toute l'étendue du crime d'Orellana, & ses compagnons comprirent toute l'horreur de leur situation dans ce moment où ils se virent privés de leur unique ressource. Le courage des plus hardis & des plus anciens vétérans fut abattu, & tous demanderent à retourner à l'instant même sur leurs pas. Pizarre, affectant d'être tranquille, ne combattit pas leurs desirs; mais il se trouvoit alors à douze cens milles de Quito & dans leur retour les Espagnols eurent à vaincre des difficultés plus grandes encore que celles qu'ils avoient trouvées dans leur premiere route, sans être soutenus par les espérances qui les animoient alors. La faim les contraignit de se nourrir de racines & de baies sauvages, de manger leurs

1541.

chevaux, leurs chiens, les reptiles les plus dégoûtans & enfin jusqu'au cuir de leurs selles & de leurs ceinturons. Quatre mille Indiens & deux cens dix Espagnols périrent dans cette expédition malheureuse qui dura près de deux ans, & comme Orellana en avoit emmené cinquante, il n'en revint que quatre-vingt à Quito, nuds comme des sauvages, & si exténués par la faim & la fatigue qu'ils ressembloient plus à des spectres qu'à des hommes (1).

Mécontentemens au Pérou.

Mais au lieu de jouir du repos que son état eût demandé, Pizarre de retour à Quito y apprit un événement fatal qui le menaçoit de malheurs plus grands encore que ceux qu'il venoit d'éprouver. Depuis que son frere avoit partagé ses conquêtes entre ses compagnons avec la partialité que nous avons fait remarquer plus haut, les partisans d'Almagro se considérant comme proscrits par le parti domi-

(1) Zarate, *lib. IV*, *cap.* 2-5. Vega *p.* 11, *lib. III*, *cap* 3, 4, 5-14. Herrera, *decad.* 6, *lib. VIII*, *cap.* 7, 8, *lib. IX*, *cap.* 2-5, *decad.* 7, *lib. III*, *cap.* 14. Piz. *Varonès*, *illust.* 349, *&c.*

1541.

nant, ne conservoient plus aucune espérance d'améliorer leur sort. Un grand nombre d'entr'eux s'étoient retirés à Lima où la maison du jeune Almagro leur étoit toujours ouverte. La petite portion de la fortune du pere, que le gouverneur avoit laissée au fils, étoit employée à les faire subsister. L'attachement que tous ceux qui avoient servi sous Almagro lui avoient montré s'étoit porté sur son fils qui venoit d'atteindre l'âge de virilité & qui étoit doué de toutes les qualités propres à captiver l'affection des soldats. D'une figure agréable, adroit à tous les exercices du corps, hardi, d'un caractere ouvert & généreux, il sembloit né pour commander; & comme son pere avoit reconnu en lui-même les inconvéniens du manque d'éducation, il l'avoit fait instruire avec soin: les connoissances qu'il avoit acquises augmentoient le respect qu'avoient pour lui des aventuriers la plupart ignorans sur lesquels il avoit à cet égard une grande supériorité. Les partisans d'Almagro trouverent dans ce jeune homme un centre de réunion dont ils

Les mécontens prennent le jeune Almagro pour leur chef.

1541. avoient besoin, & le regardant comme leur chef ils étoient disposés à tout entreprendre pour le servir. Mais leur affection pour Almagro n'étoit pas leur unique motif. Il s'y joignoit le desir de sortir de la fâcheuse situation où ils étoient. Plusieurs d'entr'eux manquant de tout (1) & las de traîner une vie à charge à leur chef, ou à ceux de leurs compagnons qui avoient pu dérober quelques débris de leur fortune aux confiscations & aux violences des Pizarres, attendoient avec impatience une occasion d'exercer leur courage & leur activité. Ils commencerent à délibérer sur les moyens de se venger de l'auteur de leurs maux. Leurs complots ne demeurerent pas entiérement ignorés & le gouverneur fut averti de se tenir sur ses gardes contre des hommes qui paroissoient méditer quelque action désespérée, & qui avoient assez de résolution pour l'exécuter. Mais soit intrépidité naturelle, ou mépris pour des gens que leur pauvreté même lui paroif-

Ils conspirent contre la vie de Pizarre.

(1) Voyez la NOTE XLII.

1541.

ſoit mettre hors d'état de rien entreprendre de conſidérable, il négligea les avertiſſemens de ſes amis. Soyez tranquilles, leur diſoit-il, je ſerai en ſûreté tant qu'il n'y aura perſonne au Pérou qui ne ſache que je puis en un moment ôter la vie à celui qui oſeroit concevoir le projet d'attenter à la mienne. Cette ſécurité donna aux partiſans d'Almagro tout le tems de laiſſer mûrir leur projet, & Jean de Herrada, officier de beaucoup de talens qui avoit élevé le jeune Almagro, dirigea leurs meſures avec tout le zele que ſon attachement pour Almagro lui inſpiroit, & avec toute l'autorité que lui donnoit ſur les conjurés l'aſcendant connu qu'il avoit ſur ſon pupille.

Et l'aſſaſſinent.

Un dimanche vingt-ſixieme jour de juin vers midi, tems de repos dans tous les pays chauds, Herrada & dix-huit des plus déterminés conjurés ſortent de la maiſon d'Almagro, armés de toutes pieces & l'épée à la main. Ils s'avancent à grands pas vers le palais du gouverneur, en criant, vive le roi, meure le tyran. Les autres conſpirateurs, avertis par un

1541. signal, se tiennent en armes à différens postes pour les soutenir. Pizarre ordinairement environné d'une suite nombreuse, telle que pouvoit l'avoir le particulier le plus riche du siecle dans lequel il vivoit, n'avoit alors presque personne auprès de lui, parce qu'il venoit de se lever de table & que la plupart de ses domestiques s'étoient retirés dans leurs chambres. Les conjurés passerent les deux premieres cours sans obstacle. Ils étoient déjà au pied de l'escalier, lorsqu'un page donna l'alarme à son maître qui conversoit avec quelques amis dans une grande salle. Le gouverneur qu'aucun danger n'étonnoit demanda ses armes & ordonna à François de Chaves de fermer la porte. Mais cet officier ne conservant point assez de présence d'esprit pour exécuter un ordre si prudent, courut jusques sur l'escalier & demanda aux conjurés ce qu'ils vouloient & où ils alloient. Au lieu de répondre ils lui percent le cœur d'un coup de poignard & se précipitent dans la salle. Quelques-uns de ceux qui y étoient se jetterent par les fenêtres, d'autres tenterent

de s'échapper & un petit nombre se mettant en défense suivirent le gouverneur dans une chambre voisine. Les conjurés animés par la vue de l'objet de leur haine les y poursuivirent. Pizarre, sans autres armes qu'un bouclier & son épée, défendit l'entrée & aidé de son beau-frere Alcantara & de sa petite troupe d'amis, il soutint un combat si inégal avec une bravoure digne de ses anciens exploits, & avec la vigueur d'un jeune homme. Courage, compagnons, s'écrioit-il, nous sommes encore assez de braves gens pour faire repentir ces traîtres de leur audace. Mais les conjurés, couverts de leur armure, se défendoient aisément des coups qu'on leur portoit, tandis que tous ceux qu'ils donnoient faisoient couler le sang. Alcantara tomba mort aux pieds de son frere. Ses autres amis étoient presque tous blessés mortellement. Le gouverneur, si las qu'il pouvoit à peine manier son épée & ne pouvant plus se défendre contre tant d'ennemis, reçut un coup mortel dans la poitrine, tomba & mourut sur le champ. Aussitôt les assassins

1541.

courent dans les rues, leurs épées sanglantes à la main & publient la mort du tyran. Ils sont joints par environ deux cens de leurs compagnons. Après avoir conduit le jeune Almagro en pompe dans la ville, ils assemblent les magistrats & les principaux citoyens qu'ils forcent de le reconnoître comme le légitime successeur de son pere dans le gouvernement. Le palais de Pizarre, ainsi que les maisons de plusieurs de ses partisans, sont pillées par les soldats qui ont la double satisfaction de se venger de leurs ennemis & de s'enrichir des dépouilles de ceux aux mains desquels étoient tombées toutes les richesses du Pérou (1).

Almagro est reconnu pour son successeur.

Nouvelles dissensions.

La hardiesse & le succès de cette conspiration, aussi bien que le nom & les qualités populaires d'Almagro attirerent sous ses drapeaux un grand nombre de soldats. Tous ceux qui désespéroient de leur fortune, sous

(1) Zarate, *lib. IV*, *cap* 6-8. Gomera, *hist. cap.* 144, 145. Vega, *p.* 11, *lib. III*, *cap.* 5-7. Herrera, *decad.* 6, *lib. X*, *cap.* 4-7. Pizarro, *Var. illust. p.* 183.

le gouvernement de Pizarre, tous ceux qui avoient souffert de ses violences ou de son avidité dans les dernieres années de sa vie, se déclarerent sans hésiter en faveur d'Almagro; ils étoient en grand nombre & le jeune Almagro se trouva bientôt à la tête de huit cens des plus braves soldats du Pérou. Comme sa jeunesse & son inexpérience ne lui permettoient pas de commander en personne, il nomma Herrada général. Mais avec de si grandes forces assemblées en si peu de tems, il s'en fallut bien que son autorité fût universellement reconnue. Pizarre avoit laissé beaucoup d'amis à qui sa mémoire étoit chere. L'assassinat cruel d'un homme à qui sa patrie avoit de si grandes obligations remplissoit d'horreur tous ceux qui conservoient quelque impartialité. La naissance honteuse d'Almagro, & l'incertitude du titre sur lequel il fondoit ses prétentions, le faisoient regarder par d'autres comme un usurpateur. Les commandans de plusieurs provinces refuserent de reconnoître son autorité jusqu'à ce qu'elle fût confirmée par l'empereur. Dans d'au-

1541.

1541.

tres, comme à Cuſco, on leva l'étendard royal & on fit des préparatifs pour venger la mort du gouverneur.

Arrivée de Vaca de Caſtro.

Ces cauſes de guerre ne ſeroient pas demeurées long-tems ſans activité; mais elles acquirent plus de force auſſitôt que l'arrivée de Vaca de Caſtro fut connue. Après un long & pénible voyage, il fut jetté par le mauvais tems dans un petit havre de la province de Popayan & s'avançant à petites journées par de très-mauvais chemins, il arriva enfin à Quito. Il apprit en route la nouvelle de la mort de Pizarre & les événemens dont elle avoit été ſuivie. Il produiſit ſur le champ ſes patentes de gouverneur du Pérou, qui lui donnoient les mêmes privileges & la même autorité dont avoit joui ſon prédéceſſeur, & il fut reconnu ſans difficulté par Benalcaſar adelantade ou lieutenant général pour l'empereur dans le Popayan & par Pedro de Puelles qui en l'abſence de Gonzales Pizarre avoit le commandement des troupes reſtées à Quito. Vaca de Caſtro en prenant ainſi poſſeſſion du gouvernement, montra qu'il poſſédoit les talens né-

Il prend le titre de gouverneur.

ceſſaires dans une conjonćture ſi délicate. Par ſon crédit & par ſon adreſſe il eut bientôt aſſemblé un corps de troupes ſuffiſant, non-ſeulement pour être lui-même à couvert de toute inſulte, mais pour être en état de faire reſpećter ſon autorité. Il dépêcha des perſonnes de confiance dans les divers établiſſemens du Pérou pour y faire notifier légalement ſon arrivée & ſa commiſſion, & pour faire connoître à ſes compatriotes les volontés de l'empereur relativement au gouvernement du pays. Il envoya des émiſſaires qui encourageoient les officiers Eſpagnols mécontens de la conduite d'Almagro à montrer leur fidélité pour leur ſouverain, en ſoutenant l'homme à qui ce prince avoit confié ſon autorité. Ces meſures produiſirent beaucoup d'effet. Encouragés par l'approche du nouveau gouverneur, ou prévenus par ſes inſinuations, les ſujets fideles ſe maintinrent dans leurs principes & les avouerent hautement. Les plus timides laiſſerent entrevoir leur façon de penſer. Ceux qui étoient encore chancelans & neutres, preſſés par la néceſſité de prendre

1541. un parti, commencerent à pencher vers celui qui leur parut alors le plus sûr aussi bien que le plus juste (1).

1542. Conduite d'Almagro. Almagro s'apperçut qu'il baissoit tous les jours dans l'opinion de ses partisans, & pour arrêter les progrès de cette défection avant l'arrivée de Vaca de Castro, il s'avança vers Cusco à la tête de ses troupes. Le corps le plus considérable de ses ennemis y étoit assemblé sous les ordres de Pedro Alvarès Holguin. Pendant sa marche, Herrada qui avoit jusques-là guidé sa jeunesse mourut, & depuis cette époque ses mesures furent toutes violentes, concertées sans prudence & mal-adroitement exécutées. Holguin, avec des forces fort inférieures descendoit vers la côte au même tems où Almagro s'avançoit vers Cusco. Par un stratagême très-simple, il trompa un ennemi sans expérience, évita le combat & exécuta une jonction avec Alvarado, officier de dis-

(1) Benzon, *lib. III*, *cap.* 9 Zarate, *lib. V*, *cap.* 11. Gomera, *cap.* 146, 147. Herrera, *decad.* 6, *lib. X*, *cap.* 1, 2, 3-7, *&c.*

tinction qui avoit été le premier à se déclarer contre Almagro comme contre un usurpateur.

1542.

Progrès de Vaca de Castro.

Vaca de Castro les rejoignit bientôt avec les troupes qu'il avoit amenées de Quito, & faisant placer l'étendard royal devant sa tente, il déclara qu'il vouloit remplir en personne la fonction de général de toutes les troupes. Quoiqu'attaché par la profession qu'il avoit exercée jusqu'alors à une vie pacifique & sédentaire, il montra tout de suite l'activité & le coup-d'œil décisif d'un officier accoutumé à commander. Se voyant maître de forces bien supérieures à celles de son ennemi, il voulut terminer promptement la guerre par une bataille. Les partisans d'Almagro n'espérant aucun pardon du crime qu'ils avoient commis en massacrant le gouverneur, ne cherchoient pas eux-mêmes à éviter ce genre de décision. Les deux partis se rencontrerent à Chupas, lieu distant d'environ deux cens milles de Cusco, & combattirent avec toute la violence des guerres civiles & toute la fureur des haines particulieres, animés encore par le desir

16 Sep.

1542.

Sa victoire.

de la vengeance & par les derniers efforts du désespoir. La victoire, après avoir demeuré long-tems incertaine, se déclara à la fin pour Vaca de Castro. La supériorité du nombre, l'intrépidité du général, & les talens militaires de François de Carjaval, officier formé sous le grand capitaine dans les guerres d'Italie, & qui jetta dans cette journée les fondemens de sa réputation au Pérou, triompherent de la bravoure des partisans d'Almagro & de celle de leur chef qui se conduisit avec un courage digne d'une meilleure cause & d'une autre destinée. Le carnage fut grand eu égard au nombre des combattans. Plusieurs des vaincus, & particuliérement ceux qui avoient trempé dans l'assassinat de Pizarre, se jetterent au milieu des ennemis pour éviter une mort honteuse. De quatorze cens hommes qui formoient le nombre des combattans des deux armées, il en demeura cinq cens sur le champ de bataille, & le nombre des blessés fut encore plus considérable (1).

(1) Zarate, *lib. IV*, *cap.* 12-19. Gomera;

Les

1542. Sa sévérité.

Les talens que Vaca de Castro avoit déployés dans le conseil & sur le champ de bataille avoient étonné les aventuriers du Pérou; mais sa conduite après la victoire ajouta encore à leur surprise. Dispensateur sévere de la justice par caractere, il étoit d'ailleurs persuadé qu'il falloit des exemples d'une rigueur extraordinaire pour arrêter l'esprit de licence répandu parmi des militaires si éloignés du centre de l'autorité. Son premier soin fut de faire faire le procès à ses prisonniers. Quarante furent condamnés à mort comme rébelles, & les autres bannis du Pérou. Leur chef, qui s'étoit sauvé de la bataille, ayant été trahi par quelques-uns de ses officiers, fut publiquement décapité à Cusco & avec lui furent éteints & le nom d'Almagro & l'esprit de parti qui avoit jusques-là désolé le Pérou (1).

cap. 148. Vega, *p.* II, *lib.* III, *cap.* 11-18. Herrera, *decad.* 7, *lib.* I, *cap.* 1, 2, 3, *lib.* III, *cap.* 1, 2.

(1) Zarate, *lib.* IV, *cap.* 21. Gomera, *cap.* 150. Herrera, *decad.* 7, *lib.* III, *cap.* 12, *lib.* VI, *cap.* 1.

1542.
Délibérations de l'empereur sur l'administration de ses états d'Amérique.

Pendant que ces scenes violentes se passoient, l'empereur & ses ministres préparoient des loix à l'aide desquelles ils espéroient ramener la tranquillité dans les établissemens Espagnols du nouveau monde, & y introduire un meilleur systême de police intérieure. Les conquêtes vastes & rapides des Espagnols n'avoient pas été le fruit des efforts réguliers & suivis de la nation ; elles étoient l'ouvrage d'aventuriers particuliers. Après les premiers armemens, faits pour découvrir l'Amérique, la cour d'Espagne sous les regnes agités de Ferdinand & de Charles V, deux princes dont l'un étoit l'homme le plus intrigant & l'autre le plus ambitieux de son siecle, avoit été si fort occupée de projets & de guerres avec presque toutes les nations de l'Europe, qu'elle n'avoit pas eu le tems de porter son attention sur des objets éloignés & moins intéressans. Le soin de poursuivre les découvertes & de tenter des conquêtes, étoit abandonné à de simples particuliers ; ces hommes animés par l'amour de la nouveauté, par la passion pour les

voyages, par l'avarice, par l'ambition, par l'espoir de mériter le ciel, se jetterent avec tant d'ardeur dans cette nouvelle carriere qu'en moins d'un siecle les contrées immenses que possede aujourd'hui l'Espagne dans le nouveau monde furent soumises à son empire. Le gouvernement, n'ayant presque point contribué aux frais des expéditions, ne pouvoit pas s'attendre à en retirer de grands avantages. La souveraineté des pays conquis & le quint de l'or & de l'argent des mines furent réservés à la couronne; les conquérans s'emparoient de tout le reste comme leur appartenant de droit. Ils regardoient le pillage comme une indemnité des dépenses qu'ils avoient faites pour s'équiper, & les terreins qu'ils partageoient suivant de certaines regles comme des établissemens permanens dus à leur valeur. Dans cette premiere distribution des possessions l'étendue de chacun étoit mal connue; il étoit impossible à l'administration de s'appercevoir de tous les inconvéniens qui pouvoient résulter d'une semblable opération, & on fut forcé

1512.

1542. de fermer les yeux sur beaucoup d'injustices. Les peuples vaincus furent pillés avec une rapacité destructive, & leur pays distribué à leurs nouveaux maîtres en portions exorbitantes, excédant de beaucoup toutes les récompenses auxquelles pouvoient prétendre les conquérans. Ces hommes ignorans & grossiers hors d'état de former aucun plan général de police intérieure, uniquement occupés de leur intérêt, & incapables de sacrifier un profit actuel à l'espérance d'un avantage éloigné pour eux-mêmes ou pour le public, n'avoient d'autre objet que de s'enrichir promptement, sans s'embarrasser des conséquences funestes que pouvoient avoir les moyens qu'ils employoient. Mais lorsque la cour d'Espagne eut enfin reconnu l'importance de ses possessions en Amérique, elle sentit la nécessité de les administrer sur un plan entiérement nouveau & de substituer les institutions d'un gouvernement régulier aux maximes & aux usages établis par des aventuriers qui ne savoient que vaincre.

Un mal sur-tout demandoit le plus

prompt remede. Les conquérans du Mexique & du Pérou avoient suivi le fatal exemple que leur avoient donné leurs compatriotes dans les isles ; ils s'étoient livrés à la recherche de l'or & de l'argent des mines avec la même imprudence & la même ardeur. La même conduite avoit eu les mêmes suites. Les naturels employés à ce travail par des maîtres qui leur imposoient des tâches bien au-dessus de leurs forces périssoient avec tant de rapidité, que l'Espagne devoit craindre de ne regner bientôt que sur un vaste désert, au lieu de posséder un pays peuplé & susceptible d'amélioration.

1542.

L'empereur & ses ministres étoient persuadés de ces tristes vérités & s'étoient occupés de prévenir la destruction des Indiens qui alloient leur faire perdre tous les avantages qu'ils attendoient de leurs nouvelles possessions. Cette crainte avoit fait porter de tems en tems différentes loix dont j'ai fait mention, & par lesquelles on vouloit assurer à ce peuple un traitement plus humain & plus équitable. Mais la distance où étoit l'Amérique

1542.

du centre du gouvernement, la foiblesse de l'autorité dans les nouvelles colonies, l'avarice & l'audace des soldats qui ne connoissoient aucun frein, avoient empêché jusques-là les meilleures loix d'avoir aucun effet sensible. Le mal croissoit; les affaires de l'Europe laissoient en ce moment à l'empereur quelque loisir pour tourner son attention sur l'Amérique; non content de délibérer sur cette importante matiere avec ses ministres & les membres de son conseil, il consulta diverses personnes qui avoient résidé long-tems dans le nouveau monde, pour s'aider du résultat de leur expérience & de leurs réflexions. Heureusement pour les Américains Barthelemi de Las Casas se trouvoit à Madrid chargé des affaires d'une maison de son ordre. L'empereur le fit appeller (1). Quoique depuis le mauvais succès de ses efforts pour le soulagement des Indiens il se fût tenu renfermé dans le cloître & ne se fût occupé que des devoirs de la vie monastique, son zele pour ces mal-

Personnes dont il prend conseil.

(1) Remesal, *hist. de Chiapa*, p. 146.

heureux, les premiers objets de ſa compaſſion, loin de s'être amorti, n'avoit fait que s'accroître par la connoiſſance plus ſuivie qu'il avoit acquiſe de leurs calamités. Il ſaiſit vivement cette occaſion de rappeller ſes anciennes maximes ſur le traitement des Indiens, avec l'éloquence vive & naturelle d'un homme dont l'ame étoit profondément affectée par les ſcenes qui avoient frappé tant de fois ſes yeux. Il fit un tableau pathétique de la deſtruction de l'eſpece humaine dans le nouveau monde, en homme convaincu de la vérité de tout ce qu'il avançoit; il peignit des plus vives couleurs les nations Indiennes emportées preſqu'entieres en moins de cinquante ans dans les iſles, & cette dévaſtation s'étendant ſur le continent avec la même rapidité; il attribua ces calamités aux exactions, à la cruauté de ſes compatriotes & à l'eſclavage des Américains. Il ſoutint que leur liberté ſeule pouvoit arrêter la dépopulation. Il ne ſe contenta pas des diſcours qu'il prononça ſur ce ſujet & de la force d'éloquence qu'il y déployoit. Il compoſa à cette

1542. occasion son traité célebre de la destruction de l'Amérique (1), dans lequel il rapporte avec les circonstances les plus horribles, & vraisemblablement avec quelque exagération, la dévastation de tous les pays conquis par les Espagnols.

Ses soins pour réformer les abus.

L'empereur fut profondément affecté du récit de tant de barbaries; mais ses vues s'étendoient au-delà de celles de Las Casas. Il conçut que pour donner à ses possessions du nouveau monde toute la valeur dont elles étoient susceptibles, il ne suffisoit pas de délivrer les Indiens de l'oppression sous laquelle ils gémissoient, mais qu'il falloit sur-tout y borner le pouvoir & les usurpations de ses propres sujets. Les conquérans de l'Amérique qui avoient rendu de si grands services à leur pays étoient pour la plupart de basse naissance & d'un ordre de citoyens qui ne paroissoient mériter aucune distinction aux yeux du monarque. Les richesses prodigieuses que quelques-uns d'eux avoient rapportées dans leur patrie excitoient la ja-

(1) Remesal, *p.* 192, 199.

loufie dans un fiecle moins accoutumé que le nôtre à voir des hommes d'une condition inférieure, s'élever au-dessus de leur état, & le disputer en faste à l'ancienne noblesse. Les possessions que les chefs de ces aventuriers s'étoient appropriées, étoient d'une étendue immense (1), & si le pays pouvoit jamais recevoir des améliorations proportionnées à la fertilité du sol, les propriétaires ne pouvoient manquer de devenir trop riches & trop puissans pour de simples sujets. Il paroissoit à Charles également nécessaire de corriger l'un de ces abus & de prévenir l'autre, & les réglemens qu'on devoit faire pour cela devoient être soutenus par une forme d'administration plus vigoureuse que celle qui jusqu'alors avoit eu lieu en Amérique.

1542.

C'est dans ces vues qu'on forma un corps de loix contenant plusieurs dispositions salutaires sur la constitution & les pouvoirs du conseil des Indes, sur l'étendue de la jurisdiction & l'autorité des audiences royales,

Nouveaux réglemens.

(1) Voyez la NOTE XLIII.

1542. sur l'administration de la justice, & sur toutes les parties du gouvernement ecclésiastique & civil. Ces loix furent généralement approuvées ; mais on y joignit des réglemens qui exciterent une alarme universelle & causerent les plus violentes agitations, tels que les suivans.

Les *repartimientos* ou concessions de terres étant excessifs, les audiences royales furent autorisées à les réduire à une étendue modérée. A la mort de chaque aventurier ou planteur, les terres & les Indiens qui lui auroient été accordés ne passeroient plus à sa veuve ou à ses enfans, mais retourneroient à la couronne. Les Indiens seroient désormais exemptés de service personnel & ne seroient obligés ni de porter les bagages des voyageurs, ni de travailler aux mines, ni de plonger pour la pêche des perles. Le tribut dû par eux à leurs seigneurs seroit fixé & ils devoient être payés pour tous les ouvrages qu'ils feroien volontairement. Toute personne qui auroit été ou étoit actuellement dans quelque emploi public, tout ecclésiastique, tous les hôpitaux & mo-

1542.

nasteres seroient privés des terres & des Indiens dont ils étoient en possession, & les terres étoient réunies à la couronne. Enfin tout habitant du Pérou impliqué au criminel dans la querelle de Pizarre & d'Almagro seroit dépouillé aussi de ses terres, & de ses Indiens, qu'on confisqueroit au profit du roi (1).

Remontrances de ses ministres contre ces réglemens.

Tous les ministres Espagnols jusqu'alors chargés des affaires de l'Amérique & les mieux instruits de l'état du pays, firent des remontrances contre ces réglemens, funestes, selon eux, aux colonies naissantes. Ils représenterent que le nombre des Espagnols qui avoient jusqu'à cette époque passé dans le nouveau monde étoit si petit qu'on ne pouvoit rien espérer de leurs efforts pour l'amélioration des vastes régions sur lesquelles ils étoient dispersés, sans le secours des Indiens; que le succès de toute espece de plan de ce genre dépendoit nécessairement du service des naturels, & que l'indolence de ces

(1) Herrera, *decad.* 7, *lib. VI*, *cap.* 5. Fernandès, *hist. lib. I*, *cap.* 1, 2.

1542. peuples, & leur averſion pour le travail ne pouvoient être ſurmontées par l'appât du gain & des récompenſes; qu'à l'inſtant où les maîtres n'auroient plus le droit d'impoſer une tâche & d'exiger qu'elle fût faite, tout travail ceſſeroit, & que toutes les ſources de richeſſes qui avoient commencé à couler d'Amérique en Eſpagne, ſe fermeroient pour jamais. Mais Charles, attaché dans tous les tems à ſes opinions & frappé fortement alors des déſordres qui regnoient en Amérique, voulut riſquer l'application d'un remede même dangereux & perſiſta dans la réſolution de publier ſes nouvelles loix. Pour en preſſer l'exécution avec plus de vigueur, il deſtina François Tello de Sandoval à paſſer au Mexique, en qualité de viſiteur ou ſurintendant de ce pays, où il ſeroit chargé de ſe concerter avec le vice-roi Antoine de Mendoza. Blaſco Nugnès Vela fut nommé gouverneur du Pérou avec le titre de vice-roi, & pour fortifier ſon adminiſtration on établit une audience royale à Lima où quatre juriſconſultes eſtimés devoient exer-

1544. Vice-roi envoyé au Pérou.

cer les fonctions de premiers juges (1).

1544. Effets de ces réglemens dans la nouvelle Espagne.

Le surintendant & le vice-roi partirent en même tems ; mais les loix qu'ils devoient faire exécuter en Amérique y étoient connues avant leur arrivée. L'entrée de Sandoval à Mexico fut regardée comme l'annonce d'une ruine générale. La liberté entiere rendue aux Indiens intéressoit tous les Espagnols établis en Amérique, & il n'y en avoit aucun qui, sous quelque prétexte, ne pût être compris dans les nouveaux réglemens & en souffrir. Mais la colonie de la nouvelle Espagne s'étoit depuis si long-tems accoutumée à respecter les loix & l'autorité sous l'administration prudente & ferme de Mendoza, que quelque aversion qu'on y eût pour les loix nouvelles & quelques mauvais effets qu'on en craignît, il ne se fit aucune tentative pour en empêcher la publication, ni aucun acte de violence contraire à la soumission due au souverain. Les magistrats & les principaux habitans se

(1) Zarate, *lib. III*, *cap.* 24. Gomera, *cap.* 151, Vega, *p.* 2, *lib. III*, *cap.* 20.

1544. contenterent d'expofer au vice-roi & au furintendant, dans de refpectueufes remontrances, les conféquences funeftes des nouveaux réglemens. Heureufement pour eux une longue réfidence en Amérique avoit donné à Mendoza une profonde connoiffance de l'état du pays, de fes intérêts & de fes reffources ; & Sandoval, quoique nouvellement appellé à l'adminiftration, montra une modération rare parmi ceux qui fe trouvent pour la premiere fois revêtus du pouvoir. Ils s'engagerent l'un & l'autre à fufpendre l'exécution des difpofitions qui bleffoient le plus les Mexicains, & non-feulement ils confentirent à ce que les habitans de la nouvelle Efpagne envoyaffent une députation à ce fujet ; mais ils appuyerent eux-mêmes le vœu de la colonie. Charles, ébranlé par l'opinion de ces hommes que leurs talens & leur intégrité rendoient fi capables de juger avec difcernement des objets qui étoient fous leurs yeux, fe relâcha affez de la rigueur de fes loix pour rendre à la colonie fa premiere tranquillité (1).

(1) Fernandès, *hift. lib. I, cap.* 3, 4, 5.

1544. Et au Pérou.

Au Pérou les affaires prirent une tournure plus fâcheuse & l'orage ne fut pas si promptement dissipé. Les conquérans de ce royaume, nés dans les dernieres classes des citoyens, plus éloignés de la métropole & enivrés par les immenses richesses qu'ils avoient acquises en si peu de tems, s'abandonnoient à une plus grande licence. Au milieu du renversement général de l'ordre & des loix, occasionné par deux guerres civiles, chaque particulier étoit devenu son maître & son propre juge & n'étoit plus guidé que par son intérêt & ses passions. L'esprit d'insubordination alla jusqu'à la révolte. Des hommes gâtés par une si longue anarchie ne pouvoient voir sans répugnance & sans crainte l'introduction d'un gouvernement régulier, le pouvoir d'un vice-roi & l'autorité d'une cour de judicature. Mais ils éprouvoient encore une plus grande indignation à la

Vega, *pag. 2, lib. III, cap. 21*, 22. Herrera, *decad. 7, lib. V, cap. 7, lib. VII, cap.* 14, 15. Torquemad. *Mond. ind. lib. V, cap.* 13.

1544. feule idée de fe foumettre à des loix qui les dépouilloient en un moment du fruit de tant d'années de travaux ; de fervices & de fouffrances. Dès que les réglemens nouveaux furent connus dans les divers établiffemens, les habitans s'affemblerent ; les femmes en larmes & les hommes fe récriant contre l'injuftice & l'ingratitude du fouverain qui les privoit de leurs biens fans les avoir entendus. Eft-ce là, difoient-ils, la récompenfe due à des citoyens qui fans le fecours de l'état, à leurs propres frais & par leur valeur, ont foumis à la couronne de Caftille des territoires fi riches & fi étendus ? Eft-ce là le prix de tant de maux que nous avons foufferts, de tant de dangers que nous avons courus pour fervir la patrie ? Quel eft parmi nous celui qui ait affez bien mérité de fon pays ou dont la conduite ait été affez irréprochable pour qu'on ne puiffe pas le condamner en vertu de quelqu'une des claufes de ces nouvelles loix, conçues en termes fi vagues & fi généraux ? Ne paroiffent-elles pas rédigées pour fervir d'autant de pieges auxquels il eft im-

possible d'échapper ? Tous les Espagnols de quelque considération au Pérou ont eu part à l'autorité, & tous sans exception ont été forcés d'entrer dans les querelles des différens chefs des partis. Faut-il dépouiller les premiers parce qu'ils ont rempli un devoir, & punir les autres de s'être trouvés dans des circonstances qu'ils n'ont pas pu éviter ? Les conquérans d'un grand empire, au lieu des récompenses & des distinctions qu'ils avoient si bien méritées, seroient donc privés de la consolation de pourvoir à la subsistance de leurs femmes & de leurs enfans, & forcés de les laisser dans la dépendance des secours qu'ils pourroient arracher à une cour ingrate (1). Nous ne sommes plus en état, continuoient-ils, d'aller découvrir de nouvelles régions pour y former des établissemens plus solides; notre santé affoiblie par l'âge & nos corps couverts de blessures ne sont plus propres à une vie si fatigante & si active ; mais il nous reste encore

1544.

(1) Herrera, *decad.* 7, *lib. VII*, *cap.* 14, 15.

1544.

assez de force pour défendre la justice de nos droits & pour ne pas nous laisser dépouiller honteusement (1).

Révolte prévenue par la modération de Vaca de Castro.

De pareils discours proférés avec toute la véhémence de la passion, & appuyés de l'approbation de tous ceux qui les entendoient, enflammerent tellement les esprits que tout se disposoit aux plus grandes violences. Les mécontens commencerent à tenir conseil en différens endroits pour concerter les moyens de s'opposer à l'entrée du vice-roi & des magistrats, & pour prévenir non-seulement l'exécution, mais même la promulgation des nouvelles loix. Vaca de Castro avoit détourné l'orage dans le moment, en les flattant de l'espérance, qu'aussitôt que le vice-roi & les juges seroient arrivés, ils se prêteroient eux-mêmes à apporter quelque modification à des réglemens qui avoient été dressés sans faire assez d'attention à l'état du pays. Il paroissoit nécessaire d'avoir quelque égard

(1) Gomera, *cap.* 152. Herrera, *decad.* 7, *lib. VI*, *cap.* 10, 11. Vega, *p.* 2, *lib. III*, *cap.* 20-22, *lib. IV*, *cap.* 3, 4.

aux représentations des colonies & de leur accorder quelque chose pour calmer la fermentation & les ramener à l'obéissance en leur inspirant quelque confiance en leurs supérieurs. Mais sans un profond discernement, sans des manieres conciliantes & une grande souplesse de caractere, un vice-roi ne pouvoit suivre un pareil plan; & malheureusement Nugnès Vela n'avoit aucune des qualités qui sont nécessaires aux hommes qui gouvernent, excepté l'intégrité & le courage; encore la premiere dégénéroit-elle souvent en dureté & la seconde en obstination; de sorte que, dans les circonstances où il étoit placé, elles étoient en lui plutôt des vices que des vertus. Du moment qu'il débarqua à Tumbès il se regarda comme simple exécuteur des ordres qu'il apportoit, sans se croire autorisé à en tempérer la rigueur, & sans faire aucune attention à ce qu'il entendoit dire & à ce qu'il voyoit lui-même de l'état du pays, il s'attacha avec une opiniâtre inflexibilité à la lettre des loix qu'il venoit de promulguer.

1544.

Mécontentement augmenté par la conduite du vice-roi.

1544. Dans toutes les villes où il passa, il rendit la liberté à tous les Indiens, priva tous ceux qui remplissoient quelque emploi de leurs terres & de leurs travailleurs ; & voulant donner lui-même l'exemple, il ne permit pas qu'un seul Indien fût employé à porter son bagage dans sa route vers Lima. L'étonnement & la consternation le précéderent ; mais il craignit si peu d'accroître l'un & l'autre, qu'à son entrée dans la capitale il déclara hautement qu'il venoit pour obéir aux ordres de son souverain & non pour les altérer & les affoiblir. Cette dureté fut accompagnée de tout ce qui pouvoit la rendre plus intolérable, beaucoup de hauteur dans sa conduite, de l'arrogance, un ton tranchant dans toutes ses discussions & cette insolence du pouvoir si choquante pour des hommes qui n'étoient pas même accoutumés à accorder à l'autorité civile le respect qui lui est dû. Toute tentative qui avoit pour objet de suspendre ou de mitiger les nouvelles loix fut regardée par le vice-roi comme suggérée par l'esprit de mécontentement & de rébellion. Il

1544.

fit arrêter plusieurs personnes considérables & d'autres furent mises à mort sans forme de procès. Vaca de Castro lui-même, sans égard pour le rang qu'il venoit d'occuper, & pour le service qu'il venoit de rendre en prévenant une révolte générale dans la colonie, fut chargé de chaînes & jetté en prison comme un criminel (1).

Les mécontens choisissent Gonzales Pizarre pour chef

Mais quelque générale que fût l'indignation qu'avoient inspirée de tels procédés, il est probable que l'autorité auroit eu encore assez de force pour contenir les mécontens si ceux-ci n'eussent pas trouvé un chef capable par son crédit & son rang de réunir & de diriger leurs efforts. Depuis que les loix nouvelles avoient été connues au Pérou, tous les Espagnols avoient jetté les yeux sur Gonzales Pizarre, comme sur le seul homme capable de détourner les malheurs qui menaçoient la colonie. Il

(1) Zarate, *lib. IV*, *cap.* 23, 24, 25. Gomera, *cap.* 153-155. Vega, *p.* 2, *lib. IV*, *cap.* 4, 5. Fernandès, *lib. I*, *cap.* 6-10.

1544. recevoit de tous côtés des lettres & des députations par lesquelles on le pressoit de se déclarer le protecteur des Colons, qui le soutiendroient au péril de leur vie & de leur fortune. Gonzales avec moins de talens que ses freres avoit autant d'ambition & de courage. L'ingratitude de la cour envers sa famille étoit sans cesse présente à son esprit. Ferdinand étoit prisonnier d'état en Europe. Les enfans de François étoient confiés à la garde du nouveau vice-roi, & retenu à bord de sa flotte. Lui-même se trouvoit réduit à la condition de simple citoyen dans un pays que les Pizarres avoient découvert & conquis pour la monarchie. Ces pensées le poussoient à la vengeance & l'excitoient à défendre les droits de sa famille dont il se regardoit comme le dépositaire & l'héritier. Mais comme un Espagnol se dépouille difficilement de ce respect pour son souverain qui lui est comme naturel, la seule idée de prendre les armes contre les troupes royales lui faisoit horreur. Il hésita long-tems & il restoit encore irrésolu, lorsque les violences du vice-

roi, le vœu général de ses compatriotes & la certitude de se voir bientôt lui-même victime de la sévérité des loix nouvelles, le déterminerent à quitter Chuquisaca de la Plata, lieu où il faisoit sa résidence, pour se rendre à Cusco. Tous les habitans vinrent au-devant de lui & le reçurent avec des transports de joie comme le libérateur de la colonie. Dans la premiere chaleur de leur zele, ils le nommerent procureur-général des affaires de la nation au Pérou, pour solliciter la révocation des derniers réglemens. Ils le chargerent de présenter leurs remontrances à l'audience royale de Lima, & sous le prétexte de quelque danger de la part des Indiens, l'autoriserent à s'y rendre en armes. En vertu de cette nomination, Pizarre s'empara du trésor royal, nomma des officiers, leva des soldats, saisit une grande quantité d'artillerie que Vaca de Castro avoit mise en dépôt à Guamanga & s'avança vers Lima comme contre une ville ennemie. L[illegible] mécontens, réunis dès-lors sous un chef d'un nom si distingué, attirerent bientôt à eux beau-

1544.

1544.

coup de gens de marque, & une partie considérable des troupes levées par le vice-roi contre Pizarre déserta en corps & vint se réunir à l'armée de celui-ci (1).

Différens entre le vice-roi & les juges de l'audience.

Avant que Pizarre eût atteint Lima, il s'y étoit fait une révolution qui disposoit les choses en sa faveur ; de sorte que son succès paroissoit assuré. Autant la violence de l'administration du vice-roi étoit redoutable aux Espagnols du Pérou, autant sa hauteur insupportable étoit odieuse à ses associés, les juges de l'audience royale. Il y avoit eu entr'eux quelques symptomes de froideur pendant leur voyage d'Espagne au Pérou (2); mais aussitôt qu'ils commencerent à exercer leurs fonctions respectives, les deux partis s'aigrirent tellement par leurs fréquens débats sur les limites de leur jurisdiction, & la contrariété de leurs opinions fut telle que bientôt l'éloi-

(1) Zarate *lib. V*, *cap.* 1. Gomera, *cap.* 156, 157. Vega, *p.* 2, *lib. VI*, *cap.* 4-12. Fernandès, *lib. I*, 12-17. Herrera, *decad.* 7, *lib. VII*, *cap.* 18, *&c. lib. VIII*, *cap.* 1-5.

(2) Gomera, *cap.* 171.

gnement

gnement se changea en haine ouverte. Les juges traversoient le vice-roi dans toutes ses mesures, mettoient en liberté les prisonniers qu'il avoit fait arrêter, prenoient la défense des mécontens, & applaudissoient à leurs remontrances. Dans une circonstance où les deux parties de l'administration auroient dû être unies pour repousser l'ennemi qui les menaçoit, elles se disputoient l'une l'autre l'autorité. Les magistrats l'emporterent à la fin. Le vice-roi universellement haï, abandonné de ses propres gardes, fut saisi dans son palais & conduit à une isle déserte sur la côte pour y être gardé jusqu'à ce qu'on pût l'envoyer en Espagne.

1544.

Le vice-roi est emprisonné.

Desseins de Pizarre

Après cette démarche hardie, les juges, s'emparant de l'autorité suprême, donnerent une déclaration qui suspendoit l'exécution des loix dont on se plaignoit & envoyerent un message à Pizarre, pour le requérir de licencier ses troupes & de se rendre à Lima avec quinze ou vingt personnes de sa suite seulement, d'autant, ajoutoient-ils, qu'ils avoient déjà accordé tout ce que les mécontens pou-

1544.

voient desirer. Ces magistrats ne pouvoient guere se flatter qu'un homme qui avoit autant d'audace & d'ambition que Pizarre cédât si facilement à une pareille demande. Ils ne vouloient que jetter un voile de décence sur leur complaisance pour lui. Cependant leur président, esprit remuant & hardi, entretenoit vraisemblablement une correspondance secrete avec Pizarre & nourrissoit le projet que depuis il exécuta de se dévouer entiérement à lui. L'emprisonnement du vice-roi, l'usurpation de l'autorité par les juges, enfin la confusion générale & l'anarchie, suites naturelles d'événemens si singuliers & si inattendus, ouvroient une vaste carriere à Pizarre. Il se voyoit à portée de s'emparer du pouvoir suprême, & ne manquoit pas de courage pour se saisir de l'objet que la fortune lui présentoit. Carvajal, son conseil & son guide, voyoit depuis long-tems ce but comme le seul auquel Pizarre devoit tendre. Au lieu de la qualité subordonnée de lieutenant pour le roi dans les établissemens Espagnols du Pérou, Pizarre demanda

ouvertement celle de gouverneur & de capitaine général & requit le conseil ou l'audience de Lima de lui donner une commiſſion avec ce titre. Une pareille requête étoit un ordre de la part d'un homme qui ſe trouvoit à la tête de douze cents hommes aux portes de Lima où il n'y avoit ni chef ni armée qui puſſent s'oppoſer à lui. Mais le conſeil, ſoit pour ne pas ſe deſſaiſir du pouvoir, ſoit pour ſauver les apparences, héſita ou parut héſiter. Carvajal, impatient & impétueux dans toutes ſes opérations, entre de nuit dans la ville, ſaiſit pluſieurs officiers de diſtinction ennemis de Pizarre & les fait pendre ſans forme de procès. Le lendemain l'audience expédia au nom de l'empereur une commiſſion qui nommoit Pizarre gouverneur du Pérou avec une autorité abſolue tant civile que militaire, & le même jour le nouveau gouverneur fit ſon entrée en pompe dans la ville & prit poſſeſſion de ſa nouvelle dignité (1).

1544.

Il s'empare de l'autorité.

(1) Zarate, *lib. V*, *cap.* 8-10. Vega, *p.* 2, *lib. IV*, *cap.* 13-19. Gomera, *cap.* 1 9-163.

1544. 28 Oct. Le vice-roi recouvre sa liberté.

Mais au milieu du trouble & des désordres qu'entraînoit la dissolution du gouvernement, les esprits ayant secoué le joug des loix & de l'autorité, & s'abandonnant sans frein à tous les caprices on vit les événemens les plus extraordinaires & les moins attendus se succéder avec rapidité. A peine Pizarre commençoit-il à exercer l'autorité dont il s'étoit fait revêtir qu'il vit s'élever contre lui un ennemi formidable. Le vice-roi avoit été envoyé par le conseil à bord d'un vaisseau, sous la garde de Jean Alvarès, membre lui-même du conseil, pour être conduit en Espagne. Dès que le vaisseau fut hors du port, Alvarès, soit remords, soit crainte, se jetta aux pieds de son prisonnier, lui déclara que de ce moment il étoit libre & que lui-même & tous ceux qui étoient dans le vaisseau étoient prêts à lui obéir comme au représentant légitime de leur souverain. Nugnès de Vela leur ordonna de le mener à Tumbès. En débarquant, il éleva l'étendard

Fernandès, *lib. I*, *cap.* 18-25. Herrera; *decad.* 7, *lib. VIII*, *cap.* 19-29.

royal & reprit ses fonctions de vice-roi. Plusieurs personnes de distinction, que l'esprit de sédition qui regnoit à Cusco & à Lima n'avoit pas encore gagnées, annoncerent tout de suite la ferme résolution de le soutenir (1). La violence du gouvernement de Pizarre qui veilloit sur les démarches de chaque particulier avec la défiance naturelle à un usurpateur & qui punissoit avec rigueur la moindre apparence de mécontentement, augmenta bientôt le nombre des partisans de Nugnès près duquel plusieurs des colons les plus distingués se virent forcés de chercher un asyle. Tandis que les forces du vice-roi grossissoient ainsi à Tumbès, jusqu'à former un corps qu'on pouvoit regarder comme une armée en Amérique, Diego Centeno, officier actif & entreprenant, poussé à bout par l'oppression & par les cruautés du lieutenant de Pizarre dans la province de Los Charcas, trama une conspiration contre

1544.

(1) Zarate, *lib. V*, *cap.* 9. Gomera, *cap.* 265. Fernandès, *lib. I*, *cap.* 23. Herrera, *décad.* 7, *lib. VIII*, *cap.* 15.

1544. lui, le fit périr & se déclara pour le vice-roi (1).

1545. Pizarre marche contre lui. Pizarre, quoiqu'alarmé des mouvemens qui s'élevoient aux deux extrêmités de l'empire, ne se déconcerta point. Il se disposa à soutenir l'autorité dont il s'étoit emparé avec le courage & la capacité d'un homme accoutumé à commander, & marcha directement contre le vice-roi, le plus redoutable de ses ennemis & le plus voisin. Comme il étoit maître du trésor public du Pérou, & que le plus grand nombre des Espagnols attachés au service militaire étoient depuis long-tems dévoués à sa famille, ses troupes étoient si nombreuses que le vice-roi incapable de lui résister se retira sur Quito. Pizarre le suivit, & dans cette longue marche, au travers de pays montagneux & déserts, les deux armées eurent à souffrir des fatigues qu'aucunes troupes européennes n'auroient pu soutenir (2). A peine le vice-roi avoit-il atteint Quito que

(1) Zarate, *lib. V*, *cap.* 18. Gomera, *cap.* 169. Herrera, *decad.* 7, *lib. IX*, *cap.* 27.

(2) Voyez la NOTE XLIV.

l'avant-garde de Pizarre parut après lui conduite par Carvajal qui, quoiqu'âgé de près de quatre-vingts ans, montroit toute l'activité & toute la vigueur d'un soldat. Nugnès de Vela abandonna une ville hors d'état de défense & marcha vers le Popayan avec une célérité qui donnoit à sa retraite l'air d'une fuite. Pizarre continua quelque tems de le poursuivre; mais désespérant de l'atteindre il revint à Quito d'où il envoya Carvajal contre Centeno, qui avoit assemblé de grandes forces dans les provinces méridionales de l'empire, tandis que lui-même demeura à Quito pour faire tête au vice-roi (1).

Défaite du vice-roi.

Nugnès par son activité & avec le secours de Benalcasar eut bientôt assemblé quatre cents hommes dans le Popayan. Il conservoit au milieu de ses désastres la même élévation d'esprit & le même sentiment de sa dignité. Il rejetta avec dédain l'avis de quelques-

(1) Zarate, *lib. V*, 15, 16-24. Gomera, *cap.* 167. Vega, *p.* 2, *lib. IV*, *cap.* 25-28. Fernandès, *lib. I*, *cap.* 34, 40. Herrera, *decad.* 7, *lib. VIII*, *cap.* 16, 20-27.

& leur chef fut obligé de s'enfuir aux montagnes où il demeura plusieurs mois caché dans une caverne. Des frontieres du Popayan à celles du Chili tout se soumit à Pizarre. Sa flotte, sous le commandement de Pedro de Hinojosa, le rendit maître absolu de la mer du sud & de Panama. Il mit garnison à Nombre de Dios sur la côte opposée de l'isthme par où se faisoit la communication ordinaire de l'Espagne avec le Pérou (1).

On conseille à Pizarre de se saisir de la souveraineté du Pérou.

Après une victoire si décisive, Pizarre & ses troupes passerent quelque tems à Quito; & dans les premiers transports de leur joie ils se livrerent à tous les excès qu'on pouvoit attendre d'une troupe d'aventuriers enivrés d'une prospérité si étonnante. Mais au milieu de cette dissipation le chef & ses amis étoient obligés de tourner quelquefois leurs réflexions sur des objets sérieux & de

(1 Zarate, *lib. V*, *cap.* 31, 32. Gomera, *cap.* 170. Vega, *p.* 2, *lib. IV*, *cap.* 33, 34. Fernandès, *lib. I*, *cap.* 51-54. Herrera, *decad.* 7, *lib. X*, *cap.* 12, 19-22, *decad.* 8, *lib. I*, *cap.* 1-3. Benzo, *lib. III*, *cap.* 12.

1546. délibérer avec inquiétude sur le parti qu'ils avoient à prendre. Carvajal, aussi hardi & aussi décidé au conseil que sur le champ de bataille, disoit depuis long-tems à Pizarre que dans la carriere où il étoit entré il ne devoit pas penser à modérer sa course, qu'il falloit prétendre à tout ou n'entreprendre rien : c'étoit la maxime qu'il avoit sans cesse recommandée à Pizarre depuis le moment où celui-ci avoit pris la qualité de gouverneur du Pérou. Après la victoire remportée à Quito, il fit de nouvelles instances, & fut encore plus pressant & plus décidé. Vous avez usurpé l'autorité suprême, écrit-il à Pizarre à cette occasion, au mépris de la commission donnée à un autre par l'empereur; vous avez marché en armes contre les drapeaux de votre souverain; vous avez attaqué son représentant; vous l'avez défait en bataille rangée & vous lui avez fait couper la tête : ne croyez pas que jamais un monarque pardonne de pareilles insultes ni qu'aucune réconciliation entre vous & lui puisse jamais être sincere. Ne laissez plus dépendre votre

destinée de la faveur incertaine d'un roi. Emparez-vous de la souveraineté d'un pays sur lequel votre famille a des droits, à titre de découverte & de conquête. Vous pouvez vous attacher tous les Espagnols du Pérou, qu'il vous est facile de ménager par des concessions de terres & d'Indiens, par l'institution d'un ordre de noblesse & par la création de quelques titres d'honneur semblables à ceux qu'on recherche en Europe avec tant d'empressement. En établissant des ordres de chevalerie avec des privileges & des distinctions, comme en Espagne, vous donnerez à ceux qui vous serviront une récompense conforme aux idées des militaires. Ne vous contentez pas de gagner ainsi vos compatriotes ; tâchez de vous concilier les Indiens en épousant la Coya ou fille du soleil qui a les droits les plus prochains à la couronne des Incas ; vous engagerez les anciens habitans du Pérou, par le respect qu'ils conservent pour le sang de leurs monarques, à s'unir avec les Espagnols qui y sont établis pour soutenir votre autorité. Appuyé des uns & des autres

1546.

vous pourrez défier le pouvoir de l'Espagne & repousser aisément le peu de force qu'elle peut envoyer dans un pays si éloigné d'elle. Le jurisconsulte Cepeda, en qui Pizarre avoit alors beaucoup de confiance, seconda fortement les exhortations de Carvajal & employa toute son érudition à prouver à Pizarre que tous les fondateurs des grandes monarchies avoient été élevés à ce rang, non par l'ancienneté de leur famille ou par la validité de leurs titres, mais par leur valeur & leur mérite personnel (1).

Pizarre se détermine à négocier avec la cour d'Espagne.

Pizarre les écouta attentivement l'un & l'autre & ne put cacher la satisfaction avec laquelle il voyoit l'objet qu'on offroit à son ambition. Mais heureusement pour le repos du genre humain, peu d'hommes sont doués de cette force d'esprit & de cette étendue de talens nécessaires pour former & exécuter les grands desseins, qui ne peuvent être poursuivis sans le renversement de l'ordre établi

(1) Vega, *p.* 2, *lib. IV*, *cap.* 40. Fernandès, *lib. I*, *cap.* 34, *lib. II*, *cap.* 13, 49. Herrera, *decad.* 8, *lib. II*, *cap.* 10.

1546.

dans les sociétés & la violation des maximes qu'on y regarde comme sacrées. La médiocrité des talens de Pizarre resserra son ambition dans des limites plus étroites. Au lieu d'aspirer à l'indépendance, il se borna à obtenir de la cour d'Espagne d'être confirmé dans l'autorité dont il jouissoit. Pour cette négociation, il envoya en Europe un officier de distinction chargé de présenter sa conduite & l'état du pays sous un point de vue capable de déterminer l'empereur & ses ministres à lui laisser la place qu'il occupoit.

Délibérations du ministere Espagnol.

Tandis que Pizarre délibéroit sur le parti qu'il avoit à prendre, les ministres Espagnols étoient occupés de leur côté à rechercher les moyens de rétablir au Pérou l'autorité de l'empereur. Ils ignoroient encore les outrages qu'elle avoit reçus, mais ils étoient instruits de la révolte contre le vice-roi, de son emprisonnement & de l'usurpation de Pizarre. Une résolution si alarmante demandoit tous les talens & toute l'autorité de Charles; mais il se trouvoit alors occupé tout entier en Allemagne contre la

1546.

fameuse ligue de Smalkalde. Dans cette situation, une des plus critiques de son regne, il laissa à son fils Philippe & aux ministres qu'il lui avoit donnés pour l'aider dans le gouvernement de l'Espagne, le soin de calmer les désordres du Pérou. Au premier coup-d'œil, la conduite de Pizarre & de ses partisans parut si contraire aux devoirs de sujets envers leur souverain que le plus grand nombre des ministres vouloit qu'on les déclarât sur le champ rebelles & qu'on s'occupât de les punir avec la plus grande rigueur. Mais quand la premiere chaleur de leur zele & de leur indignation fut amortie, ils trouverent eux-mêmes dans l'exécution des obstacles sans nombre. Les vieilles bandes d'infanterie, la gloire & la force des armées Espagnoles, étoient alors employées en Allemagne. L'Espagne, épuisée d'hommes & d'argent par une longue suite de guerres où l'avoit jetté l'ambition inquiete de deux monarques, ne pouvoit faire aucun armement assez puissant pour soumettre les rebelles. Il n'étoit pas possible de porter à une si

grande diſtance un aſſez gros corps de troupes. Tant que Pizarre demeureroit maître de la mer du ſud, la route du Pérou par Nombre de Dios étoit impraticable & le chemin à Quito par terre, au travers de la nouvelle Grenade & du Popayan, pays immenſes, mal-ſains, déſerts, ou habités par des nations ſauvages & ennemies, offroit des dangers & des difficultés inſurmontables. Enfin le paſſage à la mer du ſud par le détroit de Magellan étoit ſi long, ſi incertain & ſi peu connu dans ce ſiecle qu'on ne pouvoit compter ſur cette navigation pour porter des troupes au Pérou. Les miniſtres ſe virent donc obligés d'abandonner le ſyſtême que leur zele leur avoit d'abord ſuggéré & d'eſſayer de faire par des moyens plus doux ce qu'ils ne pouvoient exécuter par la force. Le ſoin que Pizarre prenoit de préſenter ſa conduite aux yeux de l'empereur ſous un jour favorable prouvoit qu'il conſervoit encore quelques ſentimens de reſpect pour ſon autorité. En profitant de cette circonſtance & en lui accordant aſſez pour lui montrer dans

1546.

le gouvernement quelque modération & quelque indulgence, on pouvoit encore le rappeller à son devoir, ou bien les sentimens de fidélité naturels aux Espagnols pouvoient se réveiller parmi ses partisans & les déterminer à abandonner un usurpateur.

Gasca est envoyé au Pérou en qualité de présìdent de l'audience de Lima.

Le succès de cette négociation aussi importante que délicate dépendoit entiérement de l'habileté & de l'adresse du négociateur. Après avoir pesé attentivement le mérite de différens sujets, le choix des ministres tomba unanimement sur Pierre de la Gasca, ecclésiastique, qui n'avoit d'autre titre que celui de conseiller de l'inquisition. Mais, quoique sans emploi public, il avoit été chargé en quelques occasions d'affaires importantes dans lesquelles il avoit réussi & déployé un caractere insinuant & doux joint à beaucoup de fermeté, une probité au-dessus de tout soupçon, une grande circonspection dans ses plans avec beaucoup de vigueur dans leur exécution, qualités rarement unies. L'empereur, à qui Gasca n'étoit pas inconnu, approuva hau-

1556.

tement ce choix & lui en donna l'assurance dans une lettre pleine d'expressions de bienveillance & de bonté, qui font autant d'honneur au souverain qui les employoit qu'au sujet à qui elles étoient adressées. Gasca, nonobstant son âge avancé, la foiblesse de sa constitution & la crainte des fatigues d'un long voyage & du séjour dans un climat mal-sain, naturelle à un homme qui n'étoit jamais sorti de son pays (1), n'hésita pas un moment à se prêter aux volontés de son souverain. Il fit voir que ce motif seul l'animoit, il refusa un évêché qu'on lui offroit pour donner à son caractere plus de dignité. Le seul titre qu'il voulut accepter fut celui de président de l'audience de Lima & il déclara qu'il ne vouloit recevoir aucun salaire attaché à cet emploi. Tout ce qu'il demanda fut que sa famille fût entretenue par le roi, & comme il alloit exercer en Amérique un ministere de paix & qu'il n'emportoit avec lui que sa soutane & son bréviaire sans autre

Sa modération.

(1) Fernandès, *lib. II*, *cap.* 17.

1546.

suite que quelques domestiques, son expédition ne pouvoit être à charge aux finances du royaume (1).

Pouvoirs dont il est revêtu.

Mais en montrant tant de désintéressement & de modération, relativement à sa personne, les demandes qu'il forma lorsqu'il fut question de déterminer l'étendue de son autorité, furent d'un ton bien différent. Comme il alloit dans un pays éloigné du chef-lieu du gouvernement & où il lui seroit impossible de recevoir de nouvelles instructions dans les circonstances délicates, & que tout le succès de sa négociation dépendoit de la confiance que pourroient placer dans l'étendue de ses pouvoirs les gens avec qui il auroit à traiter, il exigea qu'on le revêtît d'une autorité sans bornes & que sa jurisdiction s'étendît à toutes les personnes & à tous les cas; il voulut être autorisé à punir, à récompenser, à pardonner selon les circonstances, à employer la force des armes pour réduire les mé-

(1) Zarate, *lib. IV*, *cap.* 6. Gomera, *cap.* 174. Fernandès, *lib. II*, *cap.* 14-16. Vega, P. 2, *lib. V*, *cap.* 1. Herrera, *decad.* 8, *lib. I*, *cap.* 4, *&c.*

contens & les rebelles, à lever des troupes & à tirer des secours de tous les établissemens Espagnols de l'Amérique. Des pouvoirs si illimités, quoique manifestement utiles au succès de sa mission, parurent aux ministres Espagnols trop considérables pour être confiés à un simple sujet. Ils les regardoient comme des prérogatives inséparables de la royauté & refusoient de les confier à Gasca. Mais les vues de l'empereur étoient plus étendues que celles de ses ministres. Par la nature de sa place Gasca devoit être dépositaire d'un pouvoir arbitraire sur beaucoup d'objets, & tous ses efforts pouvoient devenir inutiles s'il étoit circonscrit sur les autres. Charles n'hésita pas à lui confier toute l'autorité qu'il demandoit. Gasca content de cette preuve récente de la confiance de son maître, sans argent & sans troupes, hâta son départ pour aller appaiser une révolte capable d'effrayer tout autre que lui (1).

1546.

26 Mai.

En arrivant à Nombre de Dios il y trouva Hernand Mexia, officier de

(1) Fernandès, *lib. II*, *cap.* 16-18.

1546.

ne connoiſſoient qu'une autorité uſurpée. Hinojoſa, Mexia & pluſieurs autres officiers de diſtinction, à chacun deſquels Gaſca s'étoit adreſſé ſéparément, furent gagnés & n'attendirent qu'un prétexte pour ſe déclarer hautement en ſa faveur (1).

Procédés violens de Pizarre

Pizarre le leur fournit bientôt par ſes procédés violens. Dès qu'il apprit l'arrivée de Gaſca à Panama, quoiqu'il fût en même tems informé de la nature de ſa miſſion & qu'il ſçût que le préſident offroit un pardon général à tous les Eſpagnols établis au Pérou & promettoit la révocation des loix qui avoient cauſé le mécontentement, au lieu de recevoir avec reconnoiſſance la grace qu'on lui offroit, il fut outré de n'être pas conſervé dans ſa place de gouverneur, & il prit ſur le champ la réſolution de s'oppoſer à l'entrée de Gaſca au Pérou & de l'empêcher d'y exercer aucune juriſdiction. Cette réſolution déſeſpérée fut ſuivie d'une autre non moins ex-

(1) Fernandès, *lib. II*, *cap.* 21, *&c.* Zarate, *lib. VI*, *cap.* 6, 7. Gomera, *cap.* 175. Vega, *P.* 2, *lib. V*, *cap.* 3.

1546. travagante. Il envoya en Espagne de nouveaux députés pour justifier sa conduite & demander pour lui, au nom de toutes les communautés du Pérou, le gouvernement pendant sa vie, comme le seul moyen d'y rétablir & d'y conserver la tranquillité. Les députés chargés de cette étrange commission firent connoître les intentions de Pizarre au président & lui signifierent en son nom qu'il eût à quitter Panama & à retourner en Espagne. Ils porterent aussi à Hinojosa des instructions secretes par lesquelles Pizarre l'autorisoit à offrir à Gasca un présent de cinquante mille pesos s'il vouloit faire de bonne grace ce qu'on demandoit de lui, & le pressoit, au cas que le président résistât, de s'en défaire par le fer ou par le poison (1).

Diverses circonstances poussoient Pizarre à ces mesures violentes. Accoutumé à l'autorité suprême, il ne pouvoit soutenir la pensée de re-

(1) Zarate, *lib. VI*, *cap.* 8. Fernandès, *lib. II*, *cap.* 33, 34. Herrera, *decad.* 8, *lib. II*, *cap.* 9, 10.

devenir ſimple particulier. Connoiſſant toute la grandeur de ſes fautes, il ſoupçonnoit que l'empereur vouloit le tromper & ne lui pardonneroit jamais les outrages qu'il en avoit reçus. Ses confidens les plus intimes, auſſi coupables que lui, avoient les mêmes craintes. L'approche de Gaſca qui n'avoit point de troupes ne les effrayoit pas. Il y avoit alors plus de ſix mille Eſpagnols établis au Pérou (1). En ſe mettant à leur tête il ſe croyoit aſſuré de s'élever juſqu'à l'indépendance ſi la cour d'Eſpagne lui refuſoit ce qu'il demandoit. Mais il s'appercevoit que ceux en qui il ſe fioit le plus étoient déjà tentés de l'abandonner. Hinojoſa épouvanté de la penſée de s'oppoſer aux ordres de ſon ſouverain & incapable d'être l'inſtrument des crimes auxquels Pizarre l'excitoit dans ſon inſtruction ſecrete, reconnut publiquement le préſident comme ſon ſupérieur. Les officiers qui ſervoient ſous ſes ordres l'imiterent. L'exemple fut ſi puiſſant qu'il entraîna même les députés envoyés

(1) Herrera, *decad.* 8, *lib. III*, *cap.* 1.

1546.

du Pérou & qu'au moment où Pizarre attendoit la nouvelle du départ de Gasca pour l'Espagne ou de sa mort, il apprit que le président étoit maître de la flotte de Panama & des troupes qui y étoient postées.

1547. Pizarre se détermine à la guerre.

Furieux à la nouvelle d'événemens si inattendus, il se prépara ouvertement à la guerre & pour justifier cette démarche, il chargea l'audience de Lima de faire le procès à Gasca pour les crimes dont il s'étoit, disoit-il, rendu coupable en s'emparant de ses vaisseaux, en séduisant ses officiers & empêchant ses députés de se rendre en Espagne. Cepeda, qui n'étoit lui-même juge qu'en vertu d'une commission de l'empereur, ne se fit point de scrupule de prostituer la dignité de ses fonctions. Il trouva Gasca coupable de haute trahison & le condamna à mort (1). Ces formes, toutes ridicules qu'elles étoient en pareilles circonstances, imposerent aux aventuriers ignorans qui rem-

(1) Fernandès, *lib. II*, *cap.* 55. Vega, *P.* 2, *lib. V*, *cap.* 7. Herrera, *decad.* 8, *lib. III*, *cap.* 6.

plissoient

plissoient le Pérou en donnant à Pizarre l'air de marcher contre un traître, condamné comme tel par un tribunal légal. Il vit arriver sous ses drapeaux des soldats de toutes les parties de l'empire & se trouva bientôt à la tête de mille hommes formant le corps le mieux équipé qu'on eût encore vu au Pérou.

1547.

Préparatifs de Gasca.

Gasca de son côté voyant la nécessité d'employer la force pour exécuter sa commission, mettoit tous ses soins à se former un corps de troupes en en faisant venir de Nicaragua, de Carthagene & des autres établissemens Espagnols du continent. Il y réussit si bien qu'il fut bientôt en état de détacher de sa flotte une escadre montée d'un nombre considérable de soldats pour la côte du Pérou. Leur apparition porta l'alarme par-tout, & sans tenter aucune descente, ils rendirent un service plus grand à Gasca en mettant à terre en différens endroits des personnes qui répandirent des copies de l'acte d'amnistie générale & de la révocation des derniers édits & qui firent connoître les intentions pacifiques & le caractere doux du pré-

Avril.

tout le Pérou, avoit trop de courage, étoit trop accoutumé aux viciſſitudes de la fortune pour ſe laiſſer abattre. Comme l'attaque de Centeno le menaçoit de plus près, il ſe mit en mouvement pour s'oppoſer à lui. Après avoir pourvu de chevaux tous ſes ſoldats il marcha avec une extrême rapidité. Mais chaque jour au matin il voyoit ſes troupes diminuées par la déſertion qui ſe faiſoit pendant la nuit, & quoique devenu ſoupçonneux à l'excès & puniſſant ſans rémiſſion ceux qu'il ſoupçonnoit, il ne put arrêter les progrès du mal. Avant qu'il fût à vue de l'ennemi à Huarina près du lac Titiaca il n'avoit plus que quatre cents ſoldats. A la vérité, il pouvoit les regarder comme des hommes d'un attachement éprouvé & compter entiérement ſur eux. C'étoient les plus audacieux & les plus déterminés de ſes partiſans, qui ſentant comme lui-même toute la grandeur de leur crime déſeſpéroient d'en obtenir le pardon & ne pouvoient échapper à la punition que par le ſuccès de leur audace. Avec eux il n'héſita pas d'attaquer Centeno, quoi-

1547. 20 Oct. que plus fort du double que lui. Les royalistes ne chercherent pas à éviter le combat, qui fut le plus obstiné & le plus sanglant qu'on eût rendu jusques-là au Pérou. A la fin la valeur intrépide de Pizarre & la supériorité des talens militaires de Carvajal l'emporterent sur le nombre; la victoire fut complette, le butin immense (1) & le traitement des vaincus atroce. Ce succès signalé rétablit la réputation de Pizarre qui, regardé désormais comme invincible, vit son armée augmenter de jour en jour (2).

Cependant d'autres événemens en d'autres parties du Pérou balançoient avantageusement pour Gasca la victoire éclatante de Pizarre à Huarina. Celui-ci avoit à peine quitté Lima que les citoyens las de son gouvernement tyrannique avoient arboré l'étendard du roi. Aldana avec un détachement de soldats de la flotte avoit pris possession de la ville. Vers ce même

(1) Voyez la NOTE XLV.

(2) Zarate, *lib. VII*, *cap.* 2, 3. Gomera, *cap.* 181. Vega, *P.* 2, *lib.* 18, *&c.* Fernandès, *lib. II*, *cap.* 79. Herrera, *dec.* 8, *lib. IV*, *cap.* 1, 2.

tems (1) le président avoit débarqué à Tumbès avec cinqcents hommes. Encouragés par sa présence tous les pays voisins de la mer s'étoient déclarés pour le roi. Cusco & les provinces adjacentes étoient au pouvoir de Pizarre. Tout le reste de l'empire, depuis Quito, en allant vers le sud, reconnoissoit l'autorité de Gasca. Le président voyant son armée se renforcer rapidement s'avança dans l'intérieur du pays. Sa conduite étoit toujours douce & modeste. Il témoignoit en toute occasion un desir ardent de terminer la querelle sans effusion de sang. Plus occupé de ramener les rebelles que de les punir, il ne reprochoit à personne ses fautes passées & recevoit ceux qui se présentoient comme un pere accueille des enfans qui rentrent dans leur devoir. Mais le desir sincere qu'il montroit de la paix ne l'empêchoit pas de faire avec activité ses préparatifs de guerre. Il indiqua pour rendez-vous général de ses troupes la fertile vallée

1547.

Il s'avance vers Cusco.

(1) Zarate, *lib. VI*, *cap.* 17.

1547. de Xauxa sur la route de Cusco (1). Il s'arrêta quelques mois en cet endroit, non-seulement pour tenter de nouveau un accommodement avec Pizarre, mais pour exercer ses nouveaux soldats & les accoutumer à la discipline avant de les conduire contre un corps victorieux de vétérans. Pizarre enivré du succès qui avoit jusques là accompagné ses armes, & fier d'avoir encore près de mille soldats sous ses ordres, refusa d'entendre aucune proposition, quoique Cepeda avec plusieurs de ses officiers & Carvajal lui-même (2) fussent d'avis d'accepter les offres du président, c'est-à-dire, une amnistie générale & la révocation des loix dont on se plaignoit (3). Gasca ayant tout fait pour éviter de tremper ses mains dans le sang de ses concitoyens, se mit en

29 Déc. marche pour Cusco à la tête de seize cents hommes.

---

(1) Zarate, *lib. VII*, *cap.* 1. Fernandès, *lib. II*, *cap.* 77, 82.

(2) Voyez la NOTE XLVI.

(3) Zarate, *lib. VII*, *cap.* 6. Vega, P. 2, *lib. V*, *cap.* 27.

1548.

Les deux partis se préparent au combat.

Pizarre se tenant assuré de la victoire laissa les royalistes passer sans obstacle toutes les rivieres qui coulent entre Guamangua & Cusco & s'avancer jusqu'à quatre lieues de cette capitale, se flattant que leur défaite dans une pareille situation qui leur rendoit la retraite impossible termineroit la guerre en un coup. Il s'avança alors à la rencontre de l'ennemi ; Carvajal choisit le terrein & disposa les troupes avec le discernement & les profondes connoissances militaires qui distinguoient toutes ses opérations. Les deux armées s'avançant lentement l'une contre l'autre présentoient chacune un spectacle singulier. Dans celle de Pizarre, composée d'hommes enrichis des dépouilles du pays le plus opulent de l'Amérique, tous les officiers & jusqu'aux simples soldats étoient habillés d'étoffes de soie ou de brocards & couverts de broderie d'or & d'argent. Leurs chevaux, leurs armes, leurs drapeaux étoient ornés avec toute la magnificence militaire (1).

9 Avril.

(1) Zarate, *lib. VI*, *cap.* 2.

1548.

L'armée de Gafca n'étoit pas brillante, mais préfentoit un coup-d'œil non moins fingulier. Lui-même, accompagné de l'archevêque de Lima, des évêques de Quito & de Cufco & d'un grand nombre d'eccléfiaftiques, parcouroient les rangs répandant des bénédictions & encourageant fes foldats à remplir courageufement leur devoir.

Pizarre abandonné de fes troupes.

L'action étoit près de commencer lorfqu'on vit Cepeda donner des éperons à fon cheval & galoper vers le préfident auquel il fe rendit. Garcilaffo de la Vega & d'autres officiers confidérables fuivirent fon exemple. Leur défection frappe tout le refte d'étonnement. La confiance mutuelle fans laquelle il ne peut y avoir dans une armée ni union ni force fe perd tout à coup. La défiance & la confternation fe répandent de rang en rang; quelques-uns fe dérobent en filence, d'autres jettent bas leurs armes, le plus grand nombre paffe du côté des royaliftes. Pizarre, Carvajal & quelques autres chefs emploient en vain

(1) Zarate, *lib. VI*, *cap.* 2.

l'autorité, les menaces & les prieres. En moins d'une demi-heure un corps capable de décider du sort de l'empire du Pérou est entiérement dispersé. Pizarre se voyant perdu sans ressource demande à quelques officiers qui lui demeurent attachés, que nous reste-t-il ? rien, répond l'un d'eux, que de nous jetter au milieu de nos ennemis & de mourir en Romains. Abattu par un revers si inattendu, Pizarre n'eut pas le courage de suivre ce conseil & avec une lâcheté qui démentoit son ancienne réputation, il se rendit à un des officiers de Gasca. Carvajal cherchant à s'échapper fut atteint & pris.

1548.

Gasca heureux d'une victoire qui n'avoit pas fait couler de sang ne la souilla pas par la cruauté. Pizarre, Carvajal & un petit nombre des rebelles les plus connus pour tels & les plus distingués furent punis de mort. Pizarre eut la tête tranchée le lendemain. Il se soumit à son sort avec une sorte de dignité & parut expier ses crimes par son repentir. La mort de Carvajal fut conforme à sa vie. Lorsqu'on lui fit son procès il n'en-

Pris. Et mis à mort.

1548.

treprit point de se défendre. En attendant la sentence qui le condamnoit à être pendu il répondit avec un air d'indifférence, *on ne meurt qu'une fois.* Entre son jugement & son exécution il ne montra aucun remords du passé ni aucune inquiétude sur l'avenir. Il plaisanta ceux qui lui rendoient visite avec la même gaieté grossiere & la même vivacité qu'il avoit toujours montrée. Cepeda plus criminel que l'un & l'autre auroit eu la même destinée ; mais on lui laissa la vie pour avoir abandonné ses associés dans un moment si critique & si décisif. Il fut envoyé prisonnier en Espagne, & mourut dans sa prison (1).

Dans les détails que les historiens contemporains nous donnen des guerres civiles du Pérou pendant dix années de suite, on remarque plusieurs circonstances si frappantes & qui indiquent des mœurs si singulieres qu'elles méritent de fixer notre attention.

(1) Zarate, *lib. VII*, *cap* 6, 7, 8. Gomera, *cap.* 185, 186. Vega, *P.* 2, *lib. V* *cap.* 30, *&c.* Fernandès, *lib. II*, *cap.* 86 *&c.* Herrera, *decad.* 8, *lib. IV*, *cap.* 14, *&c*

1548. Point de troupes payées dans les guerres civiles du Pérou.

Quoique les conquérans du Pérou fussent des hommes des dernieres classes de la société & que la plus grande partie de ceux qui se joignirent dans la suite aux premiers fussent des aventuriers sans fortune, cependant dans tous les corps de troupes conduits par les différens chefs qui se disputoient l'autorité il ne se trouvoit pas un seul homme qui servît pour une paie. Tout aventurier au Pérou se regardoit lui-même comme conquérant, ayant droit par ses services à un établissement dans ce pays, conquis par sa valeur. Dans les contestations entre les chefs chacun se déterminoit selon son propre jugement ou ses affections, regardoit son général comme son compagnon de fortune, & se seroit cru dégradé en recevant une solde de lui. Leurs chefs devoient la plupart leur élévation à leur valeur & à leurs talens & non à leur naissance, & chacun de leurs compagnons de guerre espéroit de s'ouvrir une route à la richesse & au pouvoir par les mêmes moyens(1).

(1) Vega, *P. 2, lib. IV, cap.* 38-41.

1548.

Entretien des troupes extrêmement dispendieux.

Mais ces troupes servant ainsi sans aucune paie réguliere, ne se levoient qu'avec des frais immenses. Parmi des hommes accoutumés à partager les dépouilles d'un si riche pays, la soif des richesses devenoit tous les jours plus ardente, à proportion même de l'espérance du succès. Tous étant entraînés par le même but & dominés par la même passion, il n'y avoit qu'un moyen de gagner des hommes & de se les attacher fortement. Les officiers connus par des talens, outre la promesse de grands établissemens recevoient encore du chef auquel ils se donnoient des sommes considérables. Il en coûta cinq cents mille pesos à Gonzales Pizarre pour lever mille hommes (1). Gasca en dépensa neuf cents mille pour former le corps qu'il conduisoit contre les rebelles (2).

Récompenses excessives aux particuliers.

Les concessions de terres & d'Indiens qu'on accordoit aux vainqueurs comme une récompense après la victoire étoient encore plus exorbitantes.

---

(1) Fernandès, *lib. II*, *cap.* 54.

(2) Zarate, *lib. VII*, *cap.* 10. Herrera, *decad.* 8, *lib. V*, *cap.* 7.

1548.

Cepeda pour l'adresse & la perfidie qu'il avoit montrées à persuader à la cour de l'audience royale de donner sa sanction à l'usurpation de Pizarre obtint une concession qui lui valoit cent cinquante mille pesos de revenu annuel (1). Hinojosa, qui se détacha un des premiers de Pizarre & livra à son ennemi la flotte qui décida du destin du Pérou, obtint en terres un revenu de deux cents mille pesos (2). Tandis qu'on traitoit les principaux officiers avec cette magnificence, on récompensoit les simples soldats en proportion.

Profusion & luxe des militaires Espagnols.

Des changemens de fortune si rapides produisoient les effets qu'on devoit en attendre & donnoient naissance à de nouveaux besoins & à de nouveaux desirs. Des vétérans accoutumés aux plus grandes fatigues acquéroient tout à coup le goût de la profusion & s'abandonnoient à tous les excès de la licence militaire. La plus basse crapule occupoit les uns, les autres se livroient au luxe le plus

(1) Gomera, *cap.* 164.

(2) Vega, *P.* 2, *lib. VI*, *cap.* 3.

1548.

dispendieux (1). Le dernier soldat au Pérou se seroit cru dégradé en marchant à pied, & malgré le prix exorbitant des chevaux en Amérique à cette époque, chacun vouloit en avoir un avant de se mettre en campagne. Mais quoique devenus alors moins capables qu'auparavant de supporter les fatigues du service, ils affrontoient le danger & la mort avec la même intrépidité, & animés par l'espérance de nouvelles récompenses ils ne manquoient jamais en un jour de bataille de déployer toute leur ancienne valeur.

Férocité de leurs guerres civiles.

Avec leur courage ils conserverent toute leur premiere férocité. En aucun pays la guerre civile n'a été faite avec plus de fureur qu'au Pérou. L'avarice se joignit aux passions qui rendent les querelles atroces entre des concitoyens, & donnoit à leur inimitié plus de violence & de durée. La mort d'un ennemi entraînant la confiscation de ses biens, on ne faisoit point de quartier dans les combats. Après la victoire tout homme riche étoit exposé

(1) Herrera, *decad.* 5, *lib. II*, *cap.* 3; *decad.* 8, *lib. VIII*, *cap.* 10.

1548.

aux accusations. Sur les plus légers soupçons Pizarre condamna à mort plusieurs des plus riches habitans du Pérou. Carvajal en fit mourir un plus grand nombre sans chercher même de prétexte pour justifier sa cruauté. Il périt presque autant d'hommes par la main du bourreau que dans les batailles (1), & presque tous furent condamnés sans forme de procès.

Leur mauvaise foi à observer les traités.

La violence avec laquelle les partis opposés se traitoient n'étoit pas même accompagnée, comme il est assez ordinaire, de fidélité & d'attachement à celui auquel on s'étoit donné. Les sentimens d'honneur auxquels les militaires tiennent le plus fortement & la droiture qui domine dans le caractere Espagnol autant que dans celui d'aucune autre nation, semblent avoir été entiérement oubliés. On trahissoit sans honte & sans remords. A peine y eut-il pendant ces discussions un seul Espagnol au Pérou qui n'abandonnât le parti qu'il avoit embrassé d'abord & les associés avec lesquels il avoit été uni, & qui

(1) Voyez la NOTE XLVII.

1548. ne violât tous ses engagemens. Le vice-roi Nugnès Vela fut perdu par la trahison de Cepeda & des autres juges de l'audience royale dont ils étoient obligés par le devoir de leur place de soutenir l'autorité. Les instigateurs & les complices de la révolte de Gonzales Pizarre furent les premiers à l'abandonner & à se soumettre à ses ennemis. Sa flotte fut livrée à Gasca par l'homme qu'il avoit choisi entre tous ses officiers pour lui confier cet important commandement. Dans la journée qui décida de son sort, des vétérans, à la vue de l'ennemi, jetterent leurs armes sans rendre de combat & abandonnerent un chef qui les avoit si souvent conduits à la victoire. L'histoire présente rarement des exemples d'un mépris si général & si peu dissimulé des principes de la morale & des obligations qui lient l'homme à l'homme & qui constituent l'union sociale. On ne trouve ces mœurs que dans des hommes qui habitent des pays éloignés du centre de l'autorité, où l'on ne sent plus que foiblement la contrainte des loix & de l'ordre, où

l'efpoir du gain n'a point de bornes, où des richeffes immenfes peuvent faire oublier les crimes par lefquels on les a acquifes : ce n'eft que dans des circonftances femblables qu'il eft poffible de trouver autant d'avidité, de perfidie & de corruption qu'on en voit dans les conquérans du Pérou.

1548.

A la mort de Pizarre tous les mécontens mirent bas les armes & la tranquillité parut entiérement rétablie ; mais deux objets intéreffans demandoient encore l'attention du préfident. L'un étoit de trouver fur le champ à cette multitude turbulente d'aventuriers audacieux qui rempliffoient le pays, une occupation qui les empêchât d'exciter de nouveaux troubles, l'autre d'accorder des récompenfes convenables à ceux à la fidélité defquels il devoit fes fuccès. Il remplit en grande partie le premier de ces objets, en envoyant Pedro de Valdivia au Chili pour en continuer la conquête & en chargeant Diego Centeno de la découverte des vaftes régions que traverfe la riviere de la Plata. La réputation de ces chefs & l'efpérance d'améliorer leur fort dans des pays nouveaux, attira fous leurs

Gafca cherche des occupations pour fes foldats.

1548.

drapeaux la soldatesque la plus indigente & la plus emportée & bannit presqu'entiérement de la colonie cet esprit de mutinerie que Gasca redoutoit.

Il partage les terres aux Espagnols qui l'ont aidé dans sa conquête

La seconde opération étoit plus difficile & plus délicate. Les *repartimientos* ou distributions de terres & d'Indiens qui restoient à faire en conséquence de la mort ou de la fuite des rebelles ou des confiscations prononcées contr'eux, passoient deux millions de pesos en revenu annuel (1). Gasca devenu maître de disposer de cette immense propriété conserva le même désintéressement qu'il avoit montré jusques-là, & n'en voulut pas réserver la moindre portion pour lui-même. Mais il y avoit un grand nombre de solliciteurs & la vanité ou l'avarice de chacun lui faisant exagérer ses services & les récompenses qu'il attendoit, les prétentions de tous étoient si exorbitantes qu'il devenoit impossible de les satisfaire. Gasca écouta tout le monde avec la plus grande attention, & pour avoir le loisir de peser scrupuleusement les

(1) Vega, *p.* 2, *lib. IV*, *cap.* 4.

droits de chacun il se retira avec l'archevêque de Lima & un seul secrétaire dans un village situé à douze lieues de Cusco. Là il employa plusieurs jours à faire le partage des terres & des Indiens à tous les prétendans, selon l'importance des services que chacun avoit rendus & de ceux qu'il pouvoit rendre dans la suite. Malgré l'impartialité qui l'avoit guidé il prévoyoit les cris & la rage qui ne manqueroient pas d'éclater à la publication de son décret, & pour s'y dérober il partit pour Lima, laissant l'acte de partage scellé avec ordre de ne l'ouvrir que quelques jours après son départ.

1548.

L'indignation fut aussi grande que l'avoit prévu Gasca. La vanité, l'avarice, la jalousie, l'envie, la honte, le désespoir & toutes les passions qui agitent les hommes avec le plus de violence, lorsque leur honneur & leur intérêt sont compromis, tout concourut à en augmenter la violence. Elle éclata avec fureur. Gasca fut l'objet de la calomnie, des menaces & des malédictions. On l'accusa d'ingratitude, de partialité & d'injustice. Parmi des soldats toujours prêts à

24 Août. Mécontentement causé par cette distribution.

1548. en venir aux armes, ces discours séditieux auroient été bientôt suivis de violences. Ils commençoient à chercher quelque chef mécontent qui se mît à leur tête pour demander le redressement de leurs griefs. Mais quelques actes de vigueur du gouvernement faits à propos arrêterent cet esprit de mutinerie & la guerre civile fut éloignée pour quelque tems (1).

1549. Il rétablit l'ordre.

Gasca cependant considérant que le feu étoit plutôt couvert qu'éteint travailla avec la plus grande assiduité à adoucir les mécontens en donnant des gratifications considérables aux uns, en promettant aux autres des *repartimientos* lorsqu'il y en auroit de vacans, en les caressant & les flattant tous; mais afin d'établir la tranquillité publique sur des fondemens plus solides que les dispositions passageres qu'il leur inspiroit, il travailla à fortifier l'autorité de ses successeurs dans l'emploi qu'il occupoit, en rétablissant une administration réguliere dans

(1) Zarate, *lib. II*, *cap* 9. Gomera, *cap.* 187. Vega, *P.* 2, *cap.* 1, *&c.* Fernandès, *P.* 2, *lib. I*, *cap.* 1, *&c.* Herrera, *decad.* 8, *lib. IV*, *cap.* 17, *&c.*

toutes les parties de l'empire. Il introduisit l'ordre & la simplicité dans la perception des revenus du roi. Il fit des réglemens sur le traitement des Indiens pour les mettre à l'abri de l'oppression & les faire instruire dans les principes de la religion sans priver les Espagnols du bénéfice qu'on pouvoit retirer de leurs travaux. Après avoir ainsi rempli sa mission, Gasca desirant de retourner à sa vie privée commit le gouvernement du Pérou à l'audience royale & fit voile pour l'Espagne. Comme durant l'anarchie & les troubles des quatre dernieres années il n'avoit été fait aucune remise au trésor du roi, il emportoit avec lui treize cents mille pesos épargnés sur le revenu public par son économie & le bon ordre de son administration, après avoir payé toutes les dépenses de la guerre.

1549.

1550.

Et part pour l'Espagne.

Il fut reçu dans sa patrie avec l'admiration universelle que méritoient ses talens & des vertus aussi pures que celles dont il venoit de donner des preuves. Sans armée, sans flotte, sans argent, avec un train si modeste qu'il n'en coûta à l'état que trois mille

Comment il y est reçu.

1550.

ducats pour l'équiper (1), il étoit parti d'Europe pour calmer une révolte terrible. Par sa sagesse & son habileté il suppléa aux moyens qui lui manquoient & créa, pour ainsi dire, les instrumens propres à exécuter son entreprise. Il acquit une force maritime assez grande pour le rendre maître de la mer. Il leva un corps de troupes capable de se mesurer avec les vétérans qui avoient conquis le Pérou. Il triompha de leur chef, dont la victoire avoit jusques-là suivi les pas. Il établit le pouvoir des loix & l'autorité du souverain légitime. Mais les éloges dus à ses talens sont encore au-dessous de ceux que méritent ses vertus. Après avoir résidé dans un pays où l'appât des richesses avoit jusqu'alors séduit tous ceux qui y avoient été revêtus de quelqu'autorité, il quitta ce poste délicat sans qu'on eût pu même soupçonner son intégrité. Il avoit partagé à ses compatriotes des possessions d'une étendue & d'un revenu immense & il demeuroit dans sa premiere pauvreté; en même tems qu'il

(1) Fernandès, *lib. II*, *cap.* 18.

rapportoit au trésor royal des sommes immenses, il fut obligé de demander à son souverain qu'on payât quelques dettes qu'il avoit contractées pendant son expédition (1). Tant de mérite & de désintéressement ne furent pas méconnus de Charles. Il donna à Gasca les témoignages de l'estime la plus distinguée. Il le fit évêque de Palencia, & cet homme rare passa le reste de sa vie dans la retraite, respecté de ses compatriotes, honoré par son souverain, aimé de tout le monde.

1550.

Malgré les sages réglemens de Gasca, la tranquillité du Pérou ne fut pas de longue durée. Dans un pays où l'autorité avoit été méconnue pendant un si long intervalle d'anarchie & de désordre, où il y avoit tant de chefs trompés dans leur espérance & disposés à faire éclater leur mécontentement & tant de soldats mutins prêts à les suivre, il n'étoit pas difficile de rallumer la sédition. Le pays fut encore troublé par plusieurs révoltes. Mais comme ces orages ne

(1) Manuscrit entre les mains de l'auteur.

1550. furent que passagers & élevés plutôt par l'ambition & l'inquiétude de quelques particuliers que par des motifs généraux & pour ainsi dire nationaux, les détails en seroient étrangers à l'objet de cette histoire. Ces mouvemens, comme tout ce qui est violent dans le corps naturel ou politique, ne furent pas de longue durée, & en emportant les humeurs vicieuses qui les avoient causés, ils contribuerent à la fin à fortifier la société qu'ils avoient menacé de détruire. Dans le cours de ces querelles, plusieurs des premiers conquérans du Pérou & des aventuriers sans frein que la renommée de leurs succès avoient attirés dans le pays, périrent par les mains des uns & des autres. Chaque parti triomphant alternativement mettoit à mort ou bannissoit ses adversaires. Il ne resta à la fin au Pérou que les hommes les moins entreprenans, & les plus disposés à se renfermer dans le cercle d'une industrie paisible, & l'autorité royale s'y trouva par degrés aussi solidement établie que dans aucune autre colonie Espagnole.

Fin du Livre sixieme.

NOTES

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTE PREMIERE, *pag.* 5.

LA connoiſſance de tout ce qui s'eſt paſſé à la conquête de la nouvelle Eſpagne nous vient de ſources plus authentiques & plus originales que celles qui nous ont tranſmis les autres événemens de l'hiſtoire de l'Amérique; & parmi ces monumens, il n'y en a pas de plus précieux & de plus anciens que les lettres adreſſées par Cortès à l'empereur Charles-Quint. Comme Cortès ſe rendit bientôt indépendant de Velaſquès, il étoit obligé d'envoyer à la cour de Madrid un détail de ſes opérations qui pût lui mériter l'approbation de ſon ſouverain.

Sa premiere dépêche n'a jamais été rendue publique. Elle fut écrite à la

Vera-cruz le 16 juillet 1519, & doit avoir été remise à l'empereur pendant son séjour en Allemagne, puisqu'il quitta l'Espagne le 22 mai de cette année, pour aller recevoir la couronne impériale. J'ai fait en Espagne & en Allemagne toutes les recherches possibles pour trouver une copie de cette lettre, mais inutilement. Cette perte ne peut cependant pas être d'une grande conséquence, parce que la lettre écrite immédiatement après l'arrivée de Cortès dans la nouvelle Espagne ne devoit contenir rien d'essentiel. La seconde dépêche, datée du 30 octobre 1520, fut publiée à Madrid en 1522; la troisieme & la quatrieme parurent peu de tems après qu'on les eut reçues. En 1532 on en imprima en Allemagne une traduction latine. Ramusio leur donna une plus grande publicité en les insérant dans son précieux recueil. Ces lettres contiennent une histoire exacte & précise de l'expédition de Cortès, avec plusieurs particularités intéressantes touchant les mœurs & les coutumes des Mexicains. Cet ouvrage fait honneur à Cortès. Le style en est simple &

clair ; mais comme il avoit le plus grand intérêt à présenter ses opérations sous le jour le plus favorable, il est à croire qu'il a exagéré ses victoires, diminué ses pertes & pallié les actes de rigueur & de violence auxquels il a pu se porter.

L'ouvrage qui suit celui de Cortès est la *Cronica de la nueva Espagna, por Francisco Lopez de Gomera*, publié en 1554. Le mérite historique de Gomera est très-distingué ; sa maniere de narrer est claire, facile, toujours agréable & souvent même élégante ; mais il est quelquefois inexact & crédule. Sa qualité de chapelain particulier de Cortès après son retour de la nouvelle Espagne, & par l'ordre de qui il composa sans doute cet ouvrage, le fait soupçonner d'avoir cherché à augmenter le mérite de son héros, & à cacher ou du moins à voiler les actions qui auroient pu nuire à sa gloire. Herrera l'accuse de ce défaut dans une occasion, *Decad. 2, lib. III, cap. 2*, & ce n'est pas la seule où sa prévention paroît manifestement. Cependant il a écrit avec tant de liberté sur plusieurs mesures prises par la

cour d'Espagne, que les copies de son histoire des Indes & de sa chronique furent retirées par un décret du conseil des Indes ; on les regarda même long-tems en Espagne comme des livres prohibés, & ce n'est que depuis peu qu'on a accordé la permission de les publier. *Pinelo*, *biblioth. pag.* 589.

La chronique de Gomera engagea Bernal Diaz del Castillo à composer son *Historia verdadera de la conquista de la nueva Espagna.* Compagnon de Cortès dans toutes ses batailles, il l'avoit été de toutes les expéditions de la nouvelle Espagne, & s'étoit trouvé dans toutes les occasions périlleuses. Lorsqu'il vit que ni lui-même ni la plupart de ses compagnons n'avoient été cités par Gomera, mais que l'honneur de leurs exploits étoit attribué à Cortès seul, ce brave vétéran prit avec indignation la plume & composa son *histoire véridique.* Elle contient un récit minutieux & prolixe de toutes les opérations de Cortès, dans un style aussi dur & aussi bas qu'on peut l'attendre d'un soldat non lettré. Mais comme il parle de faits

dont il a été témoin & souvent un des principaux acteurs, sa narration porte tous les caracteres de la vérité; elle est d'ailleurs écrite avec tant de naïveté, avec des détails si intéressans, avec une vanité si amusante, mais si pardonnable dans un vieux soldat qui, (comme il s'en vante lui-même), s'est trouvé à cent dix-neuf batailles, que son livre est un des plus curieux qu'on puisse lire dans quelque langue que ce soit.

Pet. Martyr ab Angleria a fait le récit de l'expédition de Cortès, dans un traité *de Insulis nuper inventis*, qu'il a joint à ses Décades *de rebus Oceanicis & novo orbe*; mais il n'y parle que de ce qui arriva immédiatement après son premier débarquement. Cet ouvrage qui est court & superficiel, paroît contenir des relations données par Cortès même dans ses premieres lettres embellies de plusieurs particularités communiquées à l'auteur par les officiers chargés des dépêches de Cortès.

Mais le livre où les historiens modernes ont puisé le plus de faits touchant la conquête de la nouvelle Es-

pagne, c'eſt l'*Hiſtoria de la conquiſta de Mexico*, *par D. Antonio de Solis*, publié pour la premiere fois en 1684. Je ne connois point d'auteur que ſa gloire littéraire ait plus élevé au-deſſus de ſon mérite réel. Solis eſt regardé par ſes compatriotes comme un des écrivains les plus purs dans la langue Caſtillane; & s'il eſt permis à un étranger de haſarder ſon opinion ſur une matiere dont les Eſpagnols ſeuls doivent être juges, j'oſe dire qu'il a droit de prétendre à ce titre. Mais quoique ſon langage ſoit correct, ſa diction n'eſt rien moins que claire. Ses phraſes trop ſoignées ont ſouvent de la roideur & quelquefois de l'enflure; les figures dont il ſe ſert ſont communes ou impropres & ſes réflexions ſuperficielles. On pourroit cependant lui pardonner aiſément ces défauts, ſi d'ailleurs il ne lui manquoit pas toutes les grandes qualités néceſſaires à un hiſtorien. Dépourvu de cette patience induſtrieuſe qui conduit à la connoiſſance du vrai, & de l'impartialité qui peſe tout avec une attention réfléchie, il n'a cherché qu'à établir ſon ſyſtème favori en

faisant de Cortès un héros parfait, exempt de tout défaut & doué de toutes les vertus : ce qui l'a rendu moins attentif à découvrir la vérité qu'à rapporter tout ce qui pouvoit contribuer à embellir son sujet. Toutes ses discussions critiques sont captieuses & fondées sur des faits controuvés. Quoiqu'il cite quelquefois les dépêches de Cortès, il paroît ne les avoir pas consultées, & quoiqu'il critique souvent Gomera, il n'en préfere pas moins son autorité, la plus suspecte de toutes, à celle des autres historiens contemporains.

Mais de tous les auteurs Espagnols, Herrera est celui qui nous a donné le récit le plus exact & le plus circonstancié de la conquête du Mexique & des autres événemens d'Amérique. Le soin & l'attention avec lesquels il a consulté non-seulement les livres, mais les papiers originaux & les actes publics qui pouvoient jetter quelque lumiere sur l'objet de ses recherches, sur-tout l'impartialité & la candeur qu'il a mis dans ses jugemens, rendent ses Décades fort précieuses. On pourroit même à juste titre le placer parmi

les meilleurs hiſtoriens de ſa nation ſans l'ordre chronologique trop ſcrupuleux qu'il a voulu obſerver dans les évenemens du nouveau monde ; ce qui rend ſon ouvrage ſi diffus, ſi obſcur & ſi découſu que ce n'eſt qu'au moyen d'un travail pénible qu'on raſſemble les diverſes circonſtances d'un fait. Au reſte, il indique les ſources où il a puiſé pour compoſer ſon recueil. *Decad.* 6, *lib. III*, *cap.* 19.

NOTE II, *pag.* 9.

Cortès ſe propoſoit de ſuivre Ovando lorſqu'il partit pour ſon gouvernement en 1502 ; mais il fut retenu par un accident. Comme il cherchoit pendant une nuit fort obſcure à entrer par la fenêtre dans la chambre à coucher d'une dame avec qui il avoit une intrigue, un vieux mur ſur lequel il étoit monté s'écroula, & Cortès fut ſi griévement bleſſé qu'il lui fut impoſſible de faire le voyage. *Gomera*, *Cronica de la nueva Eſpagna*, *cap.* 1.

NOTE III, *pag.* 12.

Cortès avoit deux mille peſos entre

les mains d'André Duero & en avoit emprunté quatre mille. Ces deux ſommes réunies font environ vingt-trois mille ſept cents cinquante livres tournois ; mais la cherté des denrées en Amérique y rendoit cette ſomme fort modique. *Herrera*, *Decad.* 2, *lib. III*, *cap.* 2 ; *B. Diaz*, *cap.* 20.

NOTE IV, *pag.* 19.

Les noms de ces braves officiers dont il ſera ſouvent parlé dans cette hiſtoire, ſont Juan Velaſquès de Leon, Alonſo Hernandès Portocarrero, Franciſco de Montejo, Chriſtoval de Olid, Juan de Eſcalante, Franciſco de Morla, Pedro de Alvarado, Franciſco de Salceda, Juan de Eſcobar, Ginès de Nortès. Cortès commandoit en perſonne le vaiſſeau amiral. Franciſco de Orozeo, officier formé dans les guerres d'Italie, avoit le commandement de l'artillerie. Le premier pilote étoit d'une habileté éprouvée & ſe nommoit Alaminos.

NOTE V, *pag.* 22.

Les Eſpagnols ne perdirent dans

ces différens combats que deux hommes, mais il y en eut un grand nombre de blessés. Quoiqu'il ne fût pas nécessaire de recourir à une cause surnaturelle pour rendre compte de leurs victoires éclatantes & des pertes peu considérables qu'ils faisoient, les Espagnols n'ont pas manqué d'attribuer ces succès à saint Jacques leur patron, qui combattoit, disent-ils, à la tête de leurs troupes, & dont le courage décidoit du destin des batailles. Gomera est le premier qui ait parlé de cette apparition. On ne peut que s'amuser de l'embarras de B. Diaz del Castillo, flottant entre la crédulité qui lui fait ajouter foi à cette histoire, & sa véracité naturelle qui ne lui permet pas de l'affirmer. « J'avoue, dit-il, que nous devons tous nos exploits & toutes nos victoires à notre Seigneur J. C. & qu'à cette bataille le nombre des Indiens étoit si supérieur à celui des Espagnols que si chacun d'eux eût seulement jetté une poignée de terre, ils nous auroient tous enterrés, si la miséricorde de Dieu ne nous eût pas protégés. Il se peut que la personne que

Gomera dit être apparue sur un cheval gris pommelé ait été monseigneur l'apôtre saint Jacques ou monseigneur saint Pierre, & qu'il ne m'ait pas été permis de le voir parce que j'étois un trop grand pécheur.[1] Je me souviens d'avoir vu François de Morla monté sur un pareil cheval ; mais un misérable mortel comme moi ne méritoit pas sans doute de voir un de ces saints apôtres. Il se peut que Dieu ait voulu que les choses se soient passées comme Gomera le dit ; mais avant d'avoir lu sa chronique, je n'avois jamais entendu dire par les conquérans de l'Inde que rien de pareil fût arrivé », *cap.* 34.

Note VI, *pag.* 31.

Plusieurs historiens Espagnols rapportent ce fait comme s'ils vouloient faire croire que les Indiens chargés de ces présens, les avoient apportés de la capitale dans un aussi court espace de tems que les couriers en avoient mis à faire leur voyage. Cela n'est pas croyable, & Gomera rapporte une circonstance qui prouve qu'il ne s'est

rien passé d'extraordinaire dans cette occasion. Ce riche présent qui avoit été préparé pour Grijalva lorsqu'il débarqua au même endroit quelques mois auparavant, se trouvoit tout prêt, lorsque Montézume envoya des ordres pour le donner. *Gomera Cron. cap.* 27, *pag.* 28.

Suivant B. Diaz del Castillo, le plat d'argent qui représentoit la lune, valoit seul plus de vingt mille pesos, ce qui fait environ cent douze mille cinq cents livres tournois.

NOTE VII, *pag.* 40.

Ce commerce particulier étoit directement contraire aux instructions de Velasquès, qui portoient que tout le produit d'un commerce quelconque seroit versé dans la caisse commune. Mais il paroît que les soldats avoient chacun une pacotille de bagatelles propres à un petit trafic avec les Indiens, & que Cortès pour gagner leur amitié encourageoit cet échange clandestin. *B. Diaz, cap.* 41.

NOTE VIII, *pag.* 59.

Gomera a publié un catalogue des

différens articles qui composoient ce présent. *Cron. cap.* 49. P. Martyr ab Angleria, qui les vit après qu'ils furent arrivés en Espagne, & qui paroît les avoir examinés avec une grande attention, en donne une description détaillée qui est très-curieuse, parce qu'elle donne quelques idées des progrès que les Mexicains avoient faits dans les différens arts de luxe. *De Insulis nuper inventis, lib. pag.* 354, *&c.*

NOTE IX, *pag.* 69.

Il n'y a rien de plus douteux dans l'histoire de la conquête de l'Amérique que le détail de ces armées innombrables que les Espagnols ont eu à combattre. Comme la guerre qu'ils soutinrent contre les Tlascalans fut une des plus difficiles, quoique de peu de durée, le récit des forces de ce peuple mérite de fixer notre attention. Nous devons à trois auteurs les seules informations authentiques que nous en ayons. Cortès, dans sa seconde lettre à l'empereur, datée de Segura de la Frontera, le 30 octobre

1520, dit que les troupes Tlascalanes se montoient dans la premiere bataille à six mille hommes, dans la seconde à cent mille, & dans la troisieme à cent cinquante mille, *Relat. ap. Ramus. tom. III, pag.* 228. Bernal Diaz del Castillo, qui fut témoin oculaire & qui se trouva engagé dans toutes les actions de cette guerre, assure que leur nombre se montoit, à la premiere bataille, à trois mille: *pag.* 43; à la seconde à six mille: *ibid.* à la troisieme à cinquante mille: *pag.* 45. Gomera, qui fut le chapelain de Cortès après son retour en Espagne & qui publia sa chronique en 1552, suit le calcul de Cortès, excepté pour la seconde bataille, où il prétend qu'il y avoit quatre-vingt mille Tlascalans: *pag.* 49. C'étoit sans doute l'intérêt de Cortès de présenter sous un jour favorable & ses dangers & ses exploits; car il n'y avoit que des services extraordinaires qui pussent faire oublier l'irrégularité de sa conduite en s'arrogeant un pouvoir indépendant. Bernal Diaz, quoique fort porté à faire valoir ses prouesses & celles de ses compagnons, n'avoit pas le même

intérêt à les exagérer, & il est probable que le récit qu'il fait du nombre des Indiens approche plus de la vérité. On ne peut assembler une armée de cent cinquante mille hommes sans de grands préparatifs & sans des provisions pour leur subsistance, dont les soins auroient exigé plus de prévoyance qu'on n'en peut supposer aux Américains. La culture ne semble pas avoir été assez considérable à Tlascala pour fournir des vivres à une si grande armée. Quoique cette province fût beaucoup mieux cultivée que les autres parties de la nouvelle Espagne, car on l'appelloit *le pays au pain*, les Espagnols furent obligés, pendant leur marche, à ne subsister que de *Tunas*, espece de fruit qui croît sans culture dans les champs. *Herrera, Decad.* 2, *lib. VI, cap.* 5, *pag.* 182.

NOTE X, *pag.* 76.

On dit que ces malheureuses victimes étoient des personnes de considération. Il n'est pas probable qu'on ait employé cinquante personnes pour

servir d'espions. On avoit pris & renvoyé tant de prisonniers, & les Tlascalans avoient fait passer tant de messagers dans les quartiers des Espagnols, qu'il n'y avoit aucune raison de hasarder la vie d'un si grand nombre de personnes pour prendre des informations sur la situation & l'état de leur camp. La maniere barbare avec laquelle Cortès a traité un peuple qui ignoroit les loix de la guerre établies parmi les nations policées, a paru si révoltante aux historiens Espagnols postérieurs, qu'ils ont diminué le nombre de ceux qu'il a si cruellement punis. Herrera dit qu'il fit couper les mains à sept & les pouces à quelques autres. *Decad.* 2, *lib. II*, *cap.* 8. Solis prétend qu'on coupa les mains à quatorze ou quinze & les pouces au reste, *lib. II*, *cap.* 20. Mais Cortès lui-même, *Relat. pag.* 228, *B.* & Gomera d'après lui, *cap.* 48, affirment que les cinquante eurent les mains coupées.

NOTE XI, *pag.* 79.

Les chevaux étoient ce qui causoit

le plus grand étonnement à tous les peuples de la nouvelle Espagne. Ils crurent d'abord que le cheval & le cavalier ne faisoient qu'un seul monstre d'une forme horrible semblable aux centaures; & comme ils croyoient que les chevaux prenoient la même nourriture que les hommes, ils leur portoient à manger de la viande & du pain. Lorsqu'ils s'apperçurent de leur erreur, ils s'imaginerent que ces animaux dévoroient les hommes pendant la bataille, & que quand ils hennissoient, c'étoit pour demander leur proie. L'intérêt des Espagnols n'étoit pas de les détromper sur ce sujet. *Herrera, Decad.* 2, *lib. VI, cap.* 11.

NOTE XII, *pag.* 88.

Suivant Barthelemi de Las Casas, il n'y avoit aucune raison de faire ce massacre, & ce ne fut qu'un acte de pure cruauté, commis principalement pour frapper de terreur les peuples de la nouvelle Espagne. *Relac. de la Destruyc. pag.* 17, *&c.* Mais le zele de Las Casas le porte souvent à exagérer. D'un autre côté, *Bern. Diaz*,

cap. 83, dit que les premiers miſſionnaires envoyés par l'empereur dans la nouvelle Eſpagne firent une recherche exacte de ce fait, & qu'après avoir interrogé les prêtres & les chefs de Cholula, ils trouverent qu'il y avoit réellement eu une conſpiration contre les Eſpagnols, & que le récit envoyé par Cortès étoit exactement vrai. Cortès étoit ſans doute intéreſſé alors à gagner l'eſprit de Montézume ; il n'eſt donc pas croyable qu'il eût voulu faire une démarche ſi propre à l'aliéner des Eſpagnols, s'il ne l'avoit pas jugé néceſſaire à ſa propre conſervation. Mais il eſt vrai auſſi que les Eſpagnols qui ſervoient en Amérique avoient un tel mépris pour les naturels du pays, & les croyoient ſi peu dignes du droit commun à tous les hommes, que Cortès a pu regarder les Cholulans comme coupables ſur la preuve la moins certaine. La ſévérité du châtiment étoit d'ailleurs exceſſive & atroce.

NOTE XIII, *pag.* 89.

Cette deſcription eſt priſe litté-

ralement de Bernal Diaz del Caſtillo, trop peu inſtruit dans l'art d'écrire pour avoir pu embellir ſon récit. Il rapporte dans un ſtyle ſimple & groſſier ce que lui-même & ſes compagnons penſerent à cette occaſion : « qu'on ne s'étonne pas », dit-il, « ſi » j'écris de cette maniere ce qui s'eſt » paſſé alors, car il faut penſer que » c'eſt une choſe que de rapporter, » & une autre d'avoir vu des choſes » qui n'ont jamais été vues ni en» tendues, ni dites par les hommes » : *cap.* 86, *pag.* 64, *B.*

NOTE XIV, *pag.* 108.

B. Diaz del Caſtillo nous donne une idée des fatigues & des ſouffrances qu'ils éprouverent à cette occaſion & dans pluſieurs autres. Pendant neuf mois qu'ils reſterent à Mexico, tous, ſans aucune diſtinction entre les officiers & les ſoldats, dormirent tout armés avec leurs cotes de maille & leurs gorgerettes. Ils étoient couchés par terre ſur des nattes ou de la paille, & tous étoient obligés de ſe tenir prêts comme s'ils

avoient été de garde. « Ce qui me de-
» vint si familier », ajoute-t-il,
« qu'aujourd'hui même, quoique fort
» avancé en âge, je dors toujours
» avec mes habits & jamais dans un
» lit. Lorsque je visite mon *encomienda*,
» je fais porter, par égard pour mon
» rang, un lit avec mes bagages ;
» mais je n'en fais jamais usage, parce
» que je dors tout habillé, & que je
» me promene souvent la nuit en
» plein air pour voir les étoiles sui-
» vant mon ancienne habitude » :
cap. 108.

NOTE XV, *pag.* 112.

Cortès lui-même, dans sa seconde
lettre à l'empereur, n'explique point
les motifs qui le porterent à con-
damner Qualpopoca aux flammes, &
à faire mettre Montézume aux fers,
Ramus. III, 236. B. Diaz passe sous
silence les raisons de ce premier fait,
& la seule cause qu'il donne du der-
nier, c'est qu'on vouloit prévenir
tout obstacle à l'exécution de la sen-
tence prononcée contre Qualpopoca ;
cap. 95, *pag.* 75. Mais puisque Mon-

tézume étoit le prisonnier de Cortès & entiérement en son pouvoir, l'insulte faite à ce monarque ne pouvoit servir qu'à l'irriter sans nécessité. Gomera suppose que Cortès n'avoit point d'autre objet que d'occuper Montézume de ses propres malheurs, afin qu'il donnât moins d'attention à ce qui arrivoit à Qualpopoca : *Cron.* 89. Herrera est du même sentiment : *Decad.* 2, *lib. VIII*, *cap.* 9. Mais ce moyen de faire supporter une offense à un homme en lui faisant de nouveaux outrages, semble fort étrange. Sclis croit que Cortès ne vouloit qu'intimider Montézume, afin qu'il ne fît aucun effort pour faire délivrer les victimes ; mais ce monarque étoit si soumis, & il avoit si lâchement remis les prisonniers à Cortès, qu'il n'y avoit rien à craindre de sa part. Si l'on n'adopte pas la maniere dont j'ai cherché à expliquer la conduite de Cortès à cette occasion, je crois qu'on doit la regarder comme un de ces actes de pure barbarie & d'oppression qu'on ne trouve que trop fréquens dans l'histoire de la conquête de l'Amérique.

NOTE XVI, *pag.* 118.

Solis, *lib. IV*, *cap.* 3, prétend que ce fut Montézume lui-même qui fit la proposition de rendre hommage au roi d'Espagne, afin d'engager les Espagnols à quitter ses états. Il dépeint sa conduite en cette occasion comme fondée sur la plus profonde politique, & suivie avec tant d'adresse que Cortès lui-même y fut trompé; mais on ne trouve rien dans les historiens contemporains, tels que Cortès, Diaz & Gomera, qui puisse justifier cette assertion. Jamais Montézume n'a montré en d'autres occasions cet art & cette politique. La douleur dont il fut pénétré en se soumettant à cet acte d'humiliation, étoit naturelle si l'on suppose qu'il a été involontaire. Mais, suivant Solis, elle auroit été contradictoire & incompatible avec son projet de tromper les Espagnols.

NOTE XVII, *pag.* 123.

Les Espagnols, malgré leur industrie & leur pouvoir, ne purent point

trouver d'or dans plusieurs provinces. Dans d'autres ils ne se procurerent que quelques bagatelles de peu de valeur. Montézume assura Cortès que le présent qu'il offroit au roi de Castille, après lui avoir rendu hommage comprenoit toutes les richesses amassées par son pere, & qu'il avoit déjà donné aux Espagnols le reste de son or & de ses bijoux. *B. Diaz*, *cap.* 104. Gomera dit que tout l'argent qu'on recueillit montoit à cinq cents marcs, *Cron. cap.* 93; ce qui s'accorde avec le récit de Cortès, que le quint de l'argent pour le roi fut de cent marcs. *Relat.* 239, *B.* De sorte que la somme totale de l'argent ne monta qu'à quatre mille onces, à raison de huit onces par marc; ce qui fait voir que la proportion de l'argent avec l'or a été fort petite.

NOTE XVIII, *pag.* 124.

Solis, *lib. IV*, *cap.* 1, met en question la vérité de ce fait, par la seule raison qu'il étoit incompatible avec la prudence qui distinguoit le

caractere de Cortès. Mais il auroit dû se rappeller l'impétuosité de son zele à Tlascala qui n'avoit pas été moins imprudente. Il dit que la preuve est fondée sur le témoignage de B. Diaz del Castillo, de Gomera & de Herrera. Tous s'accordent en effet à rapporter cette démarche inconsidérée de Cortès, & ils ont eu raison de le faire, puisque Cortès lui-même parle de cette action dans sa seconde lettre à l'empereur, & paroît même s'en glorifier. *Cortès, relat. Ramus. III*, 140. Ce qui est une des preuves sans nombre que Solis a consulté avec peu de soin les lettres de Cortès à Charles-Quint, qui cependant sont les sources les plus authentiques où l'on doive puiser des lumieres sur ses opérations.

NOTE XIX, *pag.* 130.

Herrera & Solis croient que Velasquès fut encouragé à former cet armement contre Cortès, par les rapports qu'il reçut d'Espagne touchant la réception des agens envoyés par la colonie de la Vera-cruz, & par la

chaleur

chaleur avec laquelle Fonseca, évêque de Burgos, avoit épousé ses intérêts & condamné les procédés de Cortès. *Herrera, Decad.* 2, *lib. IX, cap.* 18. *De Solis, lib. IV, cap.* 5. Mais l'ordre chronologique des événemens réfute cette supposition. Portocarrero & Montejo mirent à la voile de la Vera-cruz le 26 juillet 1519. *Herrera, Decad.* 2, *lib. V, cap.* 4. Ils débarquerent à San-Lucar, en octobre, suivant Herrera, *ibid.* Mais P. Martyr qui se trouvoit à la cour dans ce tems-là & qui communiquoit tous les événemens de quelque importance à ses correspondans jour par jour, leur marqua le premier décembre l'arrivée de ces agens, & en parle comme d'un fait nouvellement arrivé. *Epist.* 650. Tous les historiens s'accordent à dire que les agens de Cortès eurent leur premiere audience de l'empereur à Tordesillas, lorsqu'il se rendit dans cette ville pour y voir sa mere, en allant à saint-Jacques de Compostelle. *Herrera, Decad.* 2, *lib. V, cap.* 4. *De Solis, lil. IV, p.* 5. Mais l'empereur partit de Valladolid pour aller à Tordesillas le 11 mars

1520, & P. Martyr dit avoir vu alors les présens faits à Charles-Quint : *Epist.* 665. L'armement commandé par Narvaès partit de Cuba en avril 1520. Il est donc clair que Velasquès n'a pu recevoir aucune nouvelle de ce qui s'étoit passé à cette entrevue à Tordesillas, antérieure à ses préparatifs de guerre contre Cortès. Ses vrais motifs paroissent avoir été ceux dont j'ai parlé. La patente qui le nomme *Adelantado* de la nouvelle Espagne, avec des pouvoirs aussi étendus, est datée du 13 novembre 1519. *Herrera*, *Decad.* 2, *lib. III*, *cap.* 11. Il a pu la recevoir vers le commencement de janvier. Gomera remarque que du moment qu'il eut reçu sa patente, il commença à équiper une flotte & à lever des troupes. *Cron. cap.* 96.

NOTE XX, *pag.* 134.

Solis prétend que comme Narvaès n'avoit point d'interpretes, il ne pouvoit avoir aucune communication avec les peuples des provinces, ni converser avec eux que par le

moyen des ſignes, & qu'il lui étoit également impoſſible d'avoir quelque commerce avec Montézume : *lib. IV*, *cap.* 7. Mais c'eſt d'après l'autorité de Cortès même que je rapporte toutes les particularités de la correſpondance de Narvaès avec Montézume & avec ſes ſujets dans les provinces maritimes. *Relat. Ramuſ. III*, 244, *A. C.* Cortès aſſure qu'il y avoit une eſpece de correſpondance établie entre Narvaès & les Mexicains; mais il n'explique point de quelle maniere elle ſe faiſoit. B. Diaz ſupplée à ce défaut en diſant que les trois déſerteurs qui avoient joint Narvaès lui ſervoient d'interpretes, étant aſſez inſtruits de la langue du pays, *cap.* 110. Il rapporte avec ſon exactitude ordinaire leurs noms & leurs caracteres, & parle, *ch.* 122, de la maniere dont ils furent punis de leur perfidie. Il y avoit alors un an que les Eſpagnols demeuroient avec les Mexicains; il n'étoit donc pas ſurprenant que quelques-uns d'entr'eux euſſent appris à parler la langue du pays, comme il y a lieu de le croire. *Herrera*, *Decad.* 2, *lib. X*, *cap.* 1. B. Diaz qui en fut le témoin &

Herrera le plus exact & le plus instruit des auteurs Espagnols, s'accordent avec le récit que donne Cortès de la correspondance secrete avec Montézume : *Decad.* 2, *lib. IX*, *cap.* 18, 19. Solis semble regarder comme un déshonneur pour Cortès, son héros, que Montézume ait voulu s'engager dans une correspondance avec Narvaès. Il prétend que ce monarque avoit pris une telle amitié pour les Espagnols qu'il ne desiroit point de les voir partir. Cette affection paroît peu croyable quand on pense à la maniere indigne dont il avoit été traité, & Solis même est obligé d'avouer qu'on doit la regarder comme un des miracles que Dieu a opérés pour faciliter la conquête du nouveau monde : *lib. IV*, *cap.* 7. Ce qu'il y a de vrai, c'est que malgré la crainte que Montézume avoit des Espagnols, il n'étoit pas moins impatient de recouvrer sa liberté.

NOTE XXI, *pag.* 157.

J'ai appris ces mots de l'*histoire* anonyme de l'*établissement des Euro-*

péens en Amérique, publiée par Dodſley, en 2 vol. *in*-8°. ouvrage d'un mérite ſi reconnu que je ne crois pas qu'aucun écrivain de ce ſiecle doive rougir de s'en avouer l'auteur (1).

NOTE XXII, *pag.* 166.

Les hiſtoriens contemporains ne s'accordent point ſur le nombre des hommes que les Eſpagnols perdirent en cette occaſion. Cortès, dans ſa ſeconde lettre à l'empereur, dit qu'il n'y eut que cent cinquante hommes de tués. *Relat. ap. Ramuſ. III*, *pag.* 249, *A.* Mais ſon intérêt exigeoit alors qu'il laiſſât ignorer à la cour d'Eſpagne toute la perte qu'il avoit faite. Solis, toujours attentif à diminuer les échecs qu'eſſuyoient ſes compatriotes, évalue cette perte à deux cents hommes, *lib. IV*, *cap.* 19. B. Diaz aſſure qu'ils perdirent huit cents ſoixante-dix hommes, & que quatre cents quarante ſeulement s'échapperent à Mexico, *cap.* 128, *pag.*

(1) *Cette hiſtoire eſt de M. Burke.* Note du Traduct.

108, *B.* Palafox, évêque de Los Angelès, qui paroît avoir porté un œil attentif sur les événemens arrivés à ses compatriotes dans la nouvelle Espagne, confirme le récit que B. Diaz fait de la grandeur de leur perte. *Virtudes del Indio*, *pag.* 22. Gomera évalue cette perte à quatre cents cinquante hommes : *Cron. cap.* 109. Quelques mois après, Cortès ayant reçu plusieurs renforts, fit la revue de ses troupes & trouva qu'elles montoient seulement à cinq cents quatre-vingt-dix hommes. *Relat. ap. Ramus. III*, *pag.* 255, *E.* Comme Narvaès avoit amené huit cents quatre-vingts hommes dans la nouvelle Espagne, & qu'alors environ quatre cents soldats de Cortès vivoient encore, il est évident que sa perte à la retraite de Mexico doit avoir été plus considérable qu'il ne le dit. B. Diaz, toujours porté à exagérer les dangers & les fatigues auxquels ses compagnons & lui avoient été exposés, peut avoir exagéré le nombre des morts ; mais je crois qu'on ne peut pas l'estimer à moins de six cents hommes.

NOTE XXIII, *pag.* 199.

On voit quelques reſtes de ce grand ouvrage, & l'on montre encore aux étrangers l'endroit où l'on conduiſit & lança à l'eau les brigantins. Torquemada les a vus. *Monarq. Indiana, vol. I, pag.* 531.

NOTE XXIV, *pag.* 211.

Le poſte d'Alvarado ſur la chauſſée de Tacuba étoit le plus voiſin de la ville. Cortès dit qu'ils pouvoient obſerver diſtinctement de là tout ce qui ſe paſſoit lorſque leurs compagnons furent ſacrifiés, *Relat. ap. Ramuſ. III, pag.* 273, *E*. B. Diaz, qui étoit de la diviſion d'Alvarado, rapporte ce qu'il a vu de ſes yeux, *cap.* 152, *pag.* 148, *B*. 149, *A*. Il décrit avec ſon ingénuité ordinaire l'impreſſion que lui fit ce ſpectacle, & ſa franchiſe eſt celle d'un homme dont le courage étoit trop connu pour être ſuſpect. « Avant que j'euſſe » vu », dit-il, « la poitrine de mes » compagnons ouverte, leurs cœurs

» palpitans offerts à une affreuse
» idole, & leur chair dévorée par nos
» cruels ennemis, j'étois accoutumé
» à marcher au combat, non-seule-
» ment sans crainte, mais avec une
» grande intrépidité; mais depuis ce
» moment là je ne m'approchai ja-
» mais des Mexicains pour les com-
» battre sans une secrette horreur; je
» frémissois en pensant à la mort
» cruelle que mes amis avoient subie».
Il a soin d'ajouter que cette crainte
cessoit aussitôt que le combat étoit
engagé, & sa valeur reconnue en
toute occasion ne peut laisser aucun
doute sur son récit. *B. Diaz, cap.* 156, *pag.* 157, *A.*

NOTE XXV, *pag.* 220.

Une circonstance de ce siege mérite de fixer notre attention. Le récit que les historiens Espagnols font des armées nombreuses employées à l'attaque & à la défense de Mexico, paroît incroyable. Suivant Cortès même, il a eu à la fois à son service cent cinquante mille auxiliaires Indiens. *Relat. ap. Ramus. III, p.* 275,

E. Gomera dit qu'il y en avoit plus de deux cents mille, *Cron. cap.* 136. Herrera, auteur d'une plus grande autorité, assure aussi qu'ils étoient au nombre d'environ deux cents mille, *Decad.* 3, *lib. I*, *cap.* 19. Aucun des historiens contemporains ne marque positivement le nombre des personnes qui se trouverent au siege de Mexico; mais Cortès parle souvent des Mexicains qui y furent tués ou qui périrent faute de nourriture, & si l'on peut ajouter foi à ces rapports, il est à croire que plus de deux cents mille Indiens se trouvoient renfermés dans la ville. Mais la quantité extraordinaire de vivres néceſſaires pour la subsistance d'une si grande multitude assemblée pendant trois mois dans une place, & les soins que les Mexicains auroient dû prendre pour les rassembler, font douter qu'on pût y parvenir dans un pays où l'agriculture étoit encore si imparfaite, où il n'y avoit aucun animal domestique, & dont le peuple n'étoit pas capable du degré de prévoyance & d'ordre qu'auroit exigé un plan si compliqué. Les Espagnols, malgré leurs soins &

leur attention, furent très-mal nourris, & se trouvoient souvent réduits à la plus affreuse extrêmité faute de vivres *B. Diaz*, *pag.* 142. *Cortès*, *Relat.* 271, *D.* Cortès parle une fois en passant de la subsistance de son armée, & après avoir avoué qu'il se trouvoit souvent dans le plus grand besoin, ajoute qu'il recevoit des secours des naturels, qui lui apportoient du poisson & des fruits auxquels il donne le nom de *cerises du pays : ibid.* B. Diaz dit qu'ils avoient des gâteaux de maïs & des *cerasas de la tierra*, & que quand la saison en étoit passée, ils avoient d'autres fruits qu'il appella *tunas*; mais leur meilleur aliment étoit une racine dont les Indiens se nourrissent & qu'il nomme *quilites*, *pag.* 142. Les Indiens auxiliaires avoient un moyen de plus pour se nourrir que les Espagnols; ils mangeoient les Mexicains qu'ils tuoient dans le combat : *Cortès*, *Relat.* 176, *C.* B. Diaz confirme ce récit, & ajoute que lorsque les Indiens retournerent de Mexico chez eux, ils emporterent une grande quantité de chair des Mexicains salée ou séchée,

comme un présent fort précieux pour leurs parens, qui auroient le plaisir de se nourrir dans leurs festins du corps de leurs ennemis, *pag.* 157. Solis qui paroît craindre qu'on n'impute à ses compatriotes d'avoir agi de concert avec les auxiliaires qui se nourrissoient de chair humaine, est très-attentif à prouver qu'ils chercherent à engager leurs alliés à ne point manger les corps des Mexicains : *lib. V*, *cap.* 24 ; mais il ne peut s'appuyer sur l'autorité d'aucun historien original. Diaz & Cortès lui-même ne paroissent pas avoir eu un pareil scrupule, & en plusieurs occasions Cortès parle, sans en témoigner d'horreur, de ces repas Indiens, qui leur étoient devenus très-familiers. Mais malgré ce supplément de nourriture pour les Indiens, il ne paroît encore guere possible qu'ils aient pu fournir des vivres pour des armées aussi considérables que celles dont parlent les historiens Espagnols. Peut-être que le meilleur moyen de résoudre cette difficulté, c'est d'adopter le sentiment de B. Diaz del Castillo, le plus naïf de tous les *historiadores primitivos.*

« Lorſque Gomera », dit-il, « rap-
» porte en quelques endroits que
» nous avons eu tant de milliers d'In-
» diens pour alliés, & d'un autre côté,
» qu'il y avoit tant de milliers de
» maiſons dans telle ou telle ville ;
» on ne doit avoir aucun égard à ſon
» énumération, parce que ſon auto-
» rité ne peut être d'aucun poids à
» cet égard, le nombre des hommes
» ou des maiſons n'étant pas la cin-
» quieme partie de ce qu'il dit. Si l'on
» additionnoit les différens nombres
» qu'il cite, ce pays contiendroit plus
» de millions d'hommes qu'il n'y en
» a dans la Caſtille », *cap.* 129. Mais quoiqu'on puiſſe rabattre beaucoup des calculs que les Eſpagnols ont donnés des forces Mexicaines, elles doivent cependant avoir été fort conſidérables ; car il n'y avoit qu'une très-grande ſupériorité du nombre qui pût les engager à faire tête à un corps de neuf cents Eſpagnols, commandé par un général auſſi habile que Cortès.

NOTE XXVI, *pag.* 242.

En parlant des procédés cruels &

tyranniques des conquérans de la nouvelle Espagne, je n'ai pas pris pour guide Barthelemi de las Casas, parce que le récit qu'il en fait, *Relat. de la Destruyc. pag.* 18, *&c.* est manifestement exagéré. C'est sur le témoignage de Cortès même & de Gomera qui écrivit sous ses yeux, que j'ai fondé le récit de la punition infligée aux Panucans qu'ils rapportent, sans y ajouter aucun sentiment d'improbation. B. Diaz, contre sa coutume, n'en parle qu'en des termes généraux, *ch.* 162. Herrera, attentif à pallier les actions barbares de ses compatriotes, dit bien que soixante Caciques & quatre cents personnes de distinction furent condamnés aux flammes; mais il prétend qu'il n'y en eut que trente de brûlés, & qu'on pardonna aux autres, *Decad.* 3, *lib. V, cap.* 7. Mais cela est contraire au témoignage de Gomera, qu'il paroît avoir consulté, puisqu'on retrouve plusieurs de ses expressions dans ce même passage. Les historiens Espagnols les plus authentiques parlent de la punition de Guatimosin. Torquemada a extrait d'une histoire de Te-

zeuco, écrite en langue Mexicaine, un récit de ce fait, plus favorable à Guatimosin que ceux des écrivains Espagnols, *Mond. Indiana I*, 575. Suivant ce récit, Cortès n'avoit aucune preuve positive pour justifier un pareil acte de cruauté. Bern. Diaz assure que Guatimosin & ses malheureux compagnons attesterent leur innocence en rendant le dernier soupir, & que plusieurs soldats condamnerent l'action de Cortès comme également injuste & inutile, *pag.* 220, *B*, 201, *A*.

NOTE XXVII, *pag.* 246.

Cette expédition avoit pour motif de punir Christoval Olid, un de ses officiers, qui s'étoit révolté contre lui, & qui cherchoit à se former une jurisdiction indépendante. Cette révolte parut si dangereuse à Cortès, & il craignoit tellement l'expérience & la popularité d'Olid qu'il marcha lui-même à la tête des troupes destinées pour l'appaiser. Suivant Gomera, il fit plus de trois mille lieues au travers d'un pays couvert d'épaisses forêts,

de montagnes escarpées, de rivieres profondes, peu habité & cultivé seulement en quelques endroits. Il n'y a que les aventures des autres conquérans du nouveau monde qui puissent égaler ce qu'il souffrit par la famine, par les hostilités des naturels du pays, par les rigueurs du climat & par des fatigues de toute espece. Cortès employa plus de deux ans à cette terrible expédition qui ne fut marquée par aucun événement d'éclat, mais pendant laquelle il donna de plus grandes preuves de son courage, de la force de son esprit, de sa persévérance & de sa patience que dans aucun autre période de sa vie. *Herrera, Decad.* 3, *lib. VI, VII, VIII & IX. Gomera, Cron. cap.* 163-177. *B. Diaz*, 174-190.

NOTE XXVIII, *pag.* 248.

Suivant Herrera, le trésor que Cortès apporta avec lui, consistoit en quinze cents marcs d'argenterie travaillée, deux cents mille pesos d'or fin, & dix mille d'un moindre aloi, plusieurs diamans de grand

prix, un entr'autres valant quarante mille pesos, & plusieurs ornemens & bijoux de prix: *Decad.* 4, *lib. III*, *pag.* 8, *lib. IV*, *cap.* 1. Il s'engagea ensuite à donner en mariage à sa fille cent mille pesos. *Gomera*, *Cron. cap.* 237. Il laissa à ses fils une fortune très-considérable. Nous avons cependant déjà remarqué que la somme qui fut partagée entre les conquérans à la premiere réduction de Mexico, étoit fort petite. Il y a donc lieu de croire que les accusations des ennemis de Cortès n'étoient pas tout à fait destituées de fondement. Ils le chargent de s'être approprié injustement une portion exorbitante des dépouilles des Mexicains; d'avoir caché les trésors de Montézume & de Guatimosin; d'avoir distrait le quint du roi, & d'avoir privé ses compagnons de ce qui leur étoit dû: *Herrera*, *Decad.* 3, *lib. VII*, *cap.* 15; *Decad.* 4, *lib. III*, *cap.* 8. Quelques-uns même des conquérans eurent de pareils soupçons: *B. Diaz*, *cap.* 157.

NOTE XXIX, *pag.* 255.

En traçant les progrès des armes

Espagnoles dans la nouvelle Espagne, nous avons suivi Cortès lui-même comme le guide le plus sûr. Ses lettres à l'empereur contiennent un récit exact de ses opérations ; mais le vainqueur ignorant du Pérou n'étoit pas en état d'écrire lui-même ses propres exploits. Cependant nous avons puisé les faits dans des auteurs contemporains & respectables.

C'est François Xerès, secrétaire de Pizarre, qui nous a donné la première relation de ses exploits au Pérou. C'est un récit simple & naïf, qui ne va que jusqu'à la mort d'Atahualpa en 1533 ; car l'auteur retourna en Espagne en 1534, & fit imprimer immédiatement après son arrivée, sa courte histoire de la conquête du Pérou, qu'il dédia à l'empereur.

Don Pedro Sancho, officier qui servit sous Pizarre, écrivit un récit de son expédition, qui fut traduit en Italien par Ramusio & inséré dans son précieux recueil, mais qui ne fut jamais publié dans sa langue originale. Sancho retourna en Espagne dans le même tems que Xerès. On peut ajouter la plus grande foi à tout ce que

ces deux auteurs ont dit des opérations de Pizarre ; mais les Espagnols étoient restés si peu de tems au Pérou, lorsqu'ils quitterent ce pays, & ils avoient eu si peu de communication avec les habitans, qu'ils n'avoient qu'une connoissance fort bornée des mœurs & des usages de ce peuple.

L'historien contemporain qui vient ensuite est Pierre Cieza de Leon, qui publia sa chronique du Pérou à Séville en 1553. S'il avoit fini tout ce qu'il se proposoit par la division générale de son ouvrage, ç'auroit été l'histoire la plus complette qui eût été publiée de quelque partie du nouveau monde que ce fût. Il étoit très en état de l'exécuter, ayant servi pendant dix-sept ans en Amérique, & ayant parcouru lui-même la plupart des provinces dont il avoit à parler. Sa chronique contient une description du Pérou & de la plupart des provinces adjacentes, avec un détail historique des mœurs & des usages des naturels des pays, écrite avec si peu d'art & avec tant d'apparence de vérité, qu'on ne peut s'empêcher de regretter la perte des autres parties de son ouvrage.

Cette perte eſt amplement réparée par Don Auguſtin Zarate, qui en 1555, publia ſon *Hiſtoria del deſcubrimiento y conqueſta de la provincia del Peru.* Zarate, homme de condition, avoit reçu une bonne éducation & avoit été employé au Pérou en qualité de contrôleur général du revenu public. Son hiſtoire, tant par le ſujet que la maniere dont elle eſt écrite, eſt un livre fort eſtimable; & comme il a été à portée d'être bien informé, & qu'il paroît avoir obſervé avec attention les mœurs & les actions des Péruviens, ſon témoignage mérite le plus grand crédit.

En 1571, Dom Diego Fernandès publia ſon hiſtoire du Pérou, dont le ſeul objet eſt de rapporter les diviſions & les guerres civiles des Eſpagnols dans cet empire. Comme il a été employé dans les affaires publiques au Pérou, & qu'il avoit une connoiſſance exacte du pays & des principaux acteurs des faits dont il parle; que d'ailleurs il poſſédoit un jugement ſain & une grande impartialité, il peut être mis au rang des hiſtoriens les plus diſtingués par l'exactitude de

leurs recherches & par leur discernement à juger des événemens qu'ils rapportent.

Garcilasso de la Vega, Inca, est celui qu'on peut regarder comme le dernier historien contemporain de la conquête du Pérou ; car quoique la premiere partie de son ouvrage intitulé, *Commentarios Reales del Origen de los Incas Reies del Peru*, ne fut publiée qu'en 1609, soixante-seize ans après la mort d'Atahualpa le dernier empereur, cependant comme il étoit né au Pérou, d'un officier de distinction & d'une *Caya* ou femme de la famille royale, ce qui l'autorisoit à prendre le titre d'*Inca* ; comme d'ailleurs il parloit fort bien la langue des Incas & qu'il étoit instruit des traditions de ses compatriotes, son autorité est fort estimée & souvent même préférée à celle de tous les autres historiens. Cependant on ne peut regarder son ouvrage que comme un commentaire des écrivains Espagnols qui ont traité de l'histoire du Pérou, composé de citations prises des auteurs dont j'ai parlé. C'est l'idée qu'il en donne lui-même : *lib. I,*

cap. 10. Ce n'eſt pas ſeulement dans le récit des faits qu'il les ſuit ſervilement ; mais il ne paroît pas mieux inſtruit qu'eux en expliquant les inſtitutions & les cérémonies de ſes ancêtres. L'explication qu'il donne des Quipos, eſt à peu près la même que celle d'Acoſta. Il ne cite aucun exemple de la poëſie des Péruviens, ſi ce n'eſt le mauvais morceau qu'il a pris de Blas Valera, un des premiers miſſionnaires, dont les mémoires n'ont jamais été publiés : *lib. II*, *cap.* 15. Au reſte, ce ſeroit en vain qu'on chercheroit dans les commentaires de l'Inca le moindre ordre & le jugement néceſſaire pour diſtinguer ce qui n'eſt que fabuleux d'avec ce qui eſt probable ou vrai. Malgré tous ces défauts, ſon ouvrage peut être utile. On y trouve quelques traditions qui lui ont été communiquées par ſes compatriotes. La connoiſſance qu'il avoit de la langue Péruvienne l'a mis à même de corriger quelques erreurs des écrivains Eſpagnols, & il y a inſéré des faits curieux qu'il a pris dans les ouvrages de quelques auteurs, dont les ouvrages n'ont jamais été publiés & qui ſe ſont perdus.

NOTE XXX, *pag.* 262.

On pourra ſe former une idée des peines qu'ils eurent à ſouffrir & de l'inſalubrité des pays qu'ils parcoururent par la mortalité extraordinaire qui regna parmi eux. Pizarre conduiſit avec lui cent douze hommes, & Almagro ſoixante-dix ; il en mourut cent trente en moins de neuf mois, & peu par l'épée ; preſque tous périrent de maladie : *Xerès*, *pag.* 180.

NOTE XXXI, *pag.* 267.

Cette iſle, dit Herrera, eſt ſi déſagréable par l'intempérie de ſon climat, ſes bois impénétrables, ſes montagnes eſcarpées & la multitude des inſectes & des reptiles, que lorſqu'on en parle on ſe ſert ordinairement de l'épithete d'*infernale*. On y voit rarement le ſoleil & il y pleut preſque toute l'année, *Decad.* 3, *lib.* X, *cap.* 3. Dampierre qui toucha à cette iſle en 1685, n'en rend pas un compte plus favorable, *vol.* I, *pag.* 172. Pendant ſa croiſiere ſur cette côte,

il visita la plupart des endroits où Pizarre descendit, & la description qu'il en fait jette un grand jour sur les récits des premiers historiens Espagnols.

NOTE XXXII, *pag.* 291.

Les chevaux étoient alors fort multipliés dans les possessions Espagnoles sur le continent. Lorsque Cortès commença son expédition en 1518, il ne put se procurer que seize chevaux, quoique son armement fût plus considérable que celui de Pizarre & composé de personnes d'un rang supérieur à ceux qui conquirent le Pérou.

NOTE XXXIII, *pag.* 293.

En 1740 Don Antoine Ulloa & Don George Juan allerent de Guayaquil à Motupé par la même route que Pizarre avoit suivie. On peut se former une idée de la difficulté de leur marche pour le récit qu'ils ont fait de leur voyage. Les plaines sablonneuses entre saint-Michel de Piura & Motupé s'étendent à quatre-vingt-dix milles, sans qu'on trouve ni eau, ni

arbre, ni plante, ni verdure sur cette horrible étendue de sable brûlant. *Voyage*, *tom. I*, *pag.* 399, *&c.*

NOTE XXXIV, *pag.* 301.

C'est avec justice que tous les historiens ont censuré le discours extravagant & déplacé de Valverde. Mais quoiqu'il paroisse avoir été un moine fort ignorant, fort superstitieux & fort différent du bon Olmedo, qui accompagna Cortès, on ne peut cependant lui imputer entiérement son absurde apostrophe à Atahualpa. Son harangue est sans doute une traduction ou une paraphrase du formulaire concerté par le junto des ecclésiastiques & des jurisconsultes Espagnols en 1509 pour démontrer le droit de leur roi à la souveraineté du nouveau monde, & pour servir d'instruction aux officiers employés en Amérique, sur la maniere dont ils devoient prendre possession d'un nouveau pays. *Voyez vol. I*, NOTE XXIII. Les sentimens contenus dans la harangue de Valverde ne peuvent être attribués à l'imbécille fanatisme d'un seul

ſeul homme, mais à celle du ſiecle où il a vécu. On trouve dans Gomera & dans Benzoni un fait qui, s'il eſt vrai, ſuffit pour rendre Valverde non-ſeulement un objet de mépris, mais même d'horreur. Ils diſent que pendant toute l'action, ce moine ne ceſſa d'exciter les ſoldats au carnage, en leur conſeillant de frapper l'ennemi, non du tranchant de leurs épées, mais de la pointe : *Gomera, Cron. cap.* 113 ; *Benzoni, hiſt. nov. orbis, lib. III, cap.* 3. Cette conduite eſt bien différente de celle des prêtres catholiques romains dans les autres parties de l'Amérique, où ils ont employé tout leur crédit pour protéger les Indiens & pour modérer la férocité de leurs compatriotes.

NOTE XXXV, *pag.* 532.

Il y a deux ſentimens différens touchant la conduite d'Atahualpa. Les hiſtoriens Eſpagnols, pour juſtifier les violences de leurs compatriotes, prétendent que les démonſtrations d'amitié de l'Inca n'étoient que ſimulées, & qu'en accordant une en-

trevue à Pizarre à Caxamalca, son intention étoit de se défaire tout d'un coup de lui & de ses compagnons; que c'est pour cette raison qu'il s'avança avec une suite si nombreuse qui avoit des armes cachées pour exécuter ce projet. Voilà du moins le sentiment de Xerès & de Zarate, lequel a été adopté par Herrera. Mais si l'Inca avoit voulu détruire les Espagnols, il n'est pas croyable qu'il les eût laissé passer librement par le désert de Motupé, & qu'il eût négligé de défendre les passages des montagnes où il auroit pu les attaquer avec tant d'avantage. Si les Péruviens en marchant vers Caxamalca, avoient eu intention de tomber sur les Espagnols, il est surprenant qu'un corps de troupes aussi considérable, armé pour le combat, n'ait pas cherché à faire la moindre résistance, mais se soit laissé lâchement tuer par un ennemi qu'ils s'étoient préparés à attaquer. La maniere dont Atahualpa se rendit à l'entrevue avoit l'air d'une procession paisible & non pas d'une entreprise militaire. Lui-même & les personnes de sa suite, vêtus de leurs habits de cé-

rémonie, étoient précédés par des coureurs sans armes. Quoique les peuples sauvages soient souvent faux & rusés, cependant s'il faut imputer le plan d'une fourberie & d'une trahison, ou à un monarque qui n'avoit pas lieu d'être alarmé de la visite d'étrangers qui demandoient à être admis en sa présence comme amis, ou à un aventurier aussi hardi & aussi peu scrupuleux que l'étoit Pizarre, on ne peut guere balancer sur le choix du coupable. Malgré les soins des historiens Espagnols pour pallier les procédés de Pizarre, il est facile de s'appercevoir que c'étoit son intention comme son intérêt de se saisir de l'Inca, & qu'il avoit pris pour cet effet des mesures avant qu'il eût pu avoir le moindre soupçon des desseins de ce monarque.

Garcilasso de la Vega, très-soigneux de justifier les Péruviens ses compatriotes, du crime d'avoir voulu massacrer Pizarre & ses compagnons, ne craint pas moins d'accuser les Espagnols d'en avoir mal agi avec l'Inca, ce qui lui fait adopter un autre sentiment. Il dit qu'un homme de taille

majestueuse, avec une longue barbe & des habits qui descendoient jusqu'à terre, ayant apparu à Viracocha, huitieme Inca, & lui ayant déclaré qu'il étoit fils du soleil, ce monarque bâtit un temple en son honneur, & y plaça une image aussi ressemblante qu'il fut possible à la forme singuliere sous laquelle il se montroit à ses yeux. C'est dans ce temple qu'on lui rend les honneurs divins sous le nom de Viracocha : *Part. I*, *lib. IV*, *cap.* 21, *lib. V*, *cap.* 22. Lorsque les Espagnols parurent pour la premiere fois au Pérou, la longueur de leur barbe & les habits qu'ils portoient leur donnoient tant de ressemblance avec l'image de Viracocha aux yeux des Péruviens, qu'ils les regarderent comme des enfans du soleil descendus du ciel sur la terre. Tous conclurent que l'empire du Pérou touchoit au terme fatal, & que le trône alloit être occupé par de nouveaux maîtres. Atahualpa lui-même, regardant les Espagnols comme des envoyés du ciel, fut si éloigné de chercher à leur résister qu'il résolut de se soumettre aveuglément à leurs ordres. C'est à

ces ſentimens qu'on doit attribuer les démonſtrations d'amitié & de reſpect de l'Inca, ainſi que la réception amicale qu'il fit à Soto & à Ferdinand Pizarre dans ſon camp, & la ſoumiſſion reſpectueuſe avec laquelle il ſe diſpoſa à viſiter le général Eſpagnol dans ſon quartier; mais par l'ignorance groſſiere de l'interprete Philipillo, la déclaration des Eſpagnols & la réponſe de l'Inca furent ſi mal expliquées, que la difficulté de s'entendre mutuellement fut cauſe de la cataſtrophe de Caxamalca.

Il paroît ſingulier qu'on ne trouve aucune trace de cette vénération ſuperſtitieuſe des Péruviens pour les Eſpagnols ni dans Xerès, ni dans Sancho, ni dans Zarate, hiſtoriens antérieurs à l'entrevue de Caxamalca; cependant les deux premiers ſervoient alors ſous Pizarre, & le dernier ſe rendit au Pérou peu de tems après la conquête. Si l'Inca lui-même ou ſes envoyés avoient adreſſé aux Eſpagnols les diſcours que la Vega leur prête, ils doivent avoir été étonnés d'une pareille ſoumiſſion, & ils ſe ſeroient ſans doute ſervis d'eux pour

exécuter leurs desseins avec plus de facilité. Quoique le récit de la Vega lui-même sur la correspondance de l'Inca avec les Espagnols avant la rencontre de Caxamalca, soit fondée sur la supposition que ce monarque les regardoit comme des Viracochas ou des êtres divins, *Partie II*, *lib. I*, *cap.* 17, *&c.* Cependant son inattention & son inexactitude ordinaires lui font dire dans un autre endroit, que les Péruviens n'avoient remarqué la vraisemblance des Espagnols avec le dieu Viracocha qu'après les malheurs qui suivirent le massacre de Caxamalca, & que ce ne fut qu'alors qu'ils commencereur à les appeller Viracochas, *Part. I*, *lib. V*, *cap.* 21; ce qui se trouve confirmé par Herrera, *Decad.* 5, *lib. II*, *cap.* 12. Si l'on en croit les historiens Espagnols, leurs compatriotes étoient regardés dans plusieurs parties de l'Amérique comme des êtres descendus du ciel. Mais dans ce cas, comme dans plusieurs autres qui peuvent avoir lieu dans un commerce entre des nations dont les progrès dans la civilisation sont très-inégaux, les

idées de ceux qui s'expriment font très-différentes des idées de ceux qui écoutent ; car tel eft l'idiôme des langues Indiennes, ou telle eft plutôt la fimplicité de ceux qui les parlent, que lorfqu'ils voient une chofe qui leur étoit inconnue jufqu'alors & dont ils ignoroient l'origine, ils difent qu'elle eft venue du ciel : *Nugnès*, *Ramuf. III*, 327, *C.*

Le récit que j'ai fait des fentimens & des procédés des Péruviens paroît plus naturel & plus plaufible que les deux autres, & fe trouve plus conforme aux faits rapportés par les hiftoriens contemporains.

Suivant Xerès, *pag.* 200, deux mille Péruviens furent tués. Sancho fait monter le nombre de ceux qui périrent à fix ou fept mille. *Ramuf. III*, 274, *D.* La Vega dit qu'il y en eut cinq mille de maffacrés, *Part. II*, *lib.I*, *cap.* 25. Le nombre moyen que j'ai pris entre les deux extrêmes, paroît être plus approchant de la vérité.

NOTE XXXVI, *pag.* 305.

Il n'y a point de preuve plus frap-

pante de ce fait, que le voyage de trois Espagnols de Caxamalca à Cusco, dont la distance est de six cents milles. Pendant toute cette longue route ils furent traités avec tous les honneurs que les Péruviens rendoient à leurs souverains & même à leurs divinités. Sous prétexte de rassembler ce qui manquoit encore à la rançon de l'Inca, ils demanderent les plaques d'or dont étoient ornés les murs du temple du soleil à Cusco, & quoique les prêtres ne voulussent pas donner ces ornemens sacrés & que le peuple refusât de violer la demeure de leur dieu, les trois Espagnols dépouillerent de leurs propres mains le temple de la plus grande partie de ses richesses ; & le respect des Péruviens pour eux étoit si grand, que quoiqu'ils regardassent ce sacrilége avec étonnement, ils ne tenterent pas de l'empêcher. *Zarate, lib. II, cap. 6. Sancho, ap. Ramus. III*, 375, *D*.

NOTE XXXVII, *pag.* 323.

Herrera dit qu'après avoir pris le quint du roi, le butin fait à Cusco

fut partagé entre quatre cents quatre-vingt personnes, dont chacune reçut quatre mille pesos, ce qui fait un million neuf cents vingt mille pesos : *Decad.* 5, *lib. VI*, *cap.* 3. Mais comme la part du général & des autres officiers étoit beaucoup plus forte que celle des soldats, la somme totale doit avoir été infiniment plus grande que celle que j'ai énoncée : *Gomera*, *cap.* 123, & *Zarate*, *lib. II*, *cap.* 8, se contentent de dire en termes généraux, que le butin de Cusco doit avoir été d'une valeur beaucoup plus considérable que la rançon d'Atahualpa.

NOTE XXXVIII, *pag.* 326.

Aucune expédition dans le nouveau monde ne fut conduite avec un courage plus constant ni accompagnée de travaux aussi pénibles que celle d'Alvarado. La plupart de ceux qui s'y trouverent étoient, ainsi que leur chef, des vétérans qui avoient servi sous Cortès & qui étoient endurcis à toutes les fatigues de la guerre en Amérique. Ceux des lecteurs qui ne

peuvent consulter les peintures frappantes que Zarate & Herrera ont faites de leurs souffrances, pourront se former quelque idée de la nature de leur marche depuis les côtes de la mer jusqu'à Quito, en lisant le récit que Dom Antoine Ulloa a donné du voyage qu'il a fait en 1736, à peu près par la même route : *Voyage, tom. I, pag. 178, &c.* ou celui de M. Bouguer, qui se rendit de Puerto Viejo à Quito par le même chemin qu'avoit pris Alvarado. Il compare son propre voyage avec celui du capitaine Espagnol, & donne par cette comparaison une idée frappante de la hardiesse & de la patience d'Alvarado, en forçant sa route à travers tant d'obstacles; *Voyage du Pérou, pag. 28, &c.*

NOTE XXXIX, *pag.* 328.

Suivant Herrera, il y eut pour le compte du roi la valeur de cent cinquante-cinq mille trois cents pesos en or, & cinq mille quatre cents marcs de huit onces chacun d'argent, outre la vaisselle & les ornemens dont quel-

ques-uns étoient d'or & les autres d'argent; & pour le compte des particuliers la valeur de quatre cents quatre-vingt dix-neuf mille pesos d'or & cinquante-quatre mille marcs d'argent: *Decad.* 5, *lib. VI*, *cap.* 23.

NOTE XL, *pag.* 341.

Les Péruviens avoient recours à d'autres rufes de guerre que celles dont se servoient les Espagnols. Comme la cavalerie étoit le principal objet de leur terreur, ils cherchoient à la rendre incapable d'agir en lançant une longue courroie avec une pierre attachée à chaque bout, laquelle en s'entortillant autour du cavalier & du cheval les mettoit hors d'état d'agir. Herrera leur attribue cette invention: *Decad.* 5, *lib. VIII*, *cap.* 4. Mais j'ai déjà observé dans le quatrieme livre que cette arme est commune à plusieurs peuples sauvages qui habitent l'extrémité de l'Amérique méridionale, & il est plus probable que les Péruviens ayant observé la dextérité avec laquelle ils s'en servoient à la chasse, l'ont adoptée eux-mêmes

en cette occaſion. Les Eſpagnols s'en trouvoient fort incommodés : *Herrera, ibid.* Il y a un autre exemple de l'induſtrie des Péruviens qui mérite d'être rapporté. En détournant une riviere de ſon lit, ils inonderent une vallée où ſe trouvoit poſté un corps d'Eſpagnols, & cela avec tant de célérité, qu'ils ne s'échapperent qu'avec la plus grande difficulté : *Herrera, Decad.* 5, *lib. VIII, cap.* 5.

NOTE XLI, *pag.* 368.

Le récit du voyage d'Orellana par Herrera, paroît le plus détaillé & le plus exact. Il eſt probable qu'il l'a pris du journal d'Orellana même ; mais les dates ne ſont pas marquées diſtinctement. Il commença à deſcendre le Coca ou Napo dans les premiers jours de février 1541, & il arriva à l'embouchure de cette riviere le 26 d'août, ayant employé près de ſept mois à faire ce voyage. En 1743 M. de la Condamine ſe rendit en moins de quatre mois de Cuença à Para, établiſſement Portugais à l'embouchure de la riviere, quoique cette naviga-

tion soit beaucoup plus longue que celle d'Orellana : *Voyage*, *pag.* 179. Il est vrai que les deux voyageurs étoient bien différemment équipés pour leur voyage. Cette entreprise périlleuse, à laquelle l'ambition a engagé Orellana & l'amour des sciences M. de la Condamine, fut faite en 1769, par madame Godin des Odonais pour aller rejoindre son mari. Il n'y a point d'histoire plus singuliere ni plus touchante que celle des fatigues qu'elle souffrit, des dangers auxquels elle fut exposée & des malheurs qu'elle essuya dans sa route. Sa conduite nous offre une vive peinture de la force qui distingue l'homme unie à la sensibilité & la tendresse qui sont particulieres au sexe : *Lettre de M. Godin à M. de la Condamine*.

NOTE LXII, *pag.* 374.

Herrera a fait une peinture frappante de leur indigence. Douze gentilshommes, qui avoient été officiers de distinction sous Almagro, logeoient dans la même maison, n'ayant entr'eux qu'un seul manteau qu'ils

portoient tour à tour quand ils devoient paroître en public, tandis que les autres étoient obligés de rester chez eux. La crainte de déplaire à Pizarre ne permettoit pas à leurs anciens amis & compagnons ni de les voir ni d'entretenir aucun commerce avec eux. Il est facile de concevoir quel devoit être l'état & l'indignation de ces hommes accoutumés au pouvoir & à l'opulence, lorsqu'ils se virent pauvres & méprisés, sans avoir même une retraite, tandis que ceux dont le mérite & les services ne pouvoient être comparés aux leurs, vivoient avec opulence dans des édifices magnifiques : *Decad.* 6, *lib. VIII*, *cap.* 6.

NOTE XLIII, *pag.* 393.

Herrera, le plus exact des historiens, dit que Gonzale Pizarre possédoit des terres dans le voisinage de Chuquesaca de la Plata, qui lui rapportoient annuellement un revenu plus considérable que celui de l'archevêché de Tolede, le plus riche siege épiscopal de l'Europe : *Decad.* 7, *lib. VI*, *cap.* 3.

NOTE XLIV, *pag.* 414.

Tous les hiſtoriens Eſpagnols décrivent ſa marche & les embarras des deux partis avec beaucoup d'exactitude. Zarate remarque qu'à peine trouvera-t-on rien de comparable dans l'hiſtoire, tant pour la longueur de la retraite que pour l'ardeur de la pourſuite. Suivant ſon calcul, Pizarre pourſuivit le vice-roi près de trois mille milles : *lib. V*, *cap.* 16, 26.

NOTE XLV, *pag.* 436.

Suivant Fernandès, le plus inſtruit des hiſtoriens de ce tems, le butin ſe monta à un million quatre cents mille peſos : *lib. II*, *cap.* 79.

NOTE XLVI, *pag.* 438.

Depuis le commencement Carjaval avoit cherché à porter Pizarre à un accommodement avec Gaſca. Comme il trouvoit que Pizarre n'étoit pas capable de ſoutenir la démarche hardie qu'il lui avoit inſpirée, il lui conſeilla

de se soumette à tems à son souverain, comme le parti le plus sûr. Lorsque Pizarre reçut pour la premiere fois les offres du président, « par Notre-Dame » dit Carvajal avec le ton de buffonnerie qui lui étoit ordinaire, « le prêtre donne des » lettres de grace, & il les donne » bonnes & à bon marché ; il faut » non-seulement les accepter, mais » même les porter comme des re- » liques au tour de notre col » : *Fernandès, lib. II, cap.* 93.

NOTE XLVII, *pag.* 447.

Pendant la révolte de Gonzale Pizarre, sept cents hommes furent tués en combattant, & trois cents quatre-vingt furent pendus ou décapités : *Herrera, Decad.* 8, *lib. IV*, *cap.* 4. Plus de trois cents furent taillés en pieces par Carvajal : *Fernandès, lib. II, cap.* 91. Zarate fait monter le nombre de ceux qui furent exécutés à cinq cents : *lib. VII, cap.* 1.

Fin des Notes du Tome troisieme.

Pl III



Bonard Direx.

APPROBATION.

J'AI lu, par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé: *l'Histoire de l'Amérique, traduite de l'Anglois de Robertson*, & il m'a paru mériter de voir le jour. A Paris, ce 14 Janvier 1778.

DUPUY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre. A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé le Sieur Molini, Libraire à Paris. Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public *l'Histoire de l'Amérique traduite de l'Anglois de Robertson*, par M**, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons, par ces présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter de la date des présentes, & encore pendant la vie dudit Sieur Traducteur, si celui-ci survit à l'expiration du présent privilege, conformément à l'Article IV de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Réglement sur la durée des privileges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition

qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse ou par écrit dudit Exposant, ses hoirs ou ayans-cause, à peine de saisie & confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilege ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura *été donnée*, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMENIL : qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU ; & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMENIL ; le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans-cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre per-

miſſion, & nonobſtant clameur de haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel eſt nôtre plaiſir. DONNÉ à Paris, le quatorzieme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil ſept cent ſoixante dix-huit, & de notre regne le quatrieme. Par le Roi en ſon Conſeil. LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, nº. 8 2, fol. 461, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent privilege. A Paris, ce 4 Mars 1778. A. M. LOTTIN l'aîné, Syndic.